

Vf 9001



Y. 5515.) L E
2.

THEATRE

D E

M^R QUINAULT,

CONTENANT

SES TRAGEDIES, COMEDIES,
ET OPERA.

DERNIERE EDITION,

AUGMENTEE DE SA VIE,
d'une Dissertation sur ses Ouvrages, &
de l'origine de l'Opera.

Le tout enrichi de Figures en taille-douce.

T O M E I I.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie
Royale de Musique, Quai des Augustins, à
la Descente du Pont-Neuf, à l'Image
Saint Louis.

M. D C C. XV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

4.3362



PIECES CONTENUES

dans ce second Volume.

LE MARIAGE DE CAMBISE,
Tragi-Comédie.

STRATONICE, Tragi-Comédie.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE
LA FORTUNE, Tragi-Comédie.

LE FEINT ALCIBIADE, Tragi-Comédie.

AMALASONTE, Tragedie.

LE FANTÔME AMOUREUX,
Tragi-Comédie.

LE
MARIAGE
DE
CAMBISE.
TRAGI-COMEDIE

Représentée en 1656.

Tom. II.

A



A C T E U R S .

GOBRIAS *Huissier de Prexaspe.*

DARIUS, *Fils de Palmis.*

MEGABISE *Capitaine Persan.*

PREXASPE *Favori de Cambise.*

OTANE *Capitaine Persan.*

CAMBISE *Roi de Perse.*

ARSACE *Capitaine des Gardes de Cambise.*

PALMIS, *Princesse Favorite de la Mere de Cambise.*

MELANTE *Confidente de Palmis.*

ATOSSE *Fille de Palmis, sœur de Cambise.*

ARISTONNE *Sœur de Cambise, Fille de Palmis.*

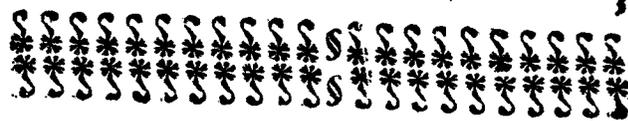
PHEDIME *Confidente d'Atosse.*

LADICE *Confidente d'Aristonne.*

SUITE.

La Scene est à Memphis.





LE
MARIAGE
DE
CAMBISE.
TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

GOBRIAS, DARIUS *en habit de Berger.*

GOBRIAS *poussant Darius hors d'un cabinet.*

S Ors, Berger insolent, le Favori du Roi
Ne souffre point chez lui des hommes tels que toi.
DARIUS.
Des Hommes tels que moi, dont tu fais peux de conte ;
Souffre de tels mépris sans recevoir de honte :
Mon ame en cet affront n'a rien à partager

Tu me connois trop peu pour pouvoir m'outrager,
 Dans ce rebut honteux rien de moi ne s'engage,
 Et l'habit d'un Berger reçoit seul tout l'outrage.
 Mon cœur t'est inconnu, mais pour en juger mieux,
 Tâche d'en découvrir quelque chose en mes yeux.
 Prends soin d'y remarquer quelqu'éclat qui te porte.
 Mais déjà sans m'entendre il a fermé la porte. *

C'est ainsi qu'à la Cour, par un sort rigoureux,
 Qui n'a que du mérite est rarement heureux,
 Et qu'au gré des flatteurs, que la faveur excite,
 Qui n'a que bonheur a toujours du mérite.
 La fortune en ces lieux tenant tout abbatu,
 Usurpe tout l'honneur, qu'on doit à la vertu :
 Et, par de faux brillans, fait beaucoup moins connoître,
 Ce que les hommes font, que ce qu'ils feignent d'être,
 Il ne faut pas aussi se rebuter d'abord ;
 Tâchons encor d'entrer, voici quelqu'un qui sort.



S C E N E II.

MEGABISE, DARIUS.

MEGABISE.

EVitons le péril, où Prexaspe s'expose ;
 Avertissons le Roi du dessein, qu'il propose,
 Allons sans différer.

DARIUS.

Ah, de grace, Seigneur !
 Si jamais la pitié pût toucher votre cœur,
 Pour implorer secours contre une violence,
 Jusqu'où l'on void Prexaspe ordonnez que j'avance,
 Daignez prendre ce soin.

* Gobrias rentre & ferme la porte du Cabinet.

Je n'en ai pas le tems,
Et j'ai des soins ailleurs beaucoup plus importants.

DARIUS *seul.*

Ainsi des Courtisans le cœur bas, & farouche,
Ne prend autre intérêt, que celui qui le touche,
Et dans ses propres soins, chacun d'eux attaché,
Par ce qui touche autrui ne peut être touché.
L'action la plus juste, & la plus éclatante,
Lors qu'elle est sans espoir leur est indifférente.
Ils n'estiment jamais ce qui ne leur sert pas.
La vertu toute pure est pour eux sans appas,
A leur gré la Fortune est seule aimable & belle,
Et tous font vanité d'être aveugle comme elle.
Mais il faut voir Proxaspe, il peut tout près du Roi,
Son amitié toujours fut ardente pour moi,
Et je croirois ici lui faire une injustice,
Si de quelqu'autre main j'acceptois un service.
Entre les vrais amis, où rien n'est partagé,
Il est doux d'obliger plus que d'être obligé,
Et des plus grands bien-faits la douceur la plus chère,
Est à les recevoir beaucoup moins qu'à les faire.
Chacun n'a pas en soi son plus fort intérêt,
Ils cherchent.... mais on ouvre, & Proxaspe paroît.

SCENE III.

PREXASPE, OTANE, GOBRIAS,
DARIUS.

PREXASPE à Otane.
C'Épéril, quoi que grand, n'étonne point une âme,
Que la Fortune flatte, & que l'amour enflâme,
Mon cœur dans ce dessein fortement affermi,

LE MARIAGE

Ne peut être content d'être heureux à demi.

DARIUS à *Prexaspe*.

Grace aux Dieux vous sortez comme je le desire:

PREXASPE à *Gobrias*.

Que l'on nous laisse seuls, que chacun se retire.

Il faut avecque soin avertir nos amis, à *Otane*.
D'exécuter ce soir ce qu'ils nous ont promis.

DARIUS.

Si l'étrar où je suis vous trompe, ou vous étonne,
Apprenez.

PREXASPE.

Aujourd'hui je n'écoute personne.

DARIUS.

Voiez-moi de plus près, & me connoissez mieux.

PREXASPE.

Que cet homme importun soit chassé de ces lieux.

DARIUS.

Ce mépris est cruel, mais le Roi qui s'avance.

Vient être le témoin de cette violence,

S'il a de la justice il me doit protéger.



SCENE IV.

CAMBISE, MEGABISE, PREXASPE,

OTANE, DARIUS, ARSACE,

GOBRIAS, *Suite*.

CAMBISE.

Quel sujet vous anime, & qu'a fait ce Berger ?

DARIUS.

Seigneur, mon impuissance est ce qui les anime ;

Ma mauvaise fortune ici fait tout mon crime :

Et leur mépris pour moi vous fait voir que pour eux,

C'est être criminel, que n'être pas heureux.

Vous recevrez de moi plus qu'ils ne vous refusent ,
Vous êtes Darius , ou tous mes sens s'abusent ,
Qui , vous l'êtes sans doute , & ce déguisement ,
Ne vous peut à mes yeux cacher entièrement ,
La grandeur de votre ame en un sort si contraire ,
Découvre malgré vous son brillant caractère ,
Et de votre vertu tous les traits glorieux ,
A travers vôtre feinte éclatent dans vos yeux.

DARIUS.

Je n'osois pas , Seigneur , concevoir l'esperance ,
D'être connu de vous après dix ans d'absence.

CAMBISE.

Vos craintes me font tort , vos services passez ,
Ont trop touché mon cœur pour en être effacez.
C'est par votre valeur que l'Egypte conquise
Avec toute l'Asie à mes loix est soumise ,
Je me vois dans Memphis Maître de l'Univers ;
Amasis ne vit plus , son fils est dans mes fers.
Et dans cet heureux sort , je n'ai point d'avantage
Que ma gloire ne doive à votre grand courage.
Mais après tant de soins , dont le fruit m'est si doux ,
Je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous ,
Par votre éloignement , & trop prompt , & trop rude ,
Vous m'avez malgré moi couvert d'ingratitude ,
Vous me jugiez ingrat , si prétendiez me ins
Que d'avoir votre part du succès de vos soins ,
Et ne me pouviez faire une plus grande offence ,
Que de vous dérober à ma reconnoissance.

DARIUS.

Les Dieux d'ingratitude ont exempté les Rois ,
Un Sujet dès qu'il naît relève de leurs droits :
Et quoi qu'on fasse après de plus considerable ,
Tant que l'on est vivant on leur est redevable :
Si je vous rends beaucoup , je vous dois encor plus.
J'ai hazardé pour vous les jours qui vous sont dûs ,
Et j'ignore quel prix il faut que l'on souhalte ,
Pour avoir essayé d'acquitter une dette.

Quelques heureux succez, qui vous soient arrivez,
 C'en'est qu'à la Fortune, à qui vous les devez ;
 Et ma témérité ne seroit pas commune,
 De me faire paier ces soins de la Fortune ;
 Quand même vous devriez récompenser ma foi,
 Quand tout votre bonheur ne seroit dû qu'à moi ;
 La vertu que j'aurois dans un degré suprême
 Auroit dû ne chercher de prix qu'en elle-même,
 Et quelque bien d'ailleurs qui me fût présenté,
 Mon cœur s'il l'eût reçu ne l'eût plus mérité.
 Je ne sai point de prix digne qu'on le préfère,
 Au plaisir d'avoir fait ce que l'on a dû faire,
 Et le charme commun d'un salaire accepté,
 Auroit de ce plaisir souillé la pureté.
 Je me voi cependant réduit par ma disgrâce,
 A vous venir ici demander une grâce.

C A M B I S E.

Parlez, de ce malheur je ne puis m'affliger,
 Puisque je ne pourrois sans lui vous obliger.

D A R I U S.

Au fonds du Bois prochain, dans un lieu de retraite,
 Dont j'ai trouvé toujours la douceur si parfaite,
 Tandis que je chassois, avec trop de rigueur.
 On vient de m'enlever & ma Mere & ma Sœur.

C A M B I S E.

Q Ciel ?

D A R I U S.

Ne croiez pas, Seigneur, que j'apprehende,
 Que votre ordre autorise une audace si grande.
 Vous l'ignorez.....

C A M B I S E.

Non, non, jugez-en autrement,
 On a suivi mon ordre en cet enlèvement,
 Mais n'apprehendez pas que je cherche à leur nuire,
 Déjà dans ce Palais je les ai fait conduire,
 Elles changent d'habits, & dans quelques momens
 Votre Mere viendra savoir mes sentimens,
 Je lui veux annoncer un bonheur pour sa fille.

Et je prétends si haut porter votre famille,
 Que vous verrez des Rois de votre sort jaloux,
 Et n'aurez que les Dieux seuls au-dessus de vous,
 Pour vous rendre d'abord ma faveur confirmée,
 Je vous fais General de toute mon Armée.

PREXASPE.

Vous n'avez pas, peut-être encor considéré,
 Seigneur, que de ce rang vous m'avez honoré.

CAMBISE.

Il n'importe, & de plus, quoique Prexaspe die,
 Je vous fais Gouverneur de toute la Lidie,

PREXASPE.

De toute la Lidie ! oubliez-vous, Seigneur,
 Que votre Majesté m'en a fait Gouverneur ?

CAMBISE.

Il m'en souvient, Prexaspe, & c'est sans injustice,
 Que de votre débris je veux qu'il s'agrandisse ;
 Vous lui devez céder mes faveurs aujourd'hui,
 Et dès ce même instant tous vos biens sont à lui.

DARIUS.

Dispensez moi.....

CAMBISE.

Souffrez un choix si légitime ;

On ne refuse rien d'une main qu'on estime,
 Et je serois autant outragé que surpris,
 Si vos refus pour moi témoignent vos mépris,
 Prexaspe a mérité sa disgrâce, & ma haine,
 Dans son appartement souffrez que l'on vous mène,
 Arface, prenez soin, qu'il soit mis à l'instant,
 Dans un état conforme au destin qui l'attend.

~~~~~

## S C E N E V.

PREXASPE , CAMBISE , MEGABISE ,  
OTANE , *Suire.*

PREXASPE.

○ U me voi-je réduit !

CAMBISE.

Quoi , Prexaspe murmure ,  
Puisqu'il est mécontent , Gardes , qu'on s'en assure ;  
Mais faites publier que ce n'est que sur lui ;  
Que mon juste courroux doit s'étendre aujourd'hui ,  
Et qu'il laisse impunis ceux que ces artifices ,  
Par crainte ou par espoir ont rendu ses complices ,

PREXASPE.

Contre la trahison le murmure est permis ;  
Je découvre un perfide entre mes vrais amis ,  
On m'a trahi , Seigneur , & dans cette surprise  
Sans me plaindre de vous , j'accuse Megabise.

CAMBISE.

Il est vrai qu'il m'a dit qu'en lâche ravisseur ,  
Vous deviez enlever la Princesse ma Sœur ;  
Mais une sœur, qui trouve en moi bien plus qu'un frère ;  
Elle , qu'avec le sang l'amour m'a rendu chère ,  
Et que , suivant des Loix , qui peuvent m'excuser ,  
Les Mages assemblez , m'ont permis d'épouser.  
Enfin j'ai sçu de lui , qu'en quittant cette Ville ,  
Vous étiez en Scythie assuré d'un azile ,  
Mais vous devez savoir , qu'en de tels attentats ,  
Il eût été perfide à ne vous trahir pas  
On est toujours fidèle alors qu'on sert son Maître ,  
Et c'est manquer de foi , qu'en avoir pour un Traître ;  
Le murmure est permis contre la trahison ,  
Mais n'accusez que vous , & vous aurez raison.

PREXASPE.

Mon crime n'est pas tel qu'on vous le fait paroître ,  
Si je suis criminel , je suis forcé de l'être ,  
On doit moins m'accuser , que me plaindre en ce jour.

CAMBISE.

Et qui peut vous forcer à me trahir ?

PREXASPE.

L'Amour ,

Oui, Seigneur, oui l'Amour, ce Démon tout de flames,  
Que ne respecte point la liberté des ames ,  
Ce Dieu , qui sur le Trône assujettit les Rois ,  
Me force d'être Amant sans consulter mon choix ,  
Et m'impose en Tyran la contrainte cruelle ,  
D'être sujet ingrat , que d'être Amant fidelle.

CAMBISE.

Dans nos cœurs par degrez l'amour devient puissant ,  
Il y naît , & toujours il est foible en naissant ,  
Et s'il a de la force au moment , qu'il nous blesse ,  
Il ne la peut tirer que de notre foiblesse.  
Il est vrai qu'on se flatte , & qu'ordinairement ,  
Les foibleses d'amour excusé aisément ;  
Mais la moindre foiblesse , & la plus excusable ,  
Lors qu'elle offence un Roi ; rend un sujet coupable :  
De ce premier devoir , rien ne peut exempter ,  
L'Amour est un erreur , qu'on a peine à quitter ,  
Mais à l'égard des Rois par un droit legitime ,  
Tout crime est punissable , & toute erreur est crime.

PREXASPE.

Vos droits sont absolus dans ce rang glorieux ,  
Mais n'en abusez pas.

CAMBISE.

J'en rendrai conte aux Dieux.

Que l'on garde en lieu seur ce sujet téméraire ;  
Déjà de Darius je voi venir la Mere.

## S C E N E VI

C A M B I S E , P A L M I S , M E L A N T E .

C A M B I S E .

**M**Ais quelle est ma surprise , ô Ciel ! m'est-il permis ,  
De croire , que je voi la Princesse Palmis ?  
Palmis , qui de ma Cour s'est jadis retirée ,  
Quand la Reine ma Mere au tombeau fut entrée ,  
Et qui depuis dix ans , qu'elle ne paroît plus ,  
A toujours fait retraite en des lieux inconnus .

P A L M I S .

Seigneur , si de mon sort il faut vous rendre conte ,  
Mon nom est assez beau pour l'avoier sans honte ,  
Et l'exil volontaire , où j'ai borné mes vœux ,  
Pour être dénié n'a rien d'assez honteux ,  
Où , vous voyez Palmis , cette même Princesse ,  
Que Cassandane aimoit avec tant de tendresse ,  
Cette Reine admirable aiant perdu le jour ,  
Je ne pus rien trouver de charmant à la Cour ,  
Et mes justes ennuis m'ôtèrent toute envie ,  
D'avoir après sa mort quelqu'attache à la vie .  
Mais contrainte de vivre encor pour mes enfans ,  
Je quittai pour le moins , le Monde , & les vivans ,  
Et par un choix conforme à mes sentimens sombres ,  
Je cherchai dans les Bois du repos , & des Ombres ,

C A M B I S E .

C'est trop plaindre une Reine , & c'est trop vous  
bannir ,

Une autre vous rappelle , & doit vous retenir .

P A L M I S .

Je sai que votre sœur , par les mains d'Hyménée  
Agré de votre amour , doit être couronnée ,

Elle peut m'arrêter, & pour moi dans ces lieux,  
Le sang de Cassandane est toujours précieux.

C A M B I S E.

Mon Hymen de plus près touche votre famille,  
Et mon amour pour Reine a choisi votre fille.

P A L M I S.

Aristonne pour Reine ! auriez-vous le dessein  
D'ôter à votre sœur le Sceptre, & votre main ?  
Quand suivant vos desirs, par un arrest propice,  
Les Mages ont permis que l'Hymen vous unisse ?

C A M B I S E.

Tandis que leurs conseils ont semblé résister,  
J'ai senti mon amour sans cesse s'augmenter,  
Mais cette passion dont j'eus l'ame occupée,  
Aiant tout surmonté, s'est enfin dissipée,  
Comme un foible Ruissseau dès sa source mourant,  
Qui, s'il est arrêté, se transforme en Torrent,  
Et qui calmant bien-tôt sa violence extrême,  
L'obstacle dissipé se dissipe lui-même.

P A L M I S.

Je m'étonne, Seigneur, que cet Hymen pour vous,  
En devenant permis n'ait plus rien qui soit doux,  
Que l'amour vous noircisse, alors qu'il vous anime,  
Et cesse de vous plaire, en cessant d'être crime.

C A M B I S E.

Non, je suis cet Hymen, qu'on m'a permis à tort,  
Parce qu'avec le crime, il a trop de rapport,  
Les Mages pour me plaire, ont avec artifice,  
En déguisant nos Loix, voilé mon injustice,  
Leurs raisons m'ont permis l'inceste en mes Etats,  
Mais ma propre Raison ne me le permet pas,  
Et ne craignant plus rien du côté de la terre,  
Je regarde le Ciel, & je crains le Tonnerre.  
Je ne puis oublier pour ma tranquillité,  
L'Oracle, que rendit le Dieu de la clarté,  
Lors que ma Sœur naissant, il annonça la flamme,  
Qu'elle devoit un jour allumer dans mon ame,  
Et nous prédit des maux, qui ne pourront finir.

Si par les nœuds d'Hymen nous nous laissons unir,  
 Ce n'est pas que mon ame en des erreurs nourrie,  
 Se fut d'un si grand mal facilement guérie,  
 Si l'amour par un coup, & plus doux, & plus beau,  
 N'eut fermé cette plaie avec un trait nouveau.  
 Pour guérir de ma Sœur l'atteinte violente,  
 Ma Raison se trouvoit encor trop impuissante,  
 Lors qu'une autre Beauté fit pour ma guérison,  
 Ce que n'avoit encor pu faire ma raison :  
 Votre fille étouffant mes ardeurs criminelles,  
 Purifia mes feux par des flâmes nouvelles,  
 Me fit aimer sans crime, & m'aprit qu'en ce jour,  
 L'amour seul dans mon cœur pouvoit vaincre l'amour.  
 Les miens m'avoient quité dans l'ardeur d'une chasse,  
 Quand le Ciel me l'offrit pour finir ma disgrâce,  
 Elle étoit endormie, & sans se faire voir,  
 Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir,  
 J'eus sentis lors couler dans mon ame charmée,  
 Mille torrens de feux d'une source fermée,  
 Mon cœur fut au devant d'un coup si glorieux,  
 Et ne coûta pas même un regard à ses yeux,  
 Mais de ce feu naissant la douceur fut troublée,  
 Par mes premiers soupirs elle fut éveillée,  
 Et fuyant aussi-tôt, sans vouloir m'écouter,  
 Je la vis disparaître, & ne pus l'arrêter,  
 Aiant sçu toutefois le lieu de sa retraite,  
 Suivant les mouvemens de mon ame inquiète,  
 Avec les siens ici je l'ai fait amener,  
 Pour les combler d'honneurs, & pour la couronner.

## P A L M I S

Mon intérêt me porte à consentir sans peine,  
 Que votre amour l'éleve au rang de Souveraine,  
 Mais le votre m'engage à ne vous celer pas,  
 Qu'en l'élevant si haut, vous descendrez trop bas ;  
 La Nature a ses droits, mais dans cette aventure,  
 Le devoir me défend ce que veut la Nature,  
 Je suis Mère, & sujette, & ces noms oposés,  
 Rendent mon cœur douteux, & mes vœux divisés ;

Mais l'ordre du destin , que seul je considère ,  
 Me fit être sujette , avant que d'être Mere ,  
 Et je ne puis souffrir qu'un indigne lien ,  
 Souille le sang Roial , pour honorer le mien.

C A M B I S E.

Votre sang sort des Rois , mais fut-il moins illustre .  
 Sans me rien dérober , j'en puis croître le lustre ,  
 Et le fils de Cyrus sans rien faire de bas ,  
 Peut partager sa gloire , & ne l'amoindrir pas .  
 Comme le Dieu du jour , que la Perse révere ,  
 Détruit l'obscurité sans perdre sa lumière ,  
 Et n'est pas moins brillant alors que ses rayons .  
 Répandent son éclat sur ce que nous voions .  
 Un Roi , qui justement s'en peut dire l'image ,  
 Ne perd rien de sa gloire alors qu'il la partage ,  
 La honte qui détruit ne le peut attaquer ,  
 Et sa grandeur consiste à la communiquer.

P A L M I S.

Tout le crime est pour moi , si cet Hymen s'achève .

C A M B I S E.

C'est trop vous abaisser quand un Roi vous élève ;  
 On peut être modeste en de pareils succès ,  
 Mais ce n'est l'être plus , que l'être avec excès .

P A L M I S.

Je crains que votre feu...

C A M B I S E.

Quoi , que pouvez-vous craindre ?  
 Que s'il est sans obstacle il ne vienne à s'éteindre ?  
 Qu'un bien si glorieux pour vous ne soit trop haut ?  
 Et qu'il ne vous échape en l'acceptant trop tôt ?  
 Non , allez de mes feux avertir Aristonne ,  
 Et qu'un si grand bonheur n'ait rien qui vous étonne ,  
 Jé ne changerai point ce que j'ai proposé .

## SCENE VII.

PALMIS , MELANTE .

PALMIS .

Que je suis malheureuse , & qu'il est abusé !  
 Que mon sort est cruel , & ma douleur profonde ,  
 Que je crains qu'Aristonne à ses feux ne réponde !

MELANTE .

Bien que de Darius elle pense être sœur ,  
 L'amour qu'elle a pour lui doit chasser votre peur .

PALMIS .

Il n'est pas encor tems , qu'on cessé de lui taire ,  
 Qu'elle en peut être amante , & qu'il n'est point son frere .

Peut-être es-tu trompée , & par quelque faux jour ,  
 Sa tendresse à tes yeux a passé pour amour .

MELANTE .

Je l'ai bien observée , & sans beaucoup d'adresse  
 On discerne aisément l'amour de la tendresse .  
 Mais feriez-vous pas mieux de découvrir au Roi  
 Ce qui doit l'empêcher de prétendre à sa foi ?

PALMIS .

Non , je connois trop bien son humeur violente ,  
 Plus un obstacle croît , plus son desir augmente ,  
 Tout l'espoir qui me reste , est de nous dérober ,  
 Au crime que sur nous il veut faire tomber ,  
 Et si je voi durer l'amour qui le possède ,  
 Une secrette fuite est mon dernier remede .  
 Mais voions Aristonne , & sans rien déclarer ,  
 Au dessein que je forme , allons la préparer .

*Fin du premier Acte .*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ATOSSE, ARISTONNE, PHEDIME,  
LADICE.

ATOSSE.

Q Uoi, vous paroissez triste, & semblez mécontente,  
Au milieu des faveurs que le sort vous presente,  
Et par des sentimens quin'ont guère d'égaux,  
Vous recevez des biens comme on reçoit des maux.

ARISTONNE.

Mon cœur accoutumé parmi la solitude,  
Aux plaisirs des grandeurs sent fort peu d'habitude,  
La presence d'un bien ne donne de plaisir,  
Qu'autant que son absence a causé de desir,  
Et quelque grand bonheur que le destin m'envoie,  
M'ayant fait peu d'envie, il m'en vient peu de joie,  
Ma Mere qui connoit la Cour, & ses revers,  
Vient de m'entretenir sur tant d'honneurs offerts,  
Et par des maux obscurs m'a fait assez comprendre,  
Que du rang où je monte il faut bien-tôt descendre,  
Et que tous les presens que la fortune fait,  
Sont des biens apparens, & des maux en effet.  
Pour vous, qu'une naissance auguste & peu commune,  
A placée au-dessus des coups de la Fortune,  
Et que les nœuds d'amour joints aux liens du sang,

Vont affermer au Trône en un glorieux rang,  
 Vous devez du destin être assez satisfaite,  
 Pour goûter une joie, & solide & parfaite,  
 Puisque vous auriez tort dans cette illustre Cour,  
 De craindre la Fortune, ou d'accuser l'amour.

## A T O S S E.

Il est vrai, qu'à mes yeux la Couronne est charmante,  
 Mais je n'ose toucher la main qui la présente,  
 L'amour veut des transports qui sont bien différens  
 De la simple amitié qu'on doit à ses parens;  
 L'instinct qui vient du sang, & qui jamais ne change,  
 Ne peut sans se corrompre endurer de mélange,  
 Et l'amour de ses droits jaloux au dernier point,  
 Auroit honte d'unir ce que le sang a joint,  
 Cambise m'est si cher, qu'il ne peut plus me plaire,  
 Être nom d'Amant en lui répugne au nom de Frere,  
 Son Hymen quoi que beau me doit être odieux,  
 Il blesse la Nature, il offense les Dieux,  
 Et quelqu'appas qu'on trouve en un rang si sublime,  
 Je l'achetterois trop s'il me coûtoit un crime !  
 Malgré la passion que j'ai pour la grandeur,  
 Depuis peu, sans regret, je lui vois moins d'ardeur,  
 J'aime à le voir guérir : mais ma plus grande joie,  
 Vient d'un vaillant Guerrier, que le Ciel nous renvoie  
 D'un Heros, dont la grace égale la valeur,  
 Et dont j'ai déjà su que vous êtes la sœur.  
 Ce que ses soins pour nous ont fait de magnanime,  
 M'a contrainte pour lui de prendre tant d'estime,  
 Que sachant qu'il vous touche avec des nœuds si doux  
 Je ne puis m'empêcher d'en prendre aussi pour vous.

## A R I S T O N N E.

Je n'obtiendrois jamais une faveur si chere,  
 Si je ne la devois au mérite d'un frere.  
 Mais vous lui faites tort aussi si vous doutez,  
 Qu'il demeure insensible aux traits de vos bontez,  
 Je me sens obligée à rendre témoignage,  
 Qu'il m'a parlé de vous avec tant d'avantage,  
 Que je ne pense pas, Madame, qu'aujourd'hui,

Vous puissiez souhaiter plus d'estime de lui.

A T O S S E.

Mais ne vous a-t-il point, dans l'ardeur qui l'anime,  
Rien témoigné pour moi de plus que de l'estime ?

A R I S T O N N E.

Je veux bien l'avouer....

A T O S S E.

L'aveu m'en sera doux.

A R I S T O N N E.

Il a tout le resp. & qu'on peut avoir pour vous.

A T O S S E.

Quoi, rien que du respect ?

A R I S T O N N E.

Quoi ? que peut-il plus faire ?

Pour n'être point ingrat, & pour vous satisfaire ?  
De toutes vos bontés il n'est pas informé,  
De ceux que l'on estime, on veut être estimé,  
On va jusqu'au respect, quand il est légitime,  
Mais qui demande plus, a plus que de l'estime.  
Vous ne répondez point !

A T O S S E.

Ah, que vous me pressez !

A R I S T O N N E.

En ne me disant rien, vous m'en dites assez,  
On a beau déguiser une flamme secrète,  
Les yeux sont éloquents quand la bouche est muette,  
Vos regards malgré vous disent que j'ai raison.

A T O S S E.

Vous triomphés de moi par une trahison ;  
Pour mieux l'exécuter tous mes sens se soulèvent,  
Ma voix l'a commencée, & mes regards l'achèvent.

A R I S T O N N E.

Cet amour vous fait honte, & vous en rougissés.

A T O S S E.

Ma rougeur ne vient pas de ce que vous pensés.  
Ce qui me fait rougir en avouant que j'aime,  
Est l'aveu de l'amour, plutôt que l'amour même,  
Darius est aimable, & mon esprit charmé.

Ne le sauroit trouver indigne d'être aimé :  
 Mais l'orgueil de mon rang, qui de peu s'effarouche,  
 Souffre plutôt ce feu dans mon cœur, qu'en ma bouche :  
 Et l'Amour, dont le charme a pû m'assujétir,  
 Me semble bien plus rude à nommer qu'à sentir.

ARISTONNE.

Ne craignez rien de moi, je vous promets, Madame,  
 De ne découvrir point le secret de votre ame.

A T O S S E.

C'est vouloir me servir, que lui vouloir cacher  
 L'aveu que vous venez ici de m'arracher,  
 Il m'est avantageux que votre frere ignore,  
 La conquête d'un cœur qui se défend encore,  
 Et je dois souhaiter qu'il ne puisse savoir,  
 Et quelle est ma foiblesse, & quel est son pouvoir,  
 Je croi que toutefois vous ne pourrez vous taire.  
 Mais je sers bien déjà que vous m'êtes si chere,  
 Que quand vous lui pourriez faire tout deviner,  
 J'aurois fort peu de peine à vous le pardonner.

ARISTONNE.

Ah ! n'aprehendez pas qu'en rompant le silence,  
 J'abuse de l'honneur de votre confidence,  
 Ce frere qui m'est cher, malgré des nœuds si doux,  
 N'apprendra rien de moi, qui soit honteux pour vous.  
 Ce que vous m'avez dit suffira pour m'instruire.

A T O S S E.

Je sçai bien que j'ai dit ce que j'ai dû vous dire,  
 Mais sachez que quiconque en ma peine se voit,  
 Ne dit pas ce qu'il veut, en disant ce qu'il doit,  
 Et qu'en un trouble égal à celui qui me touche,  
 Le cœur parle souvent autrement que la bouche.

ARISTONNE.

Dites-moi donc, Madame.

A T O S S E.

Aristonne, il suffit,  
 Vous en savez assez, je n'en ai que trop dit.

## S C E N E II.

ARISTONNE , LADICE.

ARISTONNE

**A**H Ladice ! est-il rien d'égal à ma disgrâce !

LADICE.

De quels maux voiez-vous, que le sort vous menace,  
Madame, jusqu'ici vous vous plaignez à tort.

ARISTONNE.

Les maux dont je me plains ne viennent pas du sort,  
J'eus toujours pour mon frere une extrême tendresse,  
Aprends qu'il est aimé.

LADICE.

De qui ?

ARISTONNE.

De la Princesse ,

Elle l'aime.

LADICE.

Et quel mal vous vient de cet amour ?

Est-il un plus grand bien pour lui dans cette Cour ?

ARISTONNE.

Tu ne sçais rien encor. Ce qui me desesperé,  
C'est qu'elle me choisit pour le dire à mon Frere.

LADICE.

Hé bien, si vous l'aimez, vous devez vous hâter,  
Une heureuse nouvelle est bien douce à porter.

ARISTONNE.

Hélas !

LADICE.

Vous soupirez, &amp; demeurez muette ?

Votre peine a sans doute une cause secrète,  
Mais vous me la cachez, & je connois qu'enfin,  
Pour moi votre cœur change avec votre destin.

ARISTONNE.

Je ne perdrai jamais la juste confiance  
Que j'eus toujours en toi, dès ma plus tendre enfance,  
Et tu peux à la Cour, ainsi que dans nos bois,  
Dessus le même cœur prendre les mêmes droits.  
Mais ne t'étonne pas, si dans mon trouble extrême,  
Je te tais un malheur, que je cele à moi-même,  
Et si ma bouche ici n'ose te déclarer,

Un secret que mon cœur s'efforce d'ignorer ,  
 Il faut ceder pourtant au remords qui m'accable ,  
 A trop cacher son mal , on le rend incurable ,  
 Il faut qu'il soit connu pour le pouvoir guérir ,  
 Et pour le bien connoître , il faut le découvrir .  
 Du péril où je suis , sois donc juge sévère ,  
 Tu sçais qu'avec ardeur j'aimai toujours mon frere ,  
 Mais je crains bien pour lui d'avoir eu plus d'ardeur ,  
 Que le frere n'en doit attendre de la sœur ;  
 A peine je sortois de l'âge le plus tendre ,  
 Qu'un instinct tout nouveau pour lui me vint surpren-  
 dre ,

Il me fut tout-à-coup plus cher qu'auparavant ,  
 Je sentoï plus de joie à le voir plus souvent ,  
 Bien que notre séjour fut triste & solitaire ,  
 Je le trouvois charmant quand j'y vois mon frere ,  
 Et nos jeux les plus doux , malgré tous leurs appas ,  
 Me sembloient ennuyeux lors qu'il n'en étoit pas .  
 Pour lui paroître aimable , & lui devenir chere ,  
 J'eus un empressement , qui n'est pas ordinaire ,  
 Par je ne sai quel soin aveugle & curieux ,  
 J'affectois d'être propre , & de plaire à ses yeux ,  
 Je voulois qu'il passât l'amitié fraternelle ,  
 Et qu'il ne me louât jamais que d'être belle .  
 Je l'appellois mon frere avec peine , entre nous ;  
 Ce beau titre à mon gré n'étoit pas assez doux ,  
 Et le nom de sa sœur , par un choix qui m'étonne ,  
 Me plaisoit moins de lui , que le nom d'Aristonne ,  
 J'avois beau lui parler , sous le mot d'amitié ,  
 De ce que je sentoï je cachois la moitié ,  
 Et pour tout exprimer , mon cœur dans sa faiblesse ,  
 N'étoit guère content du terme de tendresse ,  
 Tu vis mon desespoir , lors que par un beau choix ,  
 Il quitta pour la guerre , & nos jeux , & nos bois ,  
 Et tu vis mes plaisirs , lors que posant les armes ,  
 Il quitta pour nos bois , & la Cour & ses charmes ;  
 Mais quand pour m'embrasser , il me tendit les bras ,  
 J'eus ce que pour un Frere une Sœur ne sent pas ,

Je parlai de tendresse, & sentis autre chose ;  
 Je rougis malgré moi, sans en savoir la cause,  
 Et les premiers transports qui surprirent mes sens,  
 Me semblèrent trop doux pour n'être qu'innocens ?  
 Que te dirai-je enfin, si tost que la Princesse,  
 M'a découvert pour lui le tourment qui la presse ;  
 J'ai senti que d'abord cette inclination,  
 A pour elle en mon cœur mis de l'aversion ;  
 Mais cette aversion n'a pas été semblable,  
 A celle qui fait voir ce qu'on hait haïssable,  
 Je l'ai vuë au contraire, avec beaucoup d'appas,  
 Que devant mon dépit je n'y remarquois pas ;  
 Et suivant un caprice à peine concevable,  
 J'ai semblé la haïr de la voir trop aimable.  
 Voila ce qui toujours rend mon cœur interdit,  
 Ce n'est pas amitié, je te l'ai déjà dit,  
 Dis, dis-moi ce que c'est, si tu le peux connoître,  
 Si ce n'étoit amour, enfin que pourroit-ce être ?

## LADICE.

C'est de l'amour, Madame, il n'en faut point douter,  
 A ce feu criminel vous deviez résister,  
 Et si vous prétendiez sauver votre innocence,  
 Il faloit avec soin l'éteindre en sa naissance.

## ARISTONNE.

Ah ! devant que ce Monstre à ce point fut venu,  
 Je l'aurois étouffé si je l'avois connu,  
 Mais, hélas ! en naissant, cette ardeur criminelle,  
 Se cacha sous le nom d'amitié fraternelle,  
 J'étois injuste amante, & suivant mon erreur,  
 Je croiois seulement n'être que bonne sœur.  
 Pour me surprendre mieux, l'amour dans sa naissance,  
 Prit de la piété l'ombre, & la ressemblance,  
 Et plus j'aimois mon frere avec un feu si noir,  
 Plus je croiois alors faire bien mon devoir,  
 J'ai pris jusqu'à présent par la même imposture,  
 Les mouvemens d'amour pour ceux de la Nature ;  
 Et jusqu'ici mon cœur par le sang abusé,  
 S'est fait une vertu d'un crime déguisé.

LADICE.

Pour vous guérir, Madame, il faut qu'avec adresse,  
 Vous rendiez votre frere amant de la Princesse,  
 Et vous devez sur tout, pour votre commun bien,  
 Lui cacher votre amour, & l'instruire du sien.

ARISTONNE.

Ce moien est fort seur, mais il n'est pas possible,  
 Je veux que Darius pour moi soit insensible,  
 Mais je souhaite aussi, sans savoir bien pourquoi,  
 Qu'il le soit pour tout autre, aussi-bien que pour moi,  
 Et promettre aujourd'hui de l'avertir qu'on l'aime,  
 Ce seroit t'abuser, & m'abuser moi-même.

LADICE.

Mais que prétendez-vous ?

ARISTONNE.

Lui dire mon erreur,

Afin que son mépris m'en donne de l'horreur,  
 Jusqu'à ce jour pour moi ses soins & ses caresses,  
 Ont fait croître pour lui mon crime & mes foiblesses,  
 Et quand par la douceur mon mal semble-s'aigrir,  
 Je veux par son contraire essayer de guérir,  
 Je ferai de mon crime une si noire image,  
 Que pour moi son dédain ira jusqu'à l'outrage,  
 Et que malgré son charme, il faudra que mon cœur,  
 Convertisse en dépit tout ce qu'il a d'ardeur,  
 C'est le dernier remede au tourment qui me presse,  
 Et comme mon amour provient de sa tendresse,  
 Ce n'est pas sans raison que j'espere à mon tour,  
 Que sa haine excitée éteindra mon amour,  
 Je ne puis autrement être jamais guérie,  
 Mon frere vient ici, laissez-nous, je te prie,  
 Je prétens étaler tout mon crime à ses yeux,  
 Mais Ladice, en secret, je m'expliquerai mieux,  
 Et dans l'aveu du mal qu'il faut que je surmonte,  
 Plus j'aurois de témoins, & plus j'aurois de honte.

SCENE

## SCENE III.

DARIUS, ARISTONNE.

DARIUS.

Vous m'obligez, ma Sœur, d'éloigner ce témoin,  
 Jamais de vous parler je n'eus tant de besoin,  
 Et jamais pour m'ôter tout prétexte à me taire,  
 L'éloignement d'un tiers ne fut si nécessaire,  
 Mon cœur cherche à s'ouvrir, & j'en dois arracher  
 Un secret, qui me pèse, & qui vous doit toucher.

ARISTONNE.

Mon Frere, un même soin nous presse l'un & l'autre,  
 Mon cœur cherche à s'ouvrir aussi-bien que le votre,  
 Et j'en dois arracher avec même souei,  
 Un secret qui me pèse, & qui vous touche aussi.

DARIUS.

Commencez donc, ma Sœur, à parler la première,  
 J'ouvrirai mieux mon ame, ensuite toute entière,  
 Et m'expliquant d'abord j'apprehende qu'après,  
 Vous ne me vouliez plus découvrir vos secrets.

ARISTONNE.

Parlez, & m'épargnez de semblables contraintes,  
 Comme j'ai vos desirs, mon Frere, j'ai vos craintes,  
 Et j'apprehende aussi, que vous me pourriez bien,  
 Taire votre secret, si j'avois dit le mien,  
 Ne voulez-vous donc pas.....

DARIUS.

Ah, ce discours m'étonne!  
 Mais-je ne vouloir pas, ce que veut Aristonne?  
 Je veux donc vous déplaire, & vai vous offencer.

ARISTONNE.

Ah, vous m'en dites plus que je n'en dois penser!  
 Vous pouvez m'offencer, mais je sens bien, mon Frere,  
 Que difficilement vous me pourrez déplaire.

Tome II.

B

DARIUS.

Flattez moins un ingrat qui vous ose trahir.

Je vais vous irriter, &amp; vous m'allez haïr.

ARISTONNE.

Jusqu'au dépit pour vous j'irai bien avec peine ;

Mais je ne puis jamais aller jusqu'à la haine.

DARIUS.

Vous sçavez qu'Aristonne est avart dans mon cœur

Et que frere jamais n'a tant aimé sa sœur.

ARISTONNE.

Je sçai votre tendresse, &amp; sens pour me confondre,

Que je n'y réponds pas, comme j'y dois répondre.

DARIUS.

La tendresse en mon cœur n'est pas seule en ce jour

J'ai beaucoup plus ençor, enfin j'ai de l'amour.

ARISTONNE.

Helas !

DARIUS.

Vous vous plaignez déjà de ma foiblesse.

ARISTONNE.

Vous avez de l'amour, ah c'est pour la Princesse,

Plus cette passion va croître, &amp; s'établir,

Et plus votre amitié pour moi va s'affaiblir,

Vous m'allez oublier pour songer à lui plaire,

Et plus vous l'aimerez, moins je vous serai chère.

DARIUS.

Je benirois le sort, s'il nous étoit si doux,

J'ai de l'amour. ma Sœur, mais hélas, c'est pour vous.

ARISTONNE.

Ciel !

DARIUS.

Vous êtes surprise, &amp; vous la devez être.

Mais mon mal est trop grand pour ne le pas connoître,

En vain mon lâche Amour, afin d'être souffert,

Du voile de tendresse en naissant s'est couvert,

Il ne s'en peut cacher dans sa grandeur extrême,

Et par son trop de force il se trahit lui-même,

Il se fait voir sans ombre, à travers mon erreur,

Mais il ne se fait voir, que pour me faire horreur ;  
 Et ne peut achever par cette flamme obscure,  
 D'offusquer les clartez, que j'ai de la nature,  
 Je ne sens pas encor, qu'en mon cœur combattu  
 Mon crime ait pû détruire un reste de vertu,  
 Et je sens que pour peu, que votre soin m'anime,  
 Ce reste de vertu peut détruire mon crime.  
 Comme d'un feu commun je ne suis pas noirci,  
 Ce que je veux de vous n'est pas commun aussi,  
 Avec la même ardeur, qu'un amant ordinaire,  
 Veut ne déplaire pas, j'aspire à vous déplaire,  
 Mon amour est un Monstre, & je viens vous l'offrir.  
 Pûtôt pour l'étouffer, qu'afin de le nourrir ;  
 Tout contraire aux amants qui cherchent de l'estime,  
 Je ne veux rien de vous, qu'un mépris legitime,  
 Et loin d'oser comme eux prétendre à des faveurs,  
 Je vous viens pour tout bien demander des rigueurs.  
 J'avois crû jusqu'icy, qu'en un amour extrême,  
 C'est afin d'être aimé, qu'on dit toujours qu'on aime,  
 Mais je sens que malgré l'Amour qui m'a trahi,  
 Je dis que je vous aime, afin d'être haï,  
 Haïssiez donc sans peine, un amant detestable,  
 A force de bontez, vous m'avez fait coupable,  
 Et ne pouvez prétendre après m'avoir surpris,  
 De me rendre innocent, qu'à force de mépris.  
 De l'éclat de vos yeux tout mon crime procede:  
 Comme ils firent mon mal, qu'ils fassent mon remede ;  
 Et puisque mon erreur vint de les voir trop doux,  
 Afin de la détruire, armez-les du courroux,  
 Soyez-moi rigoureuse, ou par grace, ou par peine ;  
 Afin de me punir, donnez-moi vôtre haine.  
 Ou si le sang vous porte encore à me chérir,  
 Donnez-moi vôtre haine afin de me guerir.  
 Mais quoi vous soupirez ! & ne m'osez rien dire !

A R I S T O N N E.

Ah que ne dit-on pas alors que l'on soupire !

D A R I U S.

Pour dire que l'on aime un cœur s'explique ainsi.

Pour dire que l'on hait, soupire-t-on aussi ?  
Deux contraires transports agiroient-ils de même ?

ARISTONNE.

Je ne sai comme on hait, & sai trop comme on aime,

DARIUS.

Vous aimez ! ah, mon cœur à peine s'y résout,  
Haïssez moi beaucoup, mais n'aimez rien du tout,  
Qu'aucun ne soit aimé, quand je renonce à l'être.

ARISTONNE.

Vous me connoissez mal.

DARIUS.

Faites-vous donc connoître !

ARISTONNE.

Puis-je m'exprimer mieux, qu'en n'osant m'exprimer,  
Et ne vous haïr pas, n'est-ce pas vous aimer ?

DARIUS.

Vous m'aimeriez, ma Sœur ?

ARISTONNE.

Il est trop vrai, mon Frere,

C'étoit l'aveu secret, que j'avois à vous faire,  
Nous esperions tous deux de nous faire haïr,  
Et par le même espoir nous nous voions trahir,  
Nous sommes impunis, pour vouloir même peine,  
Nous nous sommes tous deux trouvez dignes de haïne,  
Mais un charme cruel, que j'accuse à mon tour,  
Ne nous a fait trouver capables que d'amour.

DARIUS.

Ainsi donc nos deux cœurs, qu'un feu commun possède,  
Ont pour fuir même mal cherché même remede,  
Et tous deux entraînez par un malheur égal,  
Cherchant même remede, on trouve même mal.

ARISTONNE.

Oui, notre union seule à vos desirs s'oppose,  
Nous nous refusons tout, en voulant même chose.  
Nos cœurs se font la guerre, en faisant même effort,  
Et ne s'accordent rien pour estre trop d'accord.

DARIUS.

Je dois avoir regret d'une telle aventure,

Mais l'amour est toujours si doux de sa nature,  
Que toute la vertu, dont je me suis armé,  
A peine à m'inspirer du regret d'estre aimé.

ARISTONNE.

C'est un crime en ce lieu qu'une vertu tremblante,  
Plus le péril accroît, plus il faut qu'elle augmente,  
Si nous n'avons la haine, ayons-en les effets,  
Craignons-nous, fuions-nous, ne nous voions jamais.

DARIUS.

Nz nous voions jamais ! ô sentence trop dure.

ARISTONNE.

Quoi, vous y résistez ! & votre cœur murmure !

DARIUS.

Mon cœur de la moitié n'est point encor si bas ;  
J'en murmure, Aristonne, & n'y résiste pas.  
Je connoi que l'absence est l'unique remède,  
Que je puis opposer au mal qui nous possède :  
Quand pour avoir trop vu l'on s'est laissé charmer  
C'est en cessant de voir, qu'on peut cesser d'aimer.  
Mais quoi que l'on connoisse, & quoi que l'on pré-

sûme

Ce remède toujours est rempli d'amertume ;  
Et quand mon foible cœur tâche à s'y préparer,  
S'il n'y résiste pas, il en peut murmurer,  
Mon trouble augmente au point, qu'il faut que je vous

laisse,

Si j'avois vos appas vous auriez ma foiblesse,  
Et vous seriez sensible à de semblables coups,  
Si vous perdiez en moi, ce que je perds en vous.

ARISTONNE.

Ah, pour peu que mon Frère encore m'entretienne  
Peut-être ma foiblesse égalera la sienne,  
Et peut-être pour peu, que j'ose l'écouter,  
Je n'aurai pas la force après de le quitter.

DARIUS.

Je sai votre vertu, rien ne la peut confondre,

Et qui m'en répondra, si je n'ose en répondre ?

DARIUS

Quoi sans me dire rien vous fuiez.

ARISTONNE.

Où, je fuiez.

Que vous pourrois-je dire en l'état où je suis ?  
Mes tendresses pour vous ne sont plus légitimes,  
Et je tâche en fuyant de m'épargner des crimes.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PALMIS, DARIUS.

PALMIS.

QU'ai-je appris, Darius? l'on vient de m'avertir,  
Que vous vous préparez sans mon ordre à partir?  
Quel bizarre caprice aujourd'hui vous arrache  
A la faveur d'un Prince où l'honneur vous attache,  
Et qui répand sur vous avec tant de splendeur,  
Et toute son estime, & toute sa grandeur.

DARIUS.

Chacun me croit heureux, le sort m'est favorable,  
Mais qui n'est pas content, est toujours misérable,  
On a beau nous combler, & de biens & d'honneur,  
Nos desirs peuvent seuls régler notre bonheur,  
Et de quelques faveurs dont un Roi nous honore,  
N'avoir pas ce qu'on veut c'est n'avoir rien encore.  
Un esprit tant qu'il souffre, & n'est pas satisfait,  
Reçoit comme des maux tous les biens, qu'on lui fait,  
Et pour un cœur qui suit un charme qui l'attire,  
Il n'est plus d'autre bien que celui qu'il desire.

PALMIS.

Mais où trouverez-vous un plus glorieux sort?  
Et qu'allez-vous chercher!

DARIUS. Je vai chercher la mort.

PALMIS.

La mort! mais en quels lieux trouverez-vous la guerre?  
Une profonde paix calme toute la terre.

DARIUS.

On a beau de la guerre avoir éteint l'ardeur,  
On la trouve par tout quand on l'a dans le cœur,  
Et je ne sens que trop qu'une paix si profonde,  
Ne calme point mon ame en calmant tout le monde.

PALMIS.

Quel desespoir jamais fut plus hors de saison?

Accablé de bonheur, perdés-vous la raison ?

DARIUS.

Ah ! c'est ce desespoir qui vous paroît funeste,  
Qui peut seul vous prouver que la raison me reste.

PALMIS.

Si la raison vous reste, au moins je reconnois,  
Qu'il ne vous reste plus de tendresse pour moi.  
Devés-vous justement quitter sans répugnance,  
Une Mere qui fonde en vous son esperance ?  
Et fuir, sans témoigner des sentimens plus doux,  
Une Sœur qui vous aime ?

DARIUS.

Ah ! que me dites-vous ?

PALMIS.

Se peut-il qu'Aristonne à partir vous dispose ?  
De vos ennuis secrets seroit-elle la cause ?

DARIUS.

Vous l'avez deviné, cette Sœur que je suis,  
Mé contraint à partir, & fait tous mes ennuis.

PALMIS.

Vous vous aimés beaucoup, qu'elle fureur soudaine,  
Fait à tant d'amitié succéder tant de haine ?

DARIUS.

Je ne hai point ma Sœur, & je ne pars d'ici,  
Que parce que je l'aime, & qu'elle m'aime aussi.

PALMIS.

Vous devés vous aimer, l'union fraternelle,  
Doit rendre entre vous deux la haine criminelle.

DARIUS.

Nous devons nous haïr, & le nœud fraternel,  
Rend entre nous encor l'amour plus criminel.

PALMIS.

L'amour ! que dites-vous ?

DARIUS.

Des veritez cruelles :

Mais c'est trop déguiser nos erreurs mutuelles,  
Et d'un titre innocent mon forfait revêtu,  
N'a que trop abusé du nom de la vertu,

Il faut que ma raison par un soin légitime,  
Cesse au moins d'être aveugle, en discernant mon  
crime,

Et que mon lâche cœur, qui ne l'a sçu bannir,  
En vous le déclarant, commence à s'en punir,  
J'ai confondu l'amour avecque la nature,  
Souillé tout votre sang par une flamme impure,  
Voulu joindre deux cœurs pour jamais séparez,  
Et par d'indignes nœuds en rompre de sacrez,  
Pour me faire haïr d'une Sœur trop aimée,  
Je l'ai de tout mon crime avec soin informée,  
J'ai cru trouver en elle un Juge rigoureux;  
Mais hélas! le succez a bien trahi mes vœux,  
Et mon cœur accablé par une autre injustice,  
Où je cherchois mon Juge, a trouvé mon com-  
plice,

Notre amour est égal, & notre unique espoir,  
Est de cesser d'aimer, en cessant de nous voir,  
Nous cherchons à guérir, & chacun se dispose,  
S'il ne peut fuir le mal, d'en fuir au moins la cause,  
Le plaisir d'être aimé rend les amans heureux,  
Et c'est ce qui nous rend misérables tous deux;  
Leur charme est notre peine, & par un sort barbare,  
L'amour qui les unit est ce qui nous sépare.

PALMIS.

Ne songez plus, mon fils, à cet éloignement,  
Soiés toujours aimé, soiés toujours amant.

DARIUS.

Moi, le frere, & l'amant d'une beauté si chère.

PALMIS.

Où, soiés son amant, vous n'êtes point son frere.

DARIUS.

Je ne suis point son frere, est-il vrai? mais hélas,  
Si vous m'avez trompé, ne me détrompés pas,  
Un crime qu'on ignore est toujours excusable,  
Et qui n'est qu'abusé, n'est qu'à demi coupable,  
Je ne suis point son frere! ah ce bien est si grand,  
Qu'on doit peu s'étonner de ce qu'il me surprend.

B s

P A L M I S.

Ma foi vous en doit être un certain témoignage ,  
 Mais gardez d'abuser d'un si grand avantage ,  
 Il m'importe beaucoup , que vous soyez discret ,  
 Et qu'Aristonne seule ait part à ce secret .

D A R I U S.

S'il n'est pas ignoré de l'Objet , que j'adore ,  
 Il n'importe fort peu , que tout autre l'ignore ,  
 Mais n'étant point son frere , & croyant vos avis ,  
 Je doi ne croire plus que je sois vostre fils .

P A L M I S.

Ah ! c'est ce qu'à present je dois encor vous taire .

D A R I U S.

Sans être vôtre fils vous m'êtes plus que Mere ,  
 Me donner ce que j'aime , en m'ôtant mon erreur :  
 Sans étoufer ma flâme , en étoufer l'horreur ,  
 Faire d'un feu si noir , une ardeur legitime ,  
 Faire cesser ensemble , & ma peine , & mon crime ,  
 Me rendre ma vertu , sans m'oster mon amour ,  
 C'est plus faire pour moi , que me donner le jour .

P A L M I S.

De tout ce qui vous sert j'ai voulu vous instruire ,  
 Et ne vous dirai rien de ce qui peut vous nuire ,

D A R I U S.

Mais d'Aristonne encor vous ne m'avez rien dit .

P A L M I S.

Vous n'êtes point son frere , & cela vous suffit .

D A R I U S *seul.*

Il me suffit sans doute en un trouble semblable ,  
 De devenir content , sans demeurer coupable ,  
 Et c'est assez pour être , & content , & charmé ,  
 D'être libre d'aimer , & certain d'être aimé .  
 Cherchons vîste Aristonne ; en un tel avantage ,  
 On redouble sa joye alors qu'on la partage ,  
 Quand on aime beaucoup , par un bien sacré ,  
 On doit moins vivre en soy qu'en l'objet adoré ,  
 Et le plus grand plaisir , que l'Amour abandonne ,  
 Est moins celui qu'on prend , que celui que l'on donne

Hâtons-nous de trouver cette chere beauté ,  
 Pour ajoûter sa joie à ma felicité ,  
 Il est tems maintenant que mon amour s'apprête.



## SCENE II.

PREXASPE , DARIUS , *Gardes.*

PREXASPE.

AH ! Seigneur à vos pieds j'apporte ici ma tête.

DARIUS.

Que faites-vous , Prexaspe !

PREXASPE.

Un juste & triste effort ,

Seigneur , le Roi vous rend arbitre de mon sort ,  
 Suivant son ordre exprés de votre seule envie ,  
 Doit aujourd'hui dépendre ou ma mort ou ma vie ,  
 Et craignant tout d'un Juge irrité contre moi ,  
 Vous apporter ma tête est tout ce que je doi.

DARIUS.

Oui , je suis irrité , mais c'est de votre crainte ,  
 J'ai souffert vos mépris sans en former de plainte ,  
 Mais l'injuste fraieur , dont vous êtes surpris ,  
 M'outrage beaucoup plus , que n'ont fait vos mépris ,  
 Vous m'avez méconnu sans mériter de blâme ,  
 L'erreur fut de vos yeux , & non pas de votre ame ,  
 Mais quand vous me craignez dans un rang glorieux ,  
 L'erreur est de votre ame & non pas de vos yeux ,  
 Méconnoître des traits qui changent d'ordinaire ,  
 N'étoit pour m'outrager qu'une erreur trop legere ,  
 Mais méconnoître un cœur qui ne sauroit changer  
 C'est un crime trop grand pour ne pas m'outrager.

PREXASPE.

Ma vie est en vos mains , qui peut vous satisfaire.

B. G.

DARIUS,

Non, pour moi votre vie est encore trop chère,  
Et malgré votre erreur & votre indignité,  
Puis qu'elle est en mes mains elle est en seureté,

PREXASPE,

Quoi, je pourrois.....

DARIUS,

Allez; vous pouvez tout prétendre,  
Dans cet appartement vous n'avez qu'à m'attendre,  
J'espère vous montrer, quand j'aurai vû le Roi,  
Qu'on trouve rarement un ami tel que moi.  
Rien ne s'oppose plus à ce que je desire.

\*\*\*

## SCENE III.

ATOSSE, DARIUS, PHEDIME.

ATOSSE.

Quoi, sans me regarder Darius se retire?

DARIUS,

Je vai.....

ATOSSE.

Où donc? parlez, si vos yeux en sont crus,  
Votre ame est interdite, & vos desirs confus.

DARIUS.

Je vai trouver ma sœur, & je sens qu'en mon ame,  
L'amour..

ATOSSE.

Hé bien, l'amour.

DARIUS.

Je me confonds, Madame.

ATOSSE.

Vous voulez feindre; en vain, votre cœur vous trahit,  
Et me confirme encor ce que vos yeux m'ont dit.

DARIUS.

Je vai me retirer pour fuir votre colere,  
Certe confusion doit ici vous déplaire.

A TOSSE.

Noh, rien ne vous oblige à détourner vos pas;  
Votre confusion ici ne déplaît pas;  
D'un secret qui me touche elle sert à m'instruire,  
Et m'en apprend bien plus que vous n'en croiez dire.

DARIUS.

Que pourriez-vous savoir?

A TOSSE.

Que vous êtes charmé,

Je fai de plus.

DARIUS.

Quoi donc?

A TOSSE.

Que vous êtes aimé,

Votre sœur mieux que moi n'en est pas informée,  
Je connoi la beauté dont votre ame est charmée.

DARIUS.

Dieux! que me dites-vous, quoi vous la connoissez?

A TOSSE.

Vous nommer votre sœur, c'est vous en dire assez,

DARIUS.

Et vous savez l'amour de la beauté que j'aime?

A TOSSE.

Oùi, je lis dans son cœur comme dans le mien même;  
Et sur sa passion, suis si digne de foi,  
Quelle même n'en peut répondre mieux que moi.  
D'Aristonne & de vous je fai l'intelligence;  
Elle-même a voulu m'offrir sa confiance,  
Je l'ai vuë en secret, & je découvre ici,  
Qu'en secret en ce jour vous l'avez vuë aussi.

DARIUS.

Je l'avouë, il est vrai vous savez tout, Princesse,  
Mais hélas! qu'aurés-vous pensé de ma foiblesse?  
Mon temeraire amour vous aura fais horreur.

Au contraire avec soin, j'excuse votre erreur,  
La naissance entre vous a mis un grand obstacle,  
Je sçai que pour le vaincre il vous faut un miracle,  
Mais l'obstacle entre vous fut-il encor plus grand,  
Un miracle est aisé quand l'amour l'entreprend.

DARIUS.

Vous avez de mon sort l'entière connoissance,  
Où, je ne suis heureux que par cette assurance  
Je ne doi mon salut qu'à cet espoir charmant.

ATOSSE.

Vous aimez donc beaucoup ?

DARIUS.

Ah, j'aime infiniment,  
Pour celle que je sers ma flâme est immortelle,  
Le Ciel n'a rien produit de plus aimable qu'elle,  
Et de tous ceux qu'amour a soumis à sa loi,  
Aucun ne fût jamais plus amoureux que moi,  
Comme ce rare objet, à qui rien ne ressemble,  
A des autres beautés tous les charmes ensemble,  
Mon cœur, qui pour se rendre a fait un si beau choix,  
A des autres amans tous les feux à la fois.

ATOSSE.

Votre sœur vous pourra dire mieux que moi-même,  
Combien vos feux sont chers à celle qui vous aime.

DARIUS.

Laissez-moi donc la voir.

ATOSSE.

N'aiez aucun souci,  
Je l'ai faite avertir que je l'attens ici,  
Je voi que pour parler d'une flâme si belle,  
Vous êtes avec moi moins libre qu'avec elle :  
Assûrez-vous pourtant que j'y prens intérêt.

DARIUS.

Vos bontés : mais, Madame, Aristonne parolt.



SCENE IV.

ARSACE, DARIUS, ATOSSE,  
ARISTONNE, PHEDIME,  
LADICE.

ARSACE à Darius.

LE Roi veut vous parler, venez en diligence,  
DARIUS.

J'irai.

ARSACE.

Mais il attend avec impatience,  
Seigneur, pour l'obliger n'arrêtez point.

DARIUS.

Helas !

Qu'en trouvant la Fortune on trouve d'embaras,  
Et que j'éprouve bien à mon desavantage,  
Qu'une grande Faveur n'est qu'un grand esclavage.



SCENE V.

ATOSSE, ARISTONNE, PHEDIME,  
LADICE.

ATOSSE.

J'ai sçu de votre frere avant que de vous voir,  
Un secret que de vous je desirois savoir,  
Après ce qu'il m'a dit, je n'ai rien à vous dire.

LE MARIAGE  
ARISTONNE.

Quoi donc, que savez-vous ?

A T O S S E.

Tout ce que je desire ,  
Que je fais dans son cœur ce qu'il fait dans le mien ,  
Enfin je sai qu'il m'aime.

A R I S T O N N E.

Et le savés-vous bien ?

A T O S S E.

Où, je n'ai plus besoin que l'on m'en éclaircisse ,  
Je n'en saurois douter sans lui faire injustice ,  
Jamais fidelle amant ne s'est mieux exprimé ,  
Pour montrer sa tendresse aux yeux qui l'ont charmé ,  
L'aveu plein de respect de l'amour qui le touche ,  
A bien eu de la peine à sortir de sa bouche ,  
Mais cet aveu n'est pas ce qui m'instruit le mieux ,  
Et sa bouche en a dit beaucoup moins que ses yeux ,  
Vous saviez mon secret , Aristonne , & je pense  
Que déjà par vos soins il en a connoissance.

A R I S T O N N E.

Ah ! plutôt.

A T O S S E.

C'est à tort que vous vous effraiez ,  
Peut-être avez-vous fait mieux que vous ne croiez ,  
Ne desesperez pas qu'un heureux hymenée ,  
Ne puisse unir son sort avec ma destinée ,  
Darius peut prétendre , & mon cœur & ma foi.  
Adieu , continués de lui parler de moi.

## SCENE VI.

ARISTONNE, LADICE.

ARISTONNE.

LADICE, qu'ai-je appris ?

LADICE.

Quel nouveau soin vous presse ?

ARISTONNE.

Hélas ! Darius change, il aime la Princesse.

LADICE.

Mais à quoi donc enfin voulés-vous l'obliger ?

ARISTONNE.

A'aimer rien, Ladice, &amp; non pas à changer.

LADICE.

Perdés de votre amour ces soins illegitimes ;

D'un amour criminel tous les effets sont crimes.

ARISTONNE.

Ah ! ne résiste point à mon dépit qui naît.

Il sert à ma vertu tout criminel qu'il est,

Ainsi que mon amour, mon dépit est un crime,

Mais mon dépit s'oppose à l'amour qui m'anime,

Et l'un combattant l'autre enfin suivant mes vœux,

J'espere qu'ils pourront se détruire tous deux.

LADICE.

Oubliés-le en effet ; puis qu'il en aime un autre,

Un si prompt changement doit exciter le votre.

ARISTONNE.

Il le doit, mais mon cœur ne s'y résout pas bien.

LADICE.

Mais, que voulés-vous donc ?

Hélas ! je n'en sai rien ,  
 Mon cœur , si de ce nœud il faut qu'il se détache ,  
 Veut bien que je le quitte , & non qu'on me l'arrache ;  
 Ou plutôt , il voudroit , à le bien consulter ,  
 Qu'il pût m'être permis de ne le pas quitter ,  
 Je sai bien que mon sang qui fremit & s'allarme ,  
 Me défend de prétendre à l'objet qui me charme.  
 Mais je sens que l'amour comme un bizarre enfant ,  
 Se plaît à s'attacher à ce qu'on lui défend ,  
 Moins un bien est permis , plus il y void de charmes ;  
 Il ne le peut quitter sans soupirs & sans larmes ,  
 Mais jusqu'au desespoir il se sent emporté ,  
 S'il void aux mains d'un autre un bien qu'il a quitté ,  
 Quand d'un premier amour on s'est laissé surprendre ,  
 Il est presque impossible après de s'en défendre ,  
 Mais en effet crois-tu qu'on me doive blâmer ,  
 Il est bien mal-aisé de vivre sans aimer ,  
 Et dans une retraite à la notre semblable ,  
 Il est aisé d'aimer ce qu'on void seul aimable.

LADICE.

Où , n'ayant vû qu'un frere , encor jusqu'aujourd'hui ,

On peut vous excuser si vous n'aimez que lui.

ARISTONNE.

Ah que fais-tu Ladice ? & que m'oses-tu dire ?  
 Ne vois-tu pas que c'est aider à me séduire ?  
 Qu'ici mon amour parle , & non pas ma raison.  
 Et que ta complaisance est une trahison ;  
 Oppose-toi plutôt au torrent qui m'entraîne ,  
 Regarde mon amour avec des yeux de haine ,  
 Ne l'examine plus , que pour le condamner ,  
 Et prens-en de l'horreur afin de m'en donner.

LADICE.

Je condamne toujours un amour si profane ,  
 Mais si vous le gardez , en vain je le condamne ,  
 Si vous avez dessein de ne le plus souffrir ,  
 Condamnez-le vous-même , & le faites mourir.

ARISTONNE.

Hé bien je le condamne , hé bien il faut qu'il meure,

LADICE.

Plût au Ciel !

ARISTONNE.

C'en est fait , il mourra tout-à-l'heure ,

Où , je veux à l'instant , pour finir mes forfaits ,

Contraindre mon amour d'expirer pour jamais.

LADICE.

Le pourrez-vous ?

ARISTONNE.

Helas !

LADICE.

Vous soupirez , Madame.

L'amour sans doute encor est vivant dans votre ame ,

Ce soupir vous apprend qu'il n'y sauroit mourir.

ARISTONNE.

Va , mon amour est mort , c'est son dernier soupir.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

GAMBISE, DARIUS.

GAMBISE.

**N**E vous défendez plus de ma reconnoissance ;  
 Je vous dois ma grandeur , je vous doi ma  
 puissance ,  
 Et quand avecque vous je partage ces biens ,  
 Je vous en dois encoꝛ la part que j'en retiens ;  
 Mais si , quand je partage avec vous ma Couronne ,  
 Vous ne souhaitez pas les biens que je vous donne ,  
 Peut être qu'au milieu de ces biens présentés ,  
 Je ne vous donne pas ceux que vous souhaitez ,  
 Partés , & soiez seur que pour me satisfaire ,  
 Je ne vous veuX laisser aucun souhait à faire ;  
 Et que mon cœur qui doit sa gloire à votre bras ,  
 Ne peut être content , si vous ne l'êtes pas.

DARIUS.

Vous me comblés , Seigneur , d'une bonté trop  
 grande ,  
 Je reçoï des faveurs , plus que je n'en demande ;  
 Et mérite si peu de si rares bienfaits ,  
 Que je ne puis sans crime en former les souhaits .  
 Dans le rang glorieux où votre soin me place ,

Si j'ose encor de vous souhaiter quelque grace,  
 Seigneur, c'est en faveur d'un ami malheureux,  
 Qui seroit innocent, s'il n'étoit amoureux,  
 J'ai reçu tous ses biens, souffrés qu'il les reprenne,  
 Pexaspe est trop puni, puis qu'il a votre haine,  
 Et l'heureux Darius, sans être intéressé,  
 Puis qu'il a votre estime, est trop récompensé.

CAMBISE.

Votre vertu me charme, & mon cœur qui l'admire,  
 Ne se peut opposer à ce qu'elle desire,  
 Oui, qu'il r'entre en ses biens, & qu'il en use mieux,  
 Mais qu'il s'éloigne au moins quelque temps de mes  
 yeux.

DARIUS.

Pour ce Sujet ingrat, après son injustice,  
 L'exil est une grace, & non pas un supplice.  
 C'est plus qu'en sa faveur je n'osois esperer.

CAMBISE.

Auriez-vous quelque chose encore à désirer ?

DARIUS.

Mon plus ardent desir, & ma plus forte envie,  
 Sont de vous consacrer, & mes soins, & ma vie.

CAMBISE.

Ah Darius! cette offre a pour moi tant d'appas,  
 Qu'il ne m'est point permis de ne l'accepter pas,  
 Votre soin, qui pour moi fut toujours salutaire,  
 Jamais à mon repos ne fut plus nécessaire;  
 Vous pouvés seul remplir mes souhaits les plus doux,  
 Et faire plus pour moi, que je n'ai fait pour vous.

DARIUS.

C'est donc avec raison maintenant que j'avoué,  
 Que de mon heureux Sort il faut que je me loué.  
 Oui, Seigneur, à present je puis me dire heureux,  
 Non de ce que le Sort surpasse tous mes vœux;  
 Mais de ce qu'aujourd'hui la Fortune propice  
 M'offre l'occasion de vous rendre service.

Que cette ardeur fidele a de charmes pour moi :  
 J'attens un grand service ici de votre foi :  
 Mais dans ce zele ardent, je commence à connoître  
 Qu'il vous coûtera peu, quelque grand qu'il puisse  
 être.

D A R I U S.

Où, j'ai pour l'entreprendre un zele tout de feu :  
 Me coûtât-il la vie, il me coûtera peu.  
 Quelque grand qu'il puisse être, il me fera facile,  
 J'en ferois un serment, s'il n'étoit inutile,  
 Je fais ce que je dis sans autre engagement,  
 Et ma parole en fin vaut toujours un serment.

C A M B I S E.

Je le fai Darius, & je vous rends justice,  
 De vos fideles soins j'attends un grand service ;  
 Mais il ne vous impose aucune dure loi,  
 Il est aisé pour vous, & n'est grand que pour moi.

D A R I U S.

Dites donc à quels soins il faut que je m'emploie ;  
 En retarder l'aveu, c'est retarder ma joie.

C A M B I S E.

Sçachez que mon pouvoir n'a pû me garentir,  
 Du plus cruel tourment qu'on puisse ressentir.  
 Mon cœur tremble, & se plaint, lui qui fit tant de  
 brave.  
 Mon Trône au lieu d'un Roi, ne porte qu'un Es-  
 clave.

D A R I U S.

Qui peut causer, Seigneur, un si grand changement ?

C A M B I S E.

L'amour qui m'a forcé de devenir Amant.

D A R I U S.

Mais que desirez-vous ?

C A M B I S E.

Ce qu'un Amant desire,  
 Ce mot seul de mes vœux vous doit assez instruire ;  
 On ne cherche qu'à plaire, alors qu'on est charmé ;

Et qui se dit Amant, dit qu'il veut être aimé.

DARIUS.

Il n'est pas mal-aisé de faire qu'on vous aime,  
 Et vous n'avez, Seigneur, besoin que de vous-même.  
 Ce bien vous est trop sûr pour l'attendre de moi ;  
 Pour être aimé sans peine, il suffit d'être Roi ;  
 L'éclat avantageux qui sort de sa Couronne,  
 Jette un charme brillant sur toute sa personne ;  
 S'il a quelque défaut, il s'en trouve voilé ;  
 S'il a quelque mérite, il en est redoublé,  
 Le cœur qui de l'amour se sçait le mieux défendre,  
 Si-tôt qu'un Roi l'attaque, est ravi de se rendre.  
 Quand on est sur un Trône, on est toujours char-  
 mant.

Et lors que l'on peut tout, on peut plaire aisément.

CAMBISE.

Au contraire, l'Amour, qui fuit ce qui le gêne,  
 Entre les inégaux, s'arrête avecque peine ;  
 Les inégalitez causent toujours des maux ;  
 Un amour mutuel veut des Destins égaux.  
 Il faut un doux rapport de soins & de fortune,  
 Pour former en deux cœurs une chaîne commune :  
 Sans lui jamais l'amour ne peut être excité,  
 Et ce rapport toujours naît de l'égalité.  
 Plus je voi de hauteur au Trône où je commande,  
 Et plus je me voi loin du cœur que je demande.  
 Le haut rang où m'adore une superbe Cour,  
 Est plus propre à causer le respect que l'amour.  
 Et de l'aimable objet, à qui mon cœur s'engage,  
 L'amour seul peut me plaire, & le respect m'outrage.  
 Le devoir pour aimer n'est qu'un empêchement,  
 Ce qui contente un Roi desespère un Amant :  
 Il faut pour être heureux être aimé quand on aime ;  
 Et l'amour pour son prix ne veut que l'amour m-  
 me.

DARIUS.

Je voi peu la Princesse, & n'ose présumer  
 Que je puisse servir à vous en faire aimer,

Je n'aime plus ma Sœur, que rien ne vous étonne ;  
J'aime la votre.

D A R I U S.

O Dieux ! vous aimés Aristonne.

C A M B I S E.

Je la veux couronner.

D A R I U S.

Vous me rendés confus.

Mais si vous consultés....

C A M B I S E.

Je ne consulte plus,

Sans moi l'amour a sçu la rendre Souveraine,  
Regner dessus un Roi, c'est être déjà Reine :  
Mon cœur est sa conquête, elle en peut disposer ;  
Et qui donne son cœur ne peut rien refuser.

D A R I U S.

Considérez, Seigneur....

C A M B I S E.

Considérez vous-même,

Que cet Hymen m'épargne une injustice extrême ;  
Et que le juste amour que j'ai pour votre Sœur,  
A d'un feu criminel purifié mon cœur.

D A R I U S.

Si j'osois m'expliquer sur une ardeur si grande....

C A M B I S E.

Votre conseil n'est pas ce que je vous demande,  
J'aime, & je cherche à plaire, & dans un soin pareil,  
J'ai besoin de secours, & non pas de conseil.  
Ne vous obstinés point à combattre une flâme.  
Que des nœuds immortels ont unie à mon ame.  
Je ne puis plus guérir d'un mal si plein d'apas ;  
Et quand je le pourrois, je ne le voudrois pas.  
Je n'ai pas encore eu l'aveu de votre Mere,  
Mais comme elle à mes vœux ne soiés point con-  
traire ;

Vous allés par mon ordre ici voir votre Sœur,  
Du plaisir de régner vantés lui la douceur,

Dites-

Dites-lui bien l'amour, que sa beauté me donne.  
 Présentez-lui mon Cœur, avecque ma Couronne.  
 Mais faites s'il se peut, que cet Objet vainqueur  
 Estime ma Couronne un peu moins, que mon Cœur.

DARIUS.

Pour la faire répondre à votre ardeur extrême,  
 Seigneur, vous feriez mieux de lui parler vous-même,  
 La chaleur de l'Amour n'est que dans un Amant ;  
 L'Ami le plus fidelle en parle froidement.  
 La vive expression d'un tourment, qui nous touche,  
 N'a pas le même effet sortant d'une autre bouche ;  
 Un Tiers toujours l'altère, & l'on doit présumer  
 Qu'il faut sentir l'Amour pour le bien exprimer.

CAMBISE.

Vous vous expliquerez mieux que moi, ce me semble,  
 La Grandeur, & l'Amour s'accordent mal ensemble.  
 Ce qui suit la Grandeur, est ce que l'Amour suit :  
 Il ne scauroit souffrir les témoins, ni le bruit ;  
 Quand il est sur un Trône, il n'agit qu'en contrainte.  
 Plus il se trouve haut, plus il conçoit de crainte ;  
 Et cet Enfant timide, & sans discernement,  
 Par un trop grand éclat s'efarouche aisément.  
 Aristonne vous aime ?

DARIUS.

Oui, Seigneur, je confesse  
 Que pour Frere jamais Sœur n'eut plus de tendresse.

CAMBISE.

Il me suffit, voyez l'objet, qui m'a charmé.  
 On est aisément crû, lors que l'on est aimé.  
 Ce Service est bien grand, mais enfin je l'espere,  
 J'en ai votre parole.

DARIUS.

Il faut y satisfaire.  
 Je vous obéirai, quoi qu'il puisse arriver.

## SCENE II.

ARSACE, CAMBISE, DARIUS.

ARSACE à *Cambise*.

Par votre ordre, Aristonne, ici vient vous trouver,  
 CAMBISE.

Qu'elle entre seule, & vous prenez soin de l'attendre,  
 J'entre en ce cabinet d'où je veux vous entendre,

DARIUS.

Nous entendre !

CAMBISE.

Oui, je veux d'ici vous écouter  
 Pour vous ôter tout lieu de me pouvoir flatter  
 Votre entretien secret m'apprendra sans rien feindre,  
 Ce qu'il faut, que j'espère, ou ce que je doi craindre,

DARIUS *seul*.

Il faut donc m'opposer, à mes vœux les plus doux !  
 O devoir trop funeste, où me réduisez-vous ?  
 Que ce qu'on nomme Honneur coûte cher d'ordinaire,  
 Que l'amour est charmant, & la vertu severe,  
 Et qu'un amant aimé se trouve combattu,  
 Lors qu'il doit immoler l'amour à la vertu.  
 Dieux ! Aristonne vient ! que ma disgrâce est grande,  
 Si j'obtiens ce qu'il faut ici que je demande  
 Amour, je vai parler contre mon plus grand bien,  
 Fais pour me rendre heureux qu'on ne m'accorde rien.

## SCENE III.

DARIUS, ARISTONNE.

DARIUS.

Comment, si près de moi passer sans me rien dire ?  
ARISTONNE.

Vous ne me cherchez pas.

DARIUS.

Quoi, ma Sœur se retire,

Sans vouloir m'écouter.

ARISTONNE.

Je voudrois le pouvoir.

Mais le Roi promptement m'ordonne de le voir ;  
Je crains de lui déplaire & de le faire attendre.

DARIUS.

Si vous lui voulez plaire, il ne faut que m'entendre.

ARISTONNE.

Après tant de bienfaits qu'il a versé sur nous,  
Le dessein de lui plaire, est mon soin le plus doux.

DARIUS.

Je parle ici pour lui, n'en soiez point en doute,  
Il l'ordonne, écoutez.

ARISTONNE.

J'obéis, & j'écoute.

DARIUS.

Ce que je dois vous dire, est un bonheur si grand,  
Qu'il peut charmer le Cœur le plus indifférent ;  
Et vous devez savoir connoissant ma tendresse,  
Dans un si grand bonheur combien je m'intéresse.

ARISTONNE.

Pour moi votre tendresse a passé mon espoir.  
Mais ce n'est pas de vous ce que je dois savoir ;

C 2

52            L E M A R I A G E  
Parlez-moi du bonheur, que vous devez m'apprendre.

D A R I U S.

Je sçai qu'en l'annonçant, je m'en vai vous surprendre :

Mais je serois coupable à vous le déguiser ;  
Ma Sœur, le Roi vous aime, & veut vous épouser.

A R I S T O N N E.

Ah Ciel !

D A R I U S.

Je sçavois bien que vous seriez surprise,  
Mais negligerez-vous une si belle prise ?  
Pourriez-vous n'aimer pas à voir dessous vos Loix,  
Le Cœur imperieux du plus puissant des Rois,  
Et ne vous laisser point charmer de l'avantage,  
De regner sur un Prince, à qui tout rend hommage.

A R I S T O N N E.

Mon Cœur, qui de cette offre, a lieu de s'étonner  
Se sent trop interdit, pour se déterminer.  
Pour consulter mon Ame, elle est trop en tumulte !  
Souffrez que ce soit vous ici, que je consulte,  
Et que votre esprit libre, avec tranquillité,  
Sur ma confusion jette quelque clarté.  
Mon Destin tout entier à votre choix se livre,  
Donnez-moi vos Conseils, je suis prête à les suivre.  
Par eux votre amitié pour moi se fera voir ;  
Je croi que vous voudrez ce que je doi vouloir.

D A R I U S.

Ah ! ma Sœur, quand on veut sçavoir s'il faut qu'on aime.

On ne doit demander de conseil qu'à soi-même :  
En Amour nos Desirs font seuls nôtre vainqueur,  
Et rien n'est jamais tant à nous que nôtre Cœur.

## ARISTONNE.

Mon Cœur est trop confus, pour voir ce qu'il doit faire  
 Je le mets en vos mains, disposez-en, mon Frere.  
 Mettez-y le Desein d'aimer, ou de haïr ;  
 Il suivra vôtre choix, dussiez-vous le trahir.

## DARIUS.

Apprenez que mon Cœur dans sa tendresse extrême,  
 Plûtôt que vous trahir se trahira lui-même.

## ARISTONNE.

Vôtre Conseil m'en peut instruire en peu de temps :

## DARIUS.

Vous le souhaitez donc ?

## ARISTONNE.

C'est tout ce que j'attens.

## DARIUS.

Regnez, c'est le conseil, que seul vous devez croire ;  
 Un grand Cœur doit toujours s'attacher à la gloire,  
 Pour elle avec raison, on peut dédaigner,  
 Et la plus grande gloire, est celle de regner.  
 Un Prince, à qui tout cede, & que chacun revere.  
 Sur un Trône éclattant, ne doit pas vous déplaire.  
 Afin qu'il vous élève au pouvoir Souverain,  
 Pouvez-vous faire moins, que lui donner la main ?  
 Et puis-je justement m'empêcher de vous dire,  
 Qu'il est doux d'accorder un Cœur pour un Empire ?

## ARISTONNE.

J'ai promis de vous croire, assurez donc le Roi,  
 Que l'Hymen ; qu'il souhaite, a des charmes pour moi.

## DARIUS.

Quoi, vous l'épouserez ?

LE MARIAGE  
ARISTONNE.

C'est à quoi je m'engage.

Que pouvez-vous de moi souhaiter davantage ?

DARIUS.

Enfin vous consentez à l'avoir pour Epoux ?

ARISTONNE.

Oui, j'y consens, mon Frere, & pour l'amour de vous,

Que le Dieu des Persans vange sur moi l'outrage,

Que je ferai souffrir à la plus noble image,

Si jamais je résiste, & si toujours le Roi,

N. peut absolument disposer de ma foi.

DARIUS.

S'être engagée au Roi pour m'être favorable ?

Quelle faveur, grands Dieux !



SCENE IV.

CAMBISE, DARIUS,

*CAMBISE sortant de l'endroit où il écoutoit.*

ELLE est incomparable,  
J'estime les Estats par vos travaux conquis,  
Beaucoup moins que le Cœur, que vos soins m'ont ac-  
quis ;

Et ce petit Empire, où ma gloire se fonde,  
M'est plus cher mille fois, que l'Empire du monde.

Quel bonheur est le mien !

DARIUS.

Seigneur, il est si grand,  
Qu'à peine il vous étonne, autant qu'il me surprend.

CAMBISE

Vous me faites trop voir qu'une ardeur peu commune.

Interesse votre ame en ma bonne Fortune.

D A R I U S.

Ah ! c'est bien justement , que vous avez pensé ,  
Que dans votre heureux sort je suis intéressé.  
Tout le bien qu' Aristonne accorde à votre flame ,  
N'a guere plus touché votre Cœur , que mon Ame.  
Et je doute , Seigneur , qu'à l'offre de sa foi ,  
Vous mesme vous soyez plus sensible que moi.

C A M B I S E.

Ah c'est pousser trop loin l'excès de votre Zele.  
Dieux ! que ne dois-je point à cette ardeur fidelle !  
Pour le prix de vos soins je vous donne ma Sœur.

D A R I U S.

La Princesse !

C A M B I S E.

Oui , je veux vous en voir possesseur.  
Je ne saurois payer ce bien par aucun autre :  
Et je vous doi ma Sœur , puisque j'obtiens la vôtre.

D A R I U S.

Ah c'est trop...

C A M B I S E.

C'est le moins , que vous doive un grand Roi ;  
Et si c'est trop pour vous , ce n'est pas trop pour moi.  
Ce respect , qui resiste à ma reconnoissance ,  
Choque un juste desir , & me tient lieu d'offense.  
Je veux que dès ce soir , un lien immortel.  
Nous unisse tous quatre , au pied d'un mesme Autel.  
Je vai y donner ordre.

D A R I U S *Sent.*

O Fortune infidelle ;

Qui par tant de douceur me devient si cruelle ;  
Je te défie encor de me tyranniser ,  
Ta malice est à bout , tu viens de l'épuiser ,  
Pour accabler un Cœur , qui n'est pas ordinaire ,  
Une atteinte commune eût été trop legere ;  
Et ne me trouvant pas sensible à tes rigueurs ,  
Tu m'as fait rencontrer ma peine en tes faveurs.  
Tu combles de mépris tous ceux , que tu menaces ;

C 4

Tu fais des malheureux , à force de disgraces.  
Mais tu m'as voulu nuire en me comblant d'honneur ,  
Et m'as fait misérable , à force de bonheur.  
Et toi , dont la bonté fait mon plus grand martire ,  
Grand Roi , qui m'as ravi tout le bien , où j'aspire ,  
Et qui me veux ôter par une dure loi ,  
Jusqu'à la liberté de me plaindre de toi :  
Pardonne ce murmure à ma douleur extrême ;  
Pourquoi , pour m'aimer trop , me prends-tu ce que  
j'aime ?

Et pour dernier surcroît de peine , & d'embarras ,  
Pourquoi me donnes-tu ce que je n'aime pas ?  
Je n'ai point de desir pour des faveurs si hautes ;  
Je ne veux pour tout bien , que le Cœur , que tu  
m'ôtes.

Ce que je n'aime pas ne me peut être un bien ;  
Donne-moi ce que j'aime , ou ne me donne rien.  
Le bonheur , où je tends d'une ardeur peu commune ,  
Dépend de l'Amour seul , & non de la Fortune.

## SCENE V.

ATOSSE, DARIUS, PHEDIME.

ATOSSE.

Quoy Darius murmure !

DARIUS.

Oui pour vous, & pour moi,  
Madame, hâtez-vous d'aller trouver le Roi.

ATOSSE.

Mais quel est le malheur, dont v<sup>o</sup>tre esprit s'allarme ?

DARIUS.

Le Roi veut vous ôter le seul bien, qui vous charme.  
Il adore Aristonne, & forme le D<sup>e</sup>ss<sup>e</sup>in  
De vous ôter le Sceptre, en lui donnant la main.

ATOSSE.

J'attendrai ce malheur sans peine, & sans colere.  
Le Sceptre est bien charmant, mais Cambise est mon  
Frere,

Et quelque soit ce bien, vous devez présumer,  
Que ce n'est pas le seul, qui me puisse charmer.

DARIUS.

Si ce danger pour vous n'est pas considerable,  
Devenez plus sensible à celui qui m'accable.

ATOSSE.

Parlez, que craignez-vous ?

DARIUS.

De mortelles douleurs,  
Trop de bonheur m'expose au plus grand des mal-  
heurs ;

Cj.

Apprenez que le Roi, croiant m'être propice,  
 Veut qu'aujourd'hui l'Hymen avec moi vous unisse.  
 Je ne puis obéir à ce juste devoir.  
 Mon cœur ne sauroit plus être en votre pouvoir :  
 Aristoné peut seule à mes yeux être belle :  
 Vous savez que je l'aime & ne puis aimer qu'elle,  
 Et je suis obligé de ne vous point cacher.  
 Que toutes vos Beautés ne me pourroient toucher.  
 Allez vous opposer à ce malheur insigne,  
 Privez-moi d'un honneur dont je ne suis pas digne,  
 Et tâchez d'empêcher par vos justes refus,  
 Qu'on me force à donner un cœur que je n'ai plus.

## SCENE VI.

A T O S S E, P H E D I M E.

A T O S S E.

**L'**n'aime que sa sœur, dit-il, & me méprise,  
 Ah, mon dépit, Phedime, égale ma surprise !  
 Et son coupable aveu m'a déjà fait changer,  
 Les soins d'en être aimée, à ceux de m'en venger.

P H E D I M E.

Pour vous en bien venger, vous ne sauriez mieux faire,  
 Que de gagner un Sceptre, en épousant un Frere.

A T O S S E.

J'épouserois le Roi sans doute, avec plaisir,  
 Mais le Sang, qui nous joint, m'en ôte le desir.  
 Et la seule vengeance, où mon cœur se dispose,  
 Est d'achever l'Hymen où Darius s'oppose,

P H E D I M E.

Quoi, vouloir qu'avec vous un ingrat soit uni ?

A T O S S E.

Où, j'ôteux qu'il m'épouse, afin qu'il soit puni.

Epouser par contrainte une Femme odieuse  
Des peines d'un Amant est la plus rigoureuse.  
Et pour punir l'ingrat qui m'ose rebuter ,  
C'est le plus grand tourment que je puisse inventer.  
Si je suis malheureuse , il sera misérable  
Ma peine par son mal deviendra supportable.  
Il faudra , si par force , il m'épouse aujourd'hui ,  
Qu'il souffre autant pour moi ; que j'ai souffert pour  
lui.

Aussi-bien que l'amour , la vengeance a des charmes ,  
Les pleurs qu'il m'a coûté lui coûteront des larmes ;  
Et j'aurai le plaisir d'arracher à son cœur ,  
Pour des soupirs d'amour , des soupirs de douleur.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARISTONNE, MELANTE,  
LADICE.

PALMIS.

Ignorez-vous encor ce que le Roi propose ?

ARISTONNE.

A recevoir ma Foi je sçai qu'il se dispose.

PALMIS.

Mais n'avez-vous pas sçû, que pour la recevoir,  
Il prétend vous conduire au Temple, dès ce soir !

ARISTONNE.

Où, je sçai qu'animé d'un Amour sans exemple,  
Il veut que dès ce soir on nous unisse au Temple,

PALMIS.

Une secrete fuite est l'unique moyen,  
Qui puisse vous soustraire à ce facheux lien,  
Fayons diligemment.

ARISTONNE.

Quoi, fuir ma Couronne ?

Et vouloir mépriser la main, qui me la donne ?

PALMIS.

Quoi, ne vouloir pas fuir un honneur si fatal ?

ARISTONNE.

Quoi, voir un si grand bien, &amp; le fuir comme un mal ?

PALMIS.

Pour les ambitieux les Couronnes sont belles ;  
 Mais il est d'autres biens pour les Amans fidelles :  
 Et je ne pense pas que de l'ambition,  
 Votre cœur fasse encor la forte passion,  
 Darius est aimable, & l'on m'a fait entendre,  
 Que pour lui vous avez un sentiment fort tendre ;  
 Et qu'à bien discerner cet instinct tout de feu,  
 Si ce n'est pas amour, au moins il s'en faut peu.

ARISTONNE.

Quiconque vous l'a dit, ne vous a point trompée ;  
 Mais cette indigne erreur s'est enfin dissipée.  
 Ma raison dans mon ame a pris son premier rang ;  
 Et les liens d'amour cedent aux nœuds du Sang.

PALMIS.

Darius peut sans crime aspirer à vous plaire.  
 L'amour peut vous unir, il n'est point votre Frere.

ARISTONNE.

Dieux ! que m'apprenés-vous ?

PALMIS.

Que vous pouvés l'aimer.

Jé l'en avois instruit pour vous en informer.

ARISTONNE.

Hélas !

PALMIS.

Vous soupirés, voulés. vous que je croie ;  
 Qu'un avis si charmant vous donne peu de joie ?

ARISTONNE.

De cet avis fatal Darius informé,  
 Devient plus que jamais indigne d'être aimé.

PALMIS.

Mais à l'hymen du Roi pourriés-vous bien prétendre ?

ARISTONNE.

Je m'y suis engagée, & ne m'en puis défendre.  
 Ma fuite même ici ne dépend plus de moi ;  
 On me garde, on me sert par les ordres du Roi.

On cesse d'être libre alors qu'on devient Reine ;  
Et le Sceptre souvent pese autant qu'une chaîne.

PALMIS.

Darius se plaindra.

ARISTONNE.

Bien loin de s'irriter ,

Lui-même à cet Hymen m'ose solliciter.

PALMIS.

Et l'auriez-vous pu croire ?

ARISTONNE.

Il m'a si fort pressée ,

Qu'à donner ma parole enfin il m'a forcée.

PALMIS.

Il n'a donc plus d'amour , puis qu'il vous cede au  
Roi.

ARISTONNE.

L'ingrat a de l'amour , mais ce n'est pas pour moi.

Et je ne suis pour lui dans son humeur legere ,

Qu'un obstacle fâcheux dont il se veut défaire.

PALMIS.

C'est croire un peu trop tôt que son feu soit éteint.

ARISTONNE.

C'est le plus tard qu'on peut qu'on croit ce que l'on  
craint :

Une ame accoutumée à fuir ce qui la blesse ,

Ne croit sentir un mal qu'au moment qu'il la presse.

Et naturellement encline à se flâter ,

Quand même elle le sent , tâche encor d'en douter.

PALMIS.

Mais quel charme a forcé Darius à se rendre ?

ARISTONNE.

Au charme des Grandeurs , il s'est laissé surprendre :

Et je tâche en païant ses dédains de mépris ,

De me laisser surprendre à ce qui l'a surpris :

Il aime la Princesse , &amp; la Princesse l'aime.

PALMIS.

La Princesse ! au malheur !

Je l'ai sçu d'elle-même,  
Et l'ingrat, qui me cause un si juste dépit,  
N'a que trop confirmé ce qu'elle m'en a dit.

PALMIS.

Pour moi, comme pour vous, cette offense est cruelle ;  
Mais j'espère arrêter cette ardeur infidelle,  
Et je vai pour détruire un dessein si fatal,  
Mettre un remede extrême à cet extrême mal.

SCENE II.

ARISTONNE, LADICE.

ARISTONNE.

Pour le mal qui me presse, il n'est point de remede :  
Il faut qu'à ma disgrâce aveuglément je cède ;  
Mon choix est engagé, ses soins sont superflus,  
Et mon dernier espoir est de n'en avoir plus.  
Rien n'est plus rigoureux qu'une esperance vainé.  
Un mal qu'on n'attend pas, cause une double peine :

Et quiconque est réduit à n'attendre aucun bien,  
Peut être encor content s'il peut n'esperer rien.

LADICE.

Mais ne serés-vous point sensible à quelque joie,  
S'il faut que Darius se repente, & vous voie.

ARISTONNE.

J'gûterois sans doute un plaisir infini,  
De le voir repentant : mais pour le voir puni,  
J'voudrois le pouvoir accabler sous ma chaîne ;  
J'voudrois qu'il m'aimât, pour mieux sentir ma  
haine,

## 64 LE MARIAGE

Et si son cœur pour moi peut être à souhaiter ,  
 Je ne voudrois l'avoir que pour le rebuter ,  
 Je lui ferois sentir , s'il s'enflamoit encore ,  
 Combien on souffre à perdre un Objet qu'on adore ,  
 Et qu'il n'est point de mal , qui ne soit enfermé ,  
 Dans le cruel tourment d'aimer sans être aimé .  
 J'épouserois le Roi sans nulle répugnance ,  
 Et même avec plaisir , au moins en apparence ;  
 Et de peur que mon mal n'adoucit trop le sien ,  
 Quand j'en mourrois d'ennui , l'ingrat n'en sauroit  
 rien :

## LADICE.

Mais s'il vous est fidelle , & vous le fait connoître ?

## ARISTONNE.

Pourquoi me parles-tu de ce qui ne peut être ?  
 Quand même il se pourroit qu'il m'eût gardé sa  
 Foi ,  
 Je garderois la mienne en épousant le Roi .  
 Je ne puis désormais rompre cet hymenée ;  
 Je n'ai plus à choisir , ma parole est donnée .  
 Darius m'a lui-même engagée au jourd'hui ,  
 Et n'étant plus à moi , je ne puis être à lui .  
 Mais mon cœur irrité de sa lâche inconstance ,  
 Le perdra sans regret : je le voi qui s'avance ;  
 Je sens pour lui déjà mon cœur trop adouci :  
 Ladice , pour ma gloire éloignons-nous d'ici .

## S C E N E III.

DARIUS , ARISTONNE ,  
LADICE.

DARIUS.

**H**E' quoi ! toujours me fuir , sans me laisser dé-  
fendre ?

ARISTONNE.

Que me demandés-vous ?

DARIUS.

Un moment pour m'entendre.

ARISTONNE.

Voulez-vous point encor me parler pour le Roi ?

DARIUS.

J'ai trop parlé pour lui , je veux parler pour moi.

ARISTONNE.

Je ne croi pas avoir le temps de vous entendre :

Tout se prépare au Temple , il faut bien-tôt m'y rendre.

Vous savés qu'un hymen est un soin important.

DARIUS.

Ce que je veux vous dire importe bien autant.

Avant que me quitter , souffrez d'en être instruite.

ARISTONNE.

Ne m'arrêtez donc guère , autrement je vous quitte.

DARIUS.

J'excuse ce mépris , qui vient de votre erreur ,

Mais cessez de me voir comme un Objet d'erreur ;

Il est temps qu'à vos yeux mon Destin s'éclair-  
cisse.

Et qu'avec v<sup>o</sup>tre erreur v<sup>o</sup>tre mépris finisse,  
Vous n'êtes point ma Sœur.

A R I S T O N N E.

Vous ne m'apprenez rien ;

Que déjà sans vos soins , je ne sçache fort bien.

D A R I U S.

Je sçai quel est l'effort , où je vous ai portée ;  
Vous en êtes surprise , & peut estre irritée.

A R I S T O N N E.

C'est mal connoître un Cœur juste comme le mien ,  
De croire qu'on l'irrite , en lui faisant du bien.  
A suivre vos Conseils je trouve trop de gloire ,  
Pour n'en conserver pas à jamais la mémoire ;  
Vous seul à mon bonheur m'avez fait consentir ,  
Et ma plus forte envie est de m'en ressentir.  
Vous m'avez fait choisir le plus grand avantage ,  
Qu'un Cœur bien élevé puisse prendre en partage.  
Et quelque grand que soit ce bonheur proposé ,  
Peut-être , que sans vous , je l'aurois refusé.

D A R I U S.

Quelque plaisir qu'on trouve à prendre un Diadème ,  
Pourrez-vous sans regret perdre un Cœur , qui vous  
aime ?

A R I S T O N N E.

Le Cœur d'un inconstant n'est pas un fort grand bien :  
Au moment , qu'il échape on ne perd presque rien.  
Et la possession d'une Couronne offerte  
Pourroit me consoler d'une plus grande perte.

D A R I U S.

Vous ? me croire inconstant ? connoissés mieux mon  
Cœur.

Il n'a point d'autre crime icy , que mon malheur.

A R I S T O N N E.

Comptez-vous pour malheur l'Amour de la Prin-  
cesse ?

Non , non , excusez-vous plutôt sur sa tendresse.  
Elle a beaucoup d'amour , de grandeur , & d'apas.  
Vous seriez trop cruel , si vous ne l'aimiez pas ;

Et j'aurois grand regret de vous être importune,  
Jusqu'à vous faire perdre cette bonne Fortune.

DARIUS.

Si jamais...

ARISTONNE.

Il sied bien toujours d'être discret  
D'elle-mesme pourtant j'ai sçu tout le secret.

DARIUS.

Ah ! je connoi d'où vient une erreur si cruelle,  
La Princesse est trompée & vous trompe avec elle.  
Sans doute, expliquans mal mes transports les plus  
doux,

E le s'est apliqué ce que j'ai dit pour vous.  
Mais quand je l'ai revüe elle s'est detrompée,  
Et vôtre erreur peut estre aisément dissipée.

ARISTONNE.

Vos Discours sur mon Cœur n'auront aucun credit  
Ce que vous avez fait prouve ce qu'elle a dit.

DARIUS.

Helas, ce que j'ai fait doit vous prouver encore,  
Que ce soupçon outrage un Cœur, qui vous adore,  
Apprenez que le Roi m'écoutoit à l'instant,  
Que je vous conseilloyis cet Hymen important.  
Et qu'un autre conseil avec trop de foiblesse,  
Eût trahi mon devoir, son ordre, & ma promesse ;

ARISTONNE.

Que vous êtes cruel de vouloir m'assurer,  
D'un Amour, qu'à present j'ai besoin d'ignorer.  
De tout ce qu'on ignore, il est doux de s'instruire :  
C'est un desir ardent, que la Nature inspire,  
Mais quoi qu'avec ardeur chacun vueille estre inf-  
truit ;

Il est avantageux d'ignorer ce qui nuit.  
Vous-mesme en d'autres nœuds vous m'avez enga-  
gée :

Du secours du dépit mon Cœur fortifié,  
Plus aisément au Roi se fut sacrifié ;  
Et nul trouble pour vous n'eût jamais pû renaître,

Dans une ame, où vos soins ont mis un autre Maître.

Laissez-moi, s'il se peut, une erreur qui me sert :  
Je sens qu'en la perdant, tout mon repos se perd,  
Et lors que nos erreurs au repos nous conduisent,  
On doit les préférer aux vérités qui nuisent.  
Pour grands que soient vos feux, tâchez de les cacher.

Ne me dites plus rien qui me puisse toucher,  
C'est un bonheur charmant de se connoître aimée ;  
A peine la douceur en peut être exprimée ;  
Mais c'est un mal aussi, qu'on ne peut exprimer,  
De se connoître aimée, & de n'oser aimer.  
Épargnés à tous deux des ardeurs indiscrettes,  
Laissez jouir le Roi du don que vous lui faites.  
Ne troublez plus mon cœur après l'avoir cédé ;  
Il n'eut été qu'à vous si vous l'eussiez gardé,  
Mais puisque c'est au Roi que votre choix le cède,  
Souffrés que ce soit lui qui tout seul le possède.

## D A R I U S.

N'aprehendez plus rien ni de vous, ni de moi,  
Je n'entreprendrai point d'ébranler votre Foi,  
Et quand injustement j'oserois l'entreprendre,  
Vous auriez de la force assez pour la défendre.  
Faites tout ce que veut la plus sévère Loi ;  
Otez-moi votre amour pour le donner au Roi ;  
Mais séparez au moins l'innocence du crime ;  
Et m'étant votre amour, laissez-moi votre estime :

Connoissés que jamais sous l'Empire amoureux,  
On n'a conçu d'ardeur qui ne cede à mes feux ;  
Et que de vos beaux yeux la pure & vive flame,  
Ne s'est point alterée en passant dans mon ame.  
Vos intérêts, plutôt que les ordres du Roi,  
M'ont fait en sa faveur engager votre Foi.  
J'ai voulu, sans penser aux maux que je m'apprête,

Aux dépens de mon cœur couronner votre Teste.  
 Et ne me repens point d'avoir contre mon bien,  
 Fondé votre bonheur sur le débris du mien,  
 D'une ardeur foible & basse une ame est animée,  
 Lors qu'elle se préfère à la personne aimée;  
 Et d'un parfait amour un cœur bien enflammé,  
 Ne doit jamais agir que pour l'objet aimé,  
 Vous faire en me quittant choisir un D adême,  
 C'est savoir vous aimer beaucoup plus que moi-  
 même.

Et vous faire pour moi quitter un bien si doux,  
 Ce seroit en effet m'aimer bien plus que vous,  
 Je n'ai pû dans un sort confus comme le notre,  
 Prouver mieux mon amour, qu'en renonçant au vo-  
 tre.

Mais en prenant le bien qui vous est présenté,  
 Souvents-vous un peu de ce qu'il m'a coûté,  
 L'Empire où je vous porte en dépit de ma flame  
 M'interdit pour jamais l'Empire de votre ame;  
 J'ai cédé pour vous mettre en droit de commander;  
 La gloire de vous plaire, & de vous posséder:  
 J'ai de tous mes plaisirs païé ce rang suprême,  
 Et j'ai pour trop aimer perdu tout ce que j'aime.

## ARISTONNE.

Vos soins ont mal connu mes sentimens secrets;  
 Ils ont plutôt trahi, que pris mes intérêts,  
 J'aimois mieux par l'effet d'une ardeur sans se-  
 conde,  
 Vous voir seul sous mes loix, que d'y voir tout le  
 monde.

Et pris'o's moins les biens, que vous me presentez,  
 Que la possession du cœur que vous m'ôtez.  
 La douceur de regner dans une ame enflammée,  
 Doit céder au plaisir d'aimer, & d'être aimée.  
 Et pour les vrais amans, dans la plus belle Cour,  
 La Fortune n'a rien de si doux que l'amour.  
 J'étois amante enfin, plutôt qu'ambitieuse,  
 Il n'a tenu qu'à vous, que je ne fusse heureuse,

Mais puis que votre choix engage ailleurs ma foi,  
 Mon bonheur ne peut plus dépendre que de moi.  
 Le Roi me sera cher pour l'amour de moi-même ;  
 J'aimerai ce que j'ai , n'ayant pas ce que j'aime :  
 Je contraindrai mon cœur d'en être satisfait ,  
 Et le devoir fera ce que l'amour eut fait.  
 Mais si quelque tendresse en votre ame se trouve ,  
 J'en souhaite pourtant une dernière preuve.

DARIUS.

Dût-elle être en ma mort , l'ordre m'en sera doux ;  
 Mon cœur , quoi qu'il vous perde , est encor tout  
 vous.

ARISTONNE.

Vous m'obéirez donc ?

DARIUS.

Oùi , je vous en assure.  
 Vous n'en sauriez douter sans me faire une injure ;  
 Perdre la vie est moins , que perdre tant d'apas,  
 Après ce que j'ai fait , que ne ferois-je pas ?  
 Ordonnés donc.

ARISTONNE.

Hé bien , épousez la Princesse.

DARIUS.

Moi l'épouser ?

ARISTONNE.

Oùi vous , j'en ai votre promesse.  
 Et sans excuse il faut lui donner votre foi ,  
 Pour votre propre gloire , aussi-bien que pour moi.  
 Tant que vous seriez libre , il seroit difficile ,  
 Que le Roi de mon cœur fut possesseur tranquile ;  
 Et je ne croirois pas malgré ma fermeté ;  
 Que toute ma vertu put être en seureté.  
 Deux ames qu'une fois l'amour unit ensemble ,  
 Ne se séparent pas ainsi que bon leur semble ,  
 Et quand tous leurs liens viennent même à finir ,  
 Il n'est rien plus aisé que de les réunir ,  
 Pour détacher nos cœurs , comme je m'y prépare ,  
 Il ne nous suffit pas que le Roi nous sépare ;

Pour ne pouvoir plus prendre un nœud qui fut si doux ,

Nous devons mettre encor la Princesse entre nous ,  
Si votre amour pour moi se change enfin pour elle ,  
Je craindrai peu d'aimer un amant infidelle ;  
Et si vous méprisez l'amour qu'elle a pour vous ,  
Je pourrai bien haïr un infidèle époux.

D A R I U S .

Ah voiez si pour moi quelque bonté vous reste ,  
A quels tourmens m'expose un hymen si funeste ,  
Quel supplice plus grand peut-on imaginer ,  
Que de devoir un cœur , qu'on ne peut plus donner :  
Est-il rien plus cruel pour une ame sincere ,  
Que s'engager d'aimer ce qui ne sauroit plaire ;  
Et n'est-ce pas un mal , pire que le trépas ,  
D'être uni pour toujours à ce qu'on n'aime pas ?

A R I S T O N N E .

A souffrir ces tourmens vous m'avez sçu contraindre ,

Quand vous les souffrirez , devés-vous vous en plaindre ,

Et vous ferai-je tort , si mon cœur irrité ,  
Vous ôte le repos , que vous m'avez ôté ?  
Un hymen fait par force est un suplice extrême :  
Mais vous avez voulu m'y condamner vous-même ,  
Et j'ai droit en l'état où vous me réduisés ,  
De vous causer les maux que vous m'avez causés.

D A R I U S .

Hé bien , Beauté cruelle , à ma perte animée ,  
Déchirés donc mon ame après l'avoir charmée ;  
Et puisque sous vos loix j'ose encor m'exposer ,  
Regnez encor sur moi pour me tyranniser ,  
Je ne me défends plus en amant téméraire ,  
De tenir ma promesse , & de vous satisfaire ,  
Mais faites-moi pouvoir ce que vous m'ordonnés ;  
Comment puis-je donner ce que vous retenés ?  
Rendés-moi donc mon cœur en reprenant le votre ,

Si vous avez dessein qu'il puisse être à quelqu'autre ,

Et pour aimer l'objet à qui mes vœux sont dûs ,  
Donnés-moi le moyen de ne vous aimer plus ,  
Cessez de me charmer , & m'ôtez ma foiblesse.

A R I S T O N N E.

Armez-vous de vertu , j'apperçois la Princesse :  
Préparez votre main.

D A R I U S.

Ma main est prête , hélas !  
Mais je sens bien encor que mon cœur ne l'est pas.



## SCENE DERNIERE.

C A M B I S E , A T O S S E , P A L M I S ,  
A R I S T O N N E , D A R I U S , L A  
D I C E , P H E D I M E , M E L A N T E ,  
M E G A B I S E. *Suite.*

C A M B I S E.

D E notre double hymen , enfin l'heure est venue ,  
Pour ma Sœur , Darius , votre ardeur m'est connue ,

Nos dé plaisirs communs ensemble vont finir ;  
On nous attend au Temple , où l'on nous doit unir.

D A R I U S.

Cet honneur surprenant , dont j'ai l'ame interdite ,  
Passe mon esperance , ainsi que mon mérite.

C A M B I S E.

Je sai mieux que jamais tout ce que je vous doi :  
Et veux faire pour vous , autant que vous pour moi.

D A R I U S.

DARIUS.

Je crains de la Princesse un dépit équitable.

A T O S S E.

D'aucun dépit, pour vous je ne suis point capable.

C A M B I S E.

Et moi, j'atteste encor le Dieu de la clarté,

Que rien n'empêchera cet hymen arrêté,

Vôtre Mere y consent, &amp; le Ciel le désire.

P A L M I S.

L'écrit, que j'ai fait voir de tout le peut instruire.

C A M B I S E *donnant un billet à Darius.*

Lisez-le Darius, dans les mains de Palmis,

Par la Reine ma mere autrefois il fut mis,

Et dès que je l'ai vû, mon ame convaincuë

A faire son devoir s'est enfin resoluë.

D A R I U S *lit.*

Dans l'espoir d'éviter un amour détestable,

Dont le Ciel menace mon Fils

Pour sa Sœur un jour trop aimable;

Palmis prit au berceau ma Fille véritable,

Pour ôter de la Cour ses attrails ennemis;

Et je pris en son lieu la Fille de Palmis.

Cassandane. P A L M I S, *à Darius.*

Ces mots, vous font assez connoître.

Qui vous devez aimer &amp; quel sang vous fit naître,

Pour exempter le Roi d'un si funeste amour

J'élevois avec soin sa sœur hors de la Cour :

Mais malgré tous mes soins le Sort irrevocable,

Scut offrir à ses yeux cet Objet redoutable,

Et s'il n'eût pas promis de vous donner sa sœur,

Il eût eu de la peine à l'ôter de son cœur.

C A M B I S E *à Darius.*

Oui, quoi que reconnu pour frere d'Aristonne,

Ce n'est pas sans effort, que je vous l'abandonne,

Malgré le sang, l'honneur; &amp; ce que je vous doi,

Mon cœur murmure encore en vous cedant sa foi;

M is ce que je vous doi, l'honneur, &amp; la Nature,

L'emportent sur mon cœur, malgré son vain murmure,

Tom. II.

D

74 LE MARIAGE DE CAMBISE.

Le sang, qui nous unit nous separe à jamais,  
Reprenez votre don, jouïſſez-en en paix;  
Ce qu'il vous a coûté me force à vous le rendre;  
Aussi-bien vainement je voudrois y prétendre;  
Aristonne vous aime, & cet objet si doux,  
Ne pouvant être à moi, ne peut être qu'à vous.

DARIUS à Aristonne.

Quoi, je puis être à vous ?

ARISTONNE.

Quoi, j'obtiens ce que j'aime ?

CAMBISE.

Si vous êtes contens nous le sommes de même.  
Cette illustre Beauté cessant d'être ma toeur,  
Peut recevoir sans crime & mon Sceptre & mon Cœur,  
Elle m'offre sa main, & sans beaucoup de peine,  
Dans mes premiers liens son pouvoir me ramène,  
Rendons-nous dans le Temple, & par des vœux puis-  
sans

Allons nous assurer des plaisirs innocens.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



STRATONICE  
*Tragi-Comedie.*

**STRATONICE,**  
**TRAGI-COMEDIE.**

DE

MR. QUINAULT;

Représentée en 1657.



## ACTEURS.

**BARSINE**, *Fille d'Eumenes & Nièce  
d'Attalus, Roi de Pergame.*

**CEPHISE**, *Confidente de Barsine.*

**SELEUCUS**, *Roi de Syrie.*

**POLICRATE**, *Confidente de Se-  
leucus.*

**ANTIOCHUS**, *Fils de Seleucus.*

**TIMANTE**, *Favori d'Antiochus.*

**PHILIPPE**, *Oncle de Stratonice.*

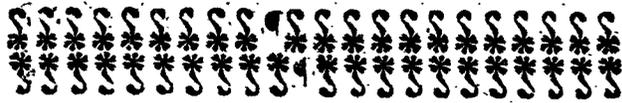
**STRATONICE**, *Fille de Deme-  
trius, Roi de Macedoine.*

**ZENONE**, *Suivante de Stratonice.*

**ZABAS**, *Courtisan de Seleucus.*

**SUITE.**

*La Scene est dans Antioche.*



# STRATONICE,

TRAGI-COMEDIE.

---

## A C T E I.

SCENE PREMIERE.

BARSINE.

**O** Rgueilleux mouvement des ames genereuses,  
 Qui jamais sans régner ne peuvent estre heu-  
 reuses,  
 Passions des grands cœurs, dont les soins glorieux  
 Ne sauroient rien souffrir qui soit audessus d'eux,  
 Superbe ambition dont l'ardeur sans seconde  
 Ne se laisse borner que des bornes du monde :  
 Tu me flattois d'un rang que l'on me vient ravir,  
 Un autre va régner, & nous allons servir,  
 Et Stratonice enfin en Syrie arrivée.  
 Doit ce soir estre au Trône à mes yeux élevée,  
 Que me peut maintenant servir ton vain transport ?  
 Que fais-tu dans mon cœur lors que l'espoir en sort ?  
 Va, laisse-moi tomber dans un sort plus tranquille,

D 3

Ne me tourmente plus par un soin inutile ,  
 Et souffre dans mes maux que j'aye au moins le bien  
 De ne rien désirer quand je ne puis plus rien.  
 Mais , ô vœux superflus ! c'est en vain que je tente  
 De banir de mon cœur le soin qui me tourmente ;  
 Le Ciel , de qui nous vient notre inclination ,  
 Avec l'ame en mon sein versa l'ambition ,  
 Et cette ardeur aveugle , à mon ame attachée ,  
 Par mes propres efforts n'en peut être arrachée.  
 En vain de ce torrent je me veux détourner ,  
 Si je ne le veux suivre il sçaura m'entraîner ;  
 J'en veux toujours au Sceptre , & n'ai pas la puissance  
 D'en perdre le desir quand j'en perds l'esperance.  
 Mais s'il te faut souffrir , au moins , cruelle ardeur ,  
 Fais place à d'autres feux , passe au fonds de mon cœur ,  
 Pour arriver au Trône où tu pousses mon ame ,  
 Souffre qu'à ton secours j'appelle une autre flamme ,  
 Et puisque ton pouvoir est trop foible en ce jour ,  
 Permits-moi d'emprunter les forces de l'amour.  
 Nous pourrons triompher encor avec ses armes :  
 Pour tout le sang Royal mon visage a des charmes ,  
 Et je voi sous mes loix également soumis  
 Et le Roi de Syrie , & le Prince son fils.  
 Si je veux m'abaisser jusqu'à feindre que j'aime ,  
 Stratonice n'a pas encor le Diadème ,  
 Et Seleucus pour moi pourra tout aujourd'hui ,  
 Pour peu que mes regards s'adoucissent pour lui.  
 Le Sort devoit un Sceptre au sang du grand Eume-  
 nes ,

Dont toute la chaleur a passé dans mes veines ,  
 Mais malgré le refus du Sort injurieux ,  
 Je n'ai pour l'obtenir besoin que de mes yeux.  
 Il est doux de porter au front une Couronne ,  
 Quand la faveur des Dieux en naissant nous la donne ;  
 Mais il est bien plus doux , & bien plus glorieux ,  
 De la devoir encore à soi-même , qu'aux Dieux ,



S C E N E II.

CEPHISE, BARSINE.

CEPHISE.

**Q**Uoi, vous êtes, Madame, & rêveuse, & cha-  
 grine,  
 Dans un jour que le Roi pour votre hymen destine ?  
 Le Prince votre amant, avec toute la Cour,  
 Dans les murs d'Antioche est enfin de retour :  
 Le Roi, qui doit ce soir épouser Stratonice,  
 Veut qu'avec son hymen le vôtre s'accomplisse,  
 Et son unique Fils qui sera votre époux  
 Dévroit vous inspirer des sentimens plus doux.

BARSINE.

Bien que d'Antiochus je me croie adorée,  
 Notre union encor n'est pas trop assurée,  
 Et malgré ses desirs, & les ordres du Roi,  
 Notre hymen se peut rompre.

CEPHISE.

Et qui le rompra ?

BARSINE.

Moi.

CEPHISE.

Vous, Madame, le rompre ?

BARSINE.

Oui, Céphise, moi-même,  
 Le Prince a du mérite, il est digne qu'on l'aime,  
 Mais j'y trouve un défaut dont mon cœur est gêné.

C E P H I S E.

Dieux, quel défaut, Madame ?

B A R S I N E.

Il n'est pas couronné.

Et le cœur que je porte, & qu'on veut que je donne,  
Croit être à trop bas prix à moins d'une Couronne.

C E P H I S E.

Mais vous pouviez regner en épousant le Roi,  
Avant qu'à Stratonice il engageât sa foi.  
Vous avez pu choisir du Prince, ou de son Pere,  
Vous avez à tous deux également sçu plaire,  
Et si le Roi pour lui n'eût pas vû vos mépris,  
Il n'auroit jamais pu vous céder à son fils.

B A R S I N E.

Apprens, pour t'expliquer ce choix qu'on m'a vû faire,  
Que j'aime Antiochus & que je hai son Pere,  
Mon cœur pour Seleucus, malgré la passion,  
Est naturellement rempli d'averfion,  
Et tu sçais que jamais un cœur n'est bien le maître  
De ces instincts qu'en nous la Nature fait naître.  
D'abord voyant le Roi sans femme, & déjà vieux,  
Et le Prince assuré de regner en ces lieux,  
Je croyois, l'acceptant, toucher au Diadème,  
Fuïr une main haïe, obtenir ce que j'aime,  
Et satisfaire enfin dans mon cœur, par ce choix,  
L'ambition, la haine, & l'amour à la fois.  
Mais, hélas ! cet espoir m'avoit bien abusée,  
Une autre a pris la main que j'avois refusée ;  
Le Roi sur la frontiere a vû Demetrius,  
Où pour mieux confirmer les articles conclus,  
Étant sollicité d'entrer dans sa famille,  
Comme sceau de la paix, il a reçu sa fille.  
S'il l'épouse ce soir, juge de mon effroi :  
Le Prince est en peril de n'être jamais Roi,  
Et le Roi peut donner ; pour comble de miseres,  
Des Maîtres à son fils, en lui donnant des Freres,  
Entre les Successeurs d'Alexandre le Grand,  
Qui de tout l'Univers fut jadis Conquerant,

Je voi Demetrius dans la peur qui m'accable  
 Le plus entreprenant, & le plus redoutable.  
 Il soutiendra sa fille, & mettra ses enfans,  
 Après la mort du Roi, dans le Trône où je tends,  
 Et je serai, sans prendre une plus haute marque,  
 Toujours femme d'un Prince, & jamais d'un Monar-  
 que.

Je sens bien que mon cœur en effet est surpris.  
 De haine pour le Pere, & d'amour pour le Fils;  
 Mais rien n'étant plus doux que le titre de Reine,  
 J'ai plus d'ambition que d'amour, ni de haine.  
 Le Prince, quoi qu'aimable, est indigne de moi,  
 Son Pere a peu d'apas, mais enfin il est Roi,  
 Et le Sceptre qu'il tient, & dont l'éclat m'emporte,  
 Communique son charme à celui qui le porte.

C E P H I S E.

C'est bien tard en l'état, Madame, où je vous voi,  
 Que vous entreprenez de regagner le Roi,  
 Et vous le deviez suivre en ce dernier voyage,  
 Pour détourner plutôt ce fatal mariage.

B A R S I N E.

Moi, voir Demetrius! & ne sçais-tu pas bien?  
 Qu'Antigone son pere a fait mourir le mien,  
 Et qu'il est de ma gloire, & de la bien-scance  
 De haïr sa personne & de fuïr sa presence?  
 Mais à voir Stratonice il faudra me forcer,  
 Par elle mon dessein doit ici commencer.  
 Je veux adroitement introduire en son ame  
 Du dégoût pour le Roi dont je veux être femme,  
 Et lui peindre son fils avec des traits si doux,  
 Qu'elle tint à bonheur de l'avoir pour époux;  
 Voyons pourtant le Roi, c'est ici son passage,  
 Il sort, & vient lui-même aider à mon ouvrage.

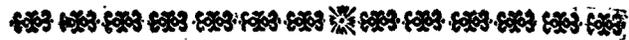
C E P H I S E.

Vous ne l'abordez pas?

B A R S I N E.

Non, pour mieux réunir  
 C'est n'est pas mon dessein d'abord de m'adoucir,

D 5



## S C E N E III.

SELEUCUS , POLICRATE , BARSINE ,  
CEPHISE.

S E L E U C U S.

Q Uoi , Princesse , à me fuir vous semblez déjà pré-  
te ?

B A R S I N E.

J'allois sortir , Seigneur , mais le respect m'arrête.

S E L E U C U S.

Il ne m'est pas nouveau de voir pour mes ennuis ,  
Que vous ayez toujours à fortir d'où je suis.

B A R S I N E.

J'allois chez Stratonice , & quoi que sa naissance ,  
Me donne pour la voir beaucoup de répugnance ,  
L'apui que j'eus de vous , après mon pere mort ,  
M'engage pour vous plaire à faire cet effort.  
J'ay cru vous obliger ; mais j'ai beau me contraindre,  
Il ne m'est pas nouveau de vous entendre plaindre.

S E L E U C U S.

C'est de tout temps aussi que vos soins les plus doux  
Sont de me donner lieu de me plaindre de vous.

B A R S I N E.

J'ai toujours cependant tâché par quelque marque  
De montrer mon respect pour un si grand Monarque.

S E L E U C U S.

Ce n'étoit pas assez.

B A R S I N E.

Aussi je reconnois ,

Que le respect n'est pas tout ce que je vous dois.

Je sçais encor , Seigneur , quelle reconnoissance  
 Mon cœur depuis trois ans doit à vôtre assistance :  
 Quand on m'ôta mon Pere en le privant du jour ,  
 Vôtre bonté m'offrit azile en vôtre Cour.

S E L E U C U S.

Je fis bien plus pour vous , dès que mes yeux vous vi-  
 rent

Je vous donnai mon cœur , mes soupirs vous l'aprirent ,  
 Et vous deviez , pour suivre en effet mes desirs ,  
 Me rendre cœur pour cœur & soupirs pour soupirs.

B A R S I N E.

Après ce grand honneur , mon cœur eût fait un cri-  
 me

De ne vous pas donner la plus parfaite estime.

S E L E U C U S.

La plus parfaite estime a beau paroître au jour ,  
 Elle tient lieu d'outrage à qui veut de l'amour.

B A R S I N E.

L'excez de vos bontez d'abord dût me confondre ,  
 C'éroit en abuser , Seigneur , que d'y répondre :  
 Peut-être que l'amour que vous vouliez de moi  
 Vous eût fait refuser la fille d'un grand Roi ,  
 Et j'aurois crû vous faire en effet un outrage ,  
 De vous avoir fait perdre un si grand avantage.

S E L E U C U S.

Ce doit m'être un bonheur que d'être son époux ,  
 Mais j'enfse encor été plus heureux d'être à vous ,  
 Et le bien que m'assure un nœud si nécessaire ,  
 Ne m'auroit jamais plû , si j'avois pû vous plaire.  
 Mais puisque tous mes soins n'ont fait que vous  
 aigrir ,

C'est ici le dernier qui vous reste à souffrir.

Graces à vos rigueurs , je viens enfin vous dire

Que mon cœur m'a promis de suivre un autre em-  
 pire ,

Qu'il ne veut plus troubler deormais vos appas ,

Et quand il le voudroit qu'il ne le pourroit pas.

84. STRATONICE,  
Voici le jour choisi pour le double hymenée,  
Qui doit vous délivrer de ma fiâme obstinée,  
Et vous touchez enfin aux momens desirez,  
Où nous serons tous deux pour jamais separez.  
Aimez mon fils en paix, j'aimerai Stratonice;  
Elle a dequoi forcer à lui rendre justice,  
Et mes soupirs peut-être enfin vous seront doux,  
Quand vous les entendrez pour une autre que vous.

B A R S I N E.

Sans m'expliquer, Seigneur, agrétez que j'acheve  
Ce que je dois au rang où vôte choix l'élève.  
Je lui voudrois en vain disputer vôte amour,  
Et vôte hymen m'oblige à lui faire ma Court.

S C E N E I V.

SELEUCUS, POLICRATE.

SELEUCUS.

Elle me fuit l'ingrate, & ma foiblesse est telle,  
Que j'ai bien de la peine à m'irriter contre elle;  
Je ne sçai quoi toujours m'empêché en sa faveur  
De pouvoir à mon gré disposer de mon cœur.

P O L I C R A T E.

Mais son dessein, Seigneur, devoit vous satisfaire;  
Allant voir Stratonice elle cherche à vous plaire.

SELEUCUS.

Que tu sçais mal juger de son aversion!  
L'ingrate pour me fuir cherche une occasion,  
Elle en trouve un prétexte, & prend cet artifice  
Plus pour ne me voir pas, que pour voir Stratonice;  
Ben qu'elle se contraigne, elle croit plus avoir  
De joye à m'éviter, que de peine à la voir.

Elle la doit haïr d'une haine mortelle,  
Et cependant je voi qu'elle me hait plus qu'elle.

POLICRATE.

Jugez-en mieux.

SELEUCUS.

Pourquoi me flâtes-tu toujours ?

Je me flâte moi-même assez sans ton secours,  
Comment puis-je l'aimer sans qu'au fonds de mon  
ame

Quelque flâteuse erreur ne nourrisse ma flamme ?  
Je ne doi point douter de ses mépris ingrats,  
Mais je serois guéri si je n'en doutois pas ;  
Je la perdrais sans doute avec bien moins de peine ;  
Si j'étois en effet convaincu de sa haine,  
Et déjà mon amour seroit hors de mon cœur,  
S'il n'étoit retenu par quelque espoir trompeur.

POLICRATE.

Sçait qu'elle soit ingrate, ou soit qu'elle vous aime ;  
Son cœur est réservé pour un autre vous-même ;  
Et du moins le perdant, il vous doit être doux  
Qu'il soit à votre fils s'il ne peut être à vous.

SELEUCUS.

Le Prince m'est bien cher ; jamais, je le confesse ;  
Un pere pour son fils n'eût la même tendresse ;  
J'entre en tout ce qu'il souffre, & ne sens que trop bien ;  
Que le sang qui l'anime est le plus pur du mien,  
Cent fois en sa faveur tu m'as entendu dire,  
Que je pourrois céder jusques à mon Empire,  
Mais aprens, quand on aime avec beaucoup d'ardeur ;  
Qu'on peut céder plutôt un Empire qu'un cœur,  
Pour mon fils sans regret je perdrais une vie,  
Dont j'ai mis dans son sein la meilleure partie,  
Mais tel, qui sans regret, peut renoncer au jour,  
Ne peut pas sans douleur renoncer à l'amour,  
Mais ma douleur fut elle encor plus violente,  
A l'hymen de mon fils, il faut que je consente ;  
Le voici. Qu'il est pâle, & qu'il semble agité !

\*\*\* \*\*

## SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, POLICRATE, TIMANTE.

SELEUCUS.

Qui peut à mon abord vous rendre inquiété ?  
Vous craignez mon amour, Prince, & je m'imagine,

Qu'on vous a dit qu'ici je parlois à Barsine :  
Mais n'aprehendez rien ni d'elle ni de moi,  
Elle vient de me fuir, Stratonice a ma foi,  
Et je ne puis changer la parole donnée,  
D'achever mon hymen cette même journée.

ANTIOCHUS.

Quand vous pourriez changer, je sai ce que je doi  
Aux desirs de mon Pere, aux ordres de mon Roi,  
Et vous pourriez me faire une plus grande injure,  
Sans craindre de ma part ni plainte ni murmure.  
Ce n'est pas toutefois que j'ai aprehendé,  
Que vous m'ôtiez l'objet que vous m'avez cédé,  
Je ne crains pas devoir manquer votre promesse ;  
Mais vous n'avez pas crain de voir cette Princesse,  
Et vous savez, Seigneur, si j'ose m'exprimer,  
Qu'on doit craindre de voir ce que l'on craint d'aimer.

SELEUCUS.

Non, non, j'ai cru devoir aux yeux de la Princesse,  
Faire un dernier effort pour vaincre ma foiblesse :  
Je l'ai vûë, esperant, aidé par ses dédains,  
De retirer mon cœur de ses ingrates mains ;  
Et pour mieux affermir mon ame chancelante,  
Par les derniers soupirs de ma flâme mourante.

J'ai tâché d'exhaler tous les restes d'ardeur,  
Qui pourroient être encor demenez dans mon cœur.

ANTIOCHUS.

Il faut voir pour aimer, & d'où le mal procede,  
C'est rarement, Seigneur, que provient le remede,  
Vous croiez n'aimer plus, je n'en veux pas douter ;  
Mais qui croit n'aimer plus peut souvent se flater,  
Et l'amour est un mal difficile à connoître,  
Dont on n'est pas guéri toujours quand on croit l'être.

SELEUCUS.

Deussai. je encor aimer Barsine malgré moi,  
Malgré tout mon amour vous recevrez sa foi ?  
Et dût votre bonheur rendre ma mort certaine,  
La fin du jour sera la fin de votre peine.

ANTIOCHUS.

Ah ! plutôt qu'à ce prix j'accepte un tel bonheur ;  
Je renonce à Barsine, épousez-la, Seigneur.

SELEUCUS.

Non, Prince, j'ai promis d'épouser Stratonice,  
Il faut que ma promesse aujourd'hui s'accomplisse ;  
Et c'est m'obliger peu que de me presenter  
Ce que je ne suis plus en état d'accepter.

ANTIOCHUS.

Depuis que Stratonice a vû partir son Pere,  
Elle n'a daigné prendre aucun soin pour vous plaire ;  
Et son orgueil en vous trouve si peu d'apas,  
Que vous l'obligerez de ne l'épouser pas.

SELEUCUS.

L'horreur pour Stratonice en vous n'est pas nouvelle ;  
Sans cesse vous tâchez de m'animer contre elle,  
Et votre aversion vous pouvant abuser,  
Vous n'êtes pas croiable en voulant l'accuser.

ANTIOCHUS.

L'aversion, Seigneur, n'est pas ce qui m'anime,  
Je rends à ces apas ce qu'on leur doit d'estime,  
Elle est belle, & ses yeux ont des charmes pour tous ;  
Mais son cœur est plus fier que ses yeux ne sont doux,  
J'en conçois moins d'espoir que je n'en prens d'allarmes.

Et son orgueil me touche encor plus que ses charmes ,  
 Vous avez vû combien elle a pris de souci ,  
 Pour faire retarder son hymen jusqu'ici ,  
 Et combien lentement nous l'avons amenée ,  
 Jusques en cette ville aux nôces destinée ;  
 Mille prétextes vains par ces soins inventez ,  
 Nous ont en tant d'endroits si long-tems arrêtés ,  
 Qu'elle sembloit aller par un fatal caprice ,  
 Au lieu de votre hymen , comme au lieu d'un suplice ,  
 Plus votre soin est grand , plus son mépris s'accroît ,  
 Dès que vous paroissez , sa tristesse paroît ,  
 Et si vous l'entendez quelquefois qui soupire ,  
 Ses yeux en même tems prennent soin de vous dire ,  
 Que ce soupir funeste échapé de son cœur ,  
 Est bien moins un effet d'amour que de douleur ,  
 Sa fierté même enfin à tel point est montée ,  
 Qu'elle ne me peut voir sans paroître irritée ,  
 Et sans que j'aie en rien mérité son courroux ,  
 Si ce n'est pas l'honneur d'être sorti de vous .

## S E L E U C U S .

Je r'entre , & ne veux pas en ouïr davantage .  
 Un droit inviolable à cet hymen m'engage ;  
 Ma parole est donnée , il faut l'exécuter ;  
 Et puisque c'est un mal qu'on ne peut éviter ,  
 Je le ressens assez sans que l'on m'en instruisse ,  
 Et j'ai plutôt besoin que l'on me le déguise .



## S C E N E V I.

ANTIOCHUS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

C'En est fait, j'ai perdu mes soins & mon espoir,  
Mon Pere époufera Stratonice ce soir,  
Stratonice!

TIMANTE.

A ce nom votre pâleur augmente,  
Reposez-vous, Seigneur.

ANTIOCHUS *tombant sur un siége.*

Que je souffre, Timante,  
Et crains bien que le Ciel n'ait marqué dans mon sort  
L'heure de cet hymen pour celle de ma mort!

TIMANTE.

Le Roi n'est pas fort loin, & je lui vai apprendre  
Le mal inopiné qui vient de vous surprendre.

ANTIOCHUS.

Arrête, & garde-toi de lui rien découvrir  
D'un mal qu'il peut accroître, & qu'il ne peut  
guérir;

Il ne m'est pas nouveau, je l'eus pour mon supplice.  
Dès le premier instant que je vis Stratonice.  
Ah, que pour moi ce fut un malheureux instant!  
Heias!

TIMANTE.

Vous soupirez?

ANTIOCHUS.

Ne m'observe pas tant;  
Laisse-moi te cacher la cause de ma peine.

Je suis bien abusé, Seigneur, si c'est la haine ;  
 Pour hair Stratonice, on y void trop d'apas,  
 Vous changez de couleur ?

ANTIOCHUS.

Ne me regarde pas.

TIMANTE

Je voi trop qu'à l'aimer votre ame s'abandonne.

ANTIOCHUS.

Ah ! garde-toi donc bien d'en rien dire à personne.

TIMANTE.

Vous voulez donc l'aimer ?

ANTIOCHUS.

Moi, veuloir être amant

De celle qui toujours me hait obstinément ?

Qui prend même plaisir à me montrer sa haine,  
 Et qui toujours me fuit, ou me souffre avec peine ?  
 Moi, la vouloir aimer ? non, c'est trop me trahir,  
 Non, Timante, plutôt je la voudrois hair,  
 Mais à te dire vrai, je sens malgré moi-même,  
 Que ce qu'on veut hair est souvent ce qu'on aime.

TIMANTE.

C'est donc par quelque espoir d'avoir un jour sa foi  
 Que vous voulez contre elle aigrir toujours le Roi,  
 Et le dépit ardent que vous faites paroître,  
 N'est en effet qu'amour ?

ANTIOCHUS.

Cela pourroit bien être,

Mais l'ingrate me hait.

TIMANTE.

En êtes-vous certain ?

ANTIOCHUS.

J'en voudrois bien douter, mais hélas ! c'est en vain ;  
 Ses soins pour m'éviter chaque jour m'en instruisent,  
 Quand je m'offre à ses yeux les regards me le disent,  
 Et quand je veux parler pour m'en instruire mieux,  
 Sa bouche avoué encor tout ce qu'ont dit ses yeux,  
 La cruelle rougit d'une fureur soudaine,

autement assurer de sa haine.  
 Cet ordinaire effet de l'invincible horreur,  
 Qui d'une Belle mère aigrit toujours le cœur,  
 Et qui fait qu'un Beau-fils, qu'un Pere favorise,  
 Lui semble un ennemi qu'il faut qu'elle détruise.

T I M A N T E.

Mais Barsine vous aime, & vous croit son amant ?  
 Vous devez l'épouser ?

A N T I O C H U S.

C'est mon plus grand tourment.  
 Devant que j'eusse vû l'ingrate que j'adore,  
 Je l'aimois, & mon cœur voudroit l'aimer encore ;  
 Mais je sens dans l'ardeur qui me vient enflamer,  
 Qu'on n'aime pas toujours ce qu'on voudroit aimer ;

T I M A N T E.

Du mal que vous souffrez la moindre connoissance  
 De l'hymen de Barsine aujourd'hui vous dispense ;  
 Le Roi vous aime trop, Seigneur, pour vous presser.

A N T I O C H U S.

Mon mal est bien plus grand que tu ne peux penser,  
 Je me sens tout de flamme, & toujours sans relâche,  
 Une fièvre maligne à mes humeurs s'attache ?  
 Mon ame a sçu par tout répandre sa langueur,  
 Mon sang a pris sa part du trouble de mon cœur,  
 Et mes esprits brûlans par leurs courses soulaines,  
 Ont enfin fait couler mon feu jusqu'en mes veines,  
 Mais rougissant de voir ce qui me fait brûler,  
 J'aime encor beaucoup mieux en mourir qu'en parler ;  
 Mon amour fait mon mal, Timante, & je m'expose,  
 En découvrant l'effet, à découvrir la cause :  
 Je me sens si honteux, & j'ai tant de regret  
 De n'aimer plus qui m'aime, & d'aimer qui me hait ?  
 Qu'aussi-bien je mourrois de honte & de tristesse,  
 Si l'ingrate que j'aime avoit sçu ma foiblesse.  
 Quoi ? l'orgueilleuse auroit le plaisir de savoir,  
 Que malgré moi mon ame est toute en son pouvoir ?  
 Qu'elle peut sur mon cœur beaucoup plus que moi-même,

## STRATONICE,

Quelle me hait enfin bien moins que je ne l'aime,  
Et que c'est en effet pour elle que je meurs ?  
Ah, ce seroit pour moi le plus grand des malheurs,  
E le n'aura jamais cette barbare joie,  
Si je ne la hai pas, je veux qu'elle le croie,  
Je veux, malgré l'amour dont je me sens surpris,  
Montrer haine pour haine, & mépris pour mépris,  
Et que l'indigne ardeur, dont j'ai l'ame enflammée,  
Soit une horre au moins dans mon cœur renfermée.  
Deussai-je de douleur en mourir à l'instant,  
Je veux voir son hymen d'un visage content,  
Et conclure à ses yeux le fatal mariage,  
Où je sçai qu'au ssi-bien ma parole m'engage,  
Je répons que Barsine aura ma main ce soir.  
Mais je me sens encor trop foible pour la voir.  
Reutrons.

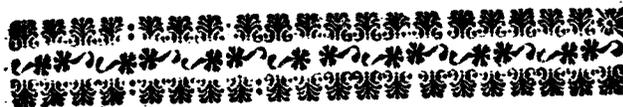
## TIMANTE.

Quoi ? vous craignez, Seigneur, de voir Barsine ?  
Quand votre cœur pour elle enfin se détermine ?

## ANTIOCHUS.

Je crains de lui montrer un peu trop de froideur,  
Je répons de ma main, mais non pas de mon cœur.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, STRATONICE,  
ZENONE.

PHILIPPE.

**J**E ne permettrai point que l'hymen se differe,  
Perdez-en le desir, je n'y puis satisfaire ;  
Vous savez qui je suis.

STRATONICE.

Oùi, je le sçai, Seigneur,  
Vous pouvez tout sur moi, ma Mere est votre sœur ;  
Je sai qu'il faut ici par l'ordre de mon Pere,  
Que je vous obéisse, & que je vous revere ;  
Je sçai qu'entre vos mains il a remis ses droits,  
Et que tous vos desirs me sont autant de loix.  
Je ne vous presse pas de rompre l'hymenée,  
Où pour le bien public je me voi destinée ;  
Mais pour me disposer à recevoir ces nœuds,  
Laissez moi, s'il se peut, encore un jour ou deux,  
Et daignez m'accorder ce terme pour détruire  
Le trouble qui me gêne & que l'hymen m'inspire.

PHILIPPE.

Vous m'en dites beaucoup, mais j'en vois encor plus ;  
Vous trouvez peu d'apas sans doute en Seleucus,

94 STRATONICE,  
Et ce trouble secret, dont vous êtes gênée,  
A plus de pour objet l'époux que l'hymenée,  
Mais ce trouble sur vous eut-il plus de pouvoir,  
Il faut que Seleucus vous épouse ce soir :  
L'heure en est déjà prête, & ce jour seul vous reste,  
Emploiez-le à bannir cette haine funeste,  
Songez qu'il faut regner, & que l'ambition,  
Doit être des grands cœurs l'unique passion,  
Qu'il ne faut rien haïr que ce qui vous peut nuire,  
Qu'il ne faut rien aimer à moins que d'un Empire,  
Préparez-y votre ame, & pour donner des loix,  
Hâtez-vous d'obéir pour la dernière fois.

## SCENE II.

STRATONICE, ZENONE.

STRATONICE.

Que ne fais-tu la peine où tu me vas réduire,  
Cruel, qui veux me voir maîtresse d'un Empire ?

Que ne suis-tu mes vœux, & pour toute faveur,  
Que ne me laisses-tu maîtresse de mon cœur !  
Voi, Zenone, à quel prix est ma haute naissance,  
Elle ne peut laisser mon cœur en ma puissance,  
Et pour avoir le droit de me faire obéir,  
Je perds la liberté d'aimer & de haïr.

ZENONE.

Mais contre Seleucus quel sujet vous anime ?  
Madame, il n'a pour vous fait voir que de l'estime.

STRATONICE

Zenone, il est certain, mais le Prince son fils  
N'a pour moi jusqu'ici fait voir que du mépris.

ZENONE.

Le Roi cherche à vous plaire avec un soin extrême.

STRATONICE.

Le Prince Antiochus n'en use pas de même.

ZENONE.

Le Roi vous aimera, bornez-y vos souhaits.

STRATONICE.

Mais le Prince son fils ne m'aimera jamais.

ZENONE.

Vous rompez tant ce Fils, à vos desirs contraire,  
Qu'on diroit qu'il vous touche un peu plus que son  
Pere.

STRATONICE.

Le Roi chérit le Prince, & son aversion,  
De son Pere & de moi peut troubler l'union.  
Voilà pourquoi j'en parle, & ce que j'en doi crain-  
dre.

ZENONE.

Vous n'avez pas encor sujet de vous en plaindre;  
Il est vrai qu'il fait voir pour vous quelque froi-  
deur,

Mais son indifférence émeut trop votre cœur.  
Croiez-moi, vous n'auriez ni regret ni colere,  
De ne lui plaire pas s'il n'avoit pu vous plaire,  
Et vous pourriez le voir sans douleur aujourd'hui  
Indifférent pour vous, si vous l'ériez pour lui.

STRATONICE.

Quoi? ne connois-tu pas quel soin & quelle peine  
Je prends incessamment pour lui montrer ma haine?

ZENONE.

Si vous le haïssez, vous n'auriez pas besoin,  
D'avoir pour le montrer tant de peine & de soin.

STRATONICE.

Je ne le voi jamais sans rougir de colere.

ZENONE.

Rougir est de l'amour un effet ordinaire.

STRATONICE.

Mais autant que je puis je fais toujours ses pas.

STRATONICE ,

ZENONE.

Si vous ne le craigniez , vous ne le fuïez pas.

STRATONICE

Hé bien , juge à ton gré de mon desordre extrême ;

Croi que je crains d'aimer , mais ne croi pas que j'aime.

ZENONE.

Mais vous-même croiez qu'il est à présumer ,

Que l'on aime déjà dès que l'on craint d'aimer.

STRATONICE.

Le Prince aime Barsine , &amp; je n'y puis prétendre ,

Il l'épouse ce soir. Mais que vient-on m'apprendre ?

\*\*\*

## SCENE III.

STRATONICE , ZABAS , ZENONE.

ZABAS.

**B**arsine vient , Madame , en ce lieu pour vous voir.

STRATONICE.

Barsine ? qu'elle vienne , il la faut recevoir.

ZENONE.

Ce nom vous fait pâlir , &amp; malgré vous , Madame ,

On voit jusqu'en vos yeux le trouble de votre ame ;

Mais à tort votre esprit contre elle est animé ,

Le Prince , à ce qu'on dit , n'en est pas fort aimé.

STRATONICE

Crois-tu qu'on dise vrai ? Barsine feint peut-être ,

On aime quelquefois sans le faire connoître.

ZENONE.

Pourriez-vous bien y prendre un si grand intérêt ,

Si vous ne l'aimiez pas.... mais Barsine paroît.

SCENE



SCÈNE I.V.

STRATONCE, BARSINE, ZENONE,  
CEPHISE.

STRATONICE.

JE me trouve surprise, & sachant qui vous êtes,  
Je n'osois espérer l'honneur que vous me faites.

BARSINE.

Je vous connois, Madame, & je sai qui je suis,  
Le sang dont vous sortez a fait tous mes ennuis,  
Je sai que pour détruire un puissant adversaire,  
Votre Ayeul Antigone a fait mourir mon Pere,  
Et que de nos maisons les cruels differens  
Pouvoient me dispenser des soins que je vous rends.  
Mais si votre Maison a détruit ma famille,  
Vous prenez un époux dont je vai être fille,  
Et je doi mon respect au rang où vous montez,  
Comme je dois ma haine au sang dont vous sortez.

STRATONICE.

L'hymen de Seleucus m'est un grand avantage,  
Puisque de votre haine enfin il me dégage,  
Et qu'il me justifie en faveur de son rang,  
Du seul crime qu'on puisse imputer à mon sang.

BARSINE.

L'hymen d'Antiochus ne m'est pas moins propice,  
Puisqu'il faut qu'avec vous ce nœud sacré m'unisse;  
Et m'épargne, en faveur d'un devoir plein d'apas,  
La peine que j'aurois à ne vous aimer pas.  
Mais je souhaiçerois qu'un nœud si favorable,  
Vous pût être aussi doux, qu'il doit m'être agrea-  
ble,

Tome II.



E

## 98 STRATONICE,

Et pour combler mes vœux je voudrois que le Roi  
Eût pour vous les apas que le Prince a pour moi.

## STRATONICE.

Si le Prince vous plaît, croyez que dans son Pere  
Je ne voi rien aussi qui ne me doive plaire,  
Et que je vous souhaite en recevant la foi,  
Autant d'amour pour lui que j'en ai pour le Roi.

## BARSINE.

Si vous aimez le Roi, je confesse, Madame,  
Qu'on ne peut trop louer la force de votre ame,  
Et que l'on doit avoir sans doute en pareil sort  
Une grande vertu pour un si grand effort.  
Si pour le Prince encor vous étiez destinée,  
Je vous verrois l'aimer sans en être étonnée,  
Vôtre age avec le sien ayant plus de rapport,  
Un peu d'amour pour lui ne surprendroit pas fort,  
Il a des qualitez dont un cœur jeune & tendre  
N'auroit pas peu de peine à se pouvoir défendre,  
Et dont l'apas brillant, sans qu'on dût s'étonner  
Pourroit rendre l'amour qu'on lui pourroit donner,  
Mais que de votre cœur vous vous rendiez maîtresse,  
Jusques à le forcer d'avoir de la tendresse  
Pour un Roi qui n'a rien qui puisse en inspirer ;  
C'est en quoi l'on ne peut assez vous admirer.

## STRATONICE.

Mais contez-vous pour rien l'éclat qui l'environne,  
Les charmes de son Trône, & ceux de sa Couronne,  
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain,  
Où je vais prendre part en recevant la main ?  
Si mon choix vous surprend le vôtre aussi m'étonne ;  
Le Roi vous presentoit son Sceptre, & sa peroune,  
Et je plains votre cœur abusé par vos yeux,  
D'avoir choisi le Prince, ayant pû choisir mieux.  
Tout ce qu'il a d'aimable est assez ordinaire,  
Ou je me connois mal en ce qui devoit plaire :  
Il me cache les traits que vous trouvez si doux,  
Ou je n'ai pas les yeux si penetrans que vous,  
Et je n'y trouve rien, quoi que vous puissiez dire,

Qui pût justifier le refus d'un Empire,  
 Il est vrai qu'il est jeune, & le Roi ne l'est pas.  
 Mais croyez-vous qu'un Trône, avec tous les apais,  
 Ne doive pas paroître aux yeux d'une Princesse  
 Plus doux & plus brillant qu'un peu plus de jeunesse ?  
 Le Roi malgré son âge, est toujours un beau choix ;  
 Un peu de cheveux gris ne sied point mal aux Rois ;  
 Et quand on peut atteindre à des grandeurs solides,  
 Un Diadème au front efface bien des rides.

B A R S I N E.

Quand l'ambition seule occupe tout un cœur,  
 Je crois que hors du Trône il n'est point de douceur,  
 Mais pour croire à ce point la grandeur précieuse,  
 Le Ciel ne m'a pas faite assez ambitieuse.

S T R A T O N I C E.

Quand l'amour touche une ame aussi je croirois bien,  
 Que hors de ce qu'on aime on n'estime plus rien,  
 Mais pour aimer le Prince, & ne m'en pas défendre,  
 Le Ciel m'a fait un cœur qui n'est pas assez tendre.

B A R S I N E.

Ainsi, grace au destin, nos cœurs seront tous deux  
 Par des biens differens également heureux :  
 Nulle de nous n'aura ce que l'autre souhaite,  
 Et chacune aura lieu d'être si satisfaite,  
 Qu'il ne pourra rester à pas une en secret,  
 Le moindre sentiment d'envie & de regret,  
 Mais il faut vous laisser, le jour d'une hyménée  
 Est toujours, quoi qu'on die, une grande journée,  
 Et dans de pareils soins, on doit s'occuper mieux,  
 Qu'à perdre en vains discours un temps si précieux.

## SCENE V.

STRATONICE, ZENONE.

STRATONICE.

**H**E' bien, avois-je tort, quand j'ai crû que Bar<sup>sine</sup>  
Pouvoit aimer le Prince à qui l'on la destine ?  
Tout ce qu'elle en a dit vient de me confirmer ;  
Qu'elle y voit trop d'apas, pour ne le point aimer.

ZENONE.

Avois-je tort aussi, lors que j'ai crû, Madame,  
Que le Prince en secret avoit touché v<sup>otre</sup> ame ?  
Sçauriez-vous à regret qu'elle y voit des apas,  
Et qu'elle l'aime enfin, si vous ne l'aimiez pas,  
Vous connoissez ma foy, ne cherchez plus d'adresses,  
Vous l'aimez ? avouez-le.

STRATONICE.

Ah, Dieux, que tu me presses !  
Je te laisse tout croire, & veux tout endurer,  
Mais si je l'aime, au moins laisse-moi l'ignorer.

ZENONE.

Il est bien malaisé d'ignorer que l'on aime ;  
L'amour se fait toujours assez sentir lui-même,  
Et quand un cœur se cache un mal si plein d'apas,  
Il feint de l'ignorer, & ne l'ignore pas.  
Vous déguisez en vain un si cruel martyre,  
Quoi, vous baissez les yeux, & ne m'osez rien dire ?

STRATONICE.

Que faut-il davantage ? avoir les yeux baissez,  
Et n'oser dire rien, n'est-ce pas dire assez ?

ZENONE.

Enfin vous confessez que l'amour vous surmonte ?

STRATONICE.

D'où me pourroit d'ailleurs provenir tant de honte ?

Je sens ce qu'en effet je ne puis exprimer,  
Mais je ne sçai pas bien encor si c'est aimer.

ZENONE.

Dieux ! que me dites vous ?

STRATONICE.

Que veux-tu que je dise ?

L'amour m'est inconnu, je n'aimai de ma vie,  
Mais pourtant, dans le trouble où mes sens sont re-  
duits,

Je croi que quand on aime, on est comme je suis,  
Oui, Zenone, en effet je commence à le croire.  
Je commence à vouloir n'aimer plus pour ma gloire,  
Mais si de ma frayeur j'ose te faire part,  
Je crains de commencer à le vouloir trop tard,  
Je crains que cette ardeur, dans mon cœur trop  
cachée,

Pour en pouvoir sortir, n'y soit trop attachée,  
Et qu'un mal si honteux pour l'avoir trop souffert,  
Ne puisse être guéri quand il est découvert,  
Mais quand j'aurois au cœur d'assez grandes foiblesses,  
Pour ne pas étouffer ces indignes tendresses,  
Ne croi point que je manque à suivre mon devoir,  
Ne croi point que le Roi n'ait pas ma main ce soir,  
Je punirai ce cœur, qui ne me veut pas croire,  
Ce cœur, qui veut aimer aux dépens de ma gloire,  
Puisqu'il m'est infidelle, & qu'il veut aujourd'hui  
Faire un choix malgré moi, j'en ferai malgré lui ;  
Puisqu'il entreprend bien d'aimer pour mon supplice  
Ce que je veux haïr avec tant de justice,  
J'entreprendrai d'aimer ce qu'il pretend haïr,  
Et je le trahirai, comme il m'ose trahir.

ZENONE.

C'est donc pour ce sujet, qu'avec tant de constance

Par tout d'Antiochus vous fuiez la presence ?

STRATONICE.

Oui, je l'ai toujours fui, de crainte qu'en effet

On ne connût que j'aime un ingrat qui me hait.

ZENONE.

Mais du Prince en effet connoissez- vous la haine ?

STRATONICE.

Il ne s'en cache pas, tant il a l'ame vaine,

Et j'apprens tous les jours, que dès qu'il parle au Roi,

Il ne peut s'empêcher de parler contre moi,

ZENONE.

Il faut donc empêcher votre amour de paroître.

STRATONICE.

Oui, oui, mon lâche cœur n'en fera pas le maître,

Je forcerai ma bouche, en choquant ses desirs,

A ne laisser sortir aucun de ses soupirs ;

Je craindrai ce qu'il veut, je fuirai ce qu'il aime ;

Et s'il faut voir le Prince enfin malgré moi-même,

J'empêcherai mes yeux de prêter à mon cœur

Aucun regard qui puisse exprimer sa langueur.

\*\*\*

## SCENE VI.

ANTIOCHUS, STRATONICE,

TIMANTE, ZENONE.

ANTIOCHUS à Timante.

Viens, sui-moi, cher Barfine, allons sans plus at-  
tendre,

Je me sens de la force assez pour l'entreprendre.

Mais je voi Stratonicé.

STRATONICE

O Dieu ! le Prince sort,

ANTIOCHUS.

Evitons sa rencontre.

STRATONICE.

Evitons son abord.

ANTIOCHUS.

Montrons que je le hai.

STRATONICE.

Montrons que je l'abhorre.

TIMANTE, à *Antiochus*.

Vous avancez toujours.

ZENONE à *Stratonice*.

Vous demeurez encore.

ANTIOCHUS.

Allons, retirons-nous.

STRATONICE.

Allons, forçons d'ici.

ANTIOCHUS à *Stratonice*.

Hé quoi, vous me fuiez ?

STRATONICE.

Vous me fuiez aussi.

ANTIOCHUS.

Si je vous fuis, au moins j'apprens de votre fuite  
Que ce ne doit pas être un soin qui vous irrite.

STRATONICE.

Votre fuite m'apprend si j'évite vos pas,  
Que c'est un soin aussi qui ne vous déplaît pas.

ANTIOCHUS.

Ce soin ne devoit pas en effet me déplaire.

Toutesfois.....

STRATONICE.

Achievez.

ANTIOCHUS.

Non, il vaut mieux me taire ;

Aussi-bien où je voi votre sort & le mien,

Ce que je vous dirois ne serviroit de rien.

STRATONICE,  
STRATONICE.

Je dois aussi toujours & vous fuir & vous nuire ?  
Cependant...

ANTIOCHUS.

Dites tout.

STRATONICE.

Il vaut mieux ne rien dire.

Aussi-bien en l'état où je voi nôtre sort,  
Ce que je vous dirois pourroit me faire tort.

ANTIOCHUS.

Si vous sçaviez les maux que mon malheur m'em-  
voie ..

Mais si vous le sçaviez vous auriez trop de joie.

STRATONICE.

Rien ne doit maintenant vous causer de souci,  
Vous allez être heureux !

ANTIOCHUS.

Vous l'allez être aussi.

STRATONICE.

Vous épouvez ce soir une belle bien chère.

ANTIOCHUS.

Ce même soir aussi vous épousez mon Pere.

STRATONICE.

Je vous entends, & voi qu'au lieu d'être ambitieux

Le nom de Belle-mere est toujours odieux.

Je vous fâche en ce rang, mais je veux bien qu'on  
sçache

Que cet hymen me plaît d'autant plus qu'il vous  
fâche,

Et que ce nom fatal, dont vous êtes jaloux,

Par l'horreur qu'il vous fait me semble encor plus  
doux.

ANTIOCHUS.

Je croi sans ce secours mon Pere assez aimable

Pour vous faire trouver cet hymen agreable.

STRATONICE.

Peut-être vous croiez que j'ai peine à l'aimer,

Et l'âge où l'on le voit vous le fait présumer ?

Mais je veux vous forcer de croire le contraire,  
Je veux que vous sçachiez qu'il m'a d'abord sçu  
plaire,

Et que le Roi pour moi, malgré ses cheveux gris,  
N'auroit rien d'odieux s'il n'avoit point de fi's.  
Oui, sans rien déguiser, Prince, je vous confesse,  
Que vous lui dérobez beaucoup de ma tendresse,  
Que vous causez pour lui ce que j'ai de froideur,  
Et qu'il n'a que son fils qui lui nuise en mon cœur.

ANTIOCHUS.

Vous me haïssez donc ?

STRATONICE.

J'y mets toute ma gloire,  
Et mettrai tous mes soins à vous le faire croire.

ANTIOCHUS.

Achievez, & pour moi montrez tant de courroux,  
Que vous me contraigniez d'en prendre aussi pour  
vous.

Inspirez-moi l'orgueil dont vôtre ame est si pleine,  
Et versez dans mon cœur un peu de vôtre haine,

STRATONICE.

Ce n'est pas un secours dont vous ayez besoin,  
Vous me haïrez bien sans que j'en prenne soin.

ANTIOCHUS.

J'y ferai mes efforts, & sans vôtre assistance  
Mon cœur peut-être encor n'en perd pas l'espérance.

STRATONICE.

Vous en viendrez à bout, j'en veux point douter,  
Mais c'est trop vous souffrir, & c'est trop m'arrêter,  
Adieu, croiez toujours que ma haine est extrême,  
Prince, & si je vous haïs, haïssez-moi de même.

## SCENE VII.

ANTIOCHUS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

**A**H, si vous me laissez l'ordre de vous haïr,  
 Laissez moi donc aussi le pouvoir d'obéir,  
 Quelle, & si pour vous ma haine est nécessaire,  
 Pour m'empêcher d'aimer, empêchez-vous de plaïre;  
 Vous demandez ma haine? ah, ne pouviez-vous mieux  
 Mettre aujourd'hui d'accord votre bouche & vos yeux?  
 Peuvent-ils à la fois vouloir avec justice;  
 Et que je vous adore, & que je vous haïsse,  
 Et deviez-vous prestér, pour ma peine en ce jour,  
 Votre bouche à la haine, & vos yeux à l'amour?  
 Moi, vous haïr? hélas! le devez-vous prétendre,  
 Comme si de mon choix mon cœur pouvoit dépendre,  
 Et comme si l'ardeur, qui fait mon desespoir,  
 Avoit laissé pour vous ma haine & mon pouvoir?

TIMANTE.

Quoi, vous l'aimez encor, Seigneur? qu'est devenu  
 Cette fierté qu'en vous j'ai toujours reconnuë,  
 Et l'orgueil, qui régna toujours dans votre cœur,  
 Souffre-t-il sans dépit cette indigne rigueur?

ANTIOCHUS.

Mélas! je voudrois bien paroître moins esclave,  
 Je voudrois bien braver l'ingrate qui me brave,  
 Pour avoir du dépit mon cœur fait ce qu'il peut,  
 Mais on n'a pas toujours du dépit quand on veut.  
 J'ai beaucoup enduré, je fai que l'inhumaine  
 Me parloit seulement pour m'exprimer sa haine,  
 Je souffrois des rigueurs qui devoient m'émouvoir;  
 Mais, Timante, j'avois le plaisir de la voir,  
 Et par l'effet puissant du charme qui me touche,

Ses yeux adouciſſoient les rigueurs de ſa bouche.  
 Te te dirai bien plus , tous les ſoins qu'elle a pris  
 N'ont pû perſuader mon cœur de ſes mépris ;  
 Je trouve aux mots cruels qu'elle m'a fait entendre  
 Certain charme ſecrer que je ne puis comprendre ;  
 J'ai peine à m'alarmer , & ſans ſavoir pourquoi ,  
 Je ne ſai quel eſpoir me flatte malgré moi ,  
 Tant il eſt naturel , dans un malheur extrême ,  
 De ſe flatter toujours , mais ſur tout quand on aime.

T I M A N T E

Ma's Barſine , Seigneur , vous oblige à la voir ,  
 Si vous avez deſſein de l'épouſer ce ſoir.

A N T I O C H U S.

Je ne puis , mon mal croit . voions plutôt mon Pere ,  
 A fin que ſ'il ſe peut , ſon Hymen ſe differe ,  
 Fût ce d'un ſeul moment , ne m'en détourne pas ,  
 C'eſt toujours d'un moment differer mon trépas.

*Fin du ſecond Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

STRATONICE, SELEUCUS,  
POLICRATE, ZENONE.

STRATONICE.

**L**E soin de notre hymen tout entier vous re-  
garde,  
Et si vous souhaitez, Seigneur, qu'on le retarde,  
Vous en êtes le maître, & dans ce sentiment,  
Vous n'avez pas besoin de mon consentement.

SELEUCUS.

Si vous n'y consentez, je ne puis l'entreprendre.

STRATONICE.

Si vous le désirez, je ne puis m'en défendre,  
Et vous avez déjà sur moi des droits sacrés.  
Pour me faire vouloir ce que vous désirez.  
Ne consultez que vous, différez sans rien craindre,  
J'aurois bien du regret, Seigneur, de vous contraindre.

SELEUCUS.

N'outragez point ma foi jusqu'à vous figurer,  
Que par froideur pour vous je cherche à différer.  
Mon cœur suit mon devoir, & ma seule tendresse  
Demande ce délai pour mon fils qui m'en presse.

STRATONICE.

Quoi, ce délai, Seigneur, du Prince est souhaité ?

SELEUCUS.

Lui-même avec ardeur m'en a sollicité ;  
Sans lui jamais ce soin n'eût entré dans mon ame.

STRATONICE.

Quoi, lui-même ?

SELEUCUS.

Où, lui seul, n'en doutez point, Madame.

STRATONICE.

Ah, je n'en doute point, & mon cœur interdit,  
En croit bien plus encor que vous n'en avez dit ;  
Je croi qu'auprès de vous le Prince a l'injustice  
De me rendre toujours quelque mauvais office ;  
Je croi qu'il ne peut voir mon hymen qu'à regret,  
Je croi que mon bonheur fait son tourment secret,  
Je croi qu'il veut m'ôter ce que j'obtiens de gloire,  
Je croi qu'il vous y porte.

SELEUCUS.

Ah, c'est un peu trop croire.

STRATONICE.

Quoi, Seigneur, dans la haine où je le voi pan-  
chier,

Prenez-vous intérêt jusqu'à me la cacher ?

SELEUCUS.

Non, je n'entreprends point de vous cacher sa haine ;  
Je sçai que je prendrois une inutile peine,  
Puis qu'on ne voit que trop en chaque occasion  
Les bizarres effets de cette aversion,  
Et que son ame en est si fortement touchée,  
Qu'il me desavoüeroit si je l'avois cachée.  
Je n'entreprends ici que de vous assurer,  
Que c'est un sentiment qu'il ne peut m'inspirer ;  
Que je ne trouve en vous rien qui ne doive plaire ;  
Que la haine du fils ne va point jusqu'au Pere,  
Et que cette injustice indigne de son rang,  
A du moins respecté la source de son sang.

**110 STRATONICE ;****STRATONICE.**

Si je vous plais, Seigneur, je dois être contente ;  
 Toute autre aversion doit m'être indifférente ,  
 Et mon ame livrée au pouvoir d'un époux ,  
 Doit borner ses desirs & ses craintes en vous.  
 On peut croire pourtant que sa haine enflammée ,  
 Auroit déjà cessé si vous m'aviez aimée ,  
 Et qu'ayant sur un fils un pouvoir absolu ,  
 Il auroit pû m'aimer si vous l'aviez voulu.

**SELEUCUS.**

N'accusez que mon fils, assurez-vous, Princesse ,  
 Qu'il ne tient pas à moi que sa haine ne cesse.  
 J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en faire aimer ,  
 Il a des sentimens qu'on ne peut trop blâmer ,  
 Et j'aurois empêché son cœur d'oser les prendre ,  
 Si jusques sur son cœur mes droits pouvoient s'étendre ;  
 Il tient de moi le jour, il est dessus ma loi ,  
 Mais son ame est un bien qu'il ne tient pas de moi ;  
 Les Dieux dont elle vient par leur loi souveraine ,  
 L'ont faite indépendante & libre dans sa haine ,  
 Et le Ciel dans mes droits ne m'a point accordé  
 Un pouvoir que les Dieux n'ont pas même gardé.  
 Je l'ai pourtant réduit enfin à me promettre  
 De respecter le rang où ma main vous doit mettre ;  
 Mais son cœur, pour dompter cet aveugle transport ,  
 Demande un peu de tems pour un si grand effort ,  
 Et si vous souhaitez que sa haine finisse . . . .

**STRATONICE.**

Non, non, puisqu'il le veut, Seigneur, qu'il me haïsse,  
 Achevez notre hymen, & cessons aujourd'hui  
 De le vouloir forcer à m'aimer malgré lui.

**SELEUCUS.**

Quoi, je n'obtiendrai point le delai qu'il desire ?

**STRATONICE.**

Je vous l'ai déjà dit, je suis sous votre empire ,  
 C'est de vous que dépend ce que vous demandez ,  
 Et j'y consentirai si vous le commandez,  
 Mais si votre bonté d'autre part considère

Le jour qu'on a choisi , les vœux que j'ose faire ,  
 Et ce qu'on doit au sang dont j'eus l'heur de sortir.  
 Vous ne me voudrez pas forcer d'y consentir ,  
 J. consens à sa haine , & dois trop peu la craindre ,  
 Pour lui vouloir donner le loisir de l'éteindre ;  
 M'en faire aimer , Seigneur , ce seroit me trahir ,  
 Je ne vous cele point que je le veux hair.  
 Je n'y veux épargner , ni tems , ni soin , ni peine ,  
 Et pour le bien hair j'ai besoin de sa haine :  
 Souffrez qu'il la conserve , & sans plus consulter ;  
 Pressez le nœud fatal qui la peut augmenter.  
 Il y va de ma gloire , à le hair sans cesse ;  
 Sauvés- moi du péril d'une indigne tendresse ,  
 Et si vous ne voulés trahir mes justes vœux ,  
 Ne nous empêchés pas de nous hair tous deux.

## S C E N E II.

SELEUCUS , POLICRATE.

SELEUCUS.

Connois-tu ma disgrâce , & les peines cruelles ,  
 Où me vont exposer leurs haines mutuelles ?  
 Hélas ! cher Policrate , en ces extrémités ,  
 Pourrois-tu dans mon cœur jeter quelques clartés ?  
 Stratonice , & le Prince ont un desir contraire ,  
 Quels droits dois-je garder ou d'époux , ou de pere ,  
 Et qui doit l'emporter sur mes sens interdits ,  
 Du devoir ou du sang , d'une femme ou d'un fils ?

POLICRATE.

Seigneur , quoi que du sang la puissance soit forte ,  
 Il faut sans balancer que le devoir l'emporte.  
 De ce jour pour l'hymen vous-même avez fait choix ,  
 Et rien n'est préférable aux paroles des Rois ;

112 STRATONICE,  
C'est au desir du Prince à respecter le votre,  
Où pour mieux dire, il doit jamais n'en avoir d'autre,  
SELEUCUS.

Il le doit, je le sai, mais je ne sai pas bien,  
Si son desir aussi ne seroit pas le mien.

POICRATE.

Quoi, Seigneur, cet hymen auroit pû vous déplaire,  
Jusques à desirer aussi qu'on le differe?

SELEUCUS.

Helas ! si je fondois mon cœur sans le flater,  
J'apprehenderois bien de n'en pouvoir douter,  
D'y rencontrer toujours une flâme mutine,  
Et de n'y rien trouver plus avant que Barsine;  
Il me semble en effet que mon cœur qui s'êmeut,  
Cherche à n'y renoncer que le plus tard qu'il peut,  
Et que devant ailleurs une foi qui l'engage,  
Il tâche à reculer, s'il ne peut davantage ;  
Pour avoir du delai je me suis trop pressé,  
Pour ne m'y croire pas moi-même intéressé,  
Et le cruel refus que l'on vient de m'en faire,  
Me devoit moins toucher si je n'étois que pere.  
Je ne croiois tantôt parler que pour mon fils ;  
Mais je crains qu'en effet j'e ne me sois mépris,  
Que je n'aie en secret confondu dans mon ame  
L'interêt de mon sang, & le soin de ma flâme ;  
Que les desirs du Prince, en de tels déplaisirs,  
N'aient servi de voile à mes propres desirs,  
Et que pour l'exprimer dans mon cœur qui murmure,  
L'amour n'ait emprunté la voix de la nature ;  
L'empire de Barsine a des charmes pour moi,  
Que j'ai peine à quitter.... Mais, ô Dieux ! je la vois

## SCENE III.

SELEUCUS, BARSINE, CEPHISE,  
POLICRATE.

SELEUCUS.

Venez, venez m'aider, inhumaine Princesse,  
A m'arracher de l'ame un reste de foiblesse,  
Mon cœur, ce lâche cœur que vous sùtes charmer ;  
Malgré moi, malgré vous, ose encor vous aimer,  
Amenez, pour briser des chaînes si cruelles,  
Des dédains redoublez, des cruautés nouvelles ;  
Venez armée enfin d'un excès de rigueur,  
Et d'un surcroît de haine, au secours de mon cœur.

BARSINE.

Moi, vous hair, Seigneur ? être à ce point ingrate ?  
Pour un Roi dont le soin en ma faveur éclate,  
Et qui m'ayant comblé de bienfaits infinis,  
M'aime encor jusqu'au point de me donner son fils ?

SELEUCUS.

Ah, si ce don vous plaît, gardez-vous de me plaire,  
Essayez d'affoiblir votre charme ordinaire ;  
Et de peur que vos yeux ne me semblent trop doux,  
Mêlez-y quelques traits d'orgueil & de courroux,  
Irritez-moi, de peur que je ne m'attendrisse,  
Sauvez-moi ma vertu par un peu d'injustice,  
Et n'ayant pû m'aimer, pour le moins en ce jour,  
Prêtez-moi vos mépris pour vaincre mon amour.  
Mon cœur m'avoit promis de suivre un autre em-  
pire ;  
Et cependant le traître est prest à se dédire,  
Et prest à violer la foi de nos Traitez.

774 STRATONICE ;

Si vous n'y mettez ordre avec vos cruantez.

BARSINE.

L'heur de vous obéir fait ma plus chere envie ,  
Demandez-moi, Seigneur, & mon sang & ma vie ,  
Et tout ce que je puis jusques à mon trépas ;  
Mais pour des cruantez ne m'en demandez pas ,  
Et daignez n'exiger de mon obéissance ,  
Que des efforts au moins qui soient en ma puissance.

SELEUCUS.

Hé quoi , pour m'accabler avez-vous entrepris ,  
De me refuser tout jusques à vos mépris ?  
Quoi, n'aurez-vous pour moi jamais eu que coléré ,  
Tant que votre rigueur à mes vœux fut contraire ?  
L'aurez-vous fait toujours éclater avec soin ,  
Et n'en aurez-vous plus lors que j'en ai besoin ?  
Après avoir pour moi conservé votre haine ,  
Tandis-qu'elle devoit ne servir qu'à ma peine ,  
Pourrez-vous bien la perdre ici mal à propos ,  
Alors qu'elle pourroit servir à mon repos ?  
Serez-vous à me nuire assez ingénieuse ,  
Four-prendre une pitié pour moi si rigoureuse ,  
Pour un bonheur passé me faire un mal present ,  
Et pour m'outrager même en me favorisant ?

BARSINE.

Non , non , puisque pour vous ma tendresse est à craindre ,

Je ferai mes efforts afin de me contraindre ,  
Et pour vous obéir , je cacherai , Seigneur ,  
Le mieux que je pourrai les secrets de mon cœur .  
Le silence à qui souffrir est pourtant difficile ,  
La plainte est toujours douce , encore qu'inutile ,  
Et mon sort à tel point devient injurieux ,  
Que je pourrois me plaindre , ou de vous , ou des Dieux .

Mais pour soulagement du mal qui me menace ,  
Je borne tous mes vœux dans une seule grace ,  
Si vous me l'accordez mon sort sera plus doux ,

TRAGI-COMEDIE.

113

Et je ne me plaindrai ni des Dieux ni de vous.

SELEUCUS.

Je ne suis pas encore en état d'entreprendre  
De vous refuser rien que vous puissiez prétendre,  
Parlez & demandez, bien, dignité, grandeur;  
Demandez tout enfin, mais exceptez mon cœur;  
Ma foi l'engage ailleurs, je le dois à ma gloire,  
Ne le demandez pas si vous me vou'ez croire;  
Ou plutôt pour tout dire, & pour vous retenir,  
Ne le demandez pas, de peur de l'obtenir.

BARSINE.

La faveur que j'attens ne fera pas si grande,  
Le seul droit d'un refus est ce que je demande,  
Et tout ce que je veux, c'est qu'il me soit permis,  
De ne pas épouser le Prince votre fils.

SELEUCUS.

Vous n'aimez pas mon fils ! est-il bien vrai, Prince  
cesse ?

BARSINE.

Il est trop vrai, Seigneur, excusez ma foiblesse,  
Ce don venant de vous doit m'être précieux,  
Si mon cœur m'en croioit, il plairoit à mes yeux,  
Et mon ame à ce Prince auroit été donnée,  
Si son destin ailleurs ne l'eût point entraînée.  
Mais forcée à faillir, j'aime mieux en effet,  
Etre ingrate à demi, que l'être tout-à-fait,  
Je tâche à m'arrêter à la moitié du crime,  
Et croi devoir plutôt par un soin légitime,  
Lui refuser un cœur qui suit d'autres appas,  
Que d'oser le promettre & ne le donner pas.

SELEUCUS.

Si vous avez un cœur pour le Prince invincible,  
Pour quels autres appas peut-il être sensible ?  
Que je connoisse au moins qui vous pouvez aimer.

BARSINE.

Ah ! ne me pressez point de vous en informer,  
En disant ce secret je ne puis que vous nuire,  
Et si vous m'en pressez j'ai peur de vous le dire.

Pour quelque Roi voisin gardez-vous votre amour à

BARSINE,

Non, mes vœux ne vont pas plus loin que votre  
Cour.

SELEUCUS.

Timante après mon fils tient la première place,

Est-ce lui qui vous plaît ?

BARSINE,

Sa naissance est trop basse.

SELEUCUS.

Ce n'est pas moi du moins, vous vous taisez ?

BARSINE,

Hélas !

Si ce n'étoit pas vous, je ne me tairois pas.

SELEUCUS.

Vous m'aimeriez, Princesse ? ah ! Dieux, le puis-je  
croire ?

Vos dédains ne sont pas sortis de ma mémoire,

Et mon cœur engagé par un droit absolu,

N'auroit été qu'à vous si vous l'aviez voulu.

BARSINE,

Et ne savez-vous pas quelle est la peine extrême,

Qu'une fille a toujours pour avouer qu'elle aime,

Et que ce sexe fier, qui se rend à regret,

Refuse bien souvent ce qu'il veut en secret ?

J'ai toujours su le prix d'un cœur tel que le v<sup>o</sup>  
tre ;

Et quand j'ai refusé ce bien qu'obtient un autre,

Je n'ai pas cru le perdre, & j'osois me flater

De l'espoir de me voir contraindre à l'accepter,

Mais cet espoir cessa lors que je vis votre ame,

Pour plaire à votre fils, renoncer à ma flame ;

Car enfin qui renonce à l'objet de son feu,

On n'aime point du tout, on n'aime que bien peu,

Le Ciel sait quels tourmens mon ame dépitée,

Souffrit pour vous quitter, quand vous m'eu<sup>re</sup>  
quittée,

Et quels furent alors les efforts que je fis,  
 Pour m'arracher au pere & me promettre au fils ;  
 Oïi , voiant qu'à ce fils vous me vouliez soumettre,  
 Je lui promis mon cœur , mais l'ai-je pû promettre,  
 Et dois-je être forcée à lui tenir ma foi ,  
 Si j'ai promis un bien qui n'étoit pas à moi ?  
 Puisqu'il veut être à vous , souffrez qu'il y de-  
 meure ,

Je ne demande point de fortune meilleure ,  
 Endurez ma foiblesse , & dispensez ma foi  
 D'achever un hymen qui me comble d'effroi.  
 Dégagez moi , Seigneur , de l'injustice extrême  
 De ne pouvoir aimer ce qu'il faudra que j'aime ,  
 Et vous-même rompez des nœuds mal assortis ,  
 De peur de dérober mon cœur à votre fils.  
 Mais enfin si ma voix trop foiblement vous touche ,  
 Mes yeux pour vous fléchir se joignent à ma bouche ;  
 Et pour avoir le droit de n'aimer point ailleurs ,  
 Je confonds à vos pieds ma priere & mes pleurs.

S E L E U C U S.

Ah , levez-vous , Madame , & retenez vos larmes ,  
 Vos yeux pour me toucher ont assez de leurs char-  
 mes ,

Et ces brillans auteurs des troubles que je sens ,  
 Sans le secours des pleurs ne sont que trop puissans.  
 Vous n'avez pas besoin des larmes qu'ils repandent ,  
 J'accorde à vos desirs tout ce qu'ils me demandent ,  
 Et crains d'accorder même à vos charmans apas ,  
 Ce que peut être encor vous ne demandez pas.

B A R S I N E.

Ah , Seigneur , quand on suit ce que la gloire inspire ,  
 On ne demande pas tout ce que l'on desire ;  
 Je n'ai garde d'avoir assez de vanité  
 Pour demander le cœur que vous m'avez ôté ;  
 Il est en d'autres mains , & je ne puis prétendre  
 Que vous l'en retiriez afin de me le rendre.  
 Je cede à Stratonice , elle peut mieux que moi  
 Obtenir & garder l'amour d'un si grand Roi ;

118                   STRATONICE,  
Mieux que moi vous paroître , utile , illustre , &  
                                  belle ,  
Et je ne puis , Seigneur , que vous aimer mieux  
                                  qu'elle.

SELEUCUS.

Ah , c'est un bien encor qui me peut ébloûir.  
Pourquoi me l'offrez-vous si je n'en puis jouir ,  
Et s'il faut m'affliger comme d'un mal extrême ,  
Du bonheur d'être aimé de la beauté que j'aime ?  
J'ai beau presser pourtant mon cœur que vous char-  
                                  mez ,  
De sentir du regret de ce que vous m'aimez ;  
Je ne puis empêcher , quelque soin que j'emploie ,  
Qu'il n'en prenne en secret une maligne joie ,  
Je me trouve en péril , par un aveu si doux ,  
De renoncer à tout pour me donner à vous ,  
De trahir mon devoir , ma gloire , & mon Empire.  
Helas ! si vous m'aimez , deviez-vous me le dire ?  
Ou plutôt , s'il est vrai , que vous m'aimiez sans  
                                  fard ,  
Princesse , deviez-vous me le dire si tard ?  
Que n'avez-vous fait voir l'ardeur qui vous anime ,  
Alors que je pouvois y répondre sans crime ?  
Quand vous pouviez me rendre heureux innocem-  
                                  ment . . . .  
Mais qui fait avancer Zabas si promptement ?



## SCENE IV.

SELEUCUS, BARSINE,  
ZABAS, POLICRATE,  
CEPHISE.

ZABAS.

**P**Hilon, un Etranger qui sert chez Stratonice,  
Seigneur, & qui sous moi vous a rendu service,  
Vous demande en secret audience à l'instant,  
Afin de vous donner un avis important.

SELEUCUS.

Je n'ai pas maintenant le loisir de l'entendre,  
Vous-même prenez soin que l'on le fasse attendre.

BARSINE.

Non, non, Seigneur, pour moi ne vous arrêtez pas;  
Je vai me retirer, allez-y de ce pas,  
Puisque l'avis importe, il faut vous en instruire.

SELEUCUS à Zabas.

Je passe au cabinet, vous l'y pouvez conduire.

SCENE V.

SCENE V.

BARSINE, CEPHISE.

CEPHISE.

Sans cet avis funeste à contre-tems venu,  
Votre adresse, Madame, auroit tout obtenu.

BARSINE.

Apprens que cet avis que tu nommes funeste,  
Du dessein commencé doit achever le reste,  
Et que cet Erranger qui vient parler au Roi,  
Est un ressort nouveau qui n'agit que pour moi.  
Il nâquit dans Pergame, & sujet de mon pere,  
Il s'est toujours fait voir empresse pour me plaire;  
Et soit dans notre Cour, ou près de Seleucus,  
C'est à mes soins qu'il doit les biens qu'il a reçus;  
N'ayant pas rencontré Stratonice chez elle,  
J'ai remarqué tantôt cet homme plein de zele;  
Tu me l'as vû long-tems entretenir tout bas,  
Il doit par un mensonge aider à mes apas;  
Il vient pour dire au Roi qu'il sçait que Stratonice,  
N'a pour lui que mépris, que haine & qu'injustice,  
Qu'elle a pris pour le Prince un amour si puissant,  
Qu'elle ne peut cacher les ennuis qu'elle sent;  
Qu'enfin c'est un secret qu'il a sçu d'elle-même,  
Et que la connoissant dans cette peine extrême,  
Il n'estimerait pas son silence innocent,  
Et qu'il croit la servir même en la trahissant.  
Juge quel grand succès de cet avis doit naître;  
En suite par mon ordre il ne doit plus paroître,  
De peur qu'en le pressant il ne se confondît,  
Et ne soustint pas bien tout ce qu'il auroit dit.

CEPHI.

C E P H I S E.

Seraronice & le Prince ont fait voir tant de haine,  
Que le Roi ne croira cet amour qu'avec peine.

B A R S I N E.

On est aisément cru quand on flate un amant ;  
Mais le Roi n'en eut-il qu'un soupçon seulement,  
Il voudra retarder cette union funeste,  
Et si j'obtiens du tems, j'obtiendrai bien le reste.

C E P H I S E.

Mais ne brûlez-vous point pour le Prince en secret,  
Et pourrés-vous enfin le perdre sans regret ?

B A R S I N E.

Ah, ne m'en parle pas, n'éveille point ma flamme ;  
Il n'est plus pour l'amour de place dans mon ame,  
L'ambition l'emporte, & ce mouvement fier  
N'a pas trop pour lui seul de mon cœur tout entier.  
Je voi ma destinée au point d'être conclue,  
Laisse-moi sans foiblesse en attendre l'issue,  
Et permets à mon ame après tant de revers,  
De voir ce que j'obtiens sans voir ce que je pers.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE, ANTIUCHUS.

TIMANTE.

Quoi, vous voulés sortir en l'état où vous êtes ?  
ANTIUCHUS.

Oui, c'est avec tes soins en vain que tu m'arrêtes,  
Sçachons si ma priere enfin a réussi.

TIMANTE.

Mais votre fièvre augmente ?

ANTIUCHUS.

Et mon amour aussi.

Mon corps brûle, il est vrai, mais ce qu'il a de flame  
N'est qu'un écoulement des ardeurs de mon ame ;  
Et toute ma foiblesse, & toute ma langueur,  
Ont leur terme en mon sang, & leur source en mon  
cœur.

TIMANTE.

Stratonice, aussi-tôt que le Roi l'aura vuë,  
A retarder l'hymen se sera résoluë.

ANTIUCHUS.

Ah, ce n'est pas assez encor pour me guérir,  
Et c'est mourir plus tard, mais c'est toujours mourir.

TIMANTE.

Quels sont donc vos desirs ?

Mon cœur d'abord s'obstine  
A vouloir s'exempter de l'hymen de Barfine ;  
Mais ce soulagement n'est pas en mon pouvoir,  
Et si c'est mon desir, ce n'est pas mon espoir,  
L'ordre du Roi mon pere, & ma foi qui m'engage,  
M'empêchent d'esperer un si grand avantage.

TIMANTE.

Il n'est rien dont ici vous ne veniés à bout,  
Le Roi vous aime assez pour vous accorder tout.

ANTIOCHUS.

Quand mon pere pourroit rompre cet hymenée,  
Pourroit-il contenter cette ardeur forcenée,  
Qui ne peut sans ma mort souffrir entre ses bras  
Une ingrante que j'aime, & qui ne m'aime pas ?  
Pour me guérir, Timante, il faut qu'il me la cède,  
Et tu sçais si je puis esperer ce remede.

TIMANTE.

Hazardés-vous, Seigneur, d'avoüer votre feu.

ANTIOCHUS.

Le trépas m'est plus doux cent fois que cet aveu ;  
Et si par toi mon pere en avoit connoissance,  
Tu n'éviterois pas ma haine & ma vengeance,  
Mais quand j'obtiendrois tout, & quand même le Roi  
En faveur de mes feux voudroit trahir sa foi,  
La cruelle beauté qui fait ma destinée,  
Ne se donneroit pas quand il l'auroit donnée,  
Et quand il m'offriroit ce charme de mes yeux,  
N'en étant point aimé, je n'en serois pas mieux.  
Pour me guérir Timante, il faudroit l'impossible,  
Il faudroit que l'ingrante à mes maux fut sensible,  
Il faudroit l'épouvoier, il faudroit l'attendrir,  
Et ne le pouvant pas, Timante, il faut mourir.  
C'est l'unique remede au tourment qui me presse,  
Mais j'aperçois le Roi, cachons bien ma foiblesse.

## S C E N E II.

SELEUCUS, ANTIOCHUS,  
TIMANTE.

SELEUCUS.

**P**Rince, je vous cherchois, & j'ai sans perdre tems  
 A vous communiquer des secrets importans,  
 Ce qui de mes tourmens fait maintenant le pire,  
 C'est que je n'ai pour vous rien d'agréable à dire,  
 Et que vous souffrirés beaucoup à m'accorder,  
 Ce que pour mon bonheur je viens vous demander,  
 Vous sçavés bien, mon fils, avec quelle tendresse,  
 Dans vos moindres ennuis mon ame s'intéresse :  
 Vous avez vû combien je me suis affligé  
 Du chagrin invincible où vous êtes plongé ;  
 Vous savés que pour vous, par un effort extrême,  
 J'ai trahi mon amour en cedant ce que j'aime ;  
 Et qu'il est rare encor de voir jusqu'à ce jour  
 Le Sang & la Raison l'emporter sur l'amour.  
 Enfin, Antiochus, vous pouvés bien comprendre,  
 Que j'aurai dans vos maux beaucoup de part à pren-

dre,  
 Et que mon cœur touché le premier de vos coups,  
 En vous faisant souffrir, souffrira plus que vous.

ANTIOCHUS.

Seigneur, le noir chagrin qui toujours me dévore,  
 Ne vous a rien ôté, puisque je vis encor,  
 Et vous devant la vie & le jour que je voi,  
 Tant que j'en jouïrai, vous pourrés tout sur moi.

SELEUCUS.

Mais êtes-vous, mon fils, armé d'un grand courage ?

M'en pourrés vous donner un puissant témoignage ?  
 Vous sentés-vous capable enfin d'un grand effort ?

ANTIOCHUS.

Oui, fut-il mille fois plus cruel que la mort.

SELEUCUS.

Hé bien, s'il faut vous dire à quels vœux je m'ob-

stine,

Cessez, Prince, cessez de prétendre à Barsine.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous m'ordonneriés de n'y prétendre rien ?

SELEUCUS.

Cet ordre est bien cruel, mon fils, je le sai bien :

Mais sâchés que Barsine est pour vous sans ten-

dresse,

Si je romps votre hymen, c'est elle qui m'en presse :

Votre amour s'en émeur ? mais après son refus,

Prince, si vous m'aimés, il faut ne l'aimer plus ;

Il faut faire ceder l'amour à la nature,

Cet effort est bien grand, votre cœur en murmure,

Mais enfin, si mon fils n'est ingrat aujourd'hui,

Il doit faire pour moi ce que j'ai fait pour lui.

ANTIOCHUS.

Il est juste, & déjà mon cœur sans peine incline

A vous sacrifier mon amour pour Barsine ;

Et quand j'y trouverois mille fois plus d'apas,

En étant méprisé, je ne l'aimerois pas.

SELEUCUS.

Ah ! que vous m'obligés de vaincre cette fiame !

Je reconnois mon sang à cette grandeur d'ame,

J'admire cet effort de générosité,

Et je sçai ce qu'il vaut, par ce qu'il m'a coûté.

Mais après ce succès, oserois-je vous dire

Que ce n'est pas encor tout ce que je desire ?

Hélas ! c'est un bonheur qui passe mon espoir.

ANTIOCHUS.

Vous pouvés l'esperer s'il est en mon pouvoir.

SELEUCUS.

Je n'ose pas le croire, & j'ai peine à prétendre,

Que même vous puissiez le vouloir entreprendre ;  
L'honneur en seroit grand , mais vous serez surpris ,  
Et vous ne voudrés point d'honneur à si haut prix .  
Je tremble à m'expliquer , & tremble avec justice ,  
Car enfin pourriés-vous épouser Stratonice ?

ANTIOCHUS.

Epouser Stratonice ! ah , Seigneur !

SELEUCUS.

Ab , mon fils ,

Je vous le disois bien que vous seriez surpris .  
Le desordre qu'on voit sur tout votre visage ,  
Des troubles de votre ame est un sûr témoignage ,  
Votre bouche se tait , mais vos regards confus .  
A son défaut déjà m'expliquent vos refus .

ANTIOCHUS.

Je suis surpris sans doute , & ne m'en puis défendre ;  
Mais quand j'obéirois , qu'en pourriés-vous attendre ?  
Stratonice pour moi superbe au dernier point ,  
Quand j'offrirois mon cœur , ne le recevrait point .

SELEUCUS.

Ce pretexte est mal pris , Stratonice vous aime .

ANTIOCHUS.

Elle m'aime ?

SELEUCUS.

Oui , mon fils , & d'un amour extrême .

Par le fidele aveu de Philon qui la sert ,  
Ce secret vient de m'être à l'instant découvert .

ANTIOCHUS.

Philon a pû vous faire un rapport infidele .

SELEUCUS.

D'abord sans hésiter , j'ai crû cette nouvelle ,  
Mais je viens d'ordonner pour mieux être éclairci ,  
Et que l'on s'en assure , & qu'on l'amene ici .

ANTIOCHUS.

Si Stratonice m'aime , il n'est rien d'impossible ,  
Elle est fille , elle est belle , & mon cœur est sensible ;  
Il ne m'est plus permis , Seigneur , de la hair ,  
Et mon cœur vous doit trop pour vous desobéir .

O d'un cœur genereux effort incomparable !  
Que de ce dernier bien je vous suis redevable !  
Mon fils, vous m'assurés l'objet de mon amour ,  
Et j'ai moins fait pour vous en vous donnant le jour.  
Mais remettons ailleuts à vous en rendre grace ,  
Il faut bien-tôt ici que Stratonice passe ;  
Sans son oncle Philippe , elle a dans ce moment  
Sorri pour voir Barfine en son appartement.  
Laissez-moi l'engager au choix que je desire.

A N T I O C H U S :

Elle vient, j'obéis , Seigneur , & me retire.

\*\*\*

### S C E N E III.

STRATONICE , SELEUCUS ,  
ZENONE , POLICRATE.

STRATONICE :

**L**E Prince en me voiant est promptement rentré ;  
Mais il m'a fait plaisir de s'être retiré ,  
Et s'il souffre au moment qu'à ses yeux je me montre ,  
Je souffre pour le moins autant à sa rencontre.

S E L E U C U S :

Le soin qu'il prend, Madame, à tort vous est suspect ,  
Sa haine paroît moins ici que son respect ;  
Le Prince a l'ame fiere , & non pas inhumaine ,  
Son cœur même est plus propre à l'amour qu'à la  
haine ,

Et mieux que je n'ai cru , reconnoit aujourd'hui  
Les secrettes bontés que vous avés pour lui.

STRATONICE.

Qui, moi ? j'aurois pour lui quelques bontez secrettes ?

Il reçoit sans mépris l'honneur que vous lui faites ;  
Et son aversion, dont vous vous allarmés,  
Finira maintenant qu'il sçait que vous l'aimés.

STRATONICE.

Moi, l'aimer ! quoi, le Prince est assez vain pour  
croire,

Qu'il me sâit oublier mon devoir & ma gloire ?  
Quoi, ce fils indigné de vous voir mon époux,  
Présume d'usurper ce qui n'est dû qu'à vous,  
D'exciter dans mon ame un amour temeraire  
Et d'arracher mon cœur jusqu'aux mains de son Père ?  
Il m'estime donc lâche assez pour me trahir,  
Jusqu'à l'oser aimer quand il m'ose haïr ?  
Il pense donc me rendre à ce point insensé ?  
Ah ! je lui ferai bien perdre cette pensée,  
Je saurai le convaincre à force de mépris,  
Qu'en croiant que je l'aime il s'est beaucoup mépris ;  
Et son ame fut-elle encor cent fois plus vaine,  
Je l'empêcherai bien de douter de ma haine.

SELEUCUS.

Vous esprit de scrupule & de crainte agité,  
Doute peut-être encor de ma sincérité,  
Et je veux, prévenant votre aveu par un autre,  
Que mon secret vous aide à découvrir le votre ;  
Si l'amour est un crime ailleurs qu'en un époux,  
Il ne me trouve pas plus innocent que vous ;  
Comme vous je rougis d'une erreur qui m'est chère ;  
Si mon fils vous a plu, Barsine a sçu me plaire,  
Et ce seroit vous faire une trop dure loi,  
De condamner en vous ce que je souffre en moi.  
Mon erreur rend ici la votre légitime,  
Nous nous justifions par un mutuel crime,  
J'autorise vos feux aimant d'autres apas,  
Et serois criminel si vous ne l'étiez pas.

STRATONICE.

Quoi, sans être content du tort que vous me faites,  
Vous me croiés coupable à cause que vous l'êtes,

Et me faisant injure en me manquant de foi ,  
 Vous voulés que le crime en tombe encor sur moi ?  
 Preferés moi Barsine au Prince destinée ,  
 Et violés la foi que vous m'avés donnée ;  
 Mais si cette injustice a pour vous tant d'apas ,  
 Pour la commettre au moins ne me l'imputés pas.

SELEUCUS.

Pourquoi vous obstiner à cacher votre flame ?  
 C'est un soin inutile , on m'a tout dit , Madame.

STRATONICE.

Tout dit ! & qui , Seigneur ?

SELEUCUS.

Un fidèle témoin ,

Qui fait votre secret , & qui n'est pas fort loin.  
 J'ai tout sçu de Philon.

STRATONICE.

Je confondrai ce traître.

SELEUCUS.

On va me l'amener , vous l'allez voir paroître.



## SCENE IV.

POLICRATE , STRATONICE ,  
 SELEUCUS , ZENONE.

POLICRATE.

Seigneur , brûlant de voir votre ordre exécuté ,  
 J'ai couru chez Philon assez bien escorté :  
 Mais je n'ai pris d'abord qu'une peine inutile ;  
 Ce traître étoit déjà sorti de cette ville.  
 Aiant sçu toutefois qu'il n'étoit pas fort loin ,  
 J'ai conduit mon escorte avec un si grand soin ,  
 Que nous l'avons atteint , le suivant à la trace ;

F. s.

Sous le pont de Laphné sous qui l'Oronte passe,  
Alors reconnoissant qu'il vouloit fuir en vain,  
Il s'est en cet endroit arrêté tout soudain ;  
Et s'écriant, pressé de sa propre injustice,  
*Je suis un imposteur qui mérite un supplice,*  
De crainte, de remords, & de rage emporté,  
Dans le courant du fleuve il s'est précipité.  
J'ai fait ramer après, mais malgré mon envie,  
On l'a trouvé si tard, qu'on l'a trouvé sans vie.

STRATONICE

Ainsi, graces aux Dieux, la mort d'un imposteur,  
Prouve mon innocence & fait voir votre erreur.

SELEUCUS.

Vous me voiez rêver pour tâcher de connoître  
Qui peut à ce mensonge avoir poussé ce traître.

STRATONICE.

Sachant l'amour qu'ailleurs on vous a sçu donner,  
Vous êtes le premier qu'on pourroit soupçonner,  
Mais le respect qu'en moi le nom d'époux imprimé  
me,

M'e force à n'oser pas vous imputer ce crime,  
Et ce soupçon qu'arrête un nom déjà si doux,  
Tombe sur votre fils, n'osant tomber sur vous.  
Je voi où contre moi l'aveu l'engage ;  
Pour rompre notre hymen il met tout en usage,  
Et n'a point eu d'horreur des moyens les plus bas,  
Pour pouvoir m'arracher du Trône & de vos bras.

SELEUCUS.

Je connois mieux mon sang, la gloire en est trop pure,  
Pour le pouvoir souiller d'une lâche imposture.

STRATONICE.

Le cœur de votre fils est pour moi plein d'horreur,  
Et le sang le plus pur tient des taches du cœur :  
Mais vous, ni votre fils n'aurez plus lieu de croire  
Que j'aie aucune ardeur qui soit contre ma gloire.

SELEUCUS.

Vous êtes innocente, il est vrai, mais, hélas !  
Je vous devrois bien plus si vous ne l'étiez pas.

En choisissant mon fils, vous finirez ma peine.

STRATONICE.

Je me doi toute à vous, & je lui doi ma haine :  
 Et quand bien je n'aurois ni haine, ni dépit,  
 Mon choix seroit toujours celui qu'on m'a prescrit.  
 C'est un malheur pour moi qu'une beauté plus rare,  
 De votre ame séduire à ma honte s'empare,  
 Et que sans nul respect du sacré nom d'époux,  
 Vous vous donniez ailleurs, quand je me donne à vous.  
 C'est trahir votre foi, Seigneur, mais cette offense  
 Du soin de mon devoir n'a rien qui me dispense,  
 Et mon cœur, quelque fruit qu'il puisse en recueillir,  
 Vous doit suivre à bien faire, & non pas à faillir ;  
 Vous l'aurez tout entier, comme si pour une autre  
 Je n'avois jamais sçu que vous m'ôrez le votre,  
 Et peut-être aiant fait pour vous ce que je doi,  
 Ferez-vous quelque effort pour être tout à moi.

SELEUCUS.

Hé bien, puisqu'à ce choix vous êtes obstinée,  
 Il faut, Madame, il faut achever l'hyménée,  
 Et n'aian pas le droit d'y renoncer sans vous,  
 Puisque vous le voulés, je serai votre époux.  
 A vous donner ma main ma parole m'engage,  
 Vous aurés dès ce soir ce funeste avantage ;  
 Mon cœur tâchera même à remplir mon devoir,  
 Et sera tout à vous s'il est en mon pouvoir ;  
 Mais si devant vos yeux ma crainte ose paroître,  
 J'ai bien peur qu'en effet je n'en sois pas le maître,  
 Et que l'objet fatal qui l'a trop sçu toucher,  
 Fût-il entre vos mains, ne l'en vienne arracher.  
 Qu'il vous souviene au moins, si ce tort vous anime,  
 Qu'il n'a tenu qu'à vous de m'épargner ce crime,  
 Et que sentant mon cœur touché d'autres apas,  
 J'ai fait ce que j'ai pû pour ne vous trahir pas.

## SCENE V.

ZENONE, STRATONICE.

ZENONE.

**H**E' quoi, vous préférés, sans que rien vous alarme,  
Le Roi qui vous déplaît, au Prince qui vous  
charme,

Et votre ame en effet sensible à ses apas,  
Voit ce qu'elle aime offert, & ne l'accepte pas ?

STRATONICE.

Pouvois-je l'accepter sans une honte extrême ?

Le Prince a des apas, on me l'offre, & je l'aime :

Mais il ne m'aime pas, & toute ma fierté

Auroit été trahie à l'avoir accepté.

Zenone, voudrois-tu que j'eusse la foiblesse

De faire à cet ingrat connoître ma tendresse,

D'être à lui sans lui plaire, & par un choix trop bas,

De lui donner un cœur qu'il ne demande pas ?

ZENONE.

Mais à cet offrir le Roi quel soin vous autorise ?

Aussi-bien que le fils le pere vous méprise,

Et du moins aiant vû leurs mépris confirmés,

Vous deviez faire choix de ce que vous aimez.

STRATONICE.

Que tu sçais mal juger des soins qui me retiennent !

Les mépris sont cruels de quelque part qu'ils vien-  
nent,

Mais ils le sont bien moins pour un cœur enflâmé,

D'un objet qui déplaît, que d'un objet aimé.

Ce qui nous touche peu, ne nous offense guère ;

Mais quand un mépris vient d'une personne chere,

Un cœur qui les reçoit, & qui s'y vient offrir,

Comme il est plus sensible, en a plus à souffrir.

Quand bien j'aurois choisi l'ingrat qui me surmonte.  
Que m'eut produit ce choix , qu'un surcroît à ma  
honte ?

Je dépends , tu le sçais , d'un oncle ambitieux ,  
Qui veut par mon hymen que je regne en ces lieux ,  
Et si je voi le Prince , après son imposture ,  
Je ne doi plus penser qu'à venger cette injure ,  
Et qu'à le mettre enfin hors d'état aujourd'hui  
De m'imputer jamais des foiblesses pour lui :  
Je veux lui faire voir tant d'orgueil , tant de haine ;

ZENONE.

Il vient , vous rougissés ?

STRATONICE.

Ne t'en mets point en peine ;  
J'ai surmonté ma fiâme , & ce peu de rougeur ,  
En est un reste encor qui s'enfuit de mon cœur.



S C E N E VI.

ANTIOCHUS , STRATONICE ,  
ZENONE , TIMANTE ,  
ZABAS.

ANTIOCHUS.

Madame , pardonnés au trop d'impaticnce  
Qui me fait de mon sort chercher la connois-  
sance ,

Je sens quelque raïon & de joie & d'espoir ,  
Et je croi que le Roi vous aura fait sçavoir....

STRATONICE.

Oùii , Prince , je sai tout.

ANTIOCHUS.

Vous savés donc la peine....

Où, je sçai à quel point vous méritez ma haine ;  
 Je sçai ce qu'attendoit mon cœur encor douteux ,  
 Pour vous pouvoir haïr autant que je le veux ;  
 Je sai où contre moi la haine vous emporte ,  
 Mais sachés que la mienne est encore plus forte ,  
 Et que malgré vos soins , les effets feront foi ,  
 Que vous ne savés pas si bien haïr que moi.



## SCENE VII.

ANTIOCHUS , ZABAS , TIMANTE.

ANTIOCHUS.

AH, si je ne le sai, vous pourrés me l'apprendre ,  
 Instruit par vos dédain, j'ose encore prétendre  
 D'encherir à mon tour sur votre ingrat couroux ,  
 Et me pouvoir vant' r de haïr mieux que vous.  
 Mon violent dépit sçaura si loin s'étendre...  
 Mais la superbe fuit , & ne peut plus m'entendre.  
 Vous, témoins des transports dont je suis agité ,  
 N'êtes-vous point surpris de cette indignité ?  
 N'êtes-vous point confus de l'air dont l'inhumaine  
 M'a fait voir tant d'orgueil avecque tant de haine ,  
 Et ne seriés-vous pas encore plus surpris ,  
 Si j'étois insensible à de si grands mépris ?

ZABAS.

Seigneur , il est certain que jamais injustice  
 Ne sauroit égaler celle de Stratonice ,  
 Et que votre grand cœur après ce traitement  
 Ne peut faire éclater trop de ressentiment.  
 Vous n'avez dit d'abord rien qui ne lui dût plaire ;  
 C'est sans nulle raison qu'elle a tant de colere ,  
 Votre plainte est fort juste , & son cœur violent  
 A tort de s'emporter....

Taisez vous, insolent.

Stratonice a raison, & j'ai tort de m'en plaindre,  
 Otez-vous en médire où je suis sans rien craindre ?  
 Allez, lâche flâreur, apprendre à parler mieux,  
 Et gardés bien jamais de paroître à mes yeux.

*Zabas se retire.*

Ah, Timante, je sens, quoi que je puisse faire,  
 Que mon amour revient, & chasse ma colere,  
 Ou plutôt je sens bien à ce soudain retour,  
 Que ma colere même est changée en amour.  
 Qu'ai-je fait, malheureux ! ah, que je suis coupable !  
 Bien loin de respecter cette ingrante adorable,  
 J'ai suivi mon orgueil, & me suis emporté,  
 Jusques à murmurer contre sa cruauté.  
 Que dis je, murmurer ? j'ai bien eu l'assurance  
 D'aller jusqu'au dépit, & jusqu'à l'insolence,  
 Et tous mes sentimens ont bien pû se trahir  
 Jusqu'à la menacer même de la haïr.  
 Ah, souffre que je coure en l'ardeur qui m'anime ;  
 Implorer à ses pieds le pardon de mon crime.

*Il revient sur ses pas.*

Hé quoi, sans m'arrêter, sans faire aucun effort,  
 Timante m'abandonne à mon lâche transport ;  
 Et peut souffrir qu'aux pieds d'une fiere Princesse,  
 Je m'en aille étaler ma honte & ma foiblesse.

T I M A N T E.

Votre amour est si fort, qu'y vouloir résister,  
 Seigneur, c'est vous déplaire ensemble & l'augmenter.

A N T I O C H U S.

Non, non, c'est quand tu vois que ma foiblesse est grande  
 Qu'il me faut du secours, & que je t'en demande.  
 Aide-moi, cher Timante, à bannir sans retour  
 De mon ame outragée un si honteux amour,  
 Rétrace à mon esprit, pour l'igrir davantage,  
 De ce dernier mépris l'insupportable image ;  
 Fai-moi ressouvenir de toute la fierté,  
 Qu'a témoigné pour moi cette ingrante beauté ;

**STRATONICE,**  
Sur tout empêche bien que mon cœur ne l'oublie ;  
Ce cœur qui fait le brave , & dont je me défie ,  
Et qui sachant fort bien qu'elle ose le trahir ,  
Tâche de l'oublier de peur de la haïr.

**TIMANTE.**

Mais tout votre visage & s'altère & se trouble ,  
Sortés d'ici , Seigneur , votre mal y redouble.

**ANTIOCHUS.**

Fai moi fuir mon amour , allons où tu voudras ;  
Mais où peut-on aller où l'amour n'aïlle pas ?

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BARSINE, CEPHISE.

BARSINE.

**N**ON, la mort de Philon ne m'a point alarmée ;  
 En s'avouant coupable, il ne m'a point nommée ;  
 Et quand on sauroit tout, le Roi même aujourd'hui  
 Imputeroit mon crime à mon amour pour lui ;  
 Il est tems d'achever le bonheur où j'aspire,  
 Allons prendre une main qui nous donne un Empire :  
 Déjà je touche au Trône, & je me puis flater,  
 Que le degré qui reste est facile à monter.  
 Il me semble pourtant que si près d'être heureuse,  
 Mon ardeur pour régner n'est guère impetueuse,  
 Que je vais chez le Roi sans nul empressement,  
 Et que je monte au Trône un peu bien lentement.

CEPHISE.

Si proche du grand bien que le Ciel vous envoie,  
 Madame, vous montrés en effet peu de joie.

BARSINE.

D'où me pourroit venir cette indigne langueur ?  
 Seroit-ce point l'amour qui s'émeut dans mon cœur ?  
 C'est le Prince, oui, c'est lui, c'est ce fils temeraire.

Qui s'obstine en mon ame à combattre son père,  
 Et qui d'un cœur ingrat se voulant ressentir,  
 Tâche à le déchirer avant que d'en sortir.  
 Mais quelque fort qu'il soit, il faut pourtant qu'il  
 sorte.

L'ambition sur moi se trouve encor plus forte.  
 C'est le soin des grands cœurs, & véritablement  
 L'amour des cœurs oisifs n'est que l'amusement.  
 A l'hymen d'un grand Roi bornons notre espé-  
 rance;  
 Hâtons-nous d'avancer..... Mais lui-même il a-  
 vance.

SCENE II.

SELEUCUS, BARSINE,  
 CEPHISE.

SELEUCUS.

AH, Princesse!

BARSINE.

Seigneur, quel trouble vous surprend?

SELEUCUS:

Il n'en fut jamais un plus juste ni plus grand,  
 C'est un crime en ce lieu pour moi que la constance,  
 Je perds tout mon bonheur, mon unique espérance,  
 Je sens percer mon cœur, & tarir à mes yeux  
 Le plus pur de mon sang & le plus précieux.

BARSINE.

Seroit-ce bien le Prince?

SELEUCUS.

Il est trop vrai, Madame,

Ce fils qui m'est si cher est prêt à rendre l'ame,

Et plus mourant que lui, je viens par ma douleur  
Essayer d'émouvoir votre ame en sa faveur.

BARSINE.

Son mal me touche plus que je ne le puis dire.

SELEUCUS.

Il ne tiendra qu'à vous d'empêcher qu'il n'expire.

BARSINE.

Son salut est certain si je le puis causer.

SELEUCUS.

Jugés par ce récit si j'ai pu m'abuser.

Dés le premier avis envoyé par Timante,

Que le Prince tomboit dans une fièvre ardente,

Accablé de douleur, avec empressement,

J'ai passé tout ému dans son appartement.

Il étoit en foiblesse, & sa langueur mortelle

Eut touché de pitié l'ame la plus cruelle,

Et l'eussiez-vous haï, l'excès de ses malheurs

A vos yeux comme aux miens eut arraché des  
pleurs.

Je l'ai trouvé sans force, & sans marque de vie,

Son visage étoit pâle, & sa fraîcheur ternie,

Ses lèvres conservoient encor quelque couleur;

Mais par l'effort mourant d'un reste de chaleur,

Dessus sa bouche seule un dernier trait de flamme

Sembloit avoir laissé les traces de son ame.

Il étoit étendu sans aucun sentiment,

Son pouls même déjà perdoit le mouvement;

Il ne lui restoit rien de sa vigueur première,

Ses yeux, quoi qu'entr'ouverts, n'avoient plus de l'au-  
mière,

Et dans leurs feux éteints on remarquoit d'abord

L'absence de la vie & l'ombre de la mort.

De mon fils toutefois l'ame presque envolée

A semblé tout-à-coup par mes cris s'appellée,

Et la vie & le jour que j'ai sçu lui donner,

N'ont par respect, ce semble, osé l'abandonner.

Ses sens sont revenus, mais sa vue agitée,

Ne s'est sur nul objet de long-tems arrêtée,

Et pressé d'expliquer ses maux & ses desirs ;  
 Son cœur n'a répondu que par de longs soupirs ;  
 Mais qui, tous déguisés qu'ils aient essayé d'être ;  
 Pour des soupirs d'amour se sont fait reconnoître.  
 A ma vûë, emporté d'un trouble sans égal,  
 Il n'a pû me cacher que je suis son rival :  
 Son transport l'a forcé de m'avouer lui-même  
 Qu'il meurt pour me ceder la Princesse qu'il aime,  
 Qu'il la donne au devoir, mais qu'au moins son a-

mour,

Le force en l'a perdant de perdre aussi le jour.  
 Après ces mots sa fièvre a paru redoublée,  
 Je n'ai rien sçu de plus, sa raison s'est troublée ;  
 A prendre aucun repos il n'a pu consentir,  
 Et même de sa chambre il a voulu sortir.  
 Mais le peu qu'il m'a dit trop clairement s'explique ;  
 Son mal est un effet de notre amour tragique.  
 Et je viens vous presser par les nœuds les plus doux,  
 De sauver par pitié mon fils qui meurt pour vous.  
 Aussi bien Stratonicè à nos vœux est contraire ;  
 Accordés-vous au fils, ne pouvant être au pere,  
 Et lui donnant la main pour sortir du tombeau ;  
 De mon sang qui s'éteint r'animez le plus beau.  
 Si mon amour vous plaît, dans cet autre moi-même ;  
 C'est la meilleure part de mon cœur qui vous aime,  
 Et tout ce qu'en effet j'ai d'esprits aujourd'hui,  
 N'est qu'un reste de ceux qui sont passez en lui.

B A R S I N E.

Ce fils vous est si cher, qu'il ne m'est pas possible,  
 En aprenant son mal, d'y paroître insensible,  
 Ma pitié même ira, sçachant vos déplaisirs,  
 Jusqu'à sacrifier mon cœur à ses desirs,  
 Si votre amour pour moi, devant qu'on nous unisse,  
 Peut aller jusqu'à rompre avecque Stratonicè.

S E L E U C U S.

Quoi, trahir mon devoir pour conserver mon fils ?  
 Ah, n'en êtes-vous pas un assez digne prix ?

Pour racheter sa vie & paier son remede,  
 Ne m'en coûte-t-il pas assez quand je vous cede,  
 Et sans trahir ma foi pour lui sauver le jour,  
 Ne fais-je pas assez de trahir mon amour ?

B A R S I N E.

Si votre foi vous presse, afin d'y satisfaire,  
 En l'état qu'est le Prince, obtenés qu'on differe,  
 Et vous pourrés après trouver facilement  
 Un prétexte plausible à rompre entierement.  
 Si votre ame à ce choix ne se peut pas soumettre,  
 Pour le Prince, Seigneur, je ne puis rien promettre,  
 Je souffre que d'un fils vous fassiez mon époux,  
 Et lui cediez un cœur qui veut n'être qu'à vous.  
 Mais enfin mon amour plus tendre que le votre,  
 Ne sauroit vous souffrir entre les bras d'un autre,  
 Et peut bien, pour vous plaire & vous tout accorder,  
 Se résoudre à vous perdre & non à vous ceder.

S E L E U C U S.

Il faudra differer, mais cependant Princesse,  
 Montrés-vous à mon fils avec quelque tendresse,

B A R S I N E.

Je ferai mes efforts, Seigneur, pour obéir.

S E L E U C U S.

Allons.... Mais jusqu'ici quel bruit se fait ouïr,

## SCENE III.

ANTIOCHUS, SELEUCUS,  
BARSINE, POLICRATE,  
TIMANTE.

ANTIOCHUS *fuyant ceux qui le suivent,  
& se voulant tuer.*

**C**'Est trop souffrir, mourons.

SELEUCUS *lui ôtant son épée.*  
Respecte au moins ton pere,

Qui mourra de ta mort.

ANTIOCHUS.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

SELEUCUS.

Conserver de mon sang la plus belle moitié.

ANTIOCHUS.

Que vous m'êtes cruel avec votre pitié !

Pourquoi m'empêchez-vous, Seigneur, de le répandre,

Ce sang que je vous dois & que je veux vous rendre,

Ce sang impetueux que vous m'avez donné,

Qui contre mon repos est toujours mutiné ;

Ce sang qui de mon cœur s'est rendu le complice ;

Ce sang qui ne sert plus qu'à nourrir mon supplice,

Et qui par la fureur d'un amour violent,

S'est changé tout entier en un poison brûlant :

Car enfin, désormais je ne le puis plus taire,

Cet amour qui me brûle, & qui me désespère ;

Et qu'échappé des miens, sans ce que je vous doi,

J'aurois au moins forcé de mourir avec moi.

SELEUCUS

Pers, mon fils, pers enfin cette funeste envie ;  
Loin de mourir d'amour, tu dois aimer la vie.

ANTIOCHUS.

Qui, moi, mourir d'amour ? ah, ne le croiez pas,  
Ce mal pour grand qu'il soit cause peu de trépas,  
Et je ne pense point que par quelque bassesse,  
On m'ait pû soupçonner d'avoir tant de foiblesse.

SELEUCUS.

L'amour est un beau crime, & la douce langueur,  
N'est pas une foiblesse indigne d'un grand cœur.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous vous obstinez à croire encor que j'aime ?

SELEUCUS.

Vous venez à l'instant de le dire vous-même.

ANTIOCHUS.

Ah ! je n'ai donc pas sçu, Seigneur, ce que j'ai dit ;  
Pour parler sainement j'étois trop interdit,  
Mon mal m'avoit fait perdre & raison & me-  
moire.

Et quoi que j'aie dit, on ne m'en doit pas croire,

SELEUCUS.

Je sçai trop que Barsine a charmé tous vos sens.

ANTIOCHUS.

Barsine ? hé bien, Seigneur, croîs-le, j'y consens,  
Croiez que je l'adore, & que je meurs pour elle,  
Que la peur de la perdre à mon cœur est mortelle,  
Quelle cause mes maux, mes langueurs, mes en-  
nuis.

Je veux bien l'avoïer en l'état où je suis.

SELEUCUS.

Cessez d'être agité d'une crainte inutile,  
Quand le mal est connu, le remede est facile.  
Consolez-vous, je veux contenter vos desirs,  
Finir tous vos chagrins, vous combler de plai-  
sirs ;

Pour Stratonice enfin ma bonté vous dispense,

§ 4 4      **S T R A T O N I C E ,**  
De vous faire jamais la moindre violence ,  
Son cœur , loin qu'il vous aime , ose vous mépriser ,  
Et vous ne devez plus craindre de l'épouser.

**ANTIOCHUS.**

Hclas !

**S E L E U C U S.**

Vous vous plaignez ?

**ANTIOCHUS.**

C'est du mal qui me presse ;  
Mais ce n'est rien , Seigneur , & cette douleur cesse.

**S E L E U C U S.**

Je sai bien que pour vous ce n'est pas faire assez ,  
De vous faire éviter ce que vous haïssez ;  
Je vous donne de plus , par un effort extrême ,  
Bérine qui vous charme , encore que je l'aime ,  
Mon soin l'a disposée à vous rendre son choix ,  
Et mon cœur vous la cede une seconde fois.  
Jouïssés d'un bonheur qui jamais ne finisse ;  
Mais qui vous trouble encor ?

**ANTIOCHUS.**

J'apperçoi Stratonice !

**SCENE**



SCENE DERNIERE.

PHILIPPE, STRATONICE,  
SELEUCUS, ANTIOCHUS,  
BARSINE, ZENONE, CEPHISE,  
POLICRATE, TIMANTE.

PHILIPPE.

Seigneur, l'instant arrive à mon espoir si doux,  
Où l'hymen doit unir Stratonice avec vous ;  
Et chacun comme moi brûle d'impatience,  
Qu'un nœud si saint confirme une heureuse alliance.

SELEUCUS.

C'est un bien que le Prince en péril d'expirer  
Avec trop de raison m'oblige à différer.

STRATONICE.

Quoi, le Prince est si mal ?

ANTIOCHUS.

Non, Princesse inhumaine,  
Je me porte fort bien, n'en soiez point en peine.  
En vain déjà ma mort flate votre desir,  
Vous n'aurez pas si-tôt ce funeste plaisir,  
Des portes du trépas Barsine me ramene,  
Je vivrai malgré vous, & malgré votre haine,  
Je vivrai pour jouir long-tems d'un sort bien doux,  
Je vivrai pour jouir long-tems d'un sort bien doux,  
Mais enfin je vivrai pour un autre que vous.

STRATONICE.

Je vous excuse, Prince, & commence à connoître  
Que vous êtes plus mal que vous ne croiez être.  
Ce transport contre moi, sans respect, sans raison,

Tome II.

G

Marque un redoublement plus qu'une guérison ;  
Et dans ce triste état, quoi que vous puissiez faire,  
J'aurai plus de pitié pour vous que de colere.

ANTIOCHUS.

Vous croiez que je souffre ? ah, perdez cet espoir,  
Si je sens quelque peine, elle vient de vous voir :  
Mais afin que votre ame en soit mieux convaincuë,  
Pour ne souffrir plus rien je veux fuir votre vuë.

*Il parle à ceux qui lui veulent aider à marcher.*  
Non, non, ne m'aidez pas, ne prenez aucun soin,  
Aidé de mon dépit je n'en ai pas besoin.

Je vais,...

*Il tombe aux pieds de Stratonice.*

STRATONICE.

Vous tombés, Prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, superbe Princesse,  
Oui je tombe à vos pieds, & cede à ma foiblesse ;  
Mais croiez que du moins cette indigne langueur,  
M'a mis en cet état sans l'aveu de mon cœur.

STRATONICE.

Prince, je le veux croire, & pour toute vengeance  
Vous épargner le soin d'éviter ma presence.  
Je voi qu'elle vous nuit, & les cœurs genereux  
Ne prennent pas plaisir de nuire aux malheureux.

*Elle veut se retirer.*

ANTIOCHUS.

Helas ! qu'elle revienne, elle emporte mon ame ;  
Je n'en puis plus, Timante.

*Il tombe en foiblesse.*

SELEUCUS.

Ah ! revenez, Madame,  
Si vous vous éloignez, mon fils s'en va mourir,  
Par pitié de mes pleurs, venez le secourir ;  
Voiez de quel succès mon attente est suivie,  
Déjà votre retour a rapellé sa vie.

ANTIOCHUS.

Ah ! qu'il est malaisé de pouvoir un seul jour

Déguiser sans mourir un violent amour !  
 Que mes maux vangent bien l'ingrate qui me touche ?  
 Que mon cœur est puni de l'orgueil de ma bouche ,  
 Et qu'alors que l'on veut cacher des feux ardents ,  
 Les feintes du dehors coûtent cher au-dedans !  
 Hélas ! que j'ai souffert un rigoureux supplice ,  
 Pour ne pas avouer que j'aime Stratonice !

STRATONICE.

Quoi , Seigneur , vous m'aimez ?

ANTIOCHUS.

Quoi , je suis entendu ,  
 Et ce nouveau tourment m'étoit encore dû ?  
 Hé bien donc , il est vrai , je vous aime , inhumaines  
 Contentés votre orgueil , contentés votre haine ,  
 Triomphés de mon cœur que vous avez séduit ,  
 Triomphés de la honte où vous m'avez réduit .  
 Jouissez à longs traits de la douceur funeste ,  
 De voir souffrir l'objet que votre cœur déteste ;  
 Goûtez votre vengeance , & pour la sentir mieux ,  
 Songez que mon tourment est un coup de vos yeux :  
 Si ce n'est pas assez , s'il faut ma vie entière ,  
 Ne vous ennuiez pas , vous n'attendrez plus guere ,  
 Et je sens que mon cœur avec vos yeux d'accord ,  
 Vous va donner bien-tôt le plaisir de ma mort .  
 Dans mes derniers soupirs trouvés au moins des char-  
 mes.

Mais qu'aperçois-je ? ô Dieux , vous répandez des  
 larmes !

Princesse , est-ce pitié dont vos sens sont émus ?

STRATONICE.

Ce ne peut être moins , & c'est peut-être plus .

ANTIOCHUS.

Si vous me dites vrai , que ma mort est heureuse !  
 Quoi , grace à mes malheurs , Princesse genereuse ,  
 Je ne suis plus hai de ce cœur irrité ?

STRATONICE.

Il n'est pas même seur que vous l'aiez été .  
 Je sai que jusqu'ici j'ai fait tout mon possible

Pour vous paroître fiere, inhumaine, insensible,  
 Et qu'il ne m'est jamais rien échapé pour vous,  
 Que des marques d'orgueil, de haine, & de couroux,  
 Mais Prince, vous savez, par votre experience,  
 Qu'on se trompe souvent à croire l'apparence,  
 Et venez fraîchement d'éprouver en ce jour,  
 Que ce qui semble haine, est quelquefois amour.

ANTIOCHUS.

Que par ces mors charmans ma mort est adoucie !

STRATONICE.

Et qui vous presse encor d'abandonner la vie ?  
 Vous n'êtes point haï.

ANTIOCHUS.

Cet aveu m'est bien doux,  
 Mais, Princesse, le Roi doit être votre époux ;  
 Si je ne vis pour vous, je ne fauois plus vivre,  
 La Foi de nos Traitez à mon pere vous livre,  
 Et quoi qu'en ma faveur je vous voie attendre,  
 Je vous aime, & vous pers, c'est assez pour mourir :  
 Tout est perdu pour moi si je pers ce que j'aime.

STRATONICE.

Ah ! Prince, je voudrois dépendre de moi-même ;  
 Mais remise au pouvoir de mon Oncle aujourd'hui,  
 Je ne puis être à vous qu'en m'obtenant de lui.

PHILIPPE.

Ne soiez point flaté d'une esperance vaine,  
 Stratonice est venuë ici pour être Reine,  
 Prince, au Roi de Syrie, elle a promis sa foi,  
 Vous l'aimez, je vous plains, mais vous n'êtes pas Roi ;  
 Si vous étiez au rang où l'on voit votre pere,  
 Mon ordre à vos desirs ne seroit pas contraire ;  
 Vous avez des vertus, vous avez des apas,  
 Mais il lui faut un Sceptre, & vous n'en avez pas.

SELEUCUS.

Non, vous vivrez, mon fils, & vous vivrez pour elle,  
 Je prétends couronner une flamme si belle,  
 Et puisqu'il faut regner pour être son époux,  
 Mon Sceptre ne m'est pas si précieux que vous.

BARSINE.

Quoi, Seigneur, lui ceder la puissance suprême ?

SELEUCUS.

Oui, j'estime mon fils plus que mon Diadème,  
La Nature m'engage, au mépris de mon rang,  
A dépouiller mon front pour conserver mon sang,  
Et la peine où je suis doit être plus légère,  
A cesser d'être Roi, qu'à cesser d'être père.

BARSINE.

De grâce, encor un coup, Seigneur, considérez.

SELEUCUS.

La Nature l'emporte, & ses droits sont sacrés ;  
Mon fils entre au tombeau, s'il ne monte à l'Empire ;  
Et pour me rendre heureux, votre cœur peut suffire.  
Mais, Dieux ! quelle froideur témoignez-vous pour  
moi ?

BARSINE.

Seigneur, pour dire tout, je suis fille de Roi.  
Il me seroit honteux de vivre ici sujette,  
Si vous quittez le Sceptre, agréez ma retraite ;  
Mon Oncle regne encor à Pergame aujourd'hui,  
Et je vai maintenant retourner près de lui.

SELEUCUS.

Allez, ingrate, allez, je pers en fin ma flamme.  
Rien ne vous retient plus, vous sortez de mon ame ;  
Je dédaigne aisément qui m'ose dédaigner,  
Et ne veux point d'un cœur, qui n'aime qu'à regner.

ANTIOCHUS.

Pour conserver ma vie au desespoir offerte,  
Il vous en coûte trop, souffrez plutôt ma perte.

SELEUCUS.

Rien ne me coûte trop pour vous sauver le jour ;  
Regnez, & possédez l'objet de votre amour :  
Mais mon consentement ne vous doit pas suffire.

PHILIPPE.

Puisqu'il regne, Seigneur, je suis prêt d'y souscrire,  
Faites que Stratouice approuve aussi ses feux.

STRATONICE.

Puisqu'il a votre aveu, le mien n'est pas douteux.

G 3

150      STRATONICE, &c.  
                 ANTIUCHUS.

Que ces mots sont puissants, adorable Princesse !  
Par ce charmant aveu déjà tout mon mal cesse ;  
Je ressens tout-à-coup ma santé de retour ,  
Et ne puis plus mourir que de joie & d'amour.

                 SELEUCUS.

De son mal en effet aucun signe ne reste ,  
Allons en rendre grâce à la bonté Celeste ,  
Et par des nœuds sacrez qui confirment la paix ,  
Venez tous deux au Temple être unis pour jamais.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



Les Coups  
DE L'AMOUR  
et de la  
FORTUNE.  
*Tragi-Comedie.*

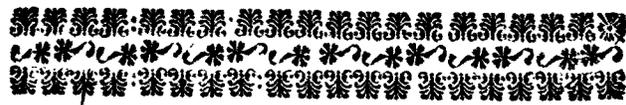
1788

L E S  
C O U P S  
D E  
L A M O U R  
E T D E L A  
F O R T U N E.  
T R A G I - C O M E D I E

D E  
M R . Q U I N A U L T .

Représentée en 1657.

G 4<sup>e</sup>



## A C T E U R S.

ROGER , *Parent d'Aurore.*

GUSMAN , *Ecuier de Roger.*

STELLE , *Sœur d'Aurore.*

LE COMTE D'URGEL.

AUORE , *Comtesse de Barcelonne.*

LOTHAIRE , *Comte de Roussillon.*

DIANE , *Sœur de Roger.*

LAZARILLE , *Ecuier de Lothaire,*

ELVIRE , *Suivante d'Aurore.*

CARLOS , *Soldat de l'Armée d'Au-  
rore.*

S U I T E.

*La Scene est à Barcelonne.*



L E S  
C O U P S  
D E  
L' A M O U R ,  
E T D E L A  
F O R T U N E .

A C T E I .  
S C E N E P R E M I E R E .

G U S M A N , R O G E R .

G U S M A N .

**A** H ! Seigneur , par quel sort vous trouvai-je  
en ces lieux ?

R O G E R .

Ah ! Gusman , quel destin te presente à mes yeux ?

G U S M A N .

J'allois dans la Castille , & ma course étoit vaine ,  
Que vous m'épargnez bien des pas & de la peine !  
Je partoïs pour vous joindre où je vous ai laissé ,

G 5

154. *Les Coups de l'Amour,*  
Et mon voiage est fait plûrôt que commencé.

ROGER.

Depuis que je t'attends six Lunes sont passées.

GUSMAN.

Si j'ai failli, Seigneur, mes fautes sont forcées,  
J'étois dans Barcelonne en état de partir,  
Quand par mer & par terre on la fit investir,  
Et dans ce jour marqué, pour une Conférence,  
J'allois prendre la poste & faire diligence.

ROGER.

Hé bien, en quel état est Diane ma sœur.

GUSMAN.

Près la Princesse Aurore elle est dans la faveur :  
J'ai pour vous de sa part une Lettre importante,  
Qui vous promet des biens qui passent votre attente.

ROGER *lit.*

Mon Frere, tout l'Etat se trouve desolé,  
L'injustice y fait voir l'innocence affligée ;  
Par les Troupes de Stelle, Aurore est assiégee ;  
Venez la soutenir dans son Trône ébranlé.

C'est elle à qui le Sceptre appartient justement,  
Vous sortez de son sang, vous la devez défendre :  
Partez, & quelque Emploi que vous puissiez pré-  
tendre,

Il ne vous coûtera qu'un souhait seulement.  
Diane.

GUSMAN.

Voulez-vous occasion plus belle ?

ROGER.

Tu m'apportes sans doute une bonne nouvelle ;  
Je suis comblé de joie, & beni ton abord.

GUSMAN.

J'apporte un autre avis qui vous déplaira fort.

ROGER.

Quoi, quel avis ?

GUSMAN.

Tenez pour maxime assurée ;  
C'est la plus grande joie a le moins de durée.

ROGER.

Que fais-tu ?

GUSMAN.

Que qui suit la Fortune & l'Amour  
Gagne, perd, rit, & pleure, au moins six fois par  
jour.

ROGER.

Dis-moi tout promptement, ta morale me choque.

GUSMAN.

Sachez que Leonor de votre amour se moque,  
Qu'avec elle Dom Juan doit être marié,  
Et qu'il vous coupe enfin l'herbe dessous le pié.

ROGER.

Il faut s'en consoler.

GUSMAN.

Qui vous a fait si sage ?

ROGER.

Depuis six mois entiers je sai qu'elle est volage,  
J'appris de Dom Bernard qui vient chercher em-  
ploi,  
Son amour pour Dom Juan, & ses mépris pour  
moi,

Et laissant lors agir mon dépit & l'absence,  
Mon changement de prés suivit son inconstance.

GUSMAN.

Tant mieux, je n'aurai plus de Poulers à porter,  
Perdre beaucoup d'amour, c'est beaucoup profiter.

ROGER.

La Fortune, Gusman, ne m'est pas si propice,  
En sortant d'un malheur j'entre en un précipice,  
Une Beauté nouvelle a troublé ma raison;  
Et l'Amour seulement m'a changé de prison.

GUSMAN.

Quoi, depuis mon départ ?

ROGER.

Dans un combat tragique  
Des troupes de Castille & de celles d'Afrique,  
Le Prince d'Aragon s'étant trop avancé,

G G

Se trouvoit sans secours , & se sentoit blessé ,  
 Lors qu'avec quelques gens dont j'avois la conduite :  
 A ceux qui le pressoient je fis prendre la fuite ;  
 Mais dans ma Tente à peine étoit-il arrivé ,  
 Que je le vis mourir après l'avoir sauvé ;  
 Et qu'au point d'expirer d'une voix demi-morte ,  
 Me donnant ce Portrait , il parla de la sorte ,  
 N'aiez après ma mort rien à me reprocher ,  
 Recevez de mes mains ce que j'ai de plus cher  
 De l'Objet que je sers , c'est la charmante Idole :  
 A ces maux trois soupirs couperent sa parole ,  
 Et me firent douter en ce dernier effort  
 Qui terminoit sa vie ou l'amour ou la mort ;  
 Ainsi vint dans mes mains cette image fatale ,  
 Et dès que j'observai les charmes qu'elle étale ,  
 Tous les feux dont ce Prince avoit senti l'ardeur ,  
 Abandonnant son ame entrèrent dans mon cœur .

G U S M A N ;

Votre amour , si j'osois dire ce que je pense ,  
 Avecque la folie a grande ressemblance .  
 Quoi , des traits qu'un Pinceau vous a sçu figurer  
 Vous causent des langueurs , & vous font soupirer  
 Et quelque peu d'émail de couleur & de gomme  
 Font un si grand desordre au cœur d'un si grand ho-  
 me ?

Quand on perd la raison l'on a vos sentimens :  
 Voilà ce que vous sert d'avoir lû des Romans .

ROGER .

Bien qu'à ce beau Portrait j'adresse mon hommage-  
 Ce n'est pas ce que j'aime , il n'en est que l'image ,  
 J'aime un autre chef-d'œuvre , & je suis enchanté ,  
 Del'objet qu'en ces traits l'art a représenté ,  
 Juge si sa beauté merite qu'on l'adore .

G U S M A N .

Je reconnois les traits de la Princesse Aurore .

ROGER .

Me doi-je pas aimer un objet si charmant ?

G U S M A N.

Mais vous ne l'avez vû qu'en portrait seulement ,  
La Princesse au berceau fut portée en Espagne ,  
Lors qu'on la rapella nous étions en campagne ,  
Et depuis quinze mois qu'on la void de retour ,  
L'on ne vous a point vû paroître en cette Cour.

R O G E R.

L'Amour surprend nos cœurs , & sçait plus d'une  
voie

Pour y porter ses feux & troubler notre joie ,  
Aurore a tous les droits comme tous les appas ,  
Des Dieux que l'on adore & que l'on ne void pas :  
Je sçai qu'elle est aimable , & mon ame charmée :  
Ainsi que sa peinture en croit la Renommée ,  
Cette prompte Couriere avecque soin m'aprit  
Les charmes de son ame & ceux de son esprit ,  
Quand les visibles traits dont le Ciel l'a pourvue :  
Dans ce portrait fatal s'offrirent à ma vue ;  
Et ce fut lors qu'Amour , ce Maître si sçayant ,  
En forma dans mon cœur un portrait tout vivant.  
Juge dans son parti , combien je m'interesse ,  
Elle est ma Souveraine, & de plus ma Maîtresse ;  
Je suis à la servir engagé doublement ,  
Et comme son Sujet , & comme son Amant.

G U S M A N.

Mais comme bon Sujet , & comme Amant fidele  
Vous deviez moins tarder à vous rendre auprès d'elle.

R O G E R.

Je n'ai pas dû partir qu'il ne me fut permis  
D'abandonner l'emploi que l'on m'avoit commis.  
Enfin j'arrivai hier sans me faire connoître ,  
Pour servir au repos des lieux qui m'ont vû naître ,

Et dedans Barcelonne et fin j'allois entrer ,  
Alois que le hazard nous a fait rencontrer.

G U S M A N.

Vous venez justement quand la guerre s'acheve ;  
Enfin sachez.

R O G E R.

Je sai que tu peux bien savoir  
Qu'en ce lieu les deux Sœurs se doivent entrevoir ?  
Que la Paix ou la Guerre y doit être concluë ;  
Mais Stelle vient ; dans peu nous en saurons l'issuë.

\*\*\*

## S C E N E II.

STELLE , LE COMTE , ROGER ,  
G U S M A N.

S T E L L E.

J'E connoi ma Sœur, Comte, & n'attends point d'ac-  
cord :

Il faudra que la guerre explique notre sort,  
Je ne puis lui céder le rang de Souveraine,  
Et pour vivre sujette elle a l'ame trop vaine ;  
Mais avant qu'en venir aux derniers démêlez,  
Je consens à la voir, puisque vous le voulez.

L E C O M T E.

Je n'abuserai plus de votre confiance,  
Si la Paix n'est concluë en cette Conference,  
Nous l'obtiendrons par force, & tous les miens sont  
prêts

Dé périr avec moi suivant vos intérêts.

S T E L L E.

Vos soins n'obligent pas une Princesse ingrâte.

L E C O M T E.

Le seul bien de vous plaire est l'espoir qui me flâte ;  
Vous avoir pu servir, c'est avoir combattu

Pour la même Justice, & la même Vertu,  
Votre seule beauté dont j'adore l'Empire,  
Peut prétendre à regner sur tout ce qui respire;  
Et de tout l'Univers auroit le premier rang,  
S'il pouvoit s'acheter au prix de tout mon sang.

STELLE.

Formez d'autres souhaits, il n'est point de Couronne

Que je n'aime toujours moins que votre personne,

Et si notre parti demeuroid le vainqueur,  
Vous auriez une Place au Trône & dans mon cœur:

Mais Aurore s'approche & ce bruit m'en assure,  
Voyons si le succès suivra ma conjecture.

ROGER.

Gusman, que j'ai de trouble en voiant tant d'apais!

GUSMAN.

Pais qu'ils vous font du mal ne les regardez pas.

ROGER.

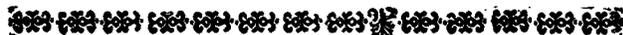
Ce mal me semble doux, j'aime la violence.

GUSMAN.

Ah! vous extravaguez.

ROGER.

Observe le silence.



## S C E N E I I I.

AURORE, LOTHAIRE, STELLE, LE  
COMTE, ROGER, GUSMAN.

AURORE.

**M**A sœur, pour notre accord nos communs  
Députez  
Déjà sans aucun fruit ont fait plusieurs Traitez,  
Je sçai quelque pouvoir qu'une Princesse donne,  
Que son meilleur Agent peut moins que sa per-  
sonne,  
Et j'ai cru qu'il falloit en ces lieux nous trou-  
ver,  
Soit pour rompre l'accord ou soit pour l'achever.  
Je ne cellerai pas d'une adresse inutile  
Que j'ai beaucoup d'horreur pour la guerre ci-  
vile,  
Je ne puis sans remors voir pour nous dés-unis  
Le Frere, le Germain, & le Pere & le fils:  
Et le Sceptre en ma main affermi par les Armes  
Ne peut couter du sang sans me coûter des lar-  
mes:  
Essayons d'étouffer notre division,  
Ecoutons la justice & non l'ambition.  
Essaians des grandeurs par le sang affermies,  
Commençons d'être Sœurs, cessons d'être enne-  
mies.

STELLE.

Je souhaite, ma Sœur, ce que vous souhaitez,

Pour moi comme pour vous la Paix a des beautez ;  
Ce fut avec regret que j'entrepris la guerre  
Contre ma propre Sœur , & dans ma propre terre ,  
Et ce sera toujours avec ravissement  
Qu'on me verra signer notre accommodement ;  
Cet Etat m'appartient par droit hereditaire,  
Vous sçavez les amours du Comte notre Pere :  
Notre mete commune aiant sçu l'embrasser ,  
Ils s'aimèrent long-temps avant que s'épouser ;  
Et chacune de nous sçait bien qu'elle fut née,  
Vous pendant leurs Amours , moi depuis l'Himénée ;  
Ainsi , grace au destin des choses d'ici bas ,  
Je me vois legitime & vous ne l'êtes pas ;  
Et vous sçavez qu'enfin nos Loix & nos maximes  
Donnent tout l'heritage aux enfans legitimes ;  
Cependant comme Sœur , je sçai ce que je dois  
De la seule amitié je veux suivre la Loi ,  
Et bien que tout l'Etat doive être mon partage ,  
Je vous offre la Paix avec un appanage.

## A U R O R E.

Cette offre est trop injuste , & je puis me vanter  
Que j'ai droit de la faire & non de l'accepter ,  
Le titre du feu Comte appartient à l'Ainée  
De votre Mere propre avant vous je fus née :  
Et l'Hymen succedant à leurs feux clandestins  
Autorisa nos droits & jugea nos destins :  
Vous condamnés à tort l'Auguste Marguerite  
De qui toute l'Europe admira le mérite ,  
Et lui devant le jour avez-vous bien l'orgueil  
D'attaquer sa vertu jusques dans le Cercueil ?  
J'étois encor à naître alors que notre mere ,  
Reçut secrettement la Foy de notre Pere ;  
Et puisque sur la Foi l'Hymen se doit fonder ,  
Je r'acquis legitime & dois lui succeder.  
Vous sçavez que ce Prince avoit encor à peine  
Reçû le dernier coup de la Parque inhumaine,  
Que les Grands du païs de sa perte troublés  
Furent incontinent au Palais assemblés.

Là chacun de nos droits eut connoissance entière ;  
 Chacun du Prince mort me nomma l'héritière,  
 Condamna votre brigue & vous dût enseigner  
 Que je suis votre Aînée, & que je dois regner :  
 Mais bien que vous sçachiez que malgré l'artifice  
 J'ai toute l'équité, vous toute l'injustice,  
 Que par mes mains le Sceptre a droit d'être octupé,  
 Que s'il étoit à vous il seroit usurpé ;  
 Et qu'enfin je ne puis vous souffrir qu'avec honte,  
 Sur un Trône où nos loix ordonnent que je te monte ;  
 Quelque juste que soit ce point d'honneur fatal,  
 Je l'immole au repos de mon païs natal.  
 Je veux par ma tendresse étouffer votre haine,  
 Et vous traiter en Sœur, & non en Souveraine.  
 Mon amitié s'accorde à ne plus contester  
 Ce que mon droit d'aînesse a lieu de vous ôter.  
 Enfin suivant les loix que le sang nous inspire  
 Unissons nos Esprits, & partageons l'Empire.

ROGER.

Gusman, peut-on former de plus justes souhaits ?

GUSMAN.

Pouviez-vous mieux venir pour voir faire la Paix ?

STELLE.

J'admire votre adresse & bien plus votre audace,  
 Vous parlez d'un partage ainsi que d'une grace ;  
 Il semble que ce soit seulement par pitié  
 Que de mon propre Etat vous m'offrez la moitié,  
 Je suis de ce païs legitime Princesse,  
 Il m'est indifferant que votre haine cesse.  
 Votre amitié m'outrage, & je n'y prétens rien,  
 Puis qu'elle doit coûter la moitié de mon bien,  
 Je prétens disposer de tout mon héritage.  
 On brise une Couronne alors qu'on la partage,  
 Le Trône en me portant a le poids qu'il lui faut,  
 Et s'il vous soutenoit il tomberoit bien-tôt,  
 Ainsi que mon bon droit votre injustice éclate  
 Dans cet injuste Arrêt dont votre orgueil se flate,  
 Votre puissante brigue & vos riches présens

Des Juges assemblez firent vos partisans :  
Et j'aurois obtenu les mêmes avantages ,  
Si j'a vois lâchement mandié leurs suffrages.

A U R O R E.

Vous accusez à tort des Juges innocens ,  
Mes legitimes droits furent mes Partisans ,  
Et si leur jugement vous a peu satisfaite,  
Accusez-en le Ciel qui vous fit ma Cadete.

S T E L L E

Le Peuple à qui le Ciel a concédé les droits  
D'interpreter les Dieux & de créer les Rois ,  
Par ses émotions a bien dû vous apprendre  
Qu'il revoque l'Arrêt que vous avez fait rendre.  
Que votre soin ne sert qu'à vous faire haïr ,  
Et que ce n'est qu'à moi que l'on doit obéïr.

A U R O R E.

Sçachez que si le Peuple à mon regne s'oppose ,  
Ses mouvemens font voir l'équité de ma cause :  
C'est un monstre privé de tout discernement ,  
Qui cherche le desordre avec aveuglement ,  
Et qui s'émeut touï jours , tant son audace est grande ;  
Contre les Souverains dont il faut qu'il dépende ;  
Mais enfin son courroux ne doit pas m'alarmer ,  
Avec un seul regard je puis le desarmer.

S T E L L E.

Dans votre injuste orgueil soyez moins obstinée :  
La Couronne jamais ne vous fut destinée :  
Mon Pere , ainsi qu'un fruit d'une honteuse amour ;  
Dès vos plus tendres ans vous bannit de la Cour ,  
Et comme son opprobre & non comme sa fille  
Vous fit secretement élever en Castille ,  
Vous le sçavez , ma Sœur , & m'osez disputer  
Ce país dont la loi vous doit desheriter ,  
Et qui par un instinct que le Ciel lui suggere ,  
Ne vous peut regarder que comme une Etrangere.

A U R O R E.

Ce país m'a vû naître & me doit regarder  
Comme celle au jourd'hui qui lui doit commander

Qui sçaura que je fus en Castille élevée,  
 Sçaura que pour le Trône on m'avoit réservée,  
 C'est-là que l'on peut voir sur un Trône brillant  
 Ce que la Politique a de plus excellent ;  
 C'est-là qu'avec la plume on force des murailles,  
 Que dans un cabinet on gagne des Batailles,  
 Et c'est là qu'on eut soin de me faire enseigner  
 Des secrets pour vous vaincre & l'art de bien regner ;

STELLE.

Chez cette nation qui se croit indomptable,  
 Vous n'avez rien acquis qu'un faste insupportable,  
 Si vous pouviés regner en ces lieux justement.  
 Mon Pere l'eût marqué dedans son Testament.

AURORE.

S'il eut jugé qu'un jour vous m'eussiez traversée,  
 Il eût mieux expliqué sa dernière pensée ;  
 Mon droit sur la Couronne est si juste & si clair  
 Qu'il n'a pas crû devoir seulement en parler,  
 Et l'Arrêt survenu vous doit faire connaître  
 Que c'est pour m'obéir que le Ciel vous fit naître ;

STELLE

De cet Arrêt le sort me pourra consoler,  
 Ma main à mon épée en vraye end appeller,  
 Nous sçaurons qui de nous doit regir cette terre,  
 Et nos Juges seront la Fortune & la Guerre.

AURORE.

Par ces Juges souvert contre toute équité,  
 Le parti le plus juste est le plus mal traité ;  
 Mais quoi qu'en ce dessein votre espoir se propose,  
 Vous devés craindre encor de perdre votre cause :  
 Pour vous chasser d'ici je ne manquerai pas  
 De fidelles Sujets ni de braves Soldats ;  
 J'engage en mon parti des Princes redoutables,  
 Et je trouve des Rois qui me sont favorables.

STELLE.

N'avez-vous souhaité de me voir en ces lieux,  
 Que pour faire éclater votre audace à mes yeux ?  
 Loïn d'attendre de vous cet orgueil qui m'étonne,

J'ai crû venir ici reprendre ma Couronne,  
Je prétens regner seule & regler votre sort,  
Si vous n'y consentez ne parlons plus d'accord.

A U R O R E.

Hé bien, je vous declare une Guerre mortelle,  
Je sçaurai vous punir, Sœur ingrata & rebelle.

LE COMTE D'URGEL.

Vous concevez, Madame, un espoir bien hautain,  
Le succès de la Guerre est toujours incertain,  
E: lors qu'on est réduit à garder une place,  
Il n'est pas temps d'user d'orgueil & de menace;  
C'est à Stelle à present que l'espoir est permis  
De ne voir plus la peur qu'entre ses Ennemis;  
Je suis Prince, Madame, & je porte une épée  
Qui peut lui redonner sa Couronne usurpée.

LOTHAIRE.

Pour un Comte d'Urgel vous parlez un peu haut  
Vous fûtes repoussé dans le dernier assaut,  
E: l'on pourra forcer votre valeur extrême  
A s'exercer bien-tôt dans votre Païs même.

S T E L L E.

Comte de Roussillon, aurez-vous ce pouvoir ?

A U R O R E.

Un jour à vos dépens vous le pourrez sçavoir.

G U S M A N.

Ma foi, nous nous battons.

R O G E R.

Coulons-nous dans la presse

Pour entrer dans la Ville avecque la Princesse.

S T E L L E.

Il faut nous separer pour conclure la paix,  
Je vous irai trouver jusqu'en votre Palais.

A U R O R E.

Je viendrai vous revoir.

S T E L L E.

Vous n'avez qu'à m'attendre.

A U R O R E.

Songez à décamper.

STELLE.

Songés à vous défendre.

LE COMTE.

Nous nous verrons, Lothaire.

LOTHAIRE.

Oui, pour votre malheur,

STELLE.

Craignés notre pouvoir.

AURORE.

Craignés notre valeur,

STELLE.

Je puis vaincre aisément.

AURORE.

Tremblés, tremblés encore,

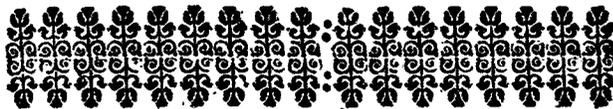
*Le parti de Stelle.*

Vive Stelle, Soldats.

*Le parti d'Aurore.*

Vive plutôt Aurore.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

AURORE, DIANE.

AURORE.

**D**iane, c'en est fait, il faut vaincre ou perir,  
Ce n'est plus qu'à la force où je dois re-  
courir:

J'ai pris mille chevaux, & Lothaire s'apprete  
Pour les faire sortir & combattre à leur tête.

DIANE.

Lothaire peut beaucoup, il vous aime & vous  
plaint,

Vos malheurs & vos yeux l'ont doublement atteint,  
Et c'est un grand secours qu'un Prince magnanime  
Quand la pitié le touche & quand l'amour l'ani-  
me.

Si j'ose toutefois vous parler librement,  
Vous le traitez, Madame, un peu bien froide-  
ment,

Depuis que sa valeur à vous servir s'emploie  
J'ai bien vû que ces soins vous donnent peu de  
joie,

Et qu'un Astre contraire à son affection  
Dans votre ame pour lui jette l'aversiõn.

## A U R O R E.

Ma Cousine , entre nous je le dirai sans peine ,  
 D'une autre passion mon ame est toute pleine ,  
 Lothaire vient trop tard , ses soins sont superflus ,  
 On ne peut disposer de ce que l'on n'a plus ,  
 Et l'Amour plus souvent de nos cœurs prend nais-  
 sance

Par inclination que par reconnoissance.  
 Tu sçais bien qu'à Madrid dans un âge charmant  
 Le Prince d'Aragon fut mon premier Amant ,  
 Et je t'ai confessé que cette même flâme  
 Qu'il prit dedans mes yeux , retourna dans mon  
 Ame

Je me trouvai sensible & reçus à mon tour  
 Cette langueur qui plaît & qu'on appelle Amour.

## D I A N E.

Ce Prince est mort enfin , & sa mort vous convie  
 D'éteindre votre flâme aussi-bien que sa vie ,  
 Laissez , laissez en paix le dépôt d'un cercueil ,  
 Six mois pour un Amant sont un assez long  
 deuil :

Sur ce qui n'est plus rien que pouvez-vous préten-  
 dre ,  
 Voulez-vous conserver des feux pour de la cen-  
 dre ?

## A U R O R E.

Je sçai son aventure , & je n'ignore pas  
 Qu'en un combat funeste il reçût le trépas :  
 Mais quand pour ses malheurs mes yeux versent des  
 larmes

L'Amour veut que mon Cœur brûle encor pour ses  
 charmes.

Deux mois après sa mort dans un jour assez beau ,  
 Où nous fûmes baigner au bord d'un clair ruisseau.  
 Je trouvai ce Portrait dont la chere imposture ,  
 Sembloit du Prince mort exprimer la peinture ,

Et

Et rencontrant des traits qui m'avoient pû charmer,

L'image de ce Prince eut droit de m'enflamer,  
Mais admire, Diane, en quelle erreur étrange,  
De mon cruel destin le caprice me range;  
Depuis que dans mes mains ce Portrait est venu,  
Cet Objet qui m'est cher, n'a pu m'être connu,  
Et tout ce qui me flate, est qu'en cette occurrence  
D'un Prince que j'aimois, j'aime la ressemblance.  
Enfin voilà le charme où mon cœur s'est rendu.

DIANE regardant le portrait.

Je connois ce Portrait.

AURORE.

O Dicux!

DIANE.

Je l'ai perdu.

AURORE.

Toi, Diane?

DIANE.

Oui, Madame, & ce fut, ce me semble,  
Un jour qui fut choisi pour nous baigner ensemble.  
Je puis vous éclaircir touchant l'original;  
Votre Empire, Madame, est son païs natal:  
L'éclat de sa naissance & de ses destinées  
Peut donner jalousie aux testes Couronnées.  
Il est fameux, & brave, autant qu'il est charmant.  
C'est un homme admirable.

AURORE.

Enfin c'est ton Amant,

Et par une aventure imprévuë & fatale  
Pour Confidente ici j'aurai pris ma Rivale.  
Tu vantes sa conquête, & je dois présumer  
Que tu l'estime trop pour ne la pas aimer.

DIANE.

De cet homme en effet la personne m'est chere.

AURORE.

Mais quel est-il enfin?

D I A N E.

Madame, c'est mon Frere,

A U R O R E.

Ton Frere ! dis-tu vrai , me voudrois-tu flâter ?

D I A N E.

Ce Portrait est de lui , vous n'en pouvez douter.

Je l'avois pour le rendre avec un peu d'adresse

Aux mains de Leonor autrefois la Maîtresse.

Mais j'en perdîs l'envie aiant vû clairement

Qu'elle avoit partagé les feux d'un autre Amant ;

Et que mon Frere après cette atteinte imprévue ,

Etoit loin de son cœur autant que de sa vue.

A U R O R E.

Mais l'aime-t-il encor ?

D I A N E.

Je n'en ai rien appris ,

Il perdrait son amour , s'il sçavoit ses mépris.

Il avoit pris déjà quelque emploi dans la guerre ,

Quand vous vintes revoir votre natale Terre ;

Et depuis n'étant point revenu dans ces lieux ,

Il n'a pas eu l'honneur de paroître à vos yeux.

A U R O R E.

En quel lieu peut-il être ?

D I A N E.

Il est près de Seville ,

Qui commande un grand Corps des troupes de Castille.

A U R O R E.

Auprès de nous , Diane , il faut le rappeler ,

Je brûle de le voir , mais qui vient nous troubler ?

SCENE II.

ELVIRE, DIANE, AURORE,  
ROGER, GUSMAN.

ELVIRE.

Dom Roger de Moncade à la porte nous presse,  
De l'admettre à baiser les mains de votre Al-  
tesse.

DIANE.

Mon Frere ?

AURORE.

Quel bonheur ! qu'il entre promptement.  
L'émotion se joint à mon ravissement.  
Il vient, à son abord mon trouble renouvelle :  
Qu'il est bien fait, Diane !

ROGER.

Ah ! Gusman, qu'elle est belle ;  
Madame, avec respect je viens vous présenter  
Un bras qui pour vous plaire osera tout tenter,  
Et qui, si vous souffrez de vous en voir servir,  
Pour servir votre Etat, négligera ma vie.  
Je dois rougir, Madame, en tenant ce discours :  
Ce que je vous présente est un foible secours ;  
Si j'étois Souverain j'aurois l'ame charmée,  
De vous offrir mon bras en teste d'une armée,  
Bien qu'à mes sentimens mes destins soient meilleurs  
De prendre ici des loix que d'en donner ailleurs.

AURORE.

Soiez le bien venu, Guerrier incomparable,  
Dont j'ai tant souhaité le retour favorable ;  
J'ai du plaisir de voir mes souhaits exaucez,

Fi 2

Plus que je ne puis dire , & que vous ne pensez.  
 Vous dissipez ma crainte , en prenant ma querelle.

ROGER.

Je ne fais le devoir que d'un sujet fidele.

AURORE.

Vous forcez de mon sang , & je sçai vos exploits ,  
 Des Sujets tels que vous peuvent devenir Rois.  
 Mais faites-nous savoir toutes vos Aventures :  
 Nous en avons reçu des nouvelles mal sûres :  
 Sur tout n'oubliez rien depuis votre départ ;  
 Je suis votre parente , & j'y dois prendre part.

ROGER.

Je résiste à l'honneur qu'il vous plaît de me faire ,  
 Si j'osois obéir je pourrois vous déplaire ,  
 De vous rien déguiser c'est mal faire ma Cour.  
 Pour parler de ma vie il faut parler d'amour ;  
 Et vouloir à vos yeux étaler ma foiblesse ,  
 C'est perdre le respect qu'on doit à votre Altesse.

AURORE à Diane.

Il aime Leonor.

DIANE.

Il la devoit haïr.

AURORE à Roger.

C'est me bien respecter que me bien obéir.  
 Est-ce un illustre Objet qui cause vos allarmes ?  
 Faites-nous par avance un recit de ses charmes.

ROGER.

Amour , en ma faveur daigne lui réveler  
 Que c'est de ses appas que je vai lui parler.  
 J'adore une Beauté si charmante & si rare ,  
 Qu'en ses moindres attraits mon jugement s'égare.  
 On connoit à son air doux & majestueux ,  
 Que sans doute elle sort , ou des Rois , ou des  
 Dieux.

Son port seul doit ravir , jamais Reine Amazone  
 Avecque tant d'éclat n'a paru sur le Trône ;  
 Sa taille est admirable , & son divin aspect  
 Inspire également l'amour & le respect.

Son teint, où la nature a paru si savante,  
Est des plus belles fleurs la peinture vivante,  
Et porte en même tems avec trop de rigueur  
De la neige à la vuë, & des flames au cœur.  
L'or de ses beaux cheveux qui tant de cœurs en-

lace,  
Mêle agréablement le desordre & la grâce,  
Et s'émouvant par fois, vient baiser sans dessein  
Les roses de sa jouë, & les lys de son sein.  
Ses yeux noirs & brillans par leurs vives lumieres  
Trouvent l'art d'éblouir les ames les plus fieres,  
Et par des traits charmans qu'on ne sauroit parer,  
N'ont qu'à se faire voir pour se faire adorer.

A U R O R E à *Diane.*

Leonor dans ces traits n'est que trop bien dé-

peinte,  
Mon dépit est ardent, & ma flame est éteinte:

à *Roger.*

Ce merveilleux Objet vous doit beaucoup char-

mer.

R O G E R.

Mes fortes passions ne peuvent s'exprimer:  
Depuis que j'ai reçu ses atteintes charmantes,  
Les plus rares beautés me sont indifferentes.

A U R O R E.

Enfin ne parlés plus touchant cette beauté,  
Vous m'en avés plus dit, que je n'ai souhaité:

R O G E R.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?

A U R O R E.

Ce qui me doit déplaire;

R O G E R.

Quoi? mon amour, Madame!

A U R O R E.

A causé ma colere.

R O G E R.

Vous connoissez donc bien de qui je suis épris?

A U R O R E.

Vos discours indiscrets me l'ont assez appris.

R O G E R.

Je vous ai fait, sans doute, un aveu téméraire,  
Mais qui sçait bien aimer, ne sçait pas bien se  
taire.

A U R O R E.

Roger pour votre bien vous feriez beaucoup mieux  
D'éteindre pour jamais ce feu pernicieux.

R O G E R.

Jusques à le cacher je pourrois me contraindre,  
Mais je mourrai, Madame, avant que de l'étein-  
dre.

A U R O R E.

Votre peu de respect me fâche au dernier point.

R O G E R.

Arrêtez.

A U R O R E.

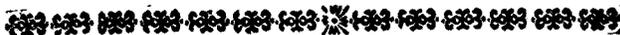
Je ne puis ; toi, ne me quitte point.

R O G E R.

Veuillez entendre encor deux mots en ma dé-  
fense.

A U R O R E.

J'ai trop ouï parler d'un amour qui m'offense.



# SCENE III.

ROGER , GUSMAN , LOTHAIRE ,  
LAZARILLE.

LAZARILLE.

**A** Ce que je connoi , Roger est mal en Cour.

LOTHAIRE.

Sans doute à la Princesse il a parlé d'amour.

GUSMAN.

Vous voila bienheureux !

LAZARILLE.

Voiez comme il soupire.

LOTHAIRE.

Observe avec quel art je lui ferai tout dire :

Seigneur , dans ce moment je tiens mon sort bien  
doux ,

De m'avoir fait choisir même parti que vous ,  
Vous connoîtrés dans peu jusqu'à quel point j'honore

Le premier des Héros , & le parent d'Aurore,  
Je sçai votre valeur & votre qualité.

ROGER.

Je ne mérite pas cette civilité.

LOTHAIRE.

Votre voix & votre air marquent quelque trif-  
tesse ,

Seroit-ce un déplaisir qui vint de son Altesse ?

La Guerre dont sans doute elle craint le succès ,  
Rend son esprit souvent chagrin jusqu'à l'excès.

ROGER.

N'eut-elle rien pour moi que mépris & que haine,  
 Je dois me souvenir qu'elle est ma Souveraine,  
 Et quelque aversion qu'elle m'ait sçu montrer,  
 J'en croirois être digne osant en murmurer ;  
 Il n'éteint point mon zèle, & ma plus chère envie,  
 Est de sauver son Sceptre aux dépens de ma vie.

LOTHAIRE.

On voit peu de Sujets si fideles que vous,  
 Aurore vous devoit un traitement plus doux ;  
 Vous deviez être exempt des traits de son ca-  
 price,

Et l'on peut l'accuser d'erreur & d'injustice.

ROGER.

Non, non, Aurore est juste & me doit mépriser,  
 Ce sont mes seuls défauts qu'il en faut accuser ;  
 Cet objet merveilleux d'erreur est incapable ;  
 Il ne fait jamais rien qui ne soit équitable,  
 Et son juste mépris fait voir qu'assurément,  
 Je ne méritois pas un meilleur traitement.

LOTHAIRE.

Une si haute estime est sans doute admirable.

ROGER.

Aurore à mon avis est toute incomparable,  
 Dans un objet mortel la nature & les Cieux  
 N'ont jamais renfermé des dons si précieux :  
 Ils ont en sa faveur d'une adresse pareille,  
 Fait un effort dernier pour faire une merveille,  
 Et n'ont jamais uni par de plus doux accords,  
 Une ame si brillante avec un si beau corps.

LOTHAIRE *bas.*

De ton caprice, Amour, la rigueur est extrême,  
 L'on entend à regret estimer ce qu'on aime !  
 Et soit que l'on en dise ou du bien ou du mal,  
 Un Amant en conçoit un déplaisir égal.

ROGER.

Elle a des qualitez qui font assez connoître,  
 Que c'est pour commander que le Ciel l'a fait naître,

Et qu'un Sceptre adoré du reste des humains,  
Ne sçauroit mieux tomber que dans ses belles  
mains.

Stelle devrait ceder la suprême puissance  
Au mérite d'Aurore autant qu'à sa naissance,  
Et ses yeux, où du Trône on voit briller les droits,  
Trouveront des Sujets entre les plus grands Rois.

LOTHAIRE *bas.*

Son amour dans ces mots trop clairement s'expri-  
me,

Tâchons par nos mépris d'amoindrir son estime.

ROGER.

L'offre que ce matin elle a faite à sa Sœur,  
De son ame Roiale a fait voir la grandeur ;  
Ce doit être à sa gloire une marque immortelle,  
Pour montrer qu'elle est juste autant comme elle est-  
belle ;

Enfin c'est un miracle, il le faut avouer.

LOTHAIRE.

Comme vous je l'estime, & je la veux louer.

ROGER.

Elle a mille vertus dignes qu'on les admire.

LOTHAIRE.

C'est en dire beaucoup.

ROGER.

L'on n'en peut assez dire.

On doit être charmé de ses moindres appas.

LOTHAIRE.

Vous en parlez trop bien.

ROGER.

Vous, vous n'en parlez pas.

LOTHAIRE.

Jé sçai dessus ce point ce qu'il faut que l'on pense,

Et veux bien vous en faire entière confiance,

Vous êtes trop vaillant pour n'être pas discret,

Pour un si noble ami je n'ai point de secret,

Comme à vous dans l'abord Aurore eut l'avant-  
tage,

178: *Les Coups de l'Amour,*

De me faire estimer son cœur & son visage :  
Mais je suis mieux instruit , & le tems m'a fait voir ,  
Qu'un merite apparent m'avoit sçu décevoir.

ROGER.

Lothaire , ce mépris me paroît fort étrange !.

LOTHAIRE.

Il est juste pourtant plus que votre louange ,  
Quand vous aurez cessé d'être préoccupé ,  
Vous verrez clairement que vous êtes trompé ,  
Qu'Aurore n'eut jamais de charmes invincibles ,  
Et qu'elle a des défauts qui sont assez visibles.

ROGER.

J'y trouverai toujours de nouvelles beautés :  
Mais je ne puis souffrir l'air dont vous la traités.  
Aurore est sans défaut , & pour ne vous rien taire  
Jé ferai repentir qui dira le contraire.

LOTHAIRE.

C'est à tort sur ce point que vous vous offenzez ,  
Aurore n'est pas juste au point que vous pensez ,  
Et tant d'honnêtes gens qui combattent pour Stelle ,  
Font voir que l'équité se trouve en sa querelle ,  
Jé soufriere qu'ils ont pris le plus juste parti.

ROGER.

Et moi je soutiendrai que vous avez menti.

LOTHAIRE *mettant l'épée à la main.*

C'est trop , ma retenue est enfin dissipée.

SCENE I.V.

AURORE, ROGER,  
GUSMAN, LOTHAIRE,  
LAZARILLE.

AURORE *sortant de sa chambre.*

Comment devant ma chambre oser tirer l'épée ?  
ROGER.

Si j'ose vous parler.

LOTHAIRE.

De grace, écoutez-moi !

ROGER.

Vous ne vous plaindrez point ?

LOTHAIRE.

Vous connoîtrez ma foi.

ROGER.

Madame.

LOTHAIRE.

En m'écoutant, vous serez mieux instruites.

ROGER.

J'ai....

AURORE.

Lothaire, parlez, vous parlerez ensuite.

LOTHAIRE.

J'ai voulu hautement louer votre beauté,

Et de votre querelle exprimer l'équité,

Mais lui par des mépris, que par respect je celle ;

Dit que vous n'êtes point équitable ni belle,

Je n'ai sçu plus long-tems vous entendre outrager,

180 *Les Coups de l'Amour,*  
Et j'ai tiré l'épée afin de vous vanger.

G U S M A N *à part.*

Peut-on mentir jamais avec plus d'insolence ?

A U R O R E.

L'aveu de vos mépris éclate en ce silence.

Mon visage, Roger, a beaucoup de défauts,  
Et votre jugement, sans doute, n'est point faux :  
Mais je ne comprends pas, quoi que je me propose,  
Pourquoi vous condamnez l'équité de ma cause,  
Vous que l'honneur engage à défendre mes droits,  
Et que de mon parti semblez avoir fait choix ?

R O G E R.

Vos soupçons me font tort ; l'audace de Lothaire  
Trouble mon innocence & la force à se taire,  
Lui-même insolemment vient de vous mépriser,  
Il m'accuse au moment que je dois l'accuser :  
Il m'impute un forfait dont je suis incapable,  
Et se fait innocent lors qu'il est seul coupable.

A U R O R E.

Vos excuses, Roger, ont peu de fondement.

L O T H A I R E.

Jè vous ai dit la chose, & fort ingenuement.

R O G E R, *mettant la main sur son épée.*

Si nous étions en ce lieu, tel que je le desire,  
Vous voiez un témoin qui vous feroit dédire.

A U R O R E.

Jè vous défens, Roger, d'avoir prisé avec lui,  
Ce Prince de mon Trône est le plus ferme appui ;  
C'est s'attaquer à moi, qu'attaquer sa personne,  
Et sa perte seroit celle de ma Couronne.

L O T H A I R E.

Roger n'est pas un homme à redouter si fort ;  
S'il m'ose offrir la guerre, il recevra la mort.

R O G E R.

Si vos ordres exprès ne regloient mon envie,  
La menace dans peu lui coûteroit la vie.

A U R O R E.

Ces éclaircissemens seroient trop hasardeux,  
Sans croire aucun de vous, je fais grace à tous  
deux.

L O T H A I R E.

Après une bonté si touchante & si rare,  
Qui peut vous mépriser, est sans doute un barbare:  
Et quoi que je me trouve innocent en effet,  
Pour jouir du pardon, je prens part au forfait:  
Oui; bien qu'injustement un insolent m'accuse,  
J'accepte votre grace.

R O G E R.

Et moi je la refuse.

Qui reçoit un pardon & se dit innocent,  
Produit contre soi-même un indice puissant,  
Et bien qu'un imposteur m'accuse avec audace,  
Je n'ai point fait de crime, & ne veux point de  
grace.

A U R O R E.

Vous refusez ma grace ! hé bien je la reprends,  
Je voi de vos mépris des indices trop grands,  
Quoi que dessus ce point votre orgueil me dénie,  
Je ne dois plus douter de votre calomnie,  
Vous m'avez méprisée, & j'ai trop bien compris:  
Que vous voulez encor soutenir vos mépris;  
Votre ame qui se plaît à me voir offensée,  
Au moindre repentir ne peut être forcée;  
Ma grace assurément vous donne de l'effroi,  
Vous auriez du regret d'être bien avec moi,  
Et que de mes bontez un excès magnanime  
Vous forçât de changer vos mépris en estime.

R O G E R.

Vous avez pris à tort ces injustes soupçons.

A U R O R E.

Vous prenez mal le temps pour faire des leçons.

R O G E R.

Ecoutez-moi parler contre cette imposture.

Non, non, vous me diriez quelque nouvelle injure.

R O G E R.

Sçachez.....

A U R O R E.

De votre part je ne veux rien savoir ;  
Et vous m'obligerez de ne me jamais voir.

L O T H A I R E.

Le tems approche où Stelle aura beaucoup d'allarmes,

Votre Cavalerie est toute sous les armes ;  
J'étois ici venu pour vous en avertir.

A U R O R E.

Allons, conduisez-moi, je vous verrai partir.

\*\*\*

## S C E N E V.

R O G E R, G U S M A N.

R O G E R.

**V**Oi comme elle me fait cette belle inhumaine,  
Le coupable a le prix, l'innocent a la peine ;  
Et lors que mon respect attire son dédain,  
Un insolent reçoit son cœur avec sa main.

G U S M A N.

Monsieur, consolés-vous, c'est chose assez commune

Que la Vertu soit mal avecque la Fortune ;  
Il faut quitter ces lieux où nous sommes haïs,  
L'on n'est jamais, dit-on, Prophete en son païs.

R O G E R.

Ne me parle jamais de m'éloigner d'Aurore ;  
Toute ingrate qu'elle est, il faut que je l'adore ;

Malgré tous les mépris au fort de ma douleur,  
J'accuse seulement Lothaire & mon malheur.

G U S M A N.

Mais que prétendez-vous ?

R O G E R.

    Ou me perdre, ou lui plaire ;  
J'oposerais ma flâme au bonheur de Lothaire,  
Et nous pourrions sçavoir avant la fin du jour,  
Qui doit vaincre ou céder ? la Fortune ou l'Amour ;

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

GUSMAN, ROGER dans le Jardin.

GUSMAN.

**A** H! que de biens, Seigneur, que d'honneur & de gloire!

ROGER.

Ce succès est si grand que j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Avec cent Cavaliers rompre mille chevaux!

ROGER.

J'ai dans ce grand exploit fait voir ce que je vauz :  
 Lothaire avec trois mille a fait moins de carnage ;  
 Et de tous ces travaux tiré moins d'avantage.  
 Mais en ce grand succès d'où naîtra mon bonheur,  
 La Fortune a plus fait pour moi que ma valeur,  
 En cette occasion & si chaude & si prompte  
 J'ai pénétré d'abord au pavillon du Comte,  
 Qui se verroit possible entre mes prisonniers,  
 S'il avoit tenu ferme & plié des derniers,  
 Rien n'a pu résister à notre noble audace,  
 Et dans cette chaleur où nous faisons main basse,  
 Un homme m'a crié pâle & tremblant d'effroi :  
 Je me rends en vos mains, Seigneur, conservez-moi.  
 Je ne puis vous assurer qu'en sauvant ma personne

Vous gagnerez un prix qui vaut une Couronne,  
Cette haute promesse a fait hâter mes pas  
Pour le tirer loudain d'un fâcheux embarras,  
Et comme ma valeur l'a tiré de la presse,  
Il a par ce Coffret accompli sa promesse.  
Mais comme il se sentoît blessé mortellement,  
D'une voix foible & basse il m'a dit seulement:  
Du grand Comte d'Urgel je suis le Secrétaire,  
Qui d'un si grand trésor me fit dépositaire.  
De grace publiez pour adoucir mon sort,  
Que je l'ai pour le moins gardé jusqu'à la mort.  
En achevant ces mots il chancelle, il expire.

G U S M A N.

Après avoir tant fait, qu'avoit-il plus à dire ?

R O G E R

J'ai servi ma Princesse avec assez de fruit,  
Et ce fameux exploit va faire assez de bruit.

G U S M A N.

En venant apporter cette heurieuse nouvelle,  
Vous avez avec vous un témoin bien fidelle:  
Cet Escria tout rempli de larges Diamans  
Confondra l'artifice & les déguisemens.

R O G E R.

Ouy, si dans ce jardin, comme je me propose,  
Je rencontre ma Soeur pour lui dire la chose,  
Je la veux informer de ce coup glorieux;  
Et mettre entre ses mains ce dépôt précieux,  
Aurore qui paroît de soucis accablée,  
S'appuyant sur ma Soeur, passe dans cette Allée,  
La crainte me saisit, cachons-nous en ces lieux,  
Elle m'a défendu de paroître à ses yeux.



## SCENE II.

AURORE, DIANE,  
ELVIRE,

AURORE.

**D**iane, vois-tu bien comme il fuit ma rencontre ?

DIANE.

Il se cache, il est vrai ; mais son respect se montre.

AURORE.

Ici l'aversion peut passer pour respect.

DIANE.

Et le vrai pour le faux à qui tout est suspect.

AURORE.

Mais il pouvoit passer avec moins de vitesse.

DIANE.

Mais il vouloit garder l'ordre de votre Altesse.

C'est par commandement qu'il détourne les pas ;

Et vous le blâmeriez s'il ne le faisoit pas.

Le ferai-je appeler sans tarder davantage ?

AURORE.

Plûtôt mourir cent fois qu'il eût cet avantage.

DIANE.

Vous remettriez la joie en un cœur affligé.

AURORE.

Je ne veux rien du tout en un cœur partagé.

DIANE.

Sans doute vos soupçons lui font un tort extrême.

AURORE.

Mais si j'étois sa Sœur, je dirois tout de même,

Je voudrois le servir , je voudrois l'excuser ,  
Et porter tout le monde à le favoriser,  
Dans ces chers mouvemens qu'inspire la Nature ,  
On va jusqu'au mensonge & jusqu'à l'imposture ,  
De Lothaire tantôt je n'ai que trop appris  
Que Roger n'a pour moi que haine & que mépris ,  
Et tout son procédé trop clairement exprime ,  
Qu'il n'a pour Leonor que tendresse & qu'estime,  
Ce que tu dis pourtant passe en mon souvenir  
Comme un songe plaissant que je veux retenir ;  
Par obligation je dois aimer Lothaire ,  
Par inclination je panche vers ton Frere ;  
Et cette émotion qui vient du Firmament  
Est plus forte cent fois que mon raisonnement.  
Mais le sommeil me presse , & de notre sortie  
Le soin jusqu'à présent m'a toujours divertie  
Je veux un peu dormir dessus ce gazon frais ,  
Sur qui ces verts rameaux font un ombrage épais.

## DIANE.

Vous plaît-il que l'on chante un air qui soit ca-  
pable

D'introduire en vos sens ce sommeil agréable ?

## AURORE.

Il est bien à propos , Diane , prens ce soin.

Qu'il n'entre ici personne , & qu'on chante un peu  
loin.

## CHANSON.

*A* Mour détache ton bandeau  
Pour voir l'ouvrage le plus beau  
Qu'ait jamais formé la nature ,  
On y voit briller tant d'appas ;  
Que les seuls traits de sa peinture  
Pouvoient ébaucher mon trépas.

*O vous, dont la vaine splendeur  
Voudroit contester de grandeur  
Avec la beauté que j'adore,  
Vos travaux n'auront point de fruit,  
L'éclat d'une si belle Aurore  
Eteint tous les feux de la Nuit.*



## SCENE III.

AURORE, ELVIRE,  
LOTHAIRE.

ELVIRE.

AH! Seigneur, n'entrez point, la Princesse repose.

LOTHAIRE.

Elvire, de ma part ne crains aucune chose.

ELVIRE.

Vous lui pourrez tantôt parler plus à propos.

LOTHAIRE.

Laisse-moi, je sçaurai respecter son repos:

Je ne troublerai point une beauté si chère,

Mes souhaits les plus doux ne tendent qu'à lui  
p'aire.

J'attendrai son réveil, prenant ici le frais;

L'on excuse un Amant, avançons-nous plus près.

Mais prenons-lui ses fleurs, afin que leur absence

L'instruise à son réveil de notre diligence.

Je veux écrire ici des vers sur ce sujet,

Qui ne déplairont pas à ce charmant objet.

*Il écrit sur des Tablettes.*

*Laissez-moi ces fleurs en partage ,  
L'éclat de votre beau visage  
Ternit leurs plus vives couleurs ;  
N'en trouvez point la perte étrange ,  
Celui qui vous ôte des fleurs ,  
Vous laisse son cœur en échange.*

Ces vers à mon avis ne sont pas mal tournez :  
Il n'est rien d'impossible aux cœurs passionnez ;  
Il ne faut point tracer mon nom sous ces fleurettes ;  
Elle reconnoitra sans doute mes Tablettes :  
Pofons-les , & de peur de troubler son sommeil  
Dans ce lieu pourmenoir attendons son reveil.



## SCENE IV.

A U R O R E , R O G E R ,  
G U S M A N .

G U S M A N , *sortant d'une allée.*

J E le voy.

R O G E R .

Que vois-tu ?

G U S M A N .

L'objet de votre haine ,

Lothaire qui tout seul dans ces lieux se promene ,

Il cherche la Princesse.

R O G E R .

Il n'en faut point douter.

Je sens en le voiant mon courroux s'augmenter ,

190 *Les Coups de l'Amour*  
Et s'il avoit l'orgueil de m'aborder encore,  
Je pourrois oublier les défences d'aurore.

G U S M A N.

J'apperçoi la Princesse.

R O G E R.

Evitons son abord,

G U S M A N,

Elle est seule.

R O G E R.

Il n'importe.

G U S M A N.

Arrêtez, elle dort.

R O G E R.

Elle dort ?

G U S M A N.

Approchez.

R O G E R, regardant Aurore.

Merveille que j'adore !

Vous qui reveillez tout, vous dormez belle Au-  
rore.

Et toutes les beautés, les charmes les plus doux.

Les Graces, les Amours dorment avec vous.

Mais qui peut auprès d'elle avoir mis ces Tablettes,

Ces vers de mes soupçons seront les interpretes,

Regardons ce que c'est.

*Laissez-moi ces fleurs en partage,  
L'éclat de votre beau visage  
Ternit leurs plus vives couleurs ;  
N'en trouvez point la perte étrange,  
Celui qui vous ôte des fleurs,  
Vous laisse son cœur en échange.*

Vers assez peu sensez

De ce feuillet ici vous serez effacez !

Et je suis obligé d'en mettre à votre place,

Qui se presenteront avecque plus de grace.

*Le plus fidelle des Amans  
Vous a donné ces Diamans*

*Qui brillent bien moins que sa flâme ;  
Et sans rien exiger de vous ,  
Il borne ses vœux les plus doux ,  
A vous donner encor son ame.*

Laissons avec ces vers ce coffret précieux ;  
Afin qu'à son réveil elle y porte les yeux :  
Ma Sœur qui connoitra d'abord mon écriture ,  
Lui pourra sur ce fait donner quelque ouverture ;  
Et nous viendrons après par son commandement  
Lui conter en détail ce grand événement.  
Elle s'éveille ; ô Dieux ! qu'elle rigueur extrême  
De se voir obligé de fuir ce que l'on aime.



## SCENE V.

A U R O R E *éveillée.*

**A** Imable & doux sommeil qui me pressois les yeux,  
Tu n'es jamais d'accord avec l'Astre des Cieux !  
Tandis qu'il rend les Monts & les Plaines fertiles,  
Il sèche ses Pavots & les rend inutiles.  
Je ne puis dormir, le chaud & la clarté  
Bannissent de mes sens le repos souhaité.  
Aussi-bien ma grandeur se trouve intéressée  
Au succès de l'exploit qui regne en ma pensée.  
Mais qu'est-ce que je tiens, & qu'est-ce que je voi ?  
D'où me vient cet Escrin ? fille, qu'on vienne à moi,  
Ce que je trouve ici, me surprend & m'étonne ?  
Tandis que je dormois, n'est-il entré personne ?



## SCENE VI.

ELVIRE, A U R O R E.

ELVIRE.

**L**othaire seul, Madame, a pris la liberté  
D'entrer en ce Jardin contre ma volonté.

A U R O R E.

Sans doute c'est à lui que je suis redevable  
D'un présent si galant & si considérable ;  
Je dois m'en assurer, c'est le fidelle Amant,  
Par qui les bons succès m'arrivent en dormant.  
Ces Tablettes aussi me sont assez connues,  
Lothaire près de moi souvent les a tenuës  
Il faut les feuïlleter, possible qu'à les voir,  
J'apprendrai de sa main ce que je veux savoir.  
Je ne voi que des vers, lisons : à sa Princesse  
Lothaire veut par tout faire voir son adresse.

*Le plus fidelle des Amans  
Vous a donné ces Diamans,  
Qui brillent bien moins que sa flâme :  
Et sans rien exiger de vous,  
Il borne ses vœux les plus doux,  
A vous donner encor son Ame.*

O fortune ! il falloit que pour bien m'obliger  
Ces vers & ces faveurs me vinssent de Roger.  
L'offence qu'il m'a faite, en seroit effacée,  
A suivre mes desirs je me verrois forcée ;  
Je perdrois des soupçons que je garde à regret,  
Je ne haïrois plus ce que j'aime en secret ;

Cet

Cet objet à la fois d'amour & de colere,  
Qui tout ingrat qu'il est, ne me scauroit déplaire :  
Et je ne serois pas reduite à careffer  
Un Prince qu'on ne peut assez recompenser.  
Mais qui par un instinct qui n'est pas concevable,  
Tout obligéant qu'il est, ne peut m'être agreable,  
Ce charmant importun, Mais, ô Dieux ! le voici.



SCENE VII.

LOTHAIRE, AURE, E,  
ELVIRE,

LOTHAIRE.

M Adame, j'attendois votre reveil ici,  
A dessein de vous faire un recit veritable  
D'une expedition dont je suis responible,  
Nos gens aiant d'abord enlevé deux quartiers,  
Avoient déjà battu des Regimens entiers.  
Quand le Comte suivi d'une troupe aguerrie,  
Rallia les trois parties de la Cavallerie,  
Lors les voiant marcher en un ordre meilleur,  
Opposans en tous lieux le nombre à la valeur :  
Enfin nous avons fait une retraite utile  
De peur d'être coupez du côté de la ville,  
Où nos gens par l'effort de votre heureux destin,  
Sont rentrez tous couverts de gloire & de butin.

AURE.

Ce recit est rempli de trop de modestie :  
Du succès de vos soins je suis bien avertie,  
Et d'illustres témoins m'ont déjà fait savoir  
Que pour m'en acquiter je manque de pouvoir.

LOTHAIRE.

Si le fort eut voulu leconder mon courage,  
 J'eusse obtenu (ai s doute un plus grand avantage:  
 Mais quand j'aurois pour vous sçu vaincre entie-  
 rement,

Je serois trop payé d'un regard seulement.

A U R O R E.

Ne defavoüez point le bien que vous me faites :  
 Quoi que vous en disiez , j'en croirai vos Tablettes.

LOTHAIRE

J'ai pris la liberté d'y tracer quelques vers.

A U R O R E.

C'est par eux que vos soins m'ont été déceuvrts :  
 Mais d'où vient que ces fleurs en vos mains sont  
 tombées ?

LOTHAIRE.

Pendant votre sommeil je les ai derobées.

A U R O R E.

Je souffrirai toujours des larcins à ce prix ,  
 Vous m'avez plus donné que vous ne m'avez pris :  
 Je sai bien à quel point je vous suis redevable ,  
 Je dois nommer faveur cette échange agreable.

LOTHAIRE, à part.

O bonté sans égale ! elle appelle faveur  
 Le vol de son bouquet & le don de mon cœur.

A U R O R E.

Vous faites l'étonné.

LOTHAIRE.

Votre bonté m'étonne.

Vous faites trop d'état du peu que je vous donne.

A U R O R E.

Ce que vous me donnez , a droit de me charmer.

LOTHAIRE.

Qu'entens-je ? mon bonheur se peut-il exprimer ?

A U R O R E *montant l'Esclin.*

C'est vouloir encherir sur les Galanteries ,  
 Que de payer des fleurs avec des Pierreries ,

Elles viennent de vous , ne me le celez plus ;  
LOTHAIRE.

O Dieux ! que vois-je ?

AURORE.

En vain vous faites le confus ,

Ce sont à mon avis des marques éclatantes  
Que vous avez forcé les principales Tentés.

LOTHAIRE.

Cet Amas de Brillans seroit plus précieux ,  
S'il avoit tou: l'éclat qui sort de vos beaux yeux.

AURORE.

Afin de m'obliger par des faveurs discrettes ,  
Vous l'avez ici mis avecque vos Tablettes ,  
Le butin est fort rare & le trait fort galant ,  
Toutes vos actions n'ont rien que d'excellent :  
Assurez-vous qu'Aurore est fort reconnoissante :  
Mais d'où vient que Roger à mes yeux se presente ?

LOTHAIRE.

Il approche , & votre ordre est assez mal gardé.



## SCENE VIII.

ROGER , GUSMAN , AURORE ,  
LOTHAIRE.

AURORE.

Qui vous amene ici ? vous ai-je demandé ?  
ROGER.

Madame , un attentat horrible vous regarde ,  
Qui de m'offrir à vous fait que je me hazarde ,  
Près du mur du Jardin marchant au petit pas ,  
Je viens d'ouïr des gens qui parloient assez bas :

Le meurtre nous separoit, & par une merveille,  
 Ces mots plus élevez ont frappé mon oreille.  
 Qui sur ce stratageme il se faut arrêter ;  
 La chose est bien conclud, il faut l'exécuter,  
 Par là Stelle est vengée, & la Sœur est détruite  
 Il faut qu'elle perisse elle & toute sa suite ;  
 J'ai fait lors un effort, pour voir les assassins  
 Qui forment contre vous de si cruels desseins ;  
 Mais par un grand malheur la muraille ébranlée,  
 S'est entre mes deux mains par le haut écroulée,  
 M'a fait choir avec elle, & ne m'a pas permis  
 De saisir ni de voir vos secrets ennemis.

A U R O R E.

Cet avertissement est si fort ridicule,  
 Qu'il n'étonneroit pas l'esprit le plus credule.  
 Comment peut-on parer de pareils attentats,  
 Et se garder de gens que l'on ne connoit pas !  
 Je serai redevable à vos avis fidelles  
 Quand vous m'apporterez de meilleures nouvelles  
 Lors que vous aurez fait quelque Action  
 Dont le recit réponde à notre attention.

R O C E R.

Vous serez redevable à mes avis fidelles,  
 Quand je vous porterai de meilleures nouvelles ;  
 Et lors que j'aurai fait quelque grande action  
 Dont le recit réponde à votre attention ?  
 Princesse je reclame ici votre Justice,  
 Et il n'est rien de plus grand que mon dernier service ?  
 Pendant votre sommeil près de vous j'ai remis  
 Ce butin que j'ai fait entre vos ennemis,  
 Pourriez-vous démentir ce brillant témoignage,  
 Qui fait voir où mon zèle a porté mon courage ?

A U R O R E.

Vous prétendez sans doute augmenter mon cou-  
 roux,  
 Ce present m'est venu d'un plus vaillant que vous.  
 Aux faciles esprits l'on peut tout faire croire ;  
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on acquiert de la gloire.

ROGER.

Pouvez-vous soupçonner mon courage & ma foi ?  
 En faisant tout pour vous , n'ai-je rien fait pour moi ?  
 Et ce riche trefor où ma valeur s'exprime ,  
 N'a-t-il pas mérité seulement votre estime ?

AURORE.

Pensez-vous m'abuser par ces déguisemens ?

GUSMAN, *à part.*

Il est bien satisfait de tels remerciemens.

ROGER.

Par quel charme faut-il que mes travaux pénibles  
 Ne recueillent pour fruit que des douleurs sensibles ;  
 Et qu'enfin ma valeur ne reçoive autre prix  
 Que les rigoureux traits d'un injuste mépris ?

AURORE, *à Lothaire.*

Hé bien qu'en dites-vous ?

LOTHAIRE.

L'insolence est extrême.

ROGER.

Ce que je dis, Madame, est la vérité même.  
 J'ai pris ces Diamans.

AURORE.

Et moi je n'en croi rien,  
 Ils viennent de Lothaire, & je le sçai fort bien ;  
 Ne vous obstinez pas à dire le contraire,  
 A moins que de vouloir redoubler ma colere.

ROGER.

Malgré votre injustice & mon ressentiment,  
 Je vous obéirai, Madame, aveuglément ;  
 Je souffrirai qu'un lâche en bonheur me surmonte  
 Et qu'il ait tout l'honneur & moi toute la honte :  
 Mais s'il faut pour vous plaire être fourbe & sans  
 cœur,

Je dois vous obéir sans espoir de faveur.  
 Moi qui suis ennemi des moindres artifices,  
 Et qui jusqu'à la mort vous rendrai des services.

LOTHAIRE.

Il croit que ces discours pourront vous decevoir.

A U R O R E

Non, non, j'ai trop de joie à ne lui rien devoir.

L O T H A I R E.

Pour vous tromper sans doute, il prend mal ses mesures,

Vous ne vous laissez pas surprendre aux impostures.

R O G E R.

Quoi, de tous mes travaux vous étant fait l'auteur,  
Osez-vous bien encor me traiter d'imposteur ?

A U R O R E.

C'en est trop, c'en est trop, ma patience est lassée  
De voir joindre à mes yeux le mensonge à l'audace.  
Sortez.

R O G E R.

Cette rigueur m'étonne au dernier point.

A U R O R E.

Retirez-vous, vous dis-je, &amp; ne répliquez point.

R O G E R.

Ma valeur parlera, quand vous me ferez taire.

A U R O R E.

C'est trop perdre de temps ramenez-moi Lothaire;

~~~~~

S C E N E IX.

R O G E R, G U S M A N.

R O G E R.

HA cruelle Princesse, à qui tout semble dû :
C'est pour moi seulement que le temps est
perdu !

O rigoureux mépris ! ô dures barbaries.

G U S M A N.

Ma foi l'on a fort mal payé vos pierteries.

Aurore est mal aprise , & ces beaux Diamans
Valoient bien tout au moins quelques remercimens ;
Mais il n'écoute point.

R O G E R.

Poursui divine Aurore!

Sois plus méconnoissante & plus injuste encore ;
Donne plus d'étendue à cette cruauté
Q'j pour moi se rencontre égale à ta beauté.
Et deviens , s'il se peut , plus fiere & plus cruelle
Q' tu n'es à mes yeux noble , charmante & belle.
Toutes ces cruantez ne m'empêcheront pas
De te servir par tout jusques à mon trépas ;
De prodiguer toujours mon sang pour ta querelle ,
Et d'affermir enfin mon Trône qui chancelle.
Sui-moi , cherchons ma Soeur , & faisons un effort
Pour vaincre mon malheur , ou pour hâter ma mort.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROGER, AURORE.

*R O G E R, posant Aurore évanouie sur un
Gazon après l'avoir retirée du Palais
qui paroît embrasé.*

ENfin grace à l'Amour, j'ai sauvé de la flâ-
me
Celle qui fit entrer tant de feux dans mon
Ame!

Mais, ô de tant de soins fatal événement !
Cette rare beauté reste sans mouvement,
Et tous mes vains efforts dans ces débris funestes
D'un objet si charmant n'ont sauvé que les restes ;
Les Astres de la nuit par leurs sombres clartez
Ne me font que trop voir ces tristes veritez ;
Ses apas ont perdu leur grace accoutumée,
Sa bouche sans couleur est à demie fermée,
Ses charmes sont éteins, & la Mort à son tour
Triomphe insolemment, où triomphoit l'Amour !
O Destins ennemis, eût-on pu jamais croire
Que vous m'eussiez réduit à détester ma gloire,

Et sentir des douleurs pires que le trépas,
Après m'avoir fait voir Aurore entre mes bras !
Faut-il qu'une beauté si charmanre & si fiere
Dans un embrasement perde ainsi la lumiere ?
Elle qui sçavoit l'art de s'émouvoir si peu
Alors que ses beaux yeux mettoient les cœurs en
feu :

Mais c'est trop quereller les Destins de sa perte,
On doit me l'imputer, puisque je l'ai soufferte ;
J'ai dû pour conserver le fil de ses beaux jours,
Prevoir mieux son peril & hâter mon secours,
Et mon retardement qui lui coûte la vie,
Est une trahison qui doit être punie :
Je me suis fait coupable en la laissant perir,
Pour elle j'ai vécu, pour elle il faut mourir,
Et joindre avec ce fer pour signaler ma flamme,
Mon trépas à sa mort, & mon ame à son ame,
Toutefois différons ce dessein d'un moment :
J'en'ai fait de sa mort qu'un douteux jugement,
Possible par bonheur qu'elle n'est que pâmée.
Ce peut être un effet de la seule fumée.
Aucuns de ses habits ne se trouvent brûlez,
Et les esprits pourront être eneor rappellez :
Mais je mettois fort mal ce secours en usage.
Cherchons quelqu'un des siens sans tarder davan-
tage,
Et venons dans ces lieux après, au gré du sort,
Ou lui rendre la vie, ou me donner la mort.

SCENE II.

LOTHAIRE, LAZARILLE.

LOTHAIRE.

TOn effort vainement s'oppose à mon envie,
 Puis qu'Aurore n'est plus, je dois perdre la
 vie;
 Et pour me réunir au sujet de mon deuil,
 De ce Palais en feu faire au moins mon cercueil,
 O funeste accident.

LAZARILLE.

Qu'avez-vous à vous plaindre ?
 Dans ce Jardin, Seigneur, nous n'avons rien à crain-
 dre,
 Et de ce grand Palais l'embrasement fatal
 Ne doit point faire ici ni de peur ni de mal.

LOTHAIRE.

Hâ ! c'est trop justement que la douleur m'em-
 porte,
 Ne m'as-tu pas conté que la Princesse est morte ?
 Ne m'as-tu point appris que cet objet charmant
 Se trouve enveloppé dans cet embrasement ?
 Et que déjà par tout le bruit vient de s'épandre,
 Qu'un chef-d'œuvre si beau n'est plus que de la
 cendre ?

LAZARILLE.

Seigneur, c'est un malheur qu'on ne pouvoit celer,
 Et dont le seul remède est de s'en consoler.

LOTHAIRE.

Peut-on se consoler d'une telle disgrâce ?

Mais retourne à la ville & voi ce qui s'y passe
 Sans doute que ce feu vient de nos ennemis,
 Et qu'on doit redouter quelque chose de pis.



S C E N E I I I.

LOTHAIRE, AURORE.

LOTHAIRE.

ENfin je me vois libre, & je puis sans con-
 trainte

Suivre le desespoir dont mon ame est atteinte.

Ne faisons point ici de regrets superflus :

Il faut, il faut perir, Aurore ne vit plus.

Le trepas fait ma perte, il faut qu'il m'en con-
 sole :

Qu'il joigne encor ma vie au tresor qu'il me vole,

Et que pour assouvir pleinement sa rigueur,

Il triomphe d'Aurore au milieu de mon cœur !

O Dieux ! ne vois-je pas l'ombre de cette Belle,

Qui vient de ses Amans revoir le plus fidelle ?

Non, je suis abusé, ce n'est que son beau corps,

Et son ame est déjà sans doute entre les morts !

O trop infortunée & trop aimable Aurore !

Console d'un regard un Amant qui t'adore :

Mais en vain je lui parle, elle est sourde à ma
 voix,

Je la recouvre ensemble & la perds à la fois ;

Je la trouve, il est vrai, mais je la trouve morte ;

Quand je me croi gueri ma douleur est plus forte,

Et j'apprens à l'objet d'un si cruel trepas,

Qu'il m'eût été plus doux de ne la trouver pas.

Son malheur par mes cris ne deviendra pas moins
 de.

Attends Aurore, attends, je m'en vay te rejoindre.

Et ce fer par mes mains va punir ton Amant,
D'avoir après ta mort vécu plus d'un moment.

Aurore, belle Aurore !

A U R O R E *revenant de sa pâmoison.*

Où suis-je, & qui m'appelle ?

L O T H A I R E.

Celui pour qui vos maux sont une mort cruelle ;

Qui veut rendre vos jours non les siens assurez,

Qui vit si vous vivez, qui meurt si vous mourez ;

Et qui jusques au tombeau s'obstinant à vous sui-
vre,

Vous croyant déjà mort, alloit cesser de vivre.

A U R O R E.

C'est donc à vous, Lorhaire, à qui je doi le jour !

Vous ne pouviez jamais marquer mieux votre A-
mour ;

O miracle inouï, que je ne puis comprendre !

Quel autre qu'un Amant auroit pu l'entreprendre !

Amour, pour un dessein si grand, si perilleux,

Il faut trouver un cœur échauffé de tes feux !

Vous qui pouvez prétendre à plus que vous ne faites,

Apprenez qui je suis m'ayant dit qui vous êtes ;

Je suis celle qui croit devoir tout à vos soins,

Celle qui donne plus quand on attend le moins,

Dont le cœur est sensible à la reconnoissance,

Qui s'impute à bonheur votre perseverance,

Qui vous doit son salut, qui ne vit que par vous,

Qui croit que votre amour a fait de si grands coups,

Et confessé qu'après cette action sublime,

Eile doit quelque chose au delà de l'estime.

L O T H A I R E *à part les deux premiers vers.*

Eile se trompe fort, secondons son erreur.

Un mensonge amoureux ne me fait point d'hon-
neur.

Ce discours obligeant paye avec trop d'usure,

Ce que j'ai fait pour vous en cette conjoncture.

A U R O R E.

Sçachez que votre prix passera votre espoir.

L O T H A I R E

Je sçai que qui vous sert , ne fait que son devoir.

A U R O R E.

Mon salut ne vient pas d'une valeur commune.

L O T H A I R E.

Ma valeur a moins fait que ma bonne fortune :

J'entens du bruit.

S C E N E I V.

DIANE , A U R O R E , L O T H A I R E.

D I A N E.

MAdame , ô Dieux ! par quel bonheur ?
De vous baiser les mains ai-je encore l'honneur.

A U R O R E.

Diane , mon salut de Lo:haire est l'ouvrage,
Admire son amour , admire son courage :
Si-tôt que cet horrible & prompt embrasement
Commença d'éclater dans mon appartement,
Dedans un Cabinet , où j'étois renfermée
J'apperçûs tout à coup une épaisse fumée ,
Et surprise des cris qu'on me faisoit ouïr
La fumée augmentant me fit évanouïr ;
Et si Lothaire en fin m'eût lors abandonnée ,
La flâme eût achevé ma triste destinée ;
Juge avant qu'il ait pu jusqu'ici m'enlever
Quels horribles perils il aura sçû braver.

D I A N E.

Sa mort en ce dessein devoit être infallible.

Pour un homme amoureux il n'est rien d'impossible.

AURORE.

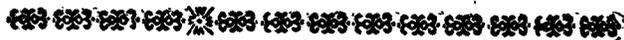
Je vous conjure encore en ce pressant besoin,
D'empêcher que le feu ne s'étende plus loin,
Joignez à mon salut la feureté publique.

LOTHAIRE *en se retirant.*

Lors que vous commandez j'obéis sans réplique.

AURORE.

Ma perte étoit certaine en un si grand danger
Si j'avois attendu le secours de Roger :
Et peut-être en lieu seur d'une ame indifferente
Il songe qu'à present je suis morte ou mourante.



SCENE V.

ROGER, ELVIRE, GUSMAN,
AURORE, DIANE.

ROGER.

Vous vivez, ma Princesse, & les Cieux courroucez

Ont donc en cet instant tous mes vœux exaucez,
Se peut-il que vivante encor je vous revoie,
J'allois mourir d'ennui, je vay mourir de joye.

AURORE.

Je vis encor, Roger, mais sçavez-vous comment
J'évite la fureur de cet embrâlement ?

R O G E R.

C'est de moi seulement que vous pourrez l'apprendre.

A U R O R E.

Votre avis me surprend.

R O G E R.

Il doit bien vous surprendre,

Le feu comme vainqueur dans le Palais logé,
Dans votre appartement avoit tout ravagé,
Les plus riches lambris par cent bouches béantes
Vomissoient vers le Ciel des flammes pétillantes,
Lors qu'étant accouru pour vous en dégager,
Mon desir fut accré par l'horreur du danger,
Malgré l'obscurité d'une épaisse fumée,
Et le mortel effroi de la flamme allumée,
Sans en être étonné que pour vous seulement
Je me suis fait passage dans votre appartement.

A U R O R E.

Où m'ayant aussi-tôt trouvée évanouie,
Et surpassant du feu la vitesse inouïe,
Vos bras de ce fatdeau s'étant voulu charger
M'ont conduite en ces lieux éloignez du danger ?

R O G E R.

Il n'est rien de plus vrai.

A U R O R E.

Votre audace me fâche,

Il n'est rien de si faux qu'un mensonge si lâche.

R O G E R.

D'où vous naît ce courroux ?

A U R O R E.

Vous feignez assez bien,

A faire le surpris vous ne gagnerez rien.

R O G E R.

Doutez-vous ?

A U R O R E.

Non, je sai que je serois sans vie
Si j'avois attendu que vous m'eussiez suivie.

ROGER.

Quoi vous pourriez penser.

AURORE.

Que vous m'estimez peu ;

Que vous aimez la vie , & craignez bien le feu ;

Que Lothaire est celui qui m'en a preservé.

ROGER.

Lothaire , dites-vous ?

AURORE.

Ouy ; lui seul m'a sauvé

Lors que si lâchement vous me laissez perir .

Et sans vous émouvoir , & sans me secourir ;

Lui qui n'est qu'étranger , & de qui la naissance

Ne l'intéressoit point à prendre ma défense ,

Qui sans paroître ingrat , lâche & mauvais pa-
rent

Pouvoit voir mon trépas d'un œil indifférent ;

Lui seul bravant l'horreur d'une mort assurée

M'a généreusement des flammes retirée :

L'estime que j'en fais semble vous irriter ,

Puis qu'il brave la flamme , il est à redouter.

ROGER.

Quoi que pour vous sauver mon courage ait pu
faire

Vous ne me devez rien.

AURORE.

Je dois tout à Lothaire ,

Je le reconnois seul pour mon libérateur ,

Vous pour mauvais parent , & pour lâche impo-
teur.

ROGER.

Est-ce lui qui le dit ?

AURORE.

Non Roger c'est moi-même.

ROGER.

Je me tairai , car pour vous mon respect est extrême ,

A d'éternels mépris je me sens destiné.

Lothaire est trop heureux , moi trop infortuné.

G U S M A N à Roger à part.

Quoi, Seigneur, vous souffrez ce qu'on dit de Lothaire ?

R O G E R.

La Princesse le dit, c'est à moi de me taire,
Et malgré ma douleur & mon ressentiment,
Je ne veux pas ici faire éclaircissement,

à Aurore.

Enfin Lothaire a sçu vous sauver de la flame ;
C'est votre sentiment, mais qui l'a vû, Madame ?

A U R O R E.

Mes yeux sont les témoins de ce que je lui doi.

R O G E R.

Des témoins si brillans, sont des Juges pour moi,
Pour être refusez, ils ont trop de lumiere,
Je leur immolerai ma gloire toute entiere ;
Je veux même oublier mon service rendu,
Et souffrir que Lothaire ait l'honneur qui m'est dû ;
Un si cruel mépris ne peut m'ôter l'envie
De perdre encor pour vous & mon sang & ma vie,

A U R O R E.

Son respect m'attendrit, que ne peut-il prouver
Que je suis abusée, & qu'il m'a pû sauver ?



S C E N E V I.

LAZARILLE, AURORE, ROGER,
GUSMAN, DIANE
ELVIRE.

LAZARILLE.

Votre Altesse saura que l'ennemi s'avance,
Que le feu du Palais rend les murs sans dé-
fense,

Et que peut profiter de ce trouble fatal
Stelle vient vous donner un assaut general.

AURORE.

Je lui ferai connoître en Princeesse outragée,
Que si je doi perir, je doi perir vangée.

DIANE.

Avant toute autre choix il seroit à propos
Que votre Altesse prit un moment de repos.

AURORE.

Non, je veux donner l'ordre, & combattre en per-
sone,

Mon repos est moins cher que n'est une Cou-
ronne.

ROGER.

Madame, en ce combat ma valeur fera ma foi,
Qui fait mieux vous servir de Lothaire ou de moi.
Malgré votre rigueur & malgré votre haine
Je vous suivrai par tout.

AURORE.

N'en prenez pas la peine.
Dans cette occasion vous me servirez peu.
Si vous craignez le fer de même que le feu.



SCENE VII.

DIANE, ROGER,
GUSMAN.

M On Frere deormais osez-vous paroître ?
Mais voi-je encor mon Frere, & puis-je le
connoître ?

ROGER.

Après de la Princesse un Rival me détruit,
Et quand je l'ai sauvée, il en reçoit le fruit.

DIANE.

Oiez-vous soutenir encor votre imposture ?
De cette indignité ma tendresse murmure,
Avez-vous fait dessein de tromper une Sœur,
Pour mieux tromper Aurore & regagner son cœur ?

ROGER.

C'est porter jusqu'au bout ma honte & mon mar-
tyre.

DIANE.

En lui parlant de vous, que lui pourrai-je dire ?
Quand je lui vanterai vos services passés,
Ceux de votre Rival les auront effacés :
Et quand je lui dirai, favorisez mon Frere,
Elle me répondra, je doi tout à Lothaire.
Je voi que votre esprit commence à s'irriter ;
Mais apprenez enfin que je ne puis flâter.

ROGER.

Lors què chacun m'outrage & me fait injustice
Ma Sœur veut-elle encor agraver mon supplice ?

DIANE.

H ! vous deviez agir en véritable Amant ,
 Vous jeter dans la flamme avec empressement ,
 Et par ce noble effort d'amour & de courage
 Oter à vos Rivaux ce nouvel avantage ;
 Le danger étoit grand , mais mon Frere en effet
 Vous pouviez achever ce que Lothaire a fait.
 Une ame par l'amour aux feux accoutumée
 Pouvoit moins s'étonner de la flamme allumée.



SCENE VIII.

ROGER, GUSMAN.

ROGER.

Fut-il jamais Amant plus malheureux ?
 Eprouva-t-on jamais un sort plus rigoureux ?
 A-t-on jamais reçu de plus vives atteintes ?
 Et poussa-t-on jamais plus justement des plaintes ?

GUSMAN.

Vit-on jamais Princesse en un pareil effet
 De plus forte façon reconnoître un bien-fait ?
 Vit-on jamais Amant plus heureux que Lothaire
 Entre tous les Amans que So'eil éclaire ?
 Jamais Maître fut-il mieux chauffé que le mien ?
 Jamais Valet fut-il moins content que le sien ,
 Qui du matin au soir , quand la douleur le tué
 De cent plaintes d'amour a la tête rompué ?

ROGER.

Par quel Arrêt des Dieux & quel Destin fatal
Ne fais-je rien de grand, qu'en faveur d'un Rival ?
Lors que je sauve Auroré on dit que c'est Lothaire.

GUSMAN.

La Princesse le dit, c'est à vous de vous taire.

ROGER.

Pour vaincre mon destin, ou le pouvois fléchir
Que faire ?

GUSMAN.

Aller au bain, & vous y rafraichir.

ROGER.

Dans un tel embarras quel chemin doi-je suivre ?

GUSMAN.

Le chemin du logis.

ROGER.

Lothaire la delivre,

Le croit-elle ?

GUSMAN.

Elle croit que vous l'estimez peu
Que vous aimez la vie & craignez bien le feu.

ROGER.

Doi-je encor lui parler, que faut-il que j'espere ?

GUSMAN.

Qu'elle vous répondra, je doi tout à Lothaire.
Je le reconnois seul pour mon libérateur,
Vous pour mauvais parent & pour lâche imposteur.

ROGER.

Parles-tu bien ainsi sans craindre ma colere ?

GUSMAN.

La Princesse l'a dit, c'est à vous de vous taire.

La Princesse l'a dit , ah je m'en ressouviens
Dessus ses sentimens je doi regler les miens :
Contre un Arrêt qui vient d'une bouche si belle
La plainte la plus juste est toujours criminelle :
Mais l'assaut se prepare & nous devons songer
Que la Princesse y doit courir quelque danger :
Allons suivre ses pas , & courre sa fortune ,
Allons perdre pour elle une vie importune ,
Et ne nous plaignons point du Sort injurieux ,
S'il me permet au moins de mourir à ses yeux ,

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELVIRE, AURORÉ dans le Palais.

ELVIRE.

Dieux ! se peut-il encor que votre Altesse vive ?
A U R O R É.

Sans un vaillant Guerrier j'étois morte ou captive,
Le peril est si grand que je viens d'éviter,
Que le recit tout seul te doit épouventer ;
Déjà de l'Ennemi les troupes avancées
Avoient de nos dehors les défenses forcées ;
Et déjà par mes soins nos gens de toutes parts
Défendoient la muraille & bordoient les remparts
Alors que pour lasser ou vaincre ma disgrâce
Avec mille Chevaux je sortis de la Place.
La nuit regnoit encor, & l'ennemi d'abord
Crut que notre Parti sans doute étoit plus fort,
Et cessant d'attaquer afin de se défendre
Il se trouva surpris lors qu'il pensoit surprendre ;
Enfin les Assaillans en ce puissant effroy
Laissoient la Place libre & fuyoient devant moi,
Quand le jour rallumant ses lumieres éteintes
Leur fit voir ma foiblesse, & dissipa leurs craintes.

Ce fut dans ce moment que ma superbe Seut
 Revint fondre sur nous avec tant de fureur ,
 Qu'après cent vains efforts je me trouvai reduite
 A ne plus esperer de salut qu'en ma fuite :
 Mais mon cheval sous moi blessé mortellement
 En tombant m'engagea dans son trebuchement ;
 Et sans un grand Heros , dont la valeur m'étonne ,
 Cette cheute attiroit celle de ma Couronne ,
 Il fit plus d'un miracle afin de me sauver ,
 Seul faisant tête à tous il vint me relever ,
 Et de sa qualité refusant de m'instruire ,
 Il sortit de la ville ayant sçu m'y conduire.

ELVIRE,

Quoi , ce liberateur ne vous est pas connu ?

AURORE.

J'ignore de quel bras mon salut est venu ,
 Ma Bague qu'il reçût après m'avoir sauvée
 Avec une Elle double en son Escu gravée,
 Seront les seuls témoins à qui j'aurai recours :
 Pour connoître la Main qui prolonge mes jours.
 Mais qu'est-ce que tu tiens ?

ELVIRE.

C'est une Mignature

Dont la flamme a semblé respecter la peinture :
 Ce Portrait est de vous & je l'ai ramassé
 Dans votre Cabinet où vous l'avez laissé.

AURORE.

Que vois-je Elvire , ô Ciel ?

ELVIRE.

Vous voyez tous vos charmes :

Mais qui pourroit causer vos soupirs & vos lar-
 mes ?

AURORE.

Ce n'est pas sans sujet que je verse des pleurs ,
 Ces traits dans mon esprit retracent mes mal-
 heurs ;

Cette Boete à Madrid dans ma seizième année
 Au Prince d'Arragon de ma part fut donnée ,

Et je ne comprends pas quel accident secret,
 A pû faire en ces lieux rencontrer ce portrait :
 Mais l'état où je suis à d'autres soins m'oblige,
 Le péril se redouble alors qu'on le néglige,
 Sans doute que ma chute aura jetté l'effroi
 Dans le cœur des Soldats qui combattent pour
 moi :
 Et possible déjà que quelqu'un me vient dire,
 Que Barcelonne est prise, & que mon regne ex-
 pire.

~~~~~

## S C E N E II.

DIANE, AURORE, STELLE,  
 ELVIRE.

DIANE.

**V**Oici Stelle, Madame, & mon Frere a l'hon-  
 neur,  
 D'avoir causé sa prise & fait votre bonheur ;  
 Agréez ce service, & souffrez que j'espere  
 Qu'il puisse en sa faveur calmer votre colere.

AURORE.

Tout criminel qu'il est, un si rare present  
 Pour obtenir sa grace est plus que suffisant :  
 Il faut vous consoler, ma Sœur, vous devez croi-  
 re,

Que je sai mieux que vous user de la victoire ;  
 La fortune vous brave, & j'ai moins de rigueur,  
 Elle est votre ennemie, & je suis votre Sœur ;  
 Le Sort trahit souvent la plus belle esperance,  
 Et n'a rien d'assuré que la seule inconstance ;

*Tome II.*

K

S T E L L E.

C'est le plus grand des maux que j'ai pû jamais crain-  
 dre,

Que de voir mon malheur vous forcer à me plain-  
 dre ;

Ne vous contraignez pas, je ne souhaite rien  
 D'une main ennemie, & qui vole mon bien ;

Et si mon infortune étoit moins incertaine,

Mon desespoir déjà vous eut tiré de peine.

Mais vous devez savoir pour vous combler d'ef-  
 froi,

Que le Comte d'Urgel combat encor pour moi,

E. que quelque pouvoir ici qui me retienne

Votre captivité suivra de près la mienne :

Sachez qu'au moindre bruit que fera mon mal-  
 heur,

Son desespoir encor accroîtra sa valeur,

Et qu'il viendra bien-tost, en forçant Barcelonne,

Vous jeter dans les fers & m'élever au Trône.

Mais vous n'en doutez pas, & la feinte pitié,

Qui cache la grandeur de votre inimitié,

N'est qu'un moien adroit pour obtenir ma grace,

Alors que ma fortune aura changé de face,

Et lors que vous trouvant réduite sous ma loi,

Votre sort n'aura plus d'autre arbitre que moi.

SCENE III.

LAZARILLE, LE COMTE, AURORE,  
STELLE, DIANE, ELVIRE.

LAZARILLE.

LE Comte est pris, Madame.

STELLE.

Ah tout mon espoir cesse!

LAZARILLE.

Et Lothaire vainqueur l'envoie à votre Altesse.

LE COMTE.

Ma Princeffe, je viens partager vos douleurs,  
J'ai combattu long-tems pour vaincre vos mal-  
heurs :

Mais de votre accident la nouvelle semée,  
A fait lâcher le pied à toute votre Armée,  
Et vous pouvez penser qu'il m'est beaucoup plus  
doux,

D'être ici prisonnier, que libre loin de vous.

AURORE.

Ma Sœur, votre esperance enfin se trouve éteinte,  
Et vous allez savoir si ma tendresse est feinte,  
Le Comte ainsi que vous est réduit sous ma loi,  
Et votre sort n'a plus d'autre arbitre que moi :  
Mais je me servirai de ce bonheur insigne,  
Pour faire seulement savoir que j'en suis digne :  
Je dois vous relever quand le sort vous abat,  
Et n'offrirai pas moins que devant le combat :  
Je vous cede, ma Sœur, la moitié de l'Empire,  
Mais aux conditions que je vai vous prescrire.

K 2

S T E L L E.

Quand on veut faire grace en cette occasion,  
On la fait toute entière & sans condition.

A U R O R E.

Qui veut la mériter en même conjoncture,  
Doit montrer moins d'orgueil & ceder sans mur-  
mure ;

Ce que je veux est juste.

S T E L L E.

Et que prétendez-vous ?

A U R O R E.

Je prétends vous donner le Comte pour époux :

C'est la condition où vous serez forcée.

La constance doit être enfin récompensée.

L E C O M T E.

C'est me combler de gloire &amp; me vaincre deux fois.

S T E L L E.

J'obéirai sans peine à de si douces loix.

A U R O R E.

Allons à nos sujets apprendre ces nouvelles ,

Allons faire cesser leurs soins pour nos querelles ,

Et faisons publier que suivant mes souhaits ,

Notre dissension a fait place à la paix.

L A Z A R I L L E *seul.*

Retournons au combat pour rejoindre mon Maître ,

Mais il est de retour , &amp; je le voi paroître.

S C E N E I V.

LOTHAIRE, LAZARILLE.

LOTHAIRE.

AS-tu vû la Princesse ?

LAZARILLE.

Avec fidélité,  
De vos ordres, Seigneur, je me suis acquité ;  
Vous pouvez tout prétendre.

LOTHAIRE.

Oui, mais cet avantage,  
Me vient de la fortune, & non de mon courage.

LAZARILLE.

Le mérite aujourd'hui vaut moins que le bonheur,  
Quand on acquiert un Sceptre, on acquiert de l'hon-  
neur ;

Rendez-vous sans remords Comte de Barcelonne,  
Tous les chemins sont beaux quand ils mènent au  
Trône.

LOTHAIRE.

Voions Aurore, allons.

LAZARILLE.

Ne vous pressez pas tant ;  
Et recevez, Seigneur, un avis important :  
J'ai sçu qu'un Inconnu que le Ciel favorise,  
Qui porte en son Escu deux Effes pour devise,  
Après avoir sauvé la Princesse & l'Etat,  
Est sans se découvrir rentré dans le combat,  
Et par une aventure étrange & favorable,  
En passant j'ai trouvé cet Escu remarquable,  
Et je ne doute point que si vous le portez,

K 3

222 *Les Coups de l'Amour.*  
Les faits de l'Inconnu vous seront imputez.

LOTHAIRE.

J'admire ton esprit.

LAZARILLE.

La chose est fort certaine.

LOTHAIRE.

Un autre événement me met beaucoup en peine :  
Tu rentrois dans la Ville avec le Comte pris ,  
Quand l'Ennemi fit ferme avecque de grands cris ,  
Et pour sauver ce Prince avecque violence ,  
Mit encore une fois la victoire en balance :  
Ce fut lors que Fernand , un parent de Roger ,  
Reçût un coup de trait qui le mit en danger ;  
Et du sang qu'il perdoit pour arrêter la course ,  
Roger prit son mouchoir , & fit choir cette bourse.  
A l'instant par bonheur marchant dessus ses pas ,  
Je la vis amasser par un de nos Soldats ,  
Et quand les ennemis sans ordre & sans conduite ,  
Eurent été contraints de prendre enfin la fuite ,  
Je le fis appeller , & scûs adroïtement ,  
Que la Bourse enfermoit un riche Diamant :  
Je me le fis montrer , & plus surpris encore ,  
Je reconnus d'abord le Diamant d'Aurore ,  
Et connoissant mon nom , le Soldat m'a permis  
D'emporter ce butin pour mille Ecus promis :  
Juge si l'avanture a lieu de me surprendre.

LAZARILLE.

Elle cache un secret que je ne puis comprendre.

LOTHAIRE.

Je le pourrai savoir de Roger que voici :  
Cherche le Bouclier , & me rejoins ici.

SCENE V.

LOTHAIRE, ROGER,  
GUSMAN.

GUSMAN.

ENCOR que votre Ecu soit tombé dans la presse,  
Cet autre vous fera connoître à la Princesse.

ROGER.

Je porte son anneau qui fera tout savoir.

GUSMAN.

Qui peut donc vous plonger dans un chagrin si noir ?

ROGER.

La perte du portrait de la divine Aurore.

GUSMAN.

Où l'aurez-vous perdu ?

ROGER.

Moi-même je l'ignore,

Par quelque effort sans doute il m'est tombé du bras :

Mais d'où vient que Lothaire adresse ici ses pas ?

LOTHAIRE.

Jecroi que la Princesse attend de vos nouvelles.

ROGER.

Je lui ferai tantôt des recits bien fidelles.

LOTHAIRE.

De vos combats ?

ROGER.

Sans doute.

LOTHAIRE.

Ils ont eu de l'effet.

ROGER.

Ils pourront effacer ce que vous avez fait.

K 4

LOTHAIRE.

De vos exploits pourtant elle fait peu de conte,

ROGER.

Cependant j'ai pris Stelle.

LOTHAIRE.

Et moi j'ai pris le Comte.

ROGER.

Aurore maintenant me doit tout son bonheur.

LOTHAIRE.

La prise d'une Femme apporte peu d'honneur.

ROGER.

Du moins celle du Comte est un moindre avantage.

LOTHAIRE.

L'avantage est égal, mais non pas le courage,

D'une extrême valeur c'est un effort dernier,

Que d'avoir arrêté ce Heros prisonnier.

ROGER.

Quoi que vous me disiez, je consens à vous croire,

Je n'eus jamais besoin d'emprunter de la gloire;

Je renonce à la votre, &amp; j'espère aujourd'hui,

Que vous ne voudrez plus voler celle d'autrui.

LOTHAIRE.

Ce que vous avez fait de plus considerable,

Au moindre de mes coups n'a rien de comparable;

Je tiens tous vos exploits indignes de mon bras,

Et veux bien volontiers ne les avouer pas :

Sachez que sans mes soins &amp; ma rare conduite,

Barcelonne étoit prise, Aurore étoit détruite,

Et vous &amp; vos parens étiez tous égorgés,

Si mon bras du péril ne vous eut dégagéz.

ROGER.

Toutes vos actions n'ont rien que d'ordinaire,

Et sont fort au-dessous de ce qu'on m'a vû faire.

LOTHAIRE.

Parlez avec respect de votre General.

ROGER.

Il faudroit m'abaisser pour être votre égal.

LOTHAIRE.

J'ai sauvé cet Etat par ma valeur extrême.

ROGER.

Moi, j'ai sauvé la vie à la Princesse même.

LOTHAIRE.

Vous ?

ROGER.

Oui, de son salut j'ai droit de me vanter.

LOTHAIRE.

Mais ne craignés-vous point qu'elle en puisse douter ?

ROGER.

La Bague que je garde, & que j'ai reçu d'elle,

D'un service si rare est le témoin fidelle.

LOTHAIRE.

Quoi, vous avez la Bague ?

ROGER.

Elle est en mon pouvoir.

Et je l'attens ici pour la lui faire voir :

Ce discours vous surprend.

LOTHAIRE.

Oui, mais je conjecture

Qu'il pourroit bien encor passer pour imposture.

ROGER.

Malgré votre artifice & tout votre bonheur,

D'un service si grand j'aurai seul tout l'honneur,

Si-tôt qu'aux yeux d'Aurore on me verra paroître,

Pour son Libérateur je me ferai connoître,

Et l'Anneau que je porte a de vives clartez,

Qui pourront mettre au jour toutes vos lâchetez.

LOTHAIRE.

De quoi m'accusez-vous ? l'Âme la moins commun

Peut faire son profit des coups de la Fortune,

J'ai reçu quelque honneur qu'elle a sçu vous ravir,

Mais devois-je me nuire afin de vous servir ?

ROGER.

Ce sont de lâches traits d'un cœur comme le vôtre,

Que d'accepter le prix des services d'un autre :

Aurore a jusqu'ici retenu mon courroux.

K 9

J'ai craint de l'affoiblir en perdant l'un de nous :  
 Mais sachez maintenant que la Guerre est finie ,  
 Que votre audace enfin sera bien-tôt punie.

LOTHAIRE.

Quoi , pour me menacer vous êtes assez vain ?  
 Je vous satisferai les armes à la main  
 Alors que la Princesse aux yeux de la Province ,  
 En me donnant la foi , m'aura fait votre Prince ,  
 Et qu'elle aura comblé mes souhaits les plus doux ,  
 Je vous ferai l'honneur de me battre avec vous.

ROGER.

Lâche , ta mort de près suivroit ton insolence ,  
 Si je ne respectois Aurore qui s'avance.



## SCENE VI.

AURORE , LOTHAIRE ,  
 ROGER , STELLE , DIANE ,  
 LE COMTE , GUSMAN.

AURORE.

ENfin tout est tranquile , & nos Sujets unis  
 Avec nos differens trouvent leurs maux finis ;  
 Et mon propre interest maintenant me convie  
 A chercher le Heros à qui je dois la vie.  
 Mais quoi ! l'Écu fameux que Roger me fait voir ,  
 M'enseigne pleinement ce que je veux savoir ,  
 Et la devise illustre en ces armes gravée ,  
 Me fait connoître en lui le Bras qui m'a sauvée.

LOTHAIRE.

Madame , s'il vous plaît , de détourner les yeux ;

Ce Bouclier encor vous en instruera mieux.

ROGER.

A croire un imposteur soiez plus réservée,  
Je portois cet Escu quand je vous ai sauvée!

AURORE.

O Ciel, qui de vous deux prétend me décevoir!

LOTHAIRE.

Vous voyez que l'Escu se trouve en mon pouvoir.

ROGER.

Où: mais pour le combat se trouvant inutile,  
Je l'ai laissé par terre assez loin de la Ville,  
Et c'est injustement qu'il se l'est impaté.

LOTHAIRE.

O Dieux, quelle impudence, & quelle fausseté!

AURORE.

Avant que d'en juger pour n'être pas surprise,  
Que chacun de vous deux explique la devise.

LOTHAIRE.

Cette devise apprend que pour se rendre heureux,  
Un Courtisan doit être, & subtil & soigneux.

ROGER.

Ces Effes font savoir qu'un Amant qui veut plaire,  
Doit être également & soumis & sincère.

STELLE.

Roger l'explique mieux incomparablement.

AURORE.

Enfin, s'il m'a sauvé, il a mon Diamant.

LOTHAIRE, *montant le Diamant.*

Sur cette question il va fort mal répondre,  
Ce témoin éclatant suffit pour le confondre!

ROGER.

Ah! c'est une imposture, & je puis l'averer,  
J'ai le vrai Diamant que je vai vous montrer.

GUSMAN.

Cherchez dans l'autre poche.

ROGER.

Il faut qu'il s'y rencontre.

Tirez.

ROGER.

C'est mon mouchoir.

GUSMAN.

Le voici.

ROGER.

C'est ma montre.

GUSMAN.

Quelque avare Démon l'aura donc emporté ?

LOTHAIRE.

Il est confus , jugez de ma sincérité !

ROGER.

⊙ Destin trop cruel !

AUORE.

O Ciel , quelle injustice.

Empêche que Roger me rende aucun service !

DIANE.

Si j'osois vous parler....

AUORE.

Vous parleriez en Sœur ,

Laissez-moi rendre grâces à mon Libérateur.

\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

CARLOS, LOTHAIRE, AUORE, ROGER,  
STELLE , LE COMTE , GUSMAN ,  
LAZARILLE , ELVIRE , DIANE.

CARLOS à Lothaire à part.

**M** Onseigneur, s'il vous plaît, excusez la franchise :  
Je n'attends pour partir que la somme promise.

AUORE.

Que vous veut ce Soldat ?

LOTHAIRE.

C'est un extravagant.

CARLOS.

On extravague donc, quand on parle d'argent ?

LAZARILLE.

Attendez.

CARLOS.

A quoi bon tant de cérémonie,  
Ai-je affaire en ces lieux où la guerre est finie ?

LOTHAIRE.

Sortez.

CARLOS.

Pour un Seigneur vous poussez lourdement :  
Il me faut mille écus ou bien mon Diamant,

AURORE.

Quel Diamant, qu'entens-je ?

LOTHAIRE.

Ha ! ma peine est extrême !

CARLOS.

Celui que vous tenez.

AURORE.

Quoi, cet anneau ?

CARLOS.

Lui-même.

LOTHAIRE.

N'acheve pas.

CARLOS.

Pourquoi ? je dis la vérité :  
C'est de moi que tantôt vous l'avez acheté.

LOTHAIRE.

Parle mieux.

CARLOS.

A mentir me voulez-vous contraindre ?

LOTHAIRE.

Si....

CARLOS.

Quoi, vous menacez ?

AURORE.

Acheve sans rien craindre.

CARLOS.

Comme il roule les yeux ! chacun me l'a bien dit,  
 Qu'on ne doit point aux Grands donner rien à credit,  
 Un homme bien armé dont j'étois assez proche,  
 En tirant son mouchoir l'a fait choir de sa poche.

A U R O R E.

Quel homme étoit-ce encor ?

C A R L O S.

Je ne sai qu'en juger,  
 Un de ses gens m'a dit qu'on l'appelle Roger :  
 Mais il faudroit parler de me paier ma tomme.

A U R O R E.

Elvire, prenez soin de contenter cet homme.

L E C O M T E.

On ne peut soupçonner ce témoin ingénu.

S T E L L E.

Votre vrai défenseur cesse d'être inconnu.

A U R O R E.

Où, Roger, je vous dois ma vie & ma victoire,  
 Perdez de mes rebuis la honteuse memoire ;  
 Par de justes faveurs dignes de votre prix,  
 Je prétens réparer ces injustes mépris.

L O T H A I R E.

O soit ! j'apprens ici que'le est ton inconstance.

A U R O R E.

Recevez de ma main cet Eserin par avance.

R O G E R.

L'honneur de vous servir me rend trop satisfait,

Je ne dois pas reprendre un présent que j'ai fait.

A U R O R E.

Ce Cofret toutefois m'est venu de Lothaire.

L O T H A I R E.

Il veut faire un présent qui ne lui coûte guere.

R O G E R.

Il vous pourroit coûter plus que vous ne pensez,  
 Votre orgueil doit finir, mes malheurs sont passez.

A U R O R E.

Roger, en sa faveur j'ai des marques secrettes,

Je ne puis démentir ses Vers & ses Tablettes.

ROGER.

Ces Témoins sont pour moi, Madame, il est certain  
Que ces Vers rencontrez sont écrits de ma main.

STELLE.

De Lothaire en ce cas confrontez l'écriture.

DIANE.

Dans sa confusion l'on void son imposture.

LOTHAIRE.

O du cruel destin, revers trop rigoureux !

AURORE.

Que ce succès, Diane, est conforme à mes vœux !

Lothaire cependant m'a sauvé de la flamme :

Cette obligation touchoit beaucoup mon ame,

Que pouvoit-il prétendre en voulant m'abuser ?

LOTHAIRE.

Je suis Amant, Madame, & l'on doit m'excufer.

AURORE *lui donnant son portrait.*

Sans doute le service est plus grand que l'offense,

Jugez par ce présent de ma reconnaissance.

ROGER.

Ce portrait est à moi, Madame, assurément.

AURORE à Lothaire.

Setoit-il point à vous ?

LOTHAIRE.

Nullement, nullement.

ROGER.

Le Prince d'Arragon me l'a donné lui-même.

DIANE.

N'en doutez point, Madame.

AURORE.

Ah ! ma joie est extrême :

ROGER.

En vous sauvant des feux je n'aurai laissé choir,

Et ces rubans brûlez vous le font assez voir.

AURORE.

Il suffit, il suffit, Héros incomparable,

Je voi trop à quel point je vous suis redevable,

232 *Les Coups de l'Amour, &c.*  
Après ces grands effets d'amour & de valeur,  
Je ne vous dois pas moins que mon Sceptre & mon  
Cœur.

STELLE.

Il est juste, ma Sœur, qu'un heureux hymenée,  
Joigne à jamais son sort à votre destinée.

AURORE.

Après ce que pour moi son courage a tenté,  
Je confesse être un prix qu'il a trop mérité.

ROGER.

Dans l'excez de ma joie excusez mon silence.

AURORE.

Je m'offre avec plaisir pour votre récompense.

LOTHAIRE.

Quoi, Madame, à mes yeux....

AURORE.

Quoi, vous en murmurez ?

Vous m'obligerez fort si vous vous retirez :  
Allez porter ailleurs vos lâches artifices.

LOTHAIRE, *en se retirant.*

Fortune qui me perds ? Voici de tes caprices.

AURORE.

Allons tous dans le Temple, en ce jour bienheureux  
De cet Hymen celebre achever les doux nœuds ;  
Et benir hautement, & d'une voix commune,  
Et LES COUPS DE L'AMOUR ET CEUX DE LA  
FORTUNE.

LE FEINT  
ALCIBIADE,  
*Tragi Comedie.*



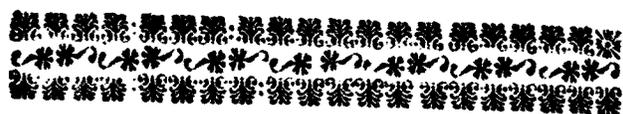
LE  
FEINT  
ALCIBIADE.

TRAGI-COMEDIE

DE

MR. QUINAULT.

Représentée en 1658.



## ACTEURS.

CHARILAS , *Fils d'un Roi de Sparte.*

MINDATE , *Chef de la Garde d'Agis.*

AGIS , *Roi de Sparte.*

LISANDRE , *Favori d'Agis.*

TIME'E , *Femme d'Agis.*

CLEONE , *Sœur d'Alcibiade , déguisée sous le Nom & l'Habit de son Frere.*

LEONIDE , *Sœur d'Agis.*

TRASIMENE , *Suivante de Timée.*

HERMODORE , *Suivante de Leonide.*

SUITE.

GARDES.

*La Scene est à Sparte.*



L E  
F E I N T  
ALCIBIADE.  
TRAGI-COMEDIE.

---

A C T E I.  
S C E N E P R E M I E R E.

CHARILAS, MINDATE.

CHARILAS.

**J**E vous ouvre mon ame , oüi , je prétens , Min-  
date ,  
Que mon malheur fuisse , & que ma haine éclate ,  
Je ne puis plus souffrir qu' Agis contre nos loix ,  
Occupe seul un rang destiné pour deux Rois ,  
Et mon pere étant mort , qu'il ait toujours l'audace  
De remplir seul un Trône , où je dois avoir place ;  
Tant qu'a duré la guerre il étoit ma'-aîsé  
D'achever dans son Camp l'attentat proposé :  
Mais puis qu'en fin la paix , qui dans Sparte l'amène ,  
Sans crainte & sans soupçon vient l'offrir à ma haine ,

Je m'apprête à goûter par un coup genereux,  
Le bien que la vengeance offre aux plus malheureux.

M I N D A T E.

La Reine invite aussi mon cœur à la vengeance,  
Je fus nourri près d'elle, & l'aimai dès l'enfance,  
Je pris avec le lait ce dangereux poison,  
Et je connus l'amour plutôt que la raison.  
Son cœur avec le mien sembloit d'intelligence,  
Quand le Roi plus heureux m'ôta toute esperance,  
Et força ses parens par un cruel pouvoir  
De contraindre leur Fille à suivre son devoir :  
Depuis ce tems en vain j'ai recherché sa perte,  
L'occasion encor ne s'en est point offerte,  
Et c'est avec plaisir que je vous voi d'accord  
Du dessein que j'ai fait de conspirer sa mort.

C H A R I L A S.

Ce Rival n'est pas seul, & je me persuade  
Que vous devez moins craindre Agis qu'Alcibiade,  
Ce Banni trop aimable, au jugement de tous,  
A reçu de la Reine un traitement bien doux.

M I N D A T E.

Je crains peu ce Rival, le Roi m'a fait comprendre  
Que de la jalousie il n'a pu se défendre,  
Et que ses premiers soins sont de n'épargner rien,  
Pour chasser de ces lieux ce jeune Athenien.

C H A R I L A S.

Pour peu qu'en ma faveur vous vueillez entrepren-  
dre,

De mon ressentiment vous devez tout attendre :  
La Reine paiera ce service important,  
Et si je suis heureux, je vous rendrai content.

M I N D A T E.

Vous me touchez, Seigneur, par où je suis sensible,  
Pour un prix si charmant rien ne m'est impossible :  
Je suis par mon adresse en crédit près du Roi,  
Je commande à sa Garde, il estime ma foi.  
V oiez ce que je puis.

CHARILAS.

La chose est d'importance,  
Et pour la bien résoudre, il faut que l'on y pense.

MINDATE.

Allez-y donc penser, & tâchons de nous voir  
Au retour de la chasse, au jardin vers le soir ;  
Pour ôter tout soupçon, il est bon, ce me semble,  
D'empêcher avec soin qu'on ne nous trouve ensemble.

Le Roi craint tout de vous, & ne peut s'assurer.

CHARILAS.

Je croi le voir paroître, il faut nous séparer.

*Charilas se retire.*

\*\*\*

SCENE II.

AGIS, LISANDRE, MINDATE,  
SALCEDON.

AGIS à *Salcedon.*

Allez donc préparer la Chasse renommée,  
Du Sanglier affreux, dont Sparte est allarmée,  
Et pour exterminer ce Monstre des forêts,  
Faites que promptement tous nos chasseurs soient prêts.

*Salcedon entre.*

LISANDRE.

Sparte, dont la grandeur de vos soins est l'ouvrage,  
Attend de votre main ce nouvel avantage.  
Les Monstres étrangers qu'elle eut pour ennemis,  
Par vos derniers travaux viennent d'être soumis,  
Et votre ame à son bien trop fortement s'applique,  
Pour ne la purger pas d'un Monstre domestique.

Ah, plût au Ciel ! Lifandre, en l'état où je suis,  
 Que par ce danger seul mes soins fussent produits,  
 Et que ce Monstre affreux fut dans tout cet Empire  
 L'ennemi le plus grand qui me reste à détruire !  
 Cet ennemi détruit, Sparte ne craindra rien :  
 Mais hélas ! son repos ne fera pas le mien,  
 Je ressens au transport, dont j'ai l'ame saisie,  
 Qu'un Monstre en cruauté cede à la jalousie,  
 Et qu'il m'est plus aisé de rendre en ce malheur  
 Le repos à nos champs que le calme à mon cœur.

## M I N D A T E.

Souvent la jalousie est un mal invincible :  
 Mais qu'avez-vous à craindre où tout vous est possible ?

Quoi, votre ame à ce point se doit elle ébranler  
 D'un mal, dont le remède est en votre pouvoir ?  
 La puissance Royale autrefois affoiblie,  
 Est ici par vos soins hautement rétablie,  
 Cet Empire jadis gouverné par deux Rois,  
 De vous seul aujourd'hui reçoit toutes ses loix :  
 Et le Senat d'accord de votre indépendance,  
 Pour choquer vos desirs craint trop votre puissance  
 Vous pouvez éloigner de la Reine & de vous  
 Qui que ce soit ici qui vous rende jaloux ;  
 De tous les maux d'amour le remède est l'absence.  
 L'éloignement détruit ce que fait la préférence,  
 Eloignant qui vous nuit vous serez satisfait,  
 Qui peut ôter la cause ôte aisément l'effet.

## A G I S.

Je sai que le Senat n'osant plus me contraindre,  
 Les Dieux seuls exceptez, je n'ai plus rien à craindre,  
 Il est en mon pouvoir de chasser de ces lieux,  
 Un Banni, dont pour moi le charme est odieux :  
 Mais je crains de n'avoir qu'une puissance vaine,  
 Pour le pouvoir chasser de l'esprit de la Reine,  
 Une ame est toujours libre, & les plus puissans Rois  
 Jusqu'à ses volontés n'entendent point leurs droits :

Comme elle vient des Dieux , pour marque de noblesse ,

De tous les mouvemens elle est toujours maîtresse ;  
Et le pouvoir humain , quoi qu'il puisse choisir ,  
Peut régler l'action , mais non pas le desir.

L I S A N D R E.

De la Reine , Seigneur , la vertu peu commune  
Dit dissiper en vous cette crainte importune ;  
Le crime n'est pas grand d'avoir en cette Cour  
Souffert un Etranger jusqu'à votre retour :  
Et de quelques flâteurs les rapports peu croiables ,  
Pour pouvoir être vrais sont trop peu vrai-semblables.

Un grand Roi comme vous ne doit pas oublier ,  
Qu'à qui le flate trop il se doit peu fier.  
La Cour nourrit toujours de ces esprits vulgaires ,  
Qui veulent broüiller tout pour être nécessaires ,  
Et qui par des moyens lâches & dangereux ,  
Sans le malheur d'autrui ne sauroient être heureux.  
Cette digne Mérité du plus grand des Monarques ,  
Vous a de sa vertu donné beaucoup de marques.  
Et les accusateurs n'ont pu vous inspiéter  
Que de simples soupçons qu'on ne peut averer.

A G I S.

J'estime encor la Reine , & je connoi son ame ,  
La Reine est vertueuse enfin , mais elle est femme :  
Et l'esprit d'un jaloux s'assure rarement  
Sur la vertu d'un Sexe enclin au changement.  
Je veux même penser que tous ceux qui l'accusent  
Sont peut-être abusez , ou peut être m'abusent ,  
Et que tous les soupçons , que j'ose conserver ,  
Sont des indices faux qu'on ne lauroit prouver :  
Mais pour quiconque arrive au rang , où je me  
trouve ,

L'opinion publique est toujours une preuve ;  
Les Rois servent d'exemple , & s'ils sont genereux ,  
L'ombre même d'un crime est un crime pour eux.  
Leur honte est effective aussi-tôt qu'elle est crüe ,

Plus ils sont élevez, & plus ils sont en vûë.

Je veux cacher pourtant mes sentimens jaloux,

La Reine ignore encor... mais elle vient à nous.



## SCENE III.

TIME'E, AGIS, LISANDRE,  
MINDATE, SUITE.

TIME'E.

**S**eigneur, Alcibiade attend votre audience.

AGIS.

Qu'on aille promptement lui dire qu'il avance,

Favorisé des soins de votre Majesté,

Avant toute autre chose il doit être écouté.

TIME'E.

Cet illustre Banni mérite qu'on l'estime,

La vertu fait en lui ce qu'ailleurs fait le crime.

Et bien que son pays l'outrage au dernier point,

Son défaut le plus grand est de n'en avoir point;

Son mérite a causé les malheurs de sa vie,

S'il eut eu moins de gloire, il eut fait moins d'envie,

Et quand de son destin vous serez éclairci,

Tout malheureux qu'il est, je croi, mais le voici.

SCENE



## SCENE VI.

CLEONE *sous le nom & l'habit d'Alcibiade,*  
 TIME'E, AGIS, LISANDRE,  
 MINDATE, SUITE.

CLEONE.

Seigneur, quoi que banni d'une celebre Ville,  
 Sans honte & sans terreur je vous demande azile,  
 L'exil, qui m'est enjoint par une injuste loi,  
 Est honteux pour Athene, & ne l'est point pour moi;  
 Et je prens pour refuge un Prince trop auguste  
 Pour craindre qu'il rejette une demande juste.  
 Toute la Grece a sçu que mon Pais ingrat  
 Doit à mes seuls travaux tout ce qu'il a d'éclat,  
 Et que tous les auteurs d'une rigueur si grande,  
 Demanderoient sans moi ce que je vous demande.  
 Ce n'est pas que je bute à murmurer contre eux,  
 L'injustice sans doute est un vice honteux:  
 Mais on n'acquiert pas moins par un effet contraire  
 De gloire à la souffrir, que de honte à la faire.  
 Quand Athene a commis ses armes à mes soins,  
 Les Grecs de ma valeur ont tous été témoins,  
 Et si j'ai sçu montrer d'une ardeur peu commune  
 Ce que peut la Vertu dans la bonne fortune:  
 Je ne ferai pas voir avec moins de chaleur  
 Ce que peut la Vertu dans le plus grand malheur.  
 Ma Patrie en causant mes disgraces cruelles  
 Offre à ma gloire encor des matieres nouvelles.  
 Un grand revers peut rendre un grand cœur signalé,  
 Et c'est m'avoir servi que m'avoir exilé.  
 Ma constance rendra dans le cours de ma vie

Tom. II.

L

Mon malheur si celebre, & si digne d'envie,  
 Qu'il fera d'un exil pour moi si glorieux  
 Un supplice nouveau pour tous mes envieux :  
 Réduit à demander azile à des Monarques,  
 J'ai du Merite seul considéré les marques,  
 Et pour mon Protecteur dans mon malheur pressant  
 J'ai choisi le plus digne, & non le plus puissant.  
 Si vous n'eussiez point eu de guerre avec Athene  
 Je n'eusse pas d'abord passé près de la Reine :  
 Et dedans votre Camp j'eusse été partager  
 De votre Majesté la gloire & le danger :  
 Mais je n'ai jamais pu consentir à paroître  
 Ingrat pour mon pais tout ingrat qu'il puisse être ;  
 Et n'ai pu me résoudre à voir aussi mon bras  
 Forcé d'être inutile où vous ne l'étiez pas.  
 Je ne vous dirai point quelles raisons puissantes  
 Vous pressent d'arrêter mes disgraces errantes ;  
 Pour peu qu'à mes souhaits vous vouliez résister,  
 Je suis trop glorieux pour vous solliciter ;  
 Et pour peu qu'aux bien-faits la vertu vous excite,  
 Vous n'avez pas besoin que je vous sollicite.  
 Vous aurez, si j'obtiens votre protection,  
 Le plaisir qui provient d'une belle action,  
 Et si par un succès à mes desirs contraire  
 Vous ne m'accordez pas l'azile que j'espère,  
 J'aurai confusion d'un si cruel refus,  
 Mais c'en'est pas pour moi que j'en serai confus,  
 Et je rapporterai cette rigueur insigne  
 D'un air qui prouvera que je n'en suis pas digne.

A. G. I. S.

Je prétens qu'aujourd'hui vous obtiendrez de moi  
 Ce que vous méritez & ce que je vous doi,  
 Et veux faire ardemment, malgré votre disgrace  
 Ce que l'honneur pour vous ordonne que je fasse :  
 Mais notre vieille guerre enfin vient de finir  
 Avec le peuple ingrat, qui vous a sçu bannir,  
 Et j'ai lieu de douter si la paix que j'ai faite  
 Peut souffrir que ma Cour vous serve de retraite.

Afin de m'éclaircir sur ces difficultez ,  
 Souffrez qu'entre les miens je cherche des clartez  
 Mais pour vous faire voir que c'est sans artifice  
 Que je suis resolu de vous rendre justice ,  
 Et que j'en veux chercher les moyens avec soin ,  
 Je consens que vous-même en soiez le témoin :  
 Et c'est devant vos yeux que je vai ici prendre  
 Le Conseil de la Reine , & l'avis de Lisandre.

## CLEONE.

Bien souvent sur un point facile à concevoir ,  
 Qui cherche trop d'avis cherche à se decevoir.  
 Quiconque a la vertu dans le degré suprême  
 Ne doit pour bien agir consulter que soi-même.  
 La Nature aux humains par un soin liberal  
 Donne la connoissance & du bien & du mal ,  
 Et notre ame toujours , quoi qu'elle considere ,  
 Pour connoître le bien n'a qu'à le vouloir faire :  
 Ce n'est pas que mon cœur conçoive quelque effroi ,  
 Que la Reine en ce lieu vous parle contre moi :  
 Mais Lisandre autre fois me fit voir trop de haine  
 Pour être en ses conseils juste comme la Reine.  
 Il estima ma Sœur & voulut l'épouser ,  
 Mais je suis obligé de la lui refuser ,  
 Et je doi craindre ici qu'un dépit ne l'engage  
 A faire une injustice à qui lui fit outrage.

## AGIS.

Pour vous ôrer tout lieu de mécontentement ,  
 Lisandre le premier dira son sentiment :  
 Quel que soit le dessein que son discours m'inspire ,  
 La Reine en sera juge , & pourra le détruire.  
 Son sentiment toujours fut la regle du mien ,  
 Commencez-donc, Lisandre , & ne déguisez rien.

## LISANDRE

Seigneur , Alcibiade avec raison assure  
 Que je n'ai pas une ame insensible à l'injure :  
 Mon cœur par ses mépris fortement irrité  
 N'a pas pour vouloir feindre assez de lâcheté.  
 Je le hais , je l'avoüe , & vous le pouvez croire ;

Mais je hais bien moins que je n'aime la gloire,  
 Ma haine à mon devoir doit céder aujourd'hui  
 Et j'aime mieux parler pour vous que contre lui.  
 Toujours nos premiers loins sont dûs aux Diadèmes,  
 Nous sommes à nos Rois avant qu'être à nous-mêmes,  
 C'est trahir son devoir que le suivre à demi,  
 On doit comme Sujet plus que comme Ennemi:  
 C'est donc votre intérêt, qui m'oblige à vous dire  
 Qu'on lui doit accorder l'azile qu'il desire,  
 Et que l'honneur défend à votre Majesté  
 De souscrire à l'Exil, qu'il n'a pas mérité.  
 Jamais par le malheur la gloire n'est flétrie,  
 Le Vertueux par tout doit trouver sa Patrie,  
 Et dans un Ennemi des Grecs si renommé  
 Vous devez protéger le Mérite opprimé.  
 Oui, si l'injuste Athene à soi-même cruelle  
 Bannit honteusement la Vertu de chez elle,  
 Sparte doit faire voir, quoiqu'il puisse avenir,  
 Qu'elle l'estime trop pour la vouloir bannir.  
 La Paix, qui pour l'Etat doit être avantageuse,  
 N'exige point de vous d'injustice honteuse.  
 Un Traité glorieux en cette occasion  
 Ne vous peut ordonner une lâche action:  
 Et si la Paix l'ordonne, & vous y doit contraindre,  
 C'est un Traité honteux, que vous devez enfreindre;  
 Sparte a trop eu d'honneur en nos derniers combats  
 Pour faire par terreur rien d'injuste ou de bas:  
 Et ne vous permet point, si vous l'en voulez croire,  
 D'acheter son repos aux dépens de sa gloire:  
 Enfin je trouye juste, à ne déguiser rien,  
 Que l'on accorde azile à cet Athenien.

A G I S.

Alcibiade a lieu d'espérer toute chose  
 Après ce que pour lui son Ennemi propose:  
 La Reine estime trop son mérite charmant  
 Pour ne confirmer pas ce premier sentiment.

T I M E E.

J'ai pour cet Etranger une estime équitable,

Le Merite a par tout un charme ir évitable,  
 Et puis que par le droit qu'il a de tout charmer,  
 Il est toujours aimable, on doit toujours l'aimer.  
 Ce qui me charme en vous me doit plaire en tous  
 autre,

J'estime la vertu comme j'aime la votre,  
 Et de quelque façon qu'un grand cœur puisse agir,  
 L'amour de la Vertu ne fait jamais rougir.  
 C'est cette même ardeur qui m'oblige à vous dire,  
 Qu'on lui doit refuser l'azile qu'il désire,  
 Et que l'honneur permet à votre Majesté  
 De souscrire à l'Exil qu'il n'a pas mérité.  
 Chaque Etat a ses Loix, & par quelque maxime  
 On condamne en un lieu ce qu'en l'autre on estime,  
 Et si l'Arrêt d'Athene est trop injurieux,  
 Elle est libre, & ne doit en répondre qu'aux Dieux:  
 Des malheurs assez grands ont troublé cette Terre,  
 Recevoir ce Banni, c'est accepter la guerre:  
 Athene est trop encline aux nouveaux démêlez  
 Pour souffrir pour amis ceux de ses exilez.  
 Quelque illustre que soit ce Grec que l'on renomme,  
 Il vaut mieux conserver un Etat qu'un seul homme:  
 Un bien particulier doit passer pour un mal,  
 S'il détruit le repos & le bien general.  
 Il est beau d'obliger, mais un bon Roi doit croire  
 Que le bonheur public fait la plus grande gloire,  
 Et doit incessamment songer que quelquesfois  
 Les communes vertus sont les vices des Rois.  
 Alcibiade ailleurs peut rencontrer des Princes,  
 Qui le pourront servir sans nuire à leurs Provinces,  
 Enfin je trouve juste, à ne déguiser rien,  
 Que l'on refuse azile à cet Athenien.

A G I S.

Hé bien, qu'il cherche donc ailleurs une retraite,  
 Ce que vous désirez est ce que je souhaite.

C L E O N E.

Ah! du moins écoutez.

L 3.

Veillez m'en dispenser,

Un intérêt public m'oblige à vous laisser.

Je vai me préparer pour la Chasse prochaine :

Si vous n'êtes content, plaignez-vous de la Reine,

Son sentiment toujours fut la règle du mien,

Je vous l'ai déjà dit, souvenez-vous-en bien.

CLEONE à Timée.

Permettez-moi la plainte après cette injustice.

~~Scigneur~~ TIME'E.

Scigneur, permettez-moi d'aller au sacrifice.

CLEONE seule.

Ainsi tout me trahit, mais dans cet embarras,

Mon cœur me reste au moins qui ne me trahit pas.

Qui ne me trahit pas ? ah, Ciel ! qu'osai-je dire ?

De tous mes Ennemis c'est peut-être le pire.

Trouvant dans sa vertu ce qu'il doit désirer,

L'infortune jamais ne le fit soupirer.

Cependant sur le point de quitter cet Empire,

Je l'entens en secret malgré moi qui soupire :

Je ne sai qui produit sa foiblesse en ce jour,

Mais hélas ! je crains bien que ce ne soit l'Amour.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONIDE, TIME'E.

LEONIDE.

Quoi, Madame, aujourd'hui votre avis persuade

Que l'on doit de ces lieux chasser Alcibiade ?

Quoi vous, qui dans l'abord ardente à l'obliger

Fûtes si favorable à ce noble Etranger,

Si-tôt qu'ici la paix nous rend le Roi mon frere,

A ce même Etranger vous devenez contraire ?

On a lieu de douter que votre Majesté

Puisse justifier cette inégalité,

Et qu'en un même esprit pour des sujets semblables,

Deux desseins differents soient tous deux équitables.

Ou vous n'avez pas droit de le persecuter,

Ou vous avez eu tort de le trop bien traiter :

Et comme trop cruelle, ou comme trop propice

Vous ne pouvez jamais éviter l'injustice,

Un desir bien réglé doit toujours être égal,

Ce qui combat un bien ne peut être qu'un mal.

L'équité tout contraire à l'injustice extrême ;

La Vertu n'est jamais opposée à soi-même.

D'une égale maniere elle agit en tous lieux,

Et n'a rien d'opposé qui ne soit vicieux.

TIME'E.

Il arrive souvent que quoi qu'on se propose,

L 4

Deux differents effets viennent de même cause,  
 Et que trompant les soins de l'esprit le plus fin,  
 Deux moiens differents tendent à même fin.  
 Les plus justes desseins reglez par la prudence  
 Changent suivant le temps, ou quelque circonstance,  
 Et comme sous les Cieux tout change incessamment,  
 On doit en divers temps agir diversement.  
 Leonide, il est vrai, j'ai dedans cette Terre  
 Flaté cet Etranger tant qu'a duré la guerre;  
 Mais la Paix s'opposant aux biens, qui lui sont dûs;  
 Ce qui fut juste alors maintenant ne l'est plus.  
 Si comme infortuné je lui dois assistance,  
 Je doi plus au repos du lieu de ma naissance:  
 Et nuisant à l'Etat en travaillant pour lui,  
 Ma pitié deviendroit criminelle aujourd'hui.

L E O N I D E.

D'un art si peu commun vous savez nous deffendre,  
 Que pour vous devoir croire on n'a qu'à vous en-  
 tendre;

J'admire vos raisons, & n'ai jamais douté  
 Des charmes de l'esprit de votre Majesté;  
 Mais des peuples grossiers les ames obstinées  
 A censurer toujours les Têtes couronnées,  
 Expliquant à leur mode un pareil changement,  
 N'en feront pas peut-être un si beau jugement.

T I M E' E.

C'est de moi-même à moi que je doi rendre conte,  
 De moi seule dépend ou ma gloire ou ma honte,  
 Et nul reproche enfin ne me sauroit toucher,  
 Si je ne trouve en moi rien à me reprocher.  
 Ce n'est pas que pourtant ce succès ne m'afflige,  
 Si de cet Etranger l'exil vous desoblige.  
 Ses entretiens frequens ont des charmes bien doux;  
 Mais ils sont moins connus à tout autre qu'à vous,  
 Et j'estime qu'un cœur tendre comme le votre  
 Sera de son départ plus touché que tout autre.

L E O N I D E.

Il est vrai que souvent il m'a rendu des soins,

Qui pour être cachez ont eu trop de témoins :  
 Mais je sai que pour vous les visites charmantes  
 En l'absence du Roi n'étoient pas moins fréquentes,  
 Et depuis son retour je ne sai pas pourquoi  
 Ce depart que je crains vous touche moins que moi.

T I M E' E.

Ses soins m'ont obligé, & mon cœur se dispose  
 A plaindre comme vous les maux, que je lui cause :  
 J'en ai de la douleur, mais je m'assure bien  
 Que votre déplaisir l'emporte sur le mien,  
 Et croi, quelque pitié qui pour lui me possède,  
 Qu'en bonté toutesfois il faut que je vous cede.

LEONIDE.

De tous les déplaisirs que l'on croit differens,  
 Les plus cachez toujours ne sont pas les moins grands.  
 En faveur d'un Epoux vous devez vous contraindre :  
 Mais pour moi, grace aux Dieux, rien ne m'oblige à  
 feindre.

T I M E' E.

Lisandre, à qui le Roi prétend vous engager,  
 A feindre ici pourtant vous devoit obliger.

LEONIDE.

Lisandre, tout aimable & vaillant qu'il puisse être,  
 Pour être mon Amant n'est pas encor mon Maître.

T I M E' E.

Mon cœur doit tout au Roi, mais vous devez savoir,  
 Qu'il se consulte seul pour suivre son devoir.

LEONIDE.

Madame, je croirai toujours pour votre gloire,  
 Tout ce qu'il vous plaira me commander de croire:  
 Mon sentiment par tout suivra votre desir.

T I M E' E.

Vous me rendrez justice, & me ferez plaisir.



## S C E N E II.

D O R I S E , T I M E ' E ,  
L E O N I D E .

D O R I S E à *Timée.*

**M**adame, l'Etranger qui vers ce lieu s'avance,  
Demande à vous parler avec beaucoup d'in-  
stance.

T I M E ' E .

Qu'il vienne, j'y consens, & la Princesse aussi,  
Sans doute il aura sçu que vous êtes ici;  
Impatient de voir une beauté si chère,  
Il vous y vient chercher.

L E O N I D E .

Cela se pourroit faire;  
Mais comme c'est à vous qu'il demande à parler,  
Jè me retirerai de peur de vous troubler.



## S C E N E III.

C L E O N E , T I M E ' E .

C L E O N E .

**D**E mon départ, Madame, enfin l'heure s'apro-  
che,  
Je ne viens pas ici pour vous faire un reproche:  
Vous m'avez fait connoître en évitant mes pas,

Qu'en me plaignant de vous je ne vous plairois pas ;  
 Mais bien que vous soiez ma plus grande adverlaire ,  
 Je ne pers pas encor le desir de vous plaire ,  
 Et si j'ose venir vous chercher en ce lieu ,  
 C'est pour prendre votre ordre , & pour vous dire adieu .

T I M E' E.

De mes derniers conseils n'attendez point d'excuse ;  
 L'apparence , Seigneur , bien souvent nous abuse .  
 J'ai mes raisons à part , mais vous n'en savez rien ,  
 Et de ce qu'on ignore on ne juge pas bien .  
 Pour ne pas être injuste il la falloir paroître ,  
 Loin de cesser pour moi , votre estime doit croître ,  
 Je n'y puis mieux répondre , & malgré vos ennuis ,  
 Je n'en fus jamais d'igre autant que je la suis .

C L E O N E.

Par trop d'effets brillans d'une vertu sublime  
 Vous avez dans mon ame établi votre estime ,  
 Pour l'y pouvoir détruire avec facilité  
 Par le premier effet de votre cruauté .  
 Ce malheur me surprend , mais mon ame interdite ,  
 Puis que vous le causez , croit que je le merite .  
 Et pour vous condamner , mon esprit allarmé  
 A vous croire équitable est trop accoûtumé  
 Peut-être justement voulez-vous qu'on me chasse :  
 Mais on croit rarement meriter sa disgrâce ,  
 Et comme en sa faveur chacun juge aisément ,  
 Un malheureux toujours croit l'être injustement ,  
 Ma timide raison étonnée & confuse ,  
 Quand mon cœur vous défend , croit toujours qu'il  
 s'abuse ,

Mais loin de s'abuser peut être que mon cœur  
 Se déclarant pour vous s'oppose à mon erreur ,  
 Et que l'aveugle instinct qui vous le rend propice ,  
 Au lieu de me trahir , m'épargne une injustice .

T I M E' E.

Vous le pouvez bien croire , & ne vous pas tromper ,  
 Je sens que mon secret pour vous va m'échapper :  
 Et qu'à votre vertu , que par tout je remarque ,

Je doi de mon estime une derniere marque,  
 La source de vos maux est plus en vous qu'ailleurs,  
 Votre merite ici fait encor vos malheurs :  
 Et troublant le cours d'une si belle vie,  
 Dans Athene à vous nuire il obligea l'envie,  
 C'est lui qui dans ces lieux, loin de vous assister,  
 Force la Vertu même à vous persecuter,  
 A votre abord ici je ne pus me deffendre  
 D'une inclination aussi forte que tendre,  
 Et tout à coup pour vous je ressentis en moi  
 L'instinct, qui fait aimer sans qu'on sache pourquoi,  
 Je pris ce mouvement de mon ame interdite  
 Pour la simple pitié qu'un malheureux excite.  
 Mais sentant augmenter ce mouvement confus,  
 Je craignis têt après quelque chose de plus,  
 En vain à vous voir moins je me suis resoluë,  
 Malgré moi sans regret j'ai souffert votre vuë,  
 Et pour bannir enfin mes soins entierement,  
 Je n'ai plus esperé qu'en votre éloignement.  
 Je l'obtiens, vous partez, & j'ose encor vous dire,  
 Que vous ne partez pas sans que mon cœur soupire,  
 Mais il soupire en vain, quand j'agis contre vous,  
 C'est un remede amer, dont l'effet sera doux.  
 Ce n'est pas que malgré cette aveugle tendresse  
 Ma raison de mon cœur craigne quelque foiblesse :  
 Non, mais quand on prétend éviter un malheur,  
 Le moien le plus seur est toujours le meilleur,  
 Et quoi que l'on se sente une Vertu parfaite,  
 Chercher trop le peril, c'est chercher sa défaite.  
 Une ame, qui s'expose en cet état fatal,  
 D'un ennemi qui plaît se défend toujours mal.  
 Le combat est fâcheux l'issuë en est douteuse :  
 Et la victoire même en est toujours honteuse :  
 La gloire d'un peril consiste à l'éviter,  
 Un cœur cherche à faillir, s'il se la sse tenter,  
 Et n'est pas innocent, quelque ardeur qui l'anime,  
 Tant qu'il est en danger de pouvoir faire un crime.

CLEONE.

Si c'est là seulement pourquoi vous me chassez,  
 Je ne partirai pas si-tôt que vous pensez ;  
 Je prétens mettre encor un secret en usage,  
 Qui sçaura vous contraindre à m'aimer d'avantage ;  
 Et qui, bien que vos soins me pressent de partir,  
 De vos derniers avis vous fera repentir.

T I M E E.

Non, non, vous partirez, quelque charme qui brille,  
 J'en jure...

CLEONE.

Auparavant sçachez que je suis fille.

T I M E E.

Fille ?

CLEONE.

Oui ; je vous doi trop pour vous déguiser rien,  
 J'ai sçu votre secret, sçachez aussi le mien :  
 Je ne suis que la Sœur, mais l'Image vivante  
 De l'Illustre Banny qu'ici je représente.  
 Notre Mere pour prix d'un legitime amour,  
 D'un seul enfantement nous mit ensemble au jour,  
 Et la Nature en nous mit tant de ressemblance,  
 Que notre sexe seule en fut la difference,  
 Nous n'eûmes en deux cœurs qu'une inclination,  
 Si la guerre lui plut, ce fut ma passion.  
 Dans l'ardeur d'imiter sa valeur sans seconde,  
 Je fis dans les Forêts ce qu'il fit dans le monde,  
 Et contre les humains rien ne m'étant permis,  
 Des plus-fiers animaux je fis mes Ennemis :  
 Je n'aimois que la Chasse enfin quand pour ma peine  
 Lisandre fut de Sparte envoyé dans Athene,  
 Il me vit, je lui plûs, il avoit des appas,  
 Il sâcha de me plaire, & ne me déplût pas,  
 Mais je connus bien-tôt, que quoi-qu'on puisse faire,  
 Quand on ne déplaît pas, on peut aisement plaire.  
 Je souffris qu'il m'aimât, mais je m'aperçus bien  
 Qu'on aime quelquefois sans qu'on en sçache rien ;  
 Et que la difference en une ame charmée

N'est pas grande entre aimer, & souffrir d'être aimée,

Mon orgueil empêchant ma voix de me trahir,

J'avoüai seulement de ne le pas haïr,

Mais quand au fond de l'ame on sent un trouble extrême,

Dire, *je ne hais pas*, n'est-ce pas dire, *j'aime*?

Et quand il demandoit mon cœur au lieu du sien,

Pouvois-je dire plus que de ne dire rien?

Sa naissance & son rang étant considérables,

Tous mes Parens d'abord lui furent favorables;

Mais alors pour Straton, qui mourut tôt après

Mon frere avoit sur moi fait des desseins secrets,

Et prenant pour Lisandre une invincible haine,

Il rendit par ses soins sa prétention vaine,

Et par son grand crédit il obtint aisément

Un ordre du Senat pour son éloignement.

Incontinent après je scûs que l'infidelle

Aimoit en cette Cour une Beauté nouvelle,

Un si prompt changement sembloit trop m'outrager

Pour ne m'inspirer pas l'ardeur de m'en vanger,

Et lors que le Senat par un Arrêt severe,

D'Athene par envie eut exilé mon Frere,

Je le fis consentir d'en feindre cette loi,

Changeant de nom, de sort, & d'habit avec moi;

Il se trouvoit fort jeune, & nôtre ressemblance

De tous ses Ennemis trompa la défiance,

Sous mon nom dans Athene enfin il fit séjour,

Tandis que sous le sien je vins en cette Cour:

Cependant qu'en secret il a formé ses brigues,

J'ai rendu dans ces lieux par d'heureuses intrigues

La Beauté, dont Lisandre ose esperer la foi,

Infidelle pour lui comme il le fut pour moi;

Jugez en quels ennuis mon absence m'engage,

Joint que c'est pour mon frere un éclatant outrage!

Je crains que Leonide encline au changement

Ne cesse d'être ingrate à mon ingrat Amant,

Et le rendant heureux ne m'ôte en mon absence

Les douceurs , qu'un grand cœur trouve dans la vengeance.

T I M E' E.

Avecque mon erreur vôtre effroi doit finir ,  
Si je puis vous chasser , je puis vous retenir,  
Tant qu'à vous desservir il m'a fallu contraindre ,  
Je ne sçai qui de nous étoit la plus à plaindre ,  
Quand je vous outrageois je souffrois plus que vous,  
Mes conseils combattoient mes souhaits les plus  
doux ,

Et je sens du plaisir plus que je n'en exprime ,  
De pouvoir vous aimer , & vous servir sans crime.

C L E O N E.

Sur tout dans vôtre Cœur renfermez mon secret.

T I M E' E.

Mon cœur est trop à vous pour n'être pas discret ,  
Et pour rien témoigner jamais qui vous offence ,  
Avec tous vos desirs est trop d'intelligence.

C L E O N E.

Vous possédez le Roi : mais j'apprehende bien ..

T I M E' E.

Le voici , laissez-nous , & n'apprehendez rien.

\*\*\*

## SCENE IV.

AGIS, TIME'E.

A G I S.

A Leibiade a tort de craindre ma presence  
J'allois me retirer avecque diligence ,  
J'ai trop de passion & d'estime pour vous ,  
Pour traverser si-tôt un entretien si doux ,  
J'ai beaucoup d'intérêt en ce qui peut vous plaire ,  
Et bien que son départ m'ait semblé nécessaire ,

C'est me faire plaisir, & prévenir mon choix ;  
Que de vous visiter pour la dernière fois.

T I M E E.

Je ne croi pas qu'il penſe au moment qu'il me quitte  
M'avoir encor rendu ſa dernière viſite,  
Il ſ'apreſte à partir, mais il oſe eſperer  
Que ſans emprefſement il ſ'y peut préparer,  
Et qu'il aura dû temps aſſez comme il en ſouhaite  
Pour reſoudre en quels lieux il peut trouver retraite.  
C'eſt toute la faveur en cette extrémité,  
Qu'il eſpere de votre Majeſté.

A G I S.

Les raiſons que tantôt vous avez propoſées  
A ce retardement ſont toutes oppoſées,  
Et quand votre conſeil me porte à le bannir,  
Je vous déſere trop pour l'oſer retenir ;  
Une acte d'équité ne ſe peut trop tôt faire,  
Et ſouvent on le manque alors qu'on le differe,  
Souffrir que ce Banni differe de partir,  
C'eſt l'aïant condamné ſembler ſ'en repentir,  
Et puis qu'en ſon départ Athene ſ'intereſſe,  
Il vaut mieux le preſſer, que ſouffrir qu'on me preſſe.  
Mais outre ſes raiſons, pout ne l'arreſter plus,  
Il ſuffit d'avoir ſçû votre avis là-deſſus,  
A preſſer ſon départ votre conſeil m'invite.

T I M E E.

Si comme moi pourtant vous ſçaviez ſon merite,  
Il toucheroit votre ame, & du même moment  
Il changeroit de ſort, & vous de ſentiment.

A G I S.

Mon ame à vous aimer fortement attachée  
Ne peut être d'ailleurs que foiblement touchée,  
Et de votre pouvoir mon cœur eſt trop jaloux,  
Pour perdre un ſentiment qu'il a reçu de vous.  
Je trouve en vos conſeils un charme qui m'emporte,  
Et j'ai pris à vous croire une pente ſi forte,  
Que ce Grec éloquent entreprendroit en vain  
De me faire réſoudre à changer de deſſein.

Tous ses charmes ici sont peu considerables ,  
 Vos desirs sont pour moi des loix inviolables ;  
 Vous souhaitez qu'il parte en faveur de la Paix ,  
 (Si vos conseils du moins expriment vos souhaits.)  
 Et pour souffrir ici plus long-temps sa presence ,  
 De luiivre vos souhaits j'ai trop d'impaticence.

T I M E E.

Votre extrême bonté m'honore infiniment ,  
 Mais quoi ? si je quittois mon premier sentiment ?

A G I S.

Ah ! c'est ce que de vous je n'ai garde de croire.  
 Pour quitter la Raïson vous aimez trop la gloire :  
 Encor qu'Alcibiade ait un charme assez fort  
 Pour vous rendre sensible aux rigueurs de son sort ,  
 D'un changement honteux vous n'êtes point capable.  
 Et je vous croi plus juste encor que pitoyable ;  
 Mais quand à sa faveur vous changeriez d'avis ,  
 Vos premiers sentimens seroient toujours suivis,  
 Votre Raïson tantôt sur ce fait consultée  
 D'aucune passion n'étoit point agitée :  
 Cet endroit Exilé sûr de tout obtenir  
 N'avoit pas pris le soin de vous entretenir ,  
 Et de ses interêts vôtres ame séparée  
 Etant lors plus tranquille étoit plus éclairée,  
 Enfin vous trouviez juste , à ne déguiser rien ,  
 De refuser azile à cet Arhenien :  
 Après ce sentiment s'il vous en vient quelque autre ,  
 Il vient d'Alcibiade , & ce n'est plus le vôtre ,  
 Je veux vous croire seule , & je vay de ma part  
 Lui faire commander de hâter son départ ,  
 L'Amour pour vous m'en presse.

T I M E E. seule.

O cruel avantage !

Que seroit sa rigueur , si son amour m'outrage ?

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

SCENE PREMIERE.  
MINDATE, LISANDRE.

MINDATE.

**L**E Roi m'envoye expiés vous dire de sa part,  
Seigneur, qu'il faut partir dans une heure au  
plus tard:

N'attendez point ici que Leonide passe,  
Differez à la voir au retour de la chasse.

LISANDRE.

J'aurai du temps de reste, on vient de m'avertir  
Qu'elle est sans suite au Temple, & qu'elle en va  
sortir.

Depuis nôtre départ, quelque soin que j'employe,  
De la voir seule encor je n'ai point eu la joye,  
Et l'Hymen dont bientôt nous devons être joints,  
M'oblige à me presser de la voir sans témoins.

MINDATE.

Vôtre soin me surprend, cét Objet favorable  
Avant votre départ n'étoit pas moins aimable,  
Et si l'on peut juger de l'amour par les soins,  
Avant votre départ vous l'aimiez beaucoup moins,  
Vous avez eu vingt fois la bonté de me dire  
Que sa beauté sur vous n'avoit qu'un foible empire,  
Et que d'un Ennemi la trop charmante Sœur  
Malgré tous vos efforts occupoit votre cœur  
Vous serviez Leonide avecque negligence.

L'amour assez souvent est détruit par l'absence ,  
 Et vous êtes le seul peut être avant ce jour  
 En qui jamais l'absence ait fait naître l'amour.

L I S A N D R E.

L'absence a fait en moi son effet ordinaire ,  
 Cleone que j'aimois cesse enfin de me plaire ,  
 Et comme vers l'amour nôtre penchant est fort .  
 Un cœur qui n'aime plus aime avec peu d'effort :  
 J'ai revû Leonide , & sa vûë en mon ame  
 A fait renaître un feu des cendres de ma flame ,  
 Et les yeux que je trouve aussi puissans que beaux ,  
 Du débris de mes fers m'en ont fait de nouveaux.

M I N D A T E.

Mais si l'on peut trouver , comme on le persuade ,  
 Tous les traits de Cleone en ceux d'Alcibiade ,  
 Comment cet Ennemi qui se fait ici voir ,  
 Ne peut-il pour sa Sœur aussi vous émouvoir ?

L I S A N D R E.

Sa ressemblance ici fait un effet contraire ,  
 Cessant d'aimer la Sœur je hais toujours le Frere ,  
 Et tout ce qu'elle avoit de plus doux pour mes yeux  
 Dans un objet haï me doit être odieux :  
 Mon amour en faveur de cette ressemblance  
 De ma haine autresfois calmoit la violence ,  
 Mais le dépit ardent , dont je suis embrasé ,  
 Est d'autant plus puissant qu'il n'a rien d'opposé.  
 J'estime encor Cleone enfin , mais je suppose  
 Que quand l'amour n'est plus l'estime est peu de  
 chose ,

Sais peine on va d'abord de l'Estime à l'Amour ,  
 Mais si-tôt qu'à l'Estime un cœur est de retour  
 Il passe encor plus loin , presque sans qu'il y pense ,  
 Et va sans s'arrêter jusqu'à l'indifférence.

M I N D A T E.

Votre ame sur ce point pourroit bien se flater ,  
 Elle semble à l'Estime un peu trop s'arrêter.

L I S A N D R E.

Il est vrai , mais enfin je ne voi plus Cleone ,

Mon cœur toujours pour elle a de la passion ;  
 Si ce n'est de l'amour c'est de l'ambition ;  
 Mais cette ambition m'enflame & fait que j'aime ;  
 Et te peut dire amour puisqu'elle agit de même,  
 Je sens que cet ardeur incessamment s'accroît :  
 Mais enfin grace aux Dieux , Leonide paroît.

## SCENE II.

LEONIDE, MINDATE,  
 LISANDRE.

LEONIDE *révante.*

**A** Imable Athenien , que ton départ m'est rude !  
 Par tout où tu n'es pas j'aime la solitude.

MINDATE.

Sans nous voir en rêvant elle vient droit ici.

LISANDRE.

Quand on aime beaucoup souvent on rêve ainsi.  
 Sans doute elle m'accuse.

LEONIDE.

Ô rigoureux martyr,

Hélas.

LISANDRE.

Que je la plains ! voi comme elle soupire.

LEONIDE,

Ciel !

LISANDRE.

Je suis trop touché du trouble où je la voi ;  
 Je m'en vai l'aborder , Mindate , laisse-moi.

*Mindate se retire.*

LEONIDE.

Ô fort cruel ! faut-il que ta rigueur extrême

S'obstine à me priver encor de ce que j'aime ?

L I S A N D R E.

Non, non, belle Princesse, esperez mieux du sort,  
Avec tous vos souhaits mes desirs sont d'accord ;  
Je vous rends v<sup>o</sup>tre Amant, objet charmant & rare,  
Ne craignez plus jamais que rien vous en separe,

L E O N I D E.

Quoi, rien ne pourroit plus m'en separer jamais :  
Seroit-il bien possible !

L I S A N D R E.

Oùi, je vous le promets ;

L E O N I D E.

J'obtiendrois ce que j'aime ; ô promesse charmante !  
Mais croyez-vous, Seigneur, que mon frere y consente ?

L I S A N D R E.

Oui, le Roi m'a promis qu'aux yeux de cette Cour  
Il veut avec plaisir approuver v<sup>o</sup>tre amour.

L E O N I D E.

Si c'est à ce dessein v<sup>o</sup>tre soin qui l'engage,  
Vous ne pouviez jamais m'obliger davantage.

L I S A N D R E.

C'est l'effet de mes soins.

L E O N I D E.

Par quel remerciement

Vous pourrai-je exprimer tout mon ressentiment ?

Vous me donnez bien plus que vous ne pouvez croire.

L I S A N D R E.

Je trouve à vous servir tant de joye & de gloire,  
Et mon cœur à vous plaire est si fort engagé,  
Qu'ici celui qui vous donne est le plus obligé,

L E O N I D E.

Ah, Seigneur, c'en est trop.

L I S A N D R E.

Ah ! c'en est trop, Princesse,

Mon amour cherche à vaincre ici v<sup>o</sup>tre tendresse,  
Et me remercier quand je me donne à vous.  
De mon propre bonheur s'est me rendie jaloux.

LEONIDE.

Vous m'aimez donc, Seigneur ?

LISANDRE.

Ah ! pour vous en instruire

Je ne croi pas avoir besoin de vous le dire,  
 Mon cœur par ses soupirs vous l'a dit mille fois,  
 Mes regards font ici l'office de ma voix,  
 E si vous souhaitez enfin que je vous aime,  
 Vous avez déjà tçû vous le dire à vous même,  
 Puisqu'enfin vous m'aimez....

LEONIDE.

Cruel accident ?

LISANDRE.

Mais d'où vous peut venir ce chagrin évident ?  
 Vous paroissiez tantôt à mes soins obligée,  
 Qui peut si promptement vous rendre si changée ?

LEONIDE.

Il m'a pris tout à coup un étourdissement  
 Qui cause en mon humeur ce soudain changeme  
 Seigneur, dans mon silence excusez ma foiblesse.

LISANDRE.

Je ne vous quitte point que votre mal ne cesse.

LEONIDE.

Nullement, c'est à quoi je ne puis consentir,  
 Je tçai que pour la Chasse on doit bien-tôt partir,  
 Vous pourriez me causer beaucoup d'inquietude,  
 Mon mal veut du repos & de la solitude.

## SCENE III.

HERMODORE, LEONIDE,  
LISANDRE.

HERMODORE.

**M**adame, Alcibiade ici vous vient chercher.

LISANDRE.

Il seroit incommode, il faut l'en empêcher :  
La Princesse, suivant l'avis qu'elle me donne,  
Souhaite du repos, & ne veut voir personne,  
Elle se trouve mal ; allez donc promptement.

LEONIDE.

Mon mal s'apaise un peu, demeurez un moment.

LISANDRE.

Quoi sans apprehender que votre mal s'irrite,  
Vous pouvez-vous résoudre à souffrir sa visite !

LEONIDE.

Ce sera la dernière, & la civilité  
M'oblige de souffrir cette incommodité.

LISANDRE.

Mais vous serez contrainte.

LEONIDE.

Oui, mais par bienfaisance

Il faut souvent, Seigneur, se faire violence,  
Pour vous, rien ne vous force à vous violenter,  
Il est votre Ennemi, vous pouvez l'éviter.

LISANDRE.

Pour le fuir vous croyez à tort que je vous laisse ;  
J'ai pour lui moins d'horreur que pour vous de tendresse.

Et mon cœur qui s'irrite &amp; qui se sent charmer,

S'il fait fort bien haïr, fait encor mieux aimer.

LEONIDE.

Mais vous serez contraint.

LISANDRE.

Non, cessez de le craindre,  
Je ne verrai que vous sans beaucoup me contraindre,  
Le mouvement des yeux, qui suit celui du cœur,  
Se porte rarement vers un objet d'horreur,  
Et toujours nos regards, quand notre ame est char-  
mée,

Ne cherchent plus par tout que la personne aimée,  
Dès que mon ennemi paroîtra dans ces lieux,  
Ma haine prendra soin d'en détourner mes yeux,  
Et mes regards ici d'accord avec moi-même  
Fuiront ce que je hais pour chercher ce que j'aime;  
Mon amour les dispose à suivre mon desir.

LEONIDE.

Mais vous ne pourrez voir avec plus de loisir.

LISANDE.

Mais vous pouvez souffrir le soin que je veux prendre.

LEONIDE.

Mais le Roi va partir, vous le ferez attendre.

LISANDRE.

Je pourrai demeurer quelques momens ici.

LEONIDE.

Alcibiade enfin...

HERMODORE.

Madame, le voici.

SCENE

SCENE IV.

CLEONE, LISANDRE,  
LEONIDE.

CLEONE.

JE trouve en vous voiant tout ce que je souhaite ;  
Mais, Princesse, ma joie est pourtant imparfaite,  
Et le bien de vous voir ne m'est doux qu'à demi,  
Puisque je le partage avec mon ennemi.

LISANDRE.

Malgré nos differens, malgré votre injustice,  
Je veux bien en ce lieu vous rendre un bon office ;  
La Princesse est malade, & je vous fais savoir  
Qu'à present ce n'est pas l'obliger que la voir :  
Profitez de l'avis d'un Ennemi sincere,  
Et faites comme lui ce que vous devez faire.

CLEONE.

Bien que d'un ennemi j'abhorre les avis,  
S'ils sont justes pourtant il faut qu'ils soient suivis,  
Rien ne peut m'arrêter quand la raison me chasse.

LEONIDE.

Que faites-vous, Seigneur ?

CLEONE.

Ce qu'il faut que je fasse,

De peur d'importuner, je fors, & je me tais.

LEONIDE.

Un homme comme vous n'importune jamais ;  
Demeurez, la foiblesse où je me suis trouvée,  
Vient de se dissiper depuis votre arrivée.

L I S A N D R E .

Non , soiez mieux instruit ; cette feinte santé  
N'est rien qu'un simple effet de sa civilité ,  
Et plus pour vous souffrir elle veur entreprendre ,  
Plus vous devez encor vouloir vous en défendre .

C L E O N E .

S'il est vrai....

L E O N I D E .

Non , Seigneur, c'est vainement qu'il craint.

L I S A N D R E .

Quoi , ne voiez-vous pas comme elle se contraint ,  
Croiez....

C L E O N E .

Mais par quel droit veux-tu que je te croie ?

Toi , dont mes plus grands maux font la plus grande  
joie ;

Toi , dont les soins pour moi n'auroient aucuns ap-  
pas ;

Enfin , toi qui me hais , &amp; que je n'aime pas ?

Quand j'ai cru tes conseils tantôt sans artifice ,

Si pour y résister j'ai trop eu de justice :

Lors que dans tes conseils je voi lieu de douter ,

J'ai trop d'horreur pour toi pour n'y pas résister .

Je cede à la raison , mais croi , qu'il avienne ,

Que ton opinion ne peut être la mienne ,

Tu crois que la Princesse ici souffre en secret ,

Qu'elle parle avec peine , &amp; m'écoute à regret ,

Et l'horreur que pour toi ma haine me suggere ,

Suffit pour m'obliger à croire le contraire .

L E O N I D E .

Alcibiade ici peut bien vous recuser ,

Et pourvu qu'il me croie il ne peut s'abuser .

Votre erreur en effet pourroit bien être extrême ,

Si vous croiez sentir mon mal mieux que moi-mê-  
me ;

Il nous connoît tous deux , &amp; doit dessus ce point ,

Moins croire qui le hait , que qui ne le hait point.

LISANDRE.

Ah ! puis qu'en sa faveur vous êtes déclarée ,  
 Mon ame à lui ceder doit être préparée :  
 C'est moi que vous chassez , je n'examine rien ,  
 Votre repos m'est cher beaucoup plus que le mien :  
 C'est à vous d'ordonner , c'est à moi de me taire ,  
 Mes desirs les plus doux ne tendent qu'à vous plaire ,  
 Et puisque ma retraite a pour vous des apas ,  
 Il faut me retirer , & ne murmurer pas.

*Lisandre se cache dans un coin du Théâtre.*

CLEONE à part.

Quel tourment !

LEONIDE.

Quel sujet avez-vous de vous plaindre ?  
 Votre ennemi qui sort cesse de vous contraindre ;  
 Je remarque en vos yeux de nouveaux déplaisirs.

CLEONE.

Hélas !

LEONIDE.

Parlez , Seigneur , expliquez vos soupirs.

CLEONE.

Un cœur s'explique assez au moment qu'il soupire ;  
 Quand on sent de l'amour , soupirer , c'est le dire.

LEONIDE.

Quelque autre passion vous agite en ce jour.

CLEONE.

Ah , quelle passion ne vient point de l'amour ?  
 Un cœur dans les transports dont une ame est saisie ,  
 Ressent toujours l'amour s'il sent la jalousie ,  
 Et bien qu'on soit pressé par de plus rudes coups ,  
 C'est se sentir amant que se dire jaloux.

LEONIDE.

Après mille sermens d'une amour éternelle ,  
 La jalousie en vous doit être criminelle ,  
 De cette passion le principe est charmant ,

J'en aime la naissance , & crains l'accroissement ;  
 Elle naît de l'amour , mais en la laissant croître  
 Elle fait bien souvent mourir qui la fit naître :  
 C'est un Monstre qui nuit si tôt qu'il est puissant ,  
 Et qu'il faut avec soin étouffer en naissant  
 Pour chasser vos soupçons rappelez dans votre ame  
 Tout ce qui peut servir à vous prouver ma flame ,  
 Songez que j'ai promis que l'Hymen le plus doux  
 Ne m'unira jamais s'il ne m'unira à vous ;  
 Et s'il ne suffit pas de ce que ma foie euse ,  
 M'a fait jusques ici découvrir de tendresse ,  
 Joignez y , pour vous rendre un repos qui m'est cher ,  
 Tout ce que la pudeur peut m'avoir fait cacher.

## C L E O N E .

Cette rare bonté malgré mon infortune ,  
 Cause une joie en moi qui n'est guere commune ,  
 Et mes transports sont tels que je vous puis jurer  
 Qu'il seroit mal aisé de vous les figurer.  
 Mais venant de savoir que le Roi votre frere ,  
 Ne peut souffrir qu'ici mon départ se differe ,  
 Et contraint par son ordre à quitter cette Cour ,  
 Sans un terme plus long que la fin de ce jour ,  
 Au point de vous laisser à Sparte avec Lisandre ,  
 D'un reste de fraieur j'ai peine à me defendre :  
 Mon départ peut sans doute avancer ses desseins ,  
 De vos regards sans cesse il fera des larcins ;  
 Et comme par les yeux toujours le cœur s'enflame ,  
 Ses larcins pourront bien aller jusqu'à votre ame ;  
 Vous souffrirez qu'il aime au moins si vous n'aimez ,

Vos beaux yeux à le voir vont être accoutumés ,  
 Et je ne sai que trop que la plus inhumaine ,  
 Peut aimer aisément ce qu'elle voit sans peine.

## L E O N I D E .

Non , ne concevés pas cette vaine terreur ,  
 Vous sortirez de Sparte , & non pas de mon cœur ,

Et la chaîne où pour vous l'amour a sçu me prendre ,

Me va serrer plus fort plus elle va s'étendre.

CLEONE.

De votre cœur dépend tout le repos du mien.

Faites toujours qu'il m'aime , & je ne craindrai rien.

LISANDRE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Ah ! c'est trop se cacher.

LEONIDE.

Je suis toute interdite ,

Lisandre vient à nous , il faut que je vous quite.



## SCENE V.

LISANDRE , CLEONE.

LISANDRE à *Leonide.*

Vous fuiez donc ma plainte ? ah , je suivrai vos pas.

CLEONE.

Croi-moi , tu ferois mieux de ne la suivre pas , Arrête.

LISANDRE.

Que veux-tu ?

CLEONE.

Malgré ton injustice

Je veux bien à mon tour te rendre un bon office :

La Princesse est malade , & je te fais savoir ,

Qu'à présent ce n'est pas l'obliger que la voir.

LISANDRE.

Ah ! je sai trop d'où vient le mal qui la possède ,

M 3

J'en ai connu la cause, & j'en fais le remède.

CLEONE.

On se trouve contraint bien souvent à souffrir  
Des maux qu'on peut connoître, & qu'on ne peut  
guérir,

Et notre ame, où l'erreur de cent sources peut naître,  
Ne connoît pas toujours ce qu'elle eroit connoître.

L'apparence t'apprend que je suis ton Rival,  
Mais un témoin si faux fait souvent juger mal.

LISANDRE.

Du nom de mon Rival te voudrais-tu défendre ?

J'étois ici caché, d'où j'ai sçu tout entendre ;  
J'ai bien vü qu'à tes vœux l'ingrate a répondu.

CLEONE.

Tu le peux eroire ainsi que tu l'as entendu.

LISANDRE.

Son erreur vient de toi, ton amour l'a fait naître,

Tu l'aimes, je le fais.

CLEONE.

Tu le sçai mal peut-être.

LISANDRE.

Je suis par tes discours éclairci sur ce point,  
Ton amour paroît trop pour ne l'avouer point.

CLEONE.

Puisque de t'outrager mon cœur cherche la voie,  
Si mon amour te nuit je l'avouë avec joie.

LISANDRE.

Je te verrois amant sans en être alarmé ;  
Mais mon plus grand dépit est de te voir aimé.

CLEONE.

Ce bien qui m'est si cher par les maux qu'il me coûte,  
N'est que la moindre part des douceurs que je goûte.  
L'heur de voir que l'on m'aime a pour moi moins  
d'apas,

Que le plaisir de voir que l'on ne t'aime pas.

LISANDRE.

Ailleurs qu'en ce Palais bien-côt ma juste rage.

T'arracheroit la vie avec cet avantage ,  
Je saurois t'immoler à mon inimitié ,  
Et d'un objet d'envie en faire un de pitié.

CLEONE.

Hé quoi , depuis deux ans que tu partis d'Athènes ,  
Ton ame est devenuë ou bien forte , ou bien vaine ,  
Malgré tous les mépris qu'on t'y faisoit souffrir ,  
Tu fuiois le combat que tu me viens offrir.

LISANDRE.

Malgré ma haine alors ta Sœur m'étoit si chere ,  
Que dans mon Ennemi je respectois son frere ;  
Mais Cleone sur moi n'ayant plus de pouvoir ;  
Ce qui fut lors ma crainte est mon plus doux espoir ,  
Le tems & la raison ont sçu rompre la chaîne ,  
Dont l'amour arrêtoit les transports de ma haine ,  
Mon cœur est indigné d'avoir été soumis  
Par un charme odieux & des traits ennemis ,  
Et mon ame à present doublement irritée ,  
Par ce dépit nouveau sent sa haine augmentée.  
Les traits qui dans Cleone avoient fait mon erreur ,  
Dans un Rival haï ne me sont plus qu'horreur ;  
Et sa beauté qu'en toi je ne voi pas extrême ,  
A tout ce que j'abhorre , & n'a plus rien que j'aime.  
Sans cesser de haïr j'ai sçu cesser d'aimer ,  
Et bien loin qu'elle ait rien qui me puisse charmer ,  
Il suffit pour avoir tous les défauts ensemble ,  
Qu'elle soit de ton sang , & qu'elle te ressemble.

CLEONE.

Le soin qu'avec ardeur tu prens pour m'offenser ,  
Réussit beaucoup plus que tu ne peux penser :  
Apprens que ce mépris qui m'irrite & m'étonne ,  
Ne me touche pas moins que si j'étois Cleone ;  
Et qu'il n'est pas moins lâche & moins injurieux ,  
Que si Cleone même étoit devant tes yeux.  
A tous les sentimens tous mes desirs répondent ,  
Même cœur nous anime , & nos soins se confondent ,  
Je ne lui puis toucher par des nœuds plus étroits ,

M 4

272 *Le feint Alcibiade,*  
Et lui ressemble enfin bien plus que tu ne crois.

L I S A N D R E.

Hé bien , suivons tous deux le transport qui nous  
guide.

Trouve-toi dans le Bois près du Temple d'Alcide ,  
A la chasse où je/vai quoi qu'il puisse arriver ,  
Dans deux heures au plus je saurai m'y trouver ,  
Là nous pourrons nous battre , oseras-tu t'y rendre ?

C L E O N E.

Oui , oui , je m'y rendrai , ne te fais pas attendre.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

TIMÉE, TRASIMÈNE.

TIMÉE.

**P**arle, parle du Roi, dis-moi tous ses malheurs,  
 S'il lui coûte du sang, épargnes-tu mes pleurs ?  
 Ton silence en dit plus que ton soin ne m'en  
 cele :

Sans doute il a reçu quelque atteinte mortelle,  
 Ne me déguise plus la grandeur de mes maux.

TRASIMÈNE.

Il court de ce malheur un bruit qui sera faux,  
 Mais qu'entens-tu ?

TIMÉE.

Ah ! quelqu'un vient dans ce trouble extrême  
 M'assurer que le Roi... mais Dieux ! c'est le Roi  
 même.

M j



## S C E N E II.

TIME'E, AGIS, TRASIMENE,

*Suite.*

T I M E' E.

**L**E plus doux de mes vœux est enfin exaucé,  
Vous vivez.

A G I S.

O malheur!

T I M E' E.

Quoi, seriez-vous blessé?

A G I S.

Ma blessure sans doute est profonde & mortelle,  
Eisandre enfin n'est plus, lui qui fut si fidelle.

T I M E' E.

Il a trouvé la mort!

A G I S.

Il n'a pu l'éviter,

Jugez par ce récit si j'ai lieu d'en douter.

Alors que dans les Bois notre Troupe assemblée

A senti son ardeur à l'envi redoublée,

Nous avons fait un cercle, &amp; sommes tous d'abord

Pour attaquer le Monstre al'ez jusqu'à son Fort.

Après être sortis d'une route épineuse,

Nous l'avons vü paroître auprès d'une eau bour-  
beuse,

Où sur un lit de jonc il s'étoit retiré;

Assez proche d'un corps fraîchement massacré,

Au bruit qu'ont fait nos chiens cet animal superbe;

Du sang des plus hardis aiant fait rougir l'herbe,

Tenant ces ennemis indignes de ses coups ,  
 A tourné fierement ses Dessesces vers nous :  
 Mais il m'a choisi seul , comme s'il eut pü croire ,  
 Qu'en un moindre péril il eut eu moins de gloire ,  
 Et s'il eut dédaigné , ne s'adressant qu'à moi ,  
 D'avoir quelque ennemi moins illustre qu'un Roi ,  
 Tous ceux qui près de moi se sont lors venus rendre ,  
 De son approche en vain ont voulu me défendre :  
 Tous leurs traits sur 'a Hure ont semblé s'émousser ,  
 Et n'ayant rien trouvé qu'il n'ait pu terrasser ,  
 Il est venu sur moi fondre la gueule ouverte ,  
 Teinte d'un sang livide & d'une écume verte ,  
 Il a voulu me joindre , & lors qu'il s'est lancé ,  
 Dans son flanc découvert, j'ai mon Dard enfoncé ;  
 Mais moins intimidé qu'aigri par cet outrage ,  
 Le Monstre loin de perdre a redoublé sa rage ;  
 Et cherchant à pouvoir aisément m'approcher ,  
 A crevé mon cheval & m'a fait trébucher ,  
 Jettant lors , m'ayant fait tomber dans une haie ,  
 Plus de feu par ses yeux que de sang par sa plaie ;  
 Avecque promptitude , & sans aucun effort  
 Il alloit achever sa vengeance & ma mort ,  
 Si Lisandre s'offrant à sa perte assurée ,  
 Ne l'eût frapé dans l'œil d'une flèche acerée ,  
 Et par ce noble effort de zele & de valeur ,  
 N'eût attiré sur lui sa rage & mon malheur ,  
 D'abord sentant son sang sur sa Hure s'épandre ,  
 Il s'est en bondissant avancé vers Lisandre ,  
 Et l'eût blessé sans doute alors , si son cheval  
 N'eût point en se cabrant reçu le coup fatal ;  
 Mais le Monstre ayant vü que malgré sa conduite  
 Son cheval effrayé sous lui prenoit la fuite ,  
 Animé de vengeance , & de sang alteré ,  
 Il a suivi Lisandre , & l'aura déchité.  
 Nos Chasseurs arrêtez près de moi par ma chute ,  
 Aux coups du Sanglier l'ont laissé seul en butte ,  
 Et tous voulans m'aider, aucun n'a pris le soin  
 D'aller à son secours qu'il n'ait été bien loin.

Voiant la nuit fort proche, & ma peine inutile,  
 Sans l'avoir pu trouver, j'ai regagné la ville,  
 Où confus de ma chute, & sûr de son malheur,  
 Je reviens accablé de honte & de douleur.

T I M E' E.

Cette perte, où je prens la part que j'y dois prendre,  
 Est un malheur pour vous plus grand que pour Lisandre :

Croiez que de son sort d'autres seront jaloux,  
 Et tiendroient à bonheur de se perdre pour vous.

A G I S.

Tel qui me hait dans l'ame en peut dire de même:  
 Un Roi peut rarement être assuré qu'on l'aime,  
 Et tant que son pouvoir force à le redouter,  
 De tout ce qu'on lui dit il a lieu de douter ;  
 Il confond aisément le faux & le vrai zele ;  
 Souvent qui l'aime moins paroît le plus fidele ;  
 Et le plus foube étant le plus ingenieux,  
 Il croit devoir le plus à qui le trahit mieux.  
 Lisandre séparoit le Roi de la Couronne ;  
 Sans craindre mon pouvoir il aimoit ma personne,  
 Et peut-être en ma Cour plusieurs qui s'y font voir  
 N'aiment pas ma personne, & craignent mon pouvoir.

T I M E' E.

Charilas mécontent est le seul que je sâche,  
 Qu'on puisse soupçonner d'un sentiment si lâche.

A G I S.

Bien qu'il prétende au Trône, & qu'il soit malheureux,  
 J'ai quelque autre ennemi beaucoup plus dangereux.

T I M E' E.

Plus dangereux, Seigneur ! ah Ciel ! qui pourroit-ce être ?

A G I S.

Vous n'avez pas de peire à le pouvoir connoître :  
 C'est cet Athenien plein d'adresse & sans foi,

Qui conspire en ces lieux en secret contre moi,  
 Et qui malgré mes soins trompant mes esperances,  
 Au cœur de mon Empire a des intelligences.

TIME'E.

L'avis doit être faux, Seigneur, assurément;  
 Quand un grand cœur veut nuire, il nuit ouverte-  
 ment,

Ce Grec, s'il se vengeoit, se vengeroit sans crime,  
 Tout malheureux qu'il est, je sçai qu'il vous estime,  
 Qu'il aime à surpasser un mal par un bienfait,  
 Et qu'il feroit pour vous ce que Lisandre a fait.

AGIS.

Me préservent les Dieux d'un si cruel service!  
 Je le puis maintenant chasser avec justice,  
 Et tiendrois pour un mal pire que le trépas,  
 Ce qui m'obligeroit à ne le chasser pas,  
 Il ne faut rien devoir quand on ne veut rien ren-  
 dre.

Mais quel Dieu favorable ici nous rend Lisandre?

SCENE III.

LISANDRE, AGIS, TIME'E,

*Suite.*

LISANDRE.

UN homme en qui des Dieux les soins ont éclaté,  
 Rend un Sujet fidelle à votre Majesté.

AGIS.

Ce qu'il me rend en vous m'est plus cher qu'un Em-  
 pire:  
 Que je sache son nom.

L I S A N D R E.

Je vai vous en instruire:

Mon cheval pourfuiui par le Monstre irrité,  
 Par des sentiers confus m'ayant long-tems porté,  
 Conduit par la terreur qui lui seruoit de guide,  
 Est à peine arrivé près du Temple d'Alcide,  
 Qu'affoibli par le sang qu'il avoit répandu,  
 Je l'ai senti s'abatre, & me suis cru perdu:  
 Mais lors par un effort difficile à comprendre,  
 Alcibiade.....

A G I S.

Ah Ciel ! que m'allez-vous apprendre ?

L I S A N D R E.

Qu'en cet état fatal courant à mon secours,  
 Il a vaincu le Monstre, & conservé mes jours.

A G I S.

Ah ! Lisandre, en ce lieu quel sort l'a pû conduire ?

L I S A N D R E.

A peine croirez-vous ce que je vai vous dire.  
 Près du Temple d'Alcide il ne s'étoit trouvé,  
 Qu'à dessein de m'ôter ce qu'il m'a conservé:  
 Nous devons nous y battre, & graces à sa haine,  
 S'il n'eut cherché ma perte elle eut été certaine,  
 Et je trouvois la mort par un destin cruel,  
 Si je n'eusse trouvé mon ennemi mortel.

T F M E E.

Cette illustre action est si belle & si rare,  
 Qu'elle pourroit toucher le cœur le plus barbare:  
 Et le Roi suit la gloire avec trop de chaleur,  
 Pour n'être pas sensible à ce trait de valeur.  
 Il a pour votre vie un sentiment trop tendre,  
 Pour faire une injustice à qui l'a sçu deffendre,  
 Et souffrir que pour prix d'un coup si glorieux,  
 Votre Libérateur soit banni de ces lieux.

L I S A N D R E.

Je serai trop heureux, si ce dernier service  
 Peut empêcher le Roi de faire une injustice.

Considerez, Seigneur....

AGIS.

Il n'y faut plus penser.

Le dessein en est pris.

LISANDRE.

Le ferai-je avancer ?

Il est dans le jardin.

AGIS.

Allez, allez lui dire.

Qu'enfin absolument je veux qu'il se retire.

TIME'E.

Qui, de Sparte ?

AGIS.

Oui, de Sparte, & de plus que le jour

Le rencontre parti demain à son retour.

LISANDRE.

Vous lui deviez sans doute ici votre assistance,

Plûtôt par équité que par reconnoissance,

Et j'aurois tort, Seigneur, si j'avois souhaité

Que vous fissiez pour moi plus que pour l'équité.

AGIS.

Pour être juste, un Roi n'agit pas comme un autre,

Je ferai mon devoir, ne manquez pas au votre.

LISANDRE.

J'obéis sans murmure, & n'ai pas prétendu

Que qui me rend le jour vous ait beaucoup rendu.



## S C E N E I V.

T I M E E , A G I S.

T I M E E.

Q Uoi, sur un faux soupçon sans preuve & sans indice,  
 Vous vouiez qu'un exil soit le prix d'un service,  
 Et qu'un Athenien fasse dans vos Etats,  
 D'un grand Roi comme vous le plus grand des in-  
 grats ?

Croiez-vous l'injustice aux Monarques permise ?  
 Quelle raison en vous cette erreur autorise ?

A G I S.

Celle qui m'a tantôt appris que quelquefois,  
 Les communes vertus sont les vices des Rois.

T I M E E.

Il est vrai, mais aussi pour un Roi magnanime,  
 Une commune faute est souvent un grand crime.  
 On ne doit voir en lui rien que de glorieux ;  
 En montant sur le Trône il s'approche des Dieux :  
 Il y prend des clartez qu'il doit mettre en usage,  
 Et si lors ses vertus éclatent davantage,  
 L'éclair brillant qu'il trouve en des degrez si hauts,  
 Fait comme ses vertus éclairer ses défauts.

A G I S.

Et croiez-vous un Roi capable d'une faute ?  
 Pour rien faire de bas il a l'ame trop haute ;  
 Sur le Trône l'erreur ne le peut assaillir,  
 Il est si près des Dieux qu'il ne sauroit faillir ;  
 Et par mille clartez qu'en lui leur soin assemble,  
 Le faisant leur image, ils font qu'il leur ressembble.

Tous les mauvais Sujets font les seuls obstinez  
 A chercher des défauts sur les fronts couronnez.  
 Je sens bien que je suis d'injustice incapable,  
 Quiconque m'en accuse en doit être coupable ;  
 Et pour être bon juge en cette occasion,  
 A trop peu de lumiere ou trop de passion.  
 Alcibiade est brave, & la dernière palme  
 Dans nos champs desolez a rétabli le calme,  
 Mais s'il a mis le calme en nos champs en ce jour,  
 Il a beaucoup plus mis de trouble dans ma Cour ;  
 Il a vaincu le Monstre, il a sauvé Lisandre,  
 Mais il m'ôte encor plus qu'il ne me vient de rendre,

Et son outrage est tel que n'étant que chassé,  
 Il est si peu puni qu'il est récompensé.

T I M E' E.

Son service effectif sera donc sans salaire,  
 Et vous le punirez d'un crime imaginaire.

A G I S.

C'est un crime avéré qui produit mon courroux.

T I M E' E.

Il est donc si secret qu'il n'est sçu que de vous.

A G I S.

Non, non, s'il fut secret il a cessé de l'être.  
 Qui le peut ignorer si j'ai pu le connoître ?  
 Cet outrage est de ceux qu'on n'ose publier,  
 Et dont ce'ui qui souffre est instruit le dernier.  
 Mais pour cet ennemi votre soin qui m'outrage,  
 Est de sa trahison un nouveau témoignage ;  
 Croiant qu'il me trahit pourrois-je m'abuser,  
 Quand vous me condamnez afin de l'excuser ;  
 Et n'est-ce pas enfin me faire un tort extrême,  
 Que de séduire en vous la moitié de moi-même.

T I M E' E.

Moi, Seigneur, me séduire ! hé quoi, prétendez-vous  
 Sur tous les innocens porter votre courroux ?  
 Quei donc faut-il trahir d'une ardeur criminelle  
 La gloire & la vertu pour vous être fidelle ?

Faut-il marquer ma foi par une trahison ?  
 Faut-il à votre erreur immoler ma raison ?  
 Faut-il par l'injustice acquérir votre estime,  
 Et vous prouver enfin ma vertu par un crime ?

## A G I S.

Vous serez juste assez si vous l'êtes pour moi ;  
 Qui vous justifiera , si je vous croi sans foi ?  
 Et tel que soit ce G. ec , dont mon cœur se défie,  
 Qui vous condamnera si je vous justifie ?  
 Soit qu'il soit innocent , ou coupable en effet ,  
 Comptez ma haine ici pour son plus grand forfait ;  
 Si c'est avec raison que je lui suis contraire ,  
 Au nom de l'équité partagez ma colere ;  
 Et si j'ai sans raison pris pour lui de l'horreur ,  
 Au nom de notre Hymen épousez mon erreur.  
 Vos soins honorent trop un homme que j'abhorre ,  
 Perdez-le par amour , si vous m'aimez encore ;  
 Ou puisqu'enfin sur vous j'ai des droits absolus ,  
 Perdez-le par devoir , si vous ne m'aimez plus.  
 S'il cherche à me trahir , souffrez qu'on le bannisse ,  
 Si je l'exile à tort , souffrez mon injustice ;  
 Contre mon ennemi , déclarez vous pour moi ,  
 Ne le défendez plus.... mais c'est lui que je voi.



## S C E N E V.

LISANDRE, CLEONE, TIME'E,  
AGIS.

LISANDRE.

Seigneur, Alcibiade avant qu'il se retire  
Demande à vous parler.

AGIS.

Et qu'a-t-il à me dire ?

CLEONE.

Le Roi craint de m'entendre, il faut l'en dispenser,  
C'est à la Reine ici que je vai m'adresser.

TIME'E.

C'est vous adresser mal, souffrez que je vous laisse,  
Où l'on trouve le Roi, c'est à lui qu'on s'adresse.

*Elle se retire.*

CLEONE.

Son estime toujours fut si grande pour moi,  
Qu'à mes discours sans peine elle eut ajouté foi,  
Et vous auriez pu croire aisément de la Reine,  
Ce que d'un ennemi vous ne croirez qu'à peine.  
Bien que de mes malheurs vous redoubriez le cours,  
Je viens vous avertir qu'on en veut à vos jours :  
Tandis que des Chasseurs vous ont mené Lisandre,  
Par son choix au jardin j'ai pris soin de l'attendre,  
Près d'une Palissade où j'étois arrêté,  
J'attendois son retour, quand de l'autre côté,  
Deux hommes dont la voix n'a pu m'être connue,  
Parlans de votre mort, l'ont enfin résoluë,  
Et n'ont pas moins promis que de vous immoler  
Demain dans le Senat, où vous devez aller.

La Palissade épaisse & la nuit fort prochaine,  
 Les cachant à mes yeux ont redoublé ma peine ;  
 Mais s'étant séparés au bruit qu'ont fait mes pas,  
 Je n'ai pû m'avangant rien voir que Charilas.

A G I S.

Charilas ! ah, le traître ! hola, cherchez Mindate,  
 Il faut que ma justice en ma vengeance éclate.

E I S A N D R E.

Oui, Seigneur, soiez juste, & pour le devenir  
 Veuillez récompenser aussi-bien que punir.  
 Un soin si genereux, & de telle importance,  
 Merite quelque prix.

C L E O N E.

Non, non, je l'en dispense,  
 L'interêt ne meut point les genereux Esprits,  
 L'honneur les fait agir, & l'honneur fait leur prix.  
 Et s'ils cherchent ailleurs d'autre reconnoissance,  
 On ne leur doit plus rien quand on les récompense,  
 Sans beaucoup être ingrat le Roi me peut chasser ;  
 L'effort n'est pas en moi si grand qu'il peut penser,  
 Je m'opose à la mort, mais l'ardeur qui m'anime,  
 Est moins un soin pour lui qu'une horreur pour le  
 crime,

Et je suis, sans avoir d'autres prétentions,  
 Ma pente naturelle aux belles actions.  
 Je cherche à l'obliger moins qu'à me satisfaire ;  
 Je lui dis seulement ce que je ne puis taire ;  
 Et si c'est un effort de generosité,  
 Pour m'en devoir beaucoup il m'a trop peu coûté ;  
 Oui, je veux faire voir par ma prompte retraite,  
 Que j'ai toujours en moi tout ce que je souhaite.  
 Dès cette même nuit je veux partir d'ici,  
 Ce sont mes seuls desirs.

A G I S.

Ce sont les miens aussi.



SCENE IV.

LISANDRE, CLEONE.

LISANDRE.

L'Injustice du Roi rend mon ame interdite,  
 Cet exemple est de ceux que jamais je n'imité,  
 Vous trouverez en moi ce qu'il ne vous rend pas,  
 Et dans un rang moins haut des sentimens moins  
 bas

Je sai à quoi pour vous mon salut me convie :  
 Souhaitez, ordonnez, n'épargnez point ma vie.

CLEONE.

Avant que de partir, je te veux témoigner  
 Que je n'ai pas dessein aussi de l'épargner,  
 De ceux qui te cherchoient une troupe accourue,  
 Quand sous mes coups le Monstre expiroit à ta vue,  
 De te conduire au Roi montrait des soins trop  
 grands,

Pour nous laisser alors vuider nos differens :  
 Nous sommes seuls, sui-moi, viens avant mon ab-  
 sence,

Achever ma disgrâce, ou hâter ma vengeance ;  
 Cherchons un lieu.

LISANDRE.

Non, non, il n'en est pas besoin,  
 Vous pouvez vous venger, & sans aller plus loin,  
 Sur ma vie en tous lieux vous pouvez tout préten-  
 dre,

Vous me l'avez renduë, & pouvez la reprendre ;  
 J'ai trop reçu de vous pour vous refuser rien,

Souhaiter tout mon sang c'est vouloir votre bien.  
 Je crains l'ingratitude, & ma plus forte envie  
 Ne peut m'en affranchir qu'en payant de ma vie.  
 Je tiens de vous le jour qu'un monstre alloit m'ôter,  
 Et si vous m'en priez, ce sera m'acquiter.

CLEONE

Va, tu ne me dois rien, c'est moi qui t'en assure,  
 Un respect si mal dû me tient lieu d'une injure;  
 Et tu ne me peux croire encor sans m'outrager,  
 Injuste & lâche assez pour vouloir t'obliger.  
 J'ai droit de te punir, & ma défense offerte,  
 Moins pour toi que pour moi vient d'empêcher ta  
 perte,

Le Monstre en te perdant m'eût fait pleurer ton sort,  
 Tu trouvois trop de gloire en ce genre de mort:  
 Tu mourois pour ton Prince, & non pour mon of-  
 fense,

Et ne te sauvant pas, je perdois ma vengeance.

LISANDRE

Ne la perdez donc pas, frappez, percez ce cœur,  
 Il s'offre sans défense à son Libérateur.

CLEONE.

Non, défens-toi, ta perte est due à ma colère,  
 Mais je veux l'acheter pour me la rendre chère,  
 Sui ta haine pour moi.

LISANDRE,

      Votre effort dans le Bois  
 Vient de faire expirer plus d'un Monstre à la fois;  
 Et vos coups me sauvant d'une perte certaine,  
 Comme du Sanglier triomphent de ma haine.  
 Je fuirai Leonide, & l'amour que j'ai pris....

CLEONE.

Aime, l'amour est libre, & non pas le mépris.  
 Pour Cléone & pour moi ton mépris qui m'anime,  
 Est mon plus grand outrage, & ton plus lâche crime.

LISANDRE,

Mon aveugle erreur cesse, & mes regards en vous,  
 Ne découvrent plus rien que de noble & de doux,

Jusques au fond du cœur si je vous considère,  
 J'y trouve une vertu qu'il faut que je révère,  
 Et si jusqu'à vos yeux j'ose lever les miens,  
 J'y voi briller l'apas de mes premiers liens :  
 Ce qui fait que pour vous mon aversion cesse,  
 Semble pour votre Sœur rappeler ma tendresse,  
 Et ses traits, que sans haine ici j'observe en vous,  
 Pourroient seuls m'obliger à respecter vos coups.

CLEONE.

Tu cherches à surprendre une ame genereuse.  
 Reprens, reprends ta haine, elle est moins dangereuse,  
 D'un si lâche ennemi mon cœur tient tout suspect,  
 Et craint moins ta colere encor que ton respect.

LISANDRE.

C'est à tort en effet que mon ame interdite,  
 Me porte à vous parler de ce qui vous irrite,  
 Cette Amour fut toujours par une dure loi,  
 La source de l'horreur que vous avez pour moi,  
 Et pour Cleone iei mon cœur moins infidelle,  
 Est coupable pour vous s'il ne l'est plus pour elle.  
 Je vous dois tout, Seigneur, & ce feu renaissant,  
 S'il vous est odieux, ne peut être innocent :  
 Je saurai m'en guérir, ou je saurai m'en taire,  
 Il vous offenceroit, & je cherche à vous plaire.

CLEONE.

Ah ! connois mieux, ingrat, quel est ton défenseur ;  
 Je veux enfin, je veux... *à part.*

Quoi, que veux-tu mon cœur,  
 Lui découvrir ensemble & ma honte & ta flame ?  
 O ma fierté, reviens au secours de mon ame ?

LISANDRE.

Parlez, que voulez-vous ?

CLEONE.

Ce que je dois vouloir,  
 Je veux partir sur l'heure, & ne te jamais voir,

LISANDRE.

Souffiez....

CLEONE.

Va, laisse moi.

LISANDRE.

Quoi, je vous désoblige

Jusqu'à ne vouloir pas....

CLEONE.

Va, laisse-moi, te dis-je.

LISANDRE.

C'est à moi d'obéir en l'état où je suis :

Mais me haïez-vous toujours ?

CLEONE.

Oui, si je puis.

*Fin de quatrième Acte.*

ACTE



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

TIMÉE, TRASIMENE.

TIMÉE.

**H**E' bien mon esperance est-elle heureuse ou  
vaine ?  
Verrai-je l'Etranger ?

TRASIMENE.

Oui, mon soin vous l'amene,  
Je l'ai trouvé si triste & si prêt à partir,  
Qu'à peine à mon dessein je l'ai fait consentir,  
Je l'ai par le jardin fait entrer sans lumiere,  
J'en avois fait ouvrir la porte de derriere ;  
Et sans qu'on l'air pû voir, en faveur de la nuit,  
Dans votre appartement enfin je l'ai conduit :  
Il attend.

TIMÉE.

Qu'il avance, & toi, sur toute chose,  
Fais que personne n'entre, & dis que je repose,  
Helas ! pourquoi faut-il qu'avec de si grands soins  
L'innocence se cache, & craigne les témoins ;

Tom. II.

N

Et que je doive faire en l'ardeur qui m'anime  
 Un acte de vertu comme l'on fait un crime ?  
 L'amitié toutes fois rompt ce qui me retient,  
 Pour une illustre Filie il faut . . . mais elle vient.

SCENE II.

TIME'E, CLEONE.

TIME'E.

**S**ouffrez, chere Cleone, encor que je vous voie,  
 C'est pour votre interest autant que pour ma joie;  
 Et le bien de vous voir que je trouve si doux,  
 L'est d'autant plus pour moi qu'il doit l'être pour  
 vous.

Si c'est votre départ qui fait votre tristesse,  
 Je sai l'art de finir la douleur qui vous presse;  
 Et ne prétens vous voir que pour vous avertir  
 Du moien qui vous peut dispenser de partir.

CLEONE.

Mais quoi! de qui dépend ce moien infallible?

TIME'E.

De vous.

CLEONE.

Ce moi, Madame? hélas, est-il possible?

TIME'E.

Oui, oui, votre départ dépend de votre choix,  
 J'ai trouvé le remede & le mal à la fois.  
 Le Roi s'est expliqué, j'ai su la jalousie  
 C'est d'où naît le transport, dont son ame est saisie;  
 Mes soins trop éclatans pour tous vos interests  
 Ont servi de matiere à ses soupçons secrets;  
 Et devant qu'il eût pris le soin de me le dire,

Toutes ses actions auroient dû m'en instruire ;  
 En tout temps , en tous lieux , & de toutes façons ,  
 Un jaloux malgré lui découvre ses soupçons :  
 Mais un cœur innocent facilement s'abuse ;  
 S'il ne s'accuse point il croit peu qu'on l'accuse ,  
 Et tient tous les soupçons , qui l'osent attaquer ,  
 Trop au-dessous de lui pour se les appliquer.  
 Otez du cœur du Roi ces fraieurs indiscrètes ,  
 Il fera ce qu'il doit , s'il connoît qui vous êtes ,  
 Qu'il sache votre Sexe.

CLEONE.

Ah ! ce moien fatal  
 Est un remède encor plus cruel que le mal ,  
 Puisqu'il se dit jaloux il me force à me taire ,  
 Je ne puis demeurer sans exposer mon Frere ;  
 Et cet effet si prompt s'opposant à nos vœux ,  
 Donneroit de sa cause un soupçon dangereux.

TIMÉE.

Quoi l'intérêt d'un Frere est plus fort que le vôtre ,  
 Et vous ne devez pas plus à vous qu'à tout autre ?

CLEONE.

Aux intérêts du sang j'ai joint ceux de l'honneur ,  
 Je dois leur immoler mes soins & mon bonheur ,  
 Que dis-je , mon bonheur ? hélas ! puis-je en préten-  
 dre ?

Mon amitié pour vous ne peut être plus tendre :  
 Mais pour me rendre heureuse , il faudroit sans erreur  
 Que cette amitié seule occupât tout mon cœur ,  
 Il faudroit que Lisandre après son inconstance  
 N'excitât que ma haine ou mon indifférence ,  
 Et me fît perdre un feu , que mon cœur abusé ,  
 De peur de le connoître , a toujours déguisé.  
 Cependant , c'est à tort que je me suis flâtée ,  
 J'ai trop d'émotion pour n'être qu'irritée ;  
 Et l'amour malgré moi , qui me reste en ce jour ,  
 Sous le nom du dépit n'en est pas moins amour.  
 Le bonheur de vous voir pour moi seroit extrême ,  
 Je voi que vous m'aimez , je sens que je vous aime ,

N 2

Et je ſçai qu'il n'eſt rien qui doit plus charmer,  
 Que de voir ce qu'on aime, & de s'en voir aimer.  
 Mais je verrois auſſi l'infidelle Liſandre :  
 Il me trahit, je l'aime, & ne m'en puis deffendre,  
 Et je ſçai qu'il n'eſt rien qui faſſe plus ſouffrir,  
 Que de voir ce qu'on aime, & de s'en voir trahir.  
 Ce n'eſt pas que le ſoin, que pour lui j'ai ſçû prendre,

Ne l'ait touché pour moi d'un ſentiment plus tendre,

Mais bien que mon ſecours ait ſemblé l'émouvoir,  
 C'eſt ençor me trahir que m'aimer par devoir.  
 Il eſt toujours ingrat, & toujours il m'offence  
 Si je ne doi ſon cœur qu'à ſa reconnoiſſance,  
 Et pour le recevoir, mon amour glorieux  
 Voudroit le devoir moins à mon bras qu'à mes yeux.

T I M E' E.

Plus ici par l'amour vous ſeriez outragée,  
 Plus à votre amitié je ſerois obligée;  
 Et ſi vous demeuriez aujourd'hui dans ces lieux,  
 Ce ſeroit pour moi ſeule.

C L E O N E.

Helas ! jugez-en mieux,  
 Ma retraite pour vous ici ſeroit honteuſe,  
 Liſandre eſt trop ingrat, & vous trop genereuſe ;  
 Et ſi je demourois en ces lieux aujourd'hui,  
 Je crains que ce ne fût moins pour vous que pour lui.

T I M E' E.

Demeurez pour punir un amant ſi perfide,  
 Pour l'éloigner toujours du cœur de Leonide,  
 Pour faire qu'il partage au moins votre tourment,  
 Et ſouffre ençor pour vous malgré ſon changement.

C L E O N E.

Je lui veux peu de mal malgré ſon inconſtance,  
 Je veux ſon repentir plutôt que ma vengeance ;  
 Et ſouhaite bien moins, ſi j'oſe m'exprimer,  
 De le faire haïr que de me faire aimer.

Il est doux d'être aimée, & vous la pouvez être :  
 Mais pour vous faire aimer faites-vous donc connoître ;

Demeurez pour l'instruire...

CLEONE.

Ah ! loin d'y consentir ;

La peur d'en dire trop me presse de partir,  
 Mon aveu me peut nuire, & ne peut m'être utile,  
 Il n'est point de Royaume, où je ne trouve azile,  
 Et Lisandre aisément verroit qu'en cette Cour,  
 Ce qui peut m'arrêter ne peut être qu'amour.  
 Je ne pourrois sans doute en mon désordre extrême  
 Avoüer qui je suis sans avoüer que j'aime,  
 Et malgré mon amour mon orgueil le plus fort  
 D'un aveu si honteux ne peut être d'accord.

TIME'E

Ne dites qu'au Roi seul ce qu'il faudra qu'il sçele,  
 Lisandre est en faveur, c'est un Sujet fidèle :  
 Mais j'aurai le pouvoir d'en pêcher que le Roi  
 N'apprenne votre amour à cet amant sans foi.

CLEONE.

Le Roi peut s'empêcher de dire que je l'aime :  
 Mais qui m'empêchera de le dire moi-même ?  
 Pretendez-vous qu'un cœur surpris d'un doux poi-  
 son

Avec beaucoup d'amour ait beaucoup de Raïson ;  
 Croyez-vous qu'au plus fort d'une ardeur inquiète  
 On puisse être long-temps, fille, amante & muette,  
 Et qu'il soit fort aisé de pouvoir plus d'un jour  
 Aimer, voir ce qu'on aime, & cacher son amour ?  
 Quand bien ma voix tairoit ce que je sens dans  
 l'ame,

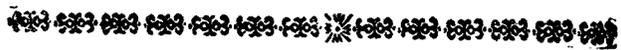
Mes regards malgré moi découvriroient ma flamme ;  
 Et de mes vains efforts l'Amour Victorieux  
 Au refus de ma bouche iroit tout dans mes yeux.  
 Lisandre y connoitroit ma honte & ma tendresse.  
 Ne vous obstinez plus à braver ma foiblesse,

N 3

Pour éviter un mal laissez-moi fuir un bien.

TIME'E,

Puisqu'il faut . . . mais quel bruit trouble notre entretien ?



## SCENE III.

TRASIMENE, CLEONE,

TIME'E.

TRASIMENE.

**AH!** Seigneur, cachez-vous ?

CLEONE.

Qui, moi ?

TIME'E.

Veuillez la croire,

Si ce n'est pour vos jours, que ce soit pour ma gloire.

Tandis que de ce bruit je vai savoir l'effet.

Entrez, & demeurez au fond du Cabinet.

*Cleone entre dans le Cabinet.*



## SCENE IV.

CHARILAS, MINDATE, TIME'E,  
GARDES.

MINDATE à Charilas qu'il defarme.

**I**L faut rendre l'épée...

CHARILAS.

Oui, le nombre m'accable :

Mais le plus malheureux n'est pas le plus coupable.

TIME'E.

D'où provient ce tumulte en mon appartement ?

MINDATE.

J'exécute du Roi l'exprés commandement,  
Madame, de ce traître il veut qu'on se faifisse,  
En quelque endroit qu'il fuie, il faut que j'obéisse.

TIME'E.

Oüi, Mindate, il le faut, mais l'ayant arrêté,  
Hâtez-vous de le mettre en lieu de sûreté.

*Elle entre.*

CHARILAS.

Ah ! Princesse, on me livre aux mains de mon com-  
plice,

Il a part au forfait, qu'il ait part au fuplice,  
Sachez...

MINDATE.

Elle est entrée, & ne peut écouter  
Ce que fans fondement vous m'olez imputer.

CHARILAS.

Je le dirai par tout.

MINDATE aux Gardes.

Sa douleur le transporte,  
Amis, retirez-vous, & gardez bien la porte,  
Je prétends dans l'effort du trouble où je le voi,  
Découvrir des secrets qui regardent le Roi.

*Les Gardes se retirent.*

Nous sommes seuls enfin.

CHARILAS.

Ton erreur est extrême.

Ton crime aura toujours un témoin dans toi-même.

MINDATE.

Ah! sauvez-moi.

CHARILAS.

Sauver qui me livre au trépas!

MINDATE.

Parler haut c'est me perdre.

CHARILAS.

Et ne me perds-tu pas?

MINDATE.

Non, quittez votre erreur & daignez me connoître,  
Je suis toujours pour vous ce que j'ai promis d'être.  
Le Roi m'a commandé de me faire escorter,  
Pour vous chercher par tout, & pour vous arrêter.  
Vous trouvant par malheur je n'ai pû me défendre  
D'exécuter mon ordre, & de tout entreprendre.  
Mais j'invente un moien, qui vous fera juger,  
Si je prétens vous nuire ou vous veuX obliger.  
Ce Cabinet ouvert offre à notre vengeance,  
Tout ce que peut attendre une honteuse esperance,  
Demeurez-y caché.

CHARILAS.

Mais que prétendez-vous?

MINDATE.

Le Roi m'a découvert ses sentimens jaloux:  
Il me suivra d'abord si je lui persuade  
Que j'ai vû dans ce lieu cacher Alcibiade,  
Et prenant seul le soin d'y conduire ses pas,

Nous pourrions aisément lui donner le trépas.  
 Ce coup ne nous peut mettre en un péril extrême,  
 Je suis Chef de la Garde, & le Senat vous aime;  
 Tout nous applaudira si nous réussissons,  
 Reprenez votre esprit, & perdez vos soupçons.

CHARILAS.

Cher Ami, pardonnez à des craintes frivoles.

MINDATE.

Ne perdons point de temps en de vaines paroles.  
 Passez vite où bien-tôt le Roi sera conduit,  
 Et derrière la porte attendez-nous sans bruit.

*Charilas entre dans la Cabinet.*

C'est à moi maintenant. . . mais j'aperçois la Reine.



SCÈNE V.

TIME'E, MINDATE.

TIME'E.

Où donc est Charilas?

MINDATE.

N'en soiez pas en peine,

Mon soin suivant les vœux de votre Majesté,  
 Vient de le faire mettre en lieu de sûreté.

TIME'E.

Laissez-moi.

MINDATE.

J'obéis.

*Il se retire.*

TIME'E.

Il me sera facile

D'avoir avec Cleone un entretien tranquille.





# SCENE VI.

TRASIMENE, TIME'E.

TRASIMENE.

**L**E Roi vient pour vous voir.

TIME'E.

Le Roi ? quel embarras ?

TRASIMENE.

Leonide & Lifandre accompagnent ses pas.

TIME'E.

Dieux ! que je crains sa vue !

TRASIMENE.

Afin qu'il se retire,

J'ai dit ce qu'à chacun j'avois ordre de dire.

TIME'E.

Quoi ?

TRASIMENE.

Que vous reposez, & qu'on ne vous void pas,

Mais Minjate l'arrête, & lui parle tout bas.



## SCENE VII.

AGIS, MINDATE, TIME'E,  
TRASIMENE.

TIME'E.

**I**L avancé, je tremble, hélas ! quelle est ma peine !

AGIS.

Que Mindate entre seul avec moi chez la Reine.

Quoi, vous me recevez d'un visage interdit ?

Vous reposez, Madame, à ce qu'on m'avoit dit ?

Mais à ce que je voi sans peine je m'assure,

Que ce repos n'est pas si grand qu'on le figure.

TIME'E.

L'ordre que j'ai donné n'étoit pas fait pour vous,

Le bonheur de vous voir ne peut m'être que doux.

Je voulois être seule, & contre mon attente,

Si vous me surprenez, la surprise est charmante.

AGIS.

Si vous me dites vrai nous formons mêmes vœux :

Vous voulez être seule, & c'est ce que je veux.

Mais à notre repos je pense qu'il importe,

Que de ce Cabinet Alcibiade sorte.

TIME'E.

Comment Alcibiade ? il n'est point en ces lieux,

Il est bien loin, Seigneur, j'en atteste les Dieux.

AGIS.

Epargnez vos sermens, & le faites paroître :

Je sai qu'il est ici.

TIME'E.

Je sai qu'il n'y peut être.

N. G.

A G I S.

Pour vous convaincre mieux je vai vous le montrer,  
Mindate, éclairez-moi.

T I M E' E.

Seigneur....

A G I S.

Je veux entrer.

*Il entre dans le Cabinet avec Mindate.*

T I M E' E.

Quel malheur ! mais quel bruit déjà se fait entendre ?

T R A S I M E N E.

Souffrez qu'on laisse entrer Leonide & Lisandre ,  
Ils sont dans l'antichambre , ils venoient pour vous  
voir.

T I M E' E.

Qu'ils viennent , leur secours est mon dernier espoir.

Ah , sans doute on immole une Fille innocente !

O Dieux ! le bruit redouble , & ma terreur augmente.

~~~~~

S C E N E V I I I

LE ON I D E , L I S A N D R E , A G I S ,
T I M E' E , T R A S I M E N E .

T I M E' E à Leonide & à Lisandre .

A H Princesse ! ah , Seigneur , hâtez-vous , su-
vez-moi

Mais Dieux ! il n'est plus temps , puisque voici le
Roi.

A G I S sortant l'épée à la main .

Puisse ainsi quiconque aura la même envie .

T I M E' E .

Se peut-il.....

A G I S.

C'en est fait, il a perdu la vie,
Mon perfide Ennemi vient d'achever son sort.

T I M E E.

Mais de qui croiez-vous avoir causé la mort ?

A G I S.

De l'horreur des humains, de l'objet de ma haine,
Du lâche Charilas.

T I M E E.

Qui, la perte est certaine ?

A G I S.

Je sai qu'il ne vit plus, & que Mindate enfin,
Comme il eut même crime aura même Destin,
Avec un faux rapport aiant pu me séduire,
Dans un-piège mortel il a sçu me conduire.
En entrant après lui, jugez de mon effroi,
Quand j'ai vû Charilas paroître devant moi ;
Et Mindate manquant au soin qu'il devoit prendre,
L'exciter à me perdre au lieu de me défendre,
Surpris de leurs efforts j'aurois peu résisté,
Si lors quelqu'un des Dieux n'eut éteint la clarté,
Puisqu'enfin c'est sans doute ainsi qu'il faut qu'on
nomme,

Celui qui me sauvant a paru plus qu'un homme :
Sans se faire connoître il a fait choir d'abord
Charilas à mes pieds en criant : *je suis mort.*
En courant à Mindate, & venant à l'atteindre,
M'a donné le moien de sortir sans rien craindre.

L I S A N D R E.

Dans cet heureux succès, Seigneur, permettez-moi,
D'aller voir quelle main nous sauve un si grand Roi.

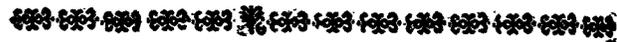
Il entre dans le Cabinet.

A G I S.

Si c'est quelque mortel qui vient de me défendre,
Qu'il vienne recevoir le prix qu'il doit prétendre :
Et vous, Reine innocente, approuvez dans mon cœur,
Le juste repentir de mon injuste erreur.
J'écrais Alcibiade, & j'avoue avec honte,

Que ma jalouse ardeur fut trop forte & trop prompte ;

Et que si j'avois pû le trouver près de vous ,
 Vous l'aurez vû bien-tôt percé de mille coups ,
 Sa mort étoit conclué , & devant vous ma rage ,
 Eut lavé dans son sang son crime & mon outrage.



S C E N E I X.

LISANDRE , CLEONE , AGIS ,
 TIME'E , LEONIDE ,
 TRASIMENE.

LISANDRE.

Seigneur , voiez quel bras a pû vous secourir.

AGIS.

Que vois-je ! Alcibiade ! ah traître , il faut mourir.

LISANDRE.

Regardez mieux quel sang vous prétendez répandre ;
 Devez-vous l'attaquer s'il vient de vous deffendre ?

Et par quel droit, Seigneur, voulez-vous lui porter
 Des coups pareils à ceux qu'il vous fait éviter ?

Pouvez-vous bien pretendre avec quelque justice ,

Que de votre salut le prix soit un supplice ,

Qu'il soit puni des jours qu'il vous a conservez ,

Et qu'il meure par vous quand par lui vous vivez ?

AGIS.

Ah ! cruel deffenseur , quelle étoit ton envie ?

Pourquoi t'es-tu mêlé de me sauver la vie ,

Et crois-tu que devoir mes jours à ton effort ,

Me soit pas un mal plus rude que la mort ?

Puis-je te voir, caché, seul, de nuit, chez la Reine,

Sans voir au même tems ma honte trop certaine,
 Et puis-je sans souffrir un tourment infini,
 Voir l'Auteur de ma honte, & le voir impuni ?
 Comme mon ennemi tu me dois ma vengeance,
 Comme mon défenseur, je te dois récompense,
 Et ces deux noms en toi sont si bien confondus,
 Que je sens dans mon cœur tous mes vœux suspendus ;
 Si je te veux punir de ma gloire ternie,
 Il faut donner la mort à qui je doi la vie ;
 Et si je veux paier ce qu'a fait ta valeur,
 Il faut donner la vie à qui m'ôte l'honneur,
 Je me trouve réduit avec incertitude,
 A choisir de la honte ou de l'ingratitude,
 Et doi par la rigueur du choix qui m'est offert,
 Ou perdre qui me sauve, ou sauver qui me pert :
 Mais à tort sur ce point mon esprit se partage ;
 Si le jour est bien cher, l'honneur l'est davantage ;
 Et puisqu'il m'a servi beaucoup moins qu'outragé,
 Sans pouvoir être ingrat je puis être vengé.

L I S A N D R E.

Une preuve sur vous peut donc moins qu'un indice ?
 Vous doutez de l'outrage, & non pas du service ;
 Et ce service encor vous doit faire juger,
 Que qui vous sert si bien ne peut vous outrager.
 Souffrez que votre esprit sur son grand cœur s'assure ;
 Rien de honteux ne part d'une Source si pure,
 Et s'il vous eut trahi, son bras sans faire effort
 Pour assurer son crime eut souffert votre mort ;
 Mais pour calmer votre ame inquiète & timide,
 Il suffit de savoir qu'il aime Leonide.

A G I S.

Plût aux Dieux !

L I S A N D R E.

Vous pouvez s'il devient son Epoux,
 En cessant d'être ingrat cesser d'être jaloux.

A G I S.

Vous avez ma parole.

LISANDRE.

Oui, mais sans rien prétendre

Pour le prix de ses soins je veux bien vous la rendre
 Nous devons immoler à qui nous rend le jour,
 Vous, toute votre haine & moi, tout mon amour.

AGIS.

Mais est-il juste aussi reprenant ma parole,
 Que pour mes intérêts Leonide s'immole;
 Et quel droit sur ma Sœur me permet d'exiger,
 Qu'elle force son ame au choix d'un Etranger;

LEONIDE.

Ah! pour vos intérêts tout me sera facile,
 Je trouve aisément doux ce qui vous est utile,
 Et ce choix qui pour moi vous doit moins allarmer,
 S'il a de quoi vous plaire, a de quoi me charmer.

CLEONE à Leonide.

Le Sort d'Alcibiade ici doit faire envie,
 Si d'un si grand bonheur la disgrâce est suivie;
 Et ce qu'il perd ailleurs n'a rien eû de si doux,
 Que l'honneur éclatant d'être ici votre Epoux.

AGIS.

Hé bien, ma Sœur, il faut que rien ne nous re-
 tienne;

Donnez-lui votre main & recevez la sienne:
 Donnez . . . quoi, l'insolent a ma Sœur devant moi,
 Refuse avec audace & sa main & sa foi?

TIMEE.

Si vous pouviez connoître.

AGIS.

Ah, Princesse infidelle!

Je ne connois que trop son amour criminelle.
 Pouvoit il mieux pour vous, prouver sa lâche ar-
 deur,

Qu'en bravant ma clemence, & méprisant ma Sœur?
 Mais d'un amour si noir cette claire assurance,
 Comme de mon affront m'instruit de ma vengeance.
 Fût eû je le voi tendre il recevra mes coups,
 Et pour le punir mieux je ne perdrai que vous.

CLEONE.

Perdre la Reine ? ô Dieux ! quelle injustice horrible !

AGIS.

Ce coup pour un Amant doit être fort sensible ;
Mais il me paroît doux s'il te semble inhumain.
On ne peut mieux percer son cœur que dans ton sein.
L'Amour te rend coupable, il faut qu'il te punisse,
Et que ton propre crime ici soit ton supplice.

CLEONE.

Ce malheur quoi que grand me donne peu d'effroi !
On pourra l'empêcher.

AGIS.

Et qui le pourra ?

CLEONE.

Moi.

AGIS.

Nous le vertons, hola.

CLEONE.

Que personne n'avance,
Sans combattre, Seigneur, je prendrai sa défense ;
Et l'important secret, que je vai reveler,
Doit craindre les témoins loin d'en faire appeler.

AGIS.

Que l'on nous laisse seuls.

CLEONE.

Je ne me puis défendre
D'arrêter Leonide, & de souffrir Lisandre,
Pour conserver la Reine aprenez votre erreur,
D'Aleibiade en moi reconnoissez la Sœur,
Je suis Cleone enfin.

AGIS à Timée.

Ah ! Reine incomparable,
Votre innocence ici me va rendre coupable.

TIMÉE.

L'Amour qui fit l'erreur ; qui vous sçut abuser,
Ne veut qu'un repentir pour vous faire excuser ;
Mais Cleone aisément ne se peut satisfaire.

CLEONE à Agis.

Je ne veux qu'obtenir votre Sœur pour mon Frere ;
Son choix le doit charmer , & je garde ma foi ,
Si je lui donne en lui ce qu'elle perd en moi.

AGIS.

Je desire ardemment que ma Sœur y consente ,

LEONIDE.

Pour moi votre desir est une loi charmante ,

LISANDRE à Cleone.

A peine revenu d'un juste étonnement ,
Permettez qu'à vos pieds je cherche un châtiment ,

CLEONE.

Ce que je veux de vous n'est pas une vengeance ,

LISANDRE.

Ah ! vous ne savez pas toute mon inconstance ,
Mon cœur vous a trahie , & pour vous animer ,
Apprenez que ce traître ose encor vous aimer ,
L'amour d'un inconstant n'est rien qu'un nouveau
crime.

CLEONE.

Malgré moi contre vous il n'a rien qui m'anime ,
Et mon cœur seroit voir s'il montrait ce qu'il sent ,
Que ce crime suffit pour vous rendre innocent ,

LISANDRE.

Quoi , je puis être heureux ?

CLEONE.

Toute ma feinte est vaine ,

Si mon Frere le veut je le voudrai sans peine ;
Et dans l'état qu'il est , & Straton n'étant plus ,
Vous n'avez pas sujet de craindre aucun refus.

AGIS.

De cet heureux dessein , qu'ici nous devons taire ,
Envoions en secret avertir votre Frere ,
Attendant son aveu pour ne hazarder rien ,
Cachez sous ces habits votre Sort & le sien ;
Et pour ne craindre pas qu'on se le persuade ,
Conservez dans ces lieux le nom d'ALCIBIADE.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AMALASONTE,

TRAGÉDIE

DE

MR. QUINAULT.

Représentée en 1658.

ACTEURS.

CLODESILE, *Prince Amant d'Amalafonte.*

ARSAMON, *Prince Ami de Clodesile,
& Amant d'Amalfrede.*

LEUDERE, *Domestique de Theodat.*

THEODAT, *Fils de Theudion, &
Amant d'Amalafonte.*

THEUDION, *Regent des Etats d'Amalafonte.*

EURIC, *Capitaine des Gardes.*

AMALFREDE, *Sœur de Clodesile.*

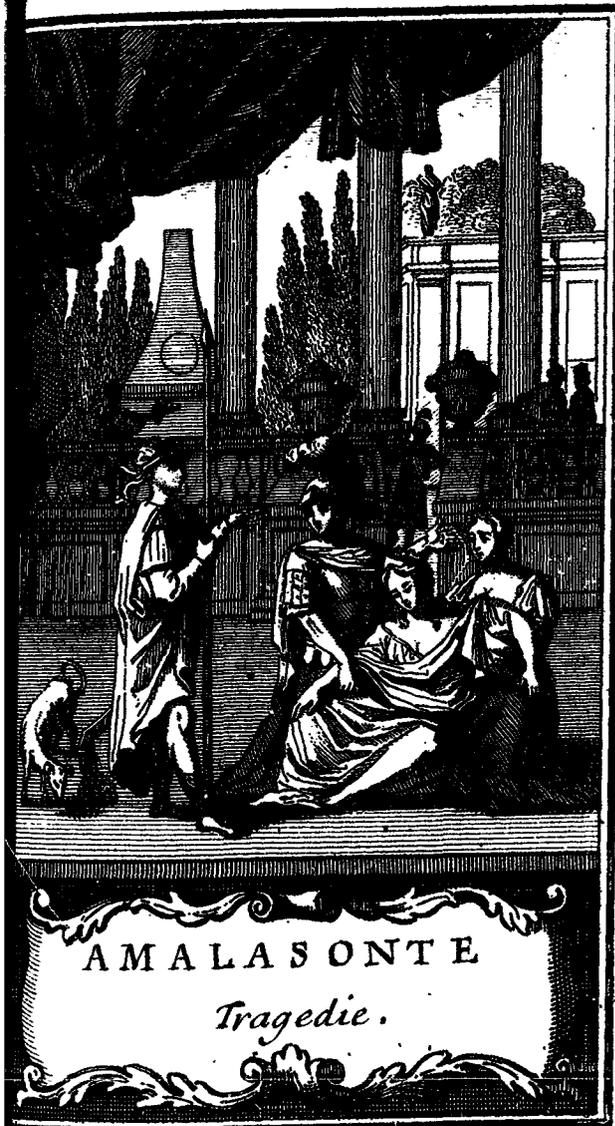
ULCIDE, *Suivant d'Amalfrede.*

AMALASONTE, *Reine des Gots &
d'Italie.*

CELINDE, *Suivante d'Amalafonte.*

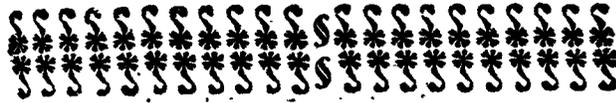
G A R D E S.

La Scène est à Rome.



AMALASONTE

Tragedie.



AMALASONTE,
TRAGÉDIE.

A C T E I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLODESILE, ARSAMON,
LEUDERE.

CLODESILE à *Leudere*.

N On , de ce Cabinet ne m'ouvrez point la
porte,
Nous attendrons ici que Theodat en
sorte,
Nous savons quel respect son rang nous doit donner,
Nous venons pour le voir , non pour l'importuner.

Leudere se retire.

ARSA MON.

C'est être trop soumis , notre illustre naissance
Nous devrait dispenser de cette complaisance ;
Theodat n'a sur nous nul avantage ici ,
Et s'il est Prince enfin , nous le sommes aussi.

Oui, mais son pere ici peut tout ce qu'il desire,
 Le feu Roi l'a nommé Regent de cet Empire,
 La Reine ne fait rien que par ses seuls avis,
 Et jusques sur le Trône il peut porter son fils:
 Amalante l'aime & le choisit pour Maître;
 Regardons ce qu'il est, & non ce qu'il doit être,
 Il n'est plus notre égal, puis qu'il va s'agrandir;
 La Fortune le flâte, il lui faut applaudir,
 Et puis que cet Aveugle à l'élever s'engage,
 Il faut aveuglément respecter son ouvrage.

A R S A M O N.

Respecter un Rival, ah! c'est trop de rigueur.

C L O D E S I L E.

Cet effort doit durer autant que sa faveur.

A R S A M O N

Nous le verrons long-tems en état de nous nuire,
 Si nous le respectons au lieu de le détruire.

C L O D E S I L E.

Je travaille à sa perte en lui faisant la Cour.
 Nous avons contre nous la Fortune & l'Amour.
 Et ce sont deux Torrens furieux dès leur source,
 Qui grossissent alors qu'on s'oppose à leur course,
 Et de qui le courant, que l'on dit redouter,
 Entraîne avecque soi ce qui l'ose arrêter,
 Attaquer Theodat avec la force ouverte,
 C'est loin de le détruire attirer notre perte,
 Pour perdre un Favori qui fait des mécontents,
 Les moiens les plus sûrs sont les moins éclatans,
 La haine est impuissante alors qu'elle est suspecte,
 Il faut en le perdant feindre qu'on le respecte,
 Et lors que par la force il ne peut succomber,
 Il faut le soutenir pour le faire tomber:
 Enfin par cette voie utile & peu commune
 Je prétens en ce jour ébranler sa fortune,
 Pour beaucoup de raisons vous sçavez que jamais,
 Avec Justinian nous n'avons eu de paix,
 Et que cet Empereur ne souffre qu'avec honte;

La conquête de Rome , où regne Amalafonte ,
 L'amitié qui nous joint avec des nœuds si doux ,
 N'a laissé dans mon cœur aucun secret pour vous ;
 Et j'aurois crû commettre un crime de vous taire.
 La rage, où m'a réduit le trépas de mon Pere,
 Depuis qu'Amalafonte aux yeux de cette Cour
 Sur de legers soupçons le fit priver du jour.
 J'ai , comme vous savez , animé de vengeance ,
 Avec Justinian été d'intelligence.
 Il a par mon avis écrit à Theodat ,
 Comme s'il le devoit servir contre l'Etat ;
 La lettre est arrivée . & l'ayant fait surprendre
 Aux mains d'Amalafonte on doit bien-tôt la rendre ,
 Qui par son Favori se croisant voir trahir ,
 Aura trop de fierté pour ne le pas haïr.

ARSA MON.

De haïr Theodat la Reine est peu capable ,
 Qui sçait plaire à son Juge est rarement coupable ,
 Et dans une ame atteinte en faveur d'un Amant ,
 L'Amour avec ses feux met son aveuglement.
 Le trépas de ce Prince est l'espoir qui nous reste ,
 Son merite trop grand comme à vous m'est funeste :
 J'adore votre Sœur , & j'ai trop bien compris ,
 Que son amour pour lui m'expose à ses mépris ,
 De nos ennuis communs sa vie est l'origine ,
 Il faut de sa mort seule attendre la ruine ,
 Et comme de lui-même il tient tout aujourd'hui ,
 Sa fortune ne peut périr qu'avecque lui.

CLODESILE.

Son trépas est aussi le seul but où j'aspire ;
 Mais il faut qu'en secret contre lui je conspire ,
 Et pour hâter sa fin mes soins plus importans ,
 Sont d'en chercher le lieu , les moiens & le tems ;
 La Reine dont l'Hymen flate mon esperance ,
 Aime trop Theodat pour aimer qui l'offence ,
 Et pour prendre une main que trop indignement ,
 Elle verroit rougir du sang de son Amant.

Vengez, puis que sa vie à la Reine est si chere,
Hautement par sa mort celle de votre pere.

CLODESILE.

C'est un mal bien plus grand que je lui dois causer,
Et pour la mieux punir, je la veux épouser.
Oui, pour venger mon pere il n'est point d'artifice,
Qui puisse m'inspirer un plus cruel supplice,
Que d'obliger la Reine en me donnant sa foi,
D'être femme d'un homme aussi méchant que moi,
Je serai son Tyran, & je rendrai pour elle,
Chaque instant de sa vie une peine nouvelle,
Ses momens les plus doux seront ceux de sa mort,
Mais le Cabinet s'ouvre & Theodat en sort.

SCENE II.

THEODAT, ARSAMON,
CLODESILE.

THEODAT.

AH ! Princes, dans ce lieu qui peut vous faire at-
tendre ?

ARSAMON.

Le seul respect, Seigneur, que nous devons vous ren-
dre.

THEODAT.

Vous ne me devez rien.

CLODESILE.

Nous ne devons pas moins,
Sans cesse pour l'Etat vous emploiez vos soins,

Et leurs effets toujours meritent tant d'estime,
Qu'on ne les peut jamais interrompre sans crime.

THEODAT.

Le soin, où pour l'Etat je me trouve engagé,
Sans crime avecque vous peut être partagé,
Et vous n'avez pas lieu de vous pouvoir défendre
De veiller pour un sceptre, où vous pouvez prétendre.

ARSAMON.

Où nous pouvons prétendre, ah! ne presomez pas
Qu'un bien qui vous est dû, pour nous ait des appas:
La Reine dont le choix au Trône vous appelle,
Rendrait notre esperance à présent criminelle:
Et bien qu'un sceptre offert ait d'extrêmes beautés,
Elle vous offre moins que vous ne meritez.

CLODESILE.

Où, la Reine en rendant votre gloire parfaite,
Loin de faire un present n'acquitte qu'une dette,
Et sur son Trône enfin veut moins vous ret enir,
Pour en être porté que pour le soutenir,
Votre haute Vertu, dont l'éclat est extrême,
Peut donner de l'estime à l'Envie elle-même,
J'ai de l'ambition, le trône a des appas,
J'y prétendois monter si vous n'y montiez pas,
Je voudrois être Roi si vous ne deviez l'être,
Mais je voi tant de gloire à vous avoir pour Maître:
Que le destin d'un Roi n'a rien qui soit si doux
Que le sort d'un sujet, qui ne l'est que de vous,
Mais ces discours ne sont que des paroles vaines,
Vous aurez de mes soins des marques plus certaines,
Et mes vrais sentimens ne vous seront appris
Que par des actions, dont vous serez surpris,
Le desir le plus doux, qui dans mon cœur s'enferme,
Et que votre fortune arrive au dernier terme,
Et qu'enfin par mes soins je puisse avoir le bien
De vous mettre en état de ne craindre plus rien.

THEODAT.

vous promettez beaucoup.

Tome II.



Je veux encor plus faire
Et bien-tôt vous saurez : mais voici votre pere.

SCENE III.

THEUDION, THEODAT,
CLODESILE, ARSAMON,
EURIC, *Gardes.*

THEUDION.

JE viens vous consulter sur un point important,
Mon fils.

THEODAT.

C'est un honneur pour moi trop éclatant,
Et je serois trop vain.

THEUDION.

Souffrez que je m'explique.

THEODAT.

Seigneur. . .

THEUDION.

Ecoutez-moi, vous dis-je, & sans repliche.
Quel sentiment, mon fils, avés-vous d'un sujet,
Qui des soins de la Reine aiant été l'objet,
Loin qu'avec ses bontez il fit croître son zele,
Ne seroit animé qu'à conspirer contre elle?

THEODAT.

Quiconque pour la Reine a pû manquer de foi,
Doit n'attendre qu'horreur & que haine de moi.

THEUDION.

Ce sentiment est juste autant qu'il le peut être,
Mais à quel châtiment condamnez-vous ce traître?

THEODAT.

On partage un forfait, qu'on ne condamne pas.
 Un traître tel qu'il soit est digne du trépas,
 En détournant la perte on devient son complice:
 Et qui l'ose épargner mérite son supplice.

THEUDION.

Pour montrer à quel point j'approuve vos avis,
 Dès ce même moment vous les verrez suivis,
 Votre attente par moi ne sera point trompée,
 Et pour vous le prouver donnez-moi votre épée.

THEODAT.

Mon épée.

THEUDION.

Oui ; donnez.

THEODAT.

Votre ordre est ma raison.

J'obéis. . .

THEUDION.

Vous aurez ce Palais pour prison.

THEODAT.

Que faut-il faire enfin pour savoir mon offense ?

THEUDION.

Il faut n'interroger que votre conscience.

THEODAT.

Elle ignore mon crime.

THEUDION.

Hé bien vous l'apprendrez.

Eh bien, je vous le laisse, & vous en répondez.

S C E N E I V

THEODAT, CLODESILE, ARSAMON,
EURIC, Gardes.

THEODAT.

Fortune, qui me pers, d'où te vient ce caprice ?
Quel revers me fait choir du trône au précipice,
Et par quel sort fatal, que je ne comprends pas,
N'ai-je monté si haut que pour tomber si bas :
Princes, que dites-vous de ce malheur extrême !

ARSA MON.

Ma réponse, Seigneur, fera la votre même,
Quiconque pour la Reine a pû manquer de foy,
Doit n'attendre qu'horreur & que haine de moi.

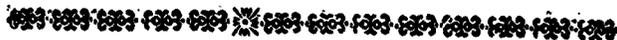
THEODAT.

Il se retire.

Il insulte au malheur, mais j'ai quelque espérance,
Que pour moi Clodesile aura plus d'indulgence.

CLODESILE.

On partage un forfait qu'on ne condamne pas,
Un traître tel qu'il soit, est digne du trépas,
En détournant la perte on devient son complice,
Et qui l'ose épargner mérite son supplice :
Ce sont vos propres mots, si je m'en souviens bien,
Ce sentiment est juste, & c'est aussi le mien.



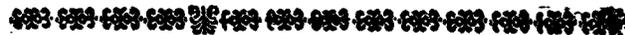
SCÈNE V.

THEODAT, EURIC, *Gardes*:

THEODAT.

C'est ainsi que s'enfuit cette foule infidelle,
 Que la Fortune attire & fait fuir avec elle:
 Ainsi d'un Favori les flatteurs inconstans,
 Voiant changer son sort changent au même temps:
 Il ne voit point d'ami, qui ne le défavouë,
 La main, qui le flattoit, le plonge dans la bouë:
 Qui connoit son malheur cherche à le redoubler,
 Et tel, qui l'élevoit, commence à l'accabler;
 Mais ma disgrâce encor fut-elle plus étrange,
 Mon cœur ne peut changer quoi què mon destin
 change,

E. bien que tout me quitte on ne doit point douter
 Que ma Vertu du moins ne me sauroit quitter.
 Ciel, serois-je coupable en l'esprit de la Reine?
 Ah! s'il est vrai que je sens que ma constance est vaine,
 Et que mon cœur enfin est plus fort en ce jour,
 Pour les traits du malheur que pour ceux de l'Amour.
 Mais! quoi? d'un tel soupçon la Reine est peu capable
 Je suis trop innocent pour lui sembler coupable,
 Et je l'offenserois si touché de terreur,
 Je l'osois accuser d'injustice ou d'erreur,
 Ce sont les sentimens, où je me dois soumettre
 Pour les lui témoigner servons-nous d'une Lettre,
 C'est par ce seul moyen... mais qui vient me troubler?



SCENE VI.

LEUDERE, THEODAT,
EURIC, Gardes.

LEUDERE.

A Malfredé, Seigneur, demande à vous parler.

THEODAT.

Elle me peut servir au dessein que je tente,
Dites-lui que j'écris une lettre importante.

Il entre dans le cabinet.



SCENE VII.

AMALFREDE, LEUDERE,
ULCIDE.

AMALFREDE.

Peut-on voir Theodat ?

LEUDERE.

Oui, Madame, à l'instant ;

Je pense qu'il achève un billet important.

On ne doit point le voir, il vient de le défendre :

Mais tout vous est permis.

Non, laissez-moi l'attendre.

ULCIDE.

En cette occasion votre soin me surprend,
Il sera criminel si la Reine l'apprend,
Un coupable toujours mérite qu'on l'opprime,
Et qui plaint son malheur, se charge de son crime.

AMALFREDE.

Si je te faisois voir la source de mes soins,
Tu serois plus surprise en croiant l'être moins,
Plus Theodat fait voir de crime en apparence,
Plus en effet pour moi j'y trouve d'innocence.

ULCIDE.

D'un Discours si bizarre & si contraire au mien,
Le sens est si confus que je n'y comprends rien.

AMALFREDE.

Si ce sens est confus, mon ame l'est de même,
Mais sans confusion, peut-on dire qu'on aime ?

ULCIDE.

Vous aimez Theodat ?

AMALFREDE.

Le mot en est lâché,

Et mon feu brille trop pour être encor caché :
Où j'aime Theodat, pour toi ma feinte est vaine,
Si la première fois on dit j'aime, avec peine,
Dès qu'on a commencé d'exprimer son desir,
On dit toujours qu'on aime après avec plaisir.

ULCIDE.

En vain donc Arsamon à vous plaire s'obstine,
Lui, que pour votre époux votre frere destine.

AMALFREDE.

Qui, ce Prince, qui manque & de cœur & de foi,
Est de se faire aimer indigne autant que moi,
Le crime seulement nous peut unir ensemble,
Et je l'abhorre enfin parce qu'il me ressemble.
La vertu que l'on quitte a toujours des appas,
Et l'on n'aime rien tant que ce que l'on n'a pas :
J'aime enfin Theodat, & puis l'aimer sans honte,

Je l'ai cru jusqu'ici charmé d'Amalasonte,
 Mais s'il l'ose trahir & s'il peut conspirer,
 Il peut aimer ailleurs, & je puis espérer,
 Et d'un premier amour quand l'amé est occupée,
 Elle est d'un second trait mal-aisément frappée :
 Mais un cœur qu'on poursuit n'aime jamais si bien,
 Ni si facilement que quand il n'aime rien.
 Oui, je puis laisser naître en mon ame charmée,
 L'espoir délicieux d'aimer & d'être aimée :
 Et puis que Theodat trahit la Reine ainsi,
 Je puis...

ULCIDE:

Parlez plus bas, Madame, le voici.

SCENE VIII.

THEODAT, AMALFREDE,
 ULCIDE, Gardes.

THEODAT

LE soin qu'en mon malheur pour moi vous daignez
 prendre,
 Est un honneur, Madame, où je n'osois prétendre.

AMALFREDE.

Theodat connoît mal les secrets de mon cœur,
 J'aime son seul mérite, & non pas son bonheur,
 Le sort injurieux, qui contre lui s'irrite,
 Peut tout sur son bonheur, & rien sur son mérite,
 Et ne peut faire enfin par ses coups rigoureux,
 Qu'il cesse d'être aimable, en cessant d'être heu-
 reux,

Oui le sort est injuste, & je ne saurois l'être,
 J'ai plus d'ardeur pour vous, que je ne fais paroître,

J'aurois peine à pouvoir m'exprimer là-dessus,
Et si je dis beaucoup, je pense encor plus.

T H E O D A T.

Cette bonté si rare & si peu méritée,
Seroit mal reconnuë étant peu respectée,
Mais quelque bien pour moi qu'elle puisse causer,
Je crains de m'en servir de peur d'en abuser.

A M A L F R E D E.

Votre ame en ma faveur de tendresse incapable,
Peut-être auroit regret de m'être redevable.

T H E O D A T.

Ah ! jugez mieux d'un cœur, qui d'ennuis outragé,
Met sa dernière joie à vous être obligé,
Mais mon esprit confus d'une bonté si rare,
Tremble encor au moment qu'il faut qu'il se déclare.

A M A L F R E D E.

Parlez, tous vos discours ont toujours tant d'apas,
Que quoi que vous disiez vous ne déplairez pas.

T H E O D A T.

Mes craintes, mes transports, & mon desordre ex-
trême,

Devroient-ils pas déjà vous avoir dit que j'aime.

A M A L F R E D E.

Il aime, ah ! si c'est moi, quel bonheur est le
mien ! *bas.*

Achevez Theodat, & n'apprehendez rien.

T H E O D A T.

Oui, mon crime est trop beau, pour le dire avec
honte,

Oui j'aime, oui j'aime enfin.

A M A L F R E D E.

Qui donc ?

T H E O D A T.

Amalafonte.

A M A L F R E D E.

Amalafonte, Prince, & quoi vous ignorez,
Quels maux par cet amour vous seront préparez,
Quoi, vous ne savez pas que cette fiere Reine,

O J

A l'Âme indifférente, impérieuse & vaine ?
 Qu'elle ne croit rien voir digne de l'enflamer,
 Et pour être haï que l'on n'a qu'à l'aimer ?

THEODAT.

Ce n'est point-là mon mal, & pour ne vous rien
 feindre,

De ses mépris pour moi j'aurois tort de me plaindre,
 Vous êtes en faveur, & sans être indiscret,
 Je croi que je vous puis confier ce secret,
 Oui, cette fiere Reine a pressenti, je pense,
 Quelque chose pour moi plus que l'indifférence,
 Et dedans ses regards si fiers aux yeux de tous,
 Les miens n'ont bien souvent rien trouvé que de doux ;
 Aussi dans mon malheur, quoique je me propose,
 Je croirois l'offenser si je l'en croiois cause :
 C'est ce que cet écrit lui doit faire savoir ;
 Tandis que ma prison me deffend de la voir,
 Et puisqu'à m'obliger vous paroissez constante,
 Je vous veux confier cette lettre importante.

AMALFREDE.

Je réussirai mal peut-être en cet emploi.

THEODAT.

N'importe, faites-vous ce peu d'effort pour moi.
 Vous me l'avez promis

AMALFREDE.

O funeste promesse !

THEODAT.

Marquez-lui mon respect, marquez-lui ma tendresse,
 Princesse dites-lui que loin de ses beaux yeux,
 Les objets les plus doux pour moi sont ennuyeux,
 Qu'ou je ne la puis voir je ne voi rien d'aimable,
 Que toute beauté me paroît effroiable.

S C E N E IX.

EURIC, THEODAT, AMALFREDE,
ULCIDE, GARDES.

EURIC.

J'E vous viens à regret faire commandement,
De rentrer à l'instant dans votre appartement,
Je dois vous empêcher d'être vu de personne,
C'est un ordre nouveau, Seigneur, que l'on me donne,

THEODAT.

Je vous laisse ma lettre, & c'est vous dire assez,

AMALFREDE.

J'en prendrai soin, Seigneur, plus que vous ne pensez.

S C E N E X.

ULCIDE, AMALFREDE.

ULCIDE.

○ Ciel que faites-vous ! vous ouvrez cette Lettre,

AMALFREDE.

A qui rien n'est permis l'amour peut tout permettre,
Moi, servir ma rivale, & de ma propre main
Aller fournir des traits pour me percer le sein,

○

Moi, servir Theodat en m'outrageant moi-même ?
 Non, je le dois trahir d'autant plus que je l'aime,
 Je manquerois de sens ne manquant pas de foi,
 Et ne dois pas l'aimer pour d'autre que pour moi.
 Mais avant que ma rage à me venger s'applique,
 Apprenons ce qu'il pense, & comment il s'explique.

Elle lit.

Merveille, où brillent tant d'appas,
 Encor que la plus forte envie
 Du Prince à qui je doi la vie
 Soit de m'exposer au trépas,
 Ce ne m'est qu'un léger supplice,
 Que la Nature me trahisse,
 Si l'amour ne me trahit pas.
 Bien que mon malheur soit pressant,
 Votre pitié que je reclame,
 Pour rendre la joie à mon ame,
 Est un secours assez puissant,
 Il m'est fort peu considérable,
 Que chacun m'estime coupable,
 Si vous m'estimez innocent.

ULCIDE.

Son amour dans ces mors innocemment s'exprime.

AMALFREDE.

Ah ! c'est son innocence ici qui fait son crime,
 Et mon plus cruel mal c'est que dans ce moment,
 Je ne puis contre lui me plaindre justement.

ULCIDE.

Mais l'avez-vous flâté d'une espérance vaine ?

AMALFREDE.

Non, non ; je ferai voir cette lettre à la Reine,
 Et je la ferai voir d'un air qui fera foi,
 Que j'aime Theodat, mais non pas plus que moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THEUDION, AMALASONTE,
CELINDE.

THEUDION.

Où, où, pour Theodat, étouffez votre effi-
me,
L'écrit de l'Empereur vous marque assez son
crime;

Et la bonté pour lui, que vous me faites voir,
Rend, loin de l'excuser, son attentat plus noir,
De tendresse pour lui, je ne suis plus capable.

AMALASONTE.

Mais il est votre Fils ?

THEUDION.

Où, mais il est coupable.
Pour lui contre ma Reine il ne m'est rien permis,
J'étois votre sujet avant qu'il fut mon Fils,
Son crime souille en lui le sang qui l'a fait naître,
C'est n'être plus mon Fils qu'être indigne de l'être,
Et tout mon sang qu'il est, il faut l'envilager,
Comme un sang corrompu dont je me dois purger.

AMALASONTE.

Je veux être pour lui malgré votre colère.

316 AMALASONTE,
Meilleure Reine ici que vous n'êtes bon Pere,
Avant qu'on le condamne il le faut écouter,
Commandez qu'on l'amène.

THEUDION.

Il faut vous contenter.



SCENE II.

AMALASONTE, CELINDE.

AMALASONTE.

A Quoi te resous-tu, Reine, indigne de l'être,
Peux-tu sans te trahir chercher à voir un traître?
Mais un traître agreable, à qui dans ton erreur,
Ton Trône étoit offert aussi bien que ton cœur,
Peux-tu bien presumer, trop aveugle Princesse,
De le voir sans horreur, & même sans tendresse,
Et ne conçois-tu pas une juste terreur,
D'avoir plus de tendresse encor que d'horreur,
Va dire promptement que Theodat demeure,
Et s'il est criminel que je consens qu'il meure.

CELINDE.

J'obéis, & j'y cours.

AMALASONTE.

Ne te presse pas tant.

CELINDE.

Mais on va l'amener.

AMALASONTE,

Cours-y donc à l'instant,

Va, revien, non retourne, en quel trouble est mon

Ame,

Arrête un peu, je veux.

Que voulez-vous, Madame ?
Je ne le puis savoir.

AMALASONTE.

Ce que je veux, hélas !
Comment le saurois-tu, si je ne le sai pas ?

CELINDE.

Mais, Madame, pour peu qu'ici l'on me retienne,
Theodat va venir.

AMALASONTE.

Bien, qu'il vienne, qu'il vienne,
Ma tendresse bannie est déjà de retour,
J'ai beaucoup de dépit, mais bien moins que d'Amour,
Il vient, & je sens bien, que malgré ma colere
Tout perfide qu'il est, il ne me peut déplaire.

SCÈNE III

THEUDION, AMALASONTE,
THEODAT, EURIC, GARDES,
CELINDE.

THEUDION.

Voici ce Fils ingrat.

AMALASONTE.

Vous êtes irrité,
Mais sans emportement il doit être écouté.

THEUDION.

Vous connoissez mon zèle, & c'est assez me dire,
Que votre Majesté veut que je me retire,
Je fors.

AMALASONTE,
AMALASONTE.

Vous m'obligez, je croi n'avoir besoin,
Que de lui seul pour juge, & de moi pour témoin.

SCENE IV.

AMALASONTE, THEODAT,
GELINDE, *les Gardes s'étant
retirez au fond du Theatre.*

AMALASONTE.

Approchez, Theodat, & prenez cette Lettre,
L'Empereur dans vos mains m'oblige à la re-
mettre,

Voiez.

THEODAT.

A Theodat. Elle s'adresse à moi,
Et j'en suis fort surpris.

AMALASONTE.

C'est ce que je connois.

THEODAT.

Je ne puis concevoir qui le porte à m'écrire.

AMALASONTE.

Pour vous en éclaircir il suffira de lire,
Peut-être en saurez-vous plus que vous ne vou-
drez.

THEODAT.

Moi, je....

AMALASONTE.

Lisez, vous dis-je, & puis vous répondrez.

THEODAT. *lit.*

J'ai promis avec vous de partager l'Empire,

Et toutes les douceurs qu'on y peut recevoir,
Et vous m'avez promis comme je le desiré,
De mettre Amalante & Rome en mon pouvoir,
C'est maintenant qu'il faut que rien ne nous retienne,
Tenez votre parole, & j'en tiendrai la miene,
Justinian.

AMALANTE.

Hé bien, vous demeurez confus.

THEODAT.

Je dois l'être en effet, si jamais je le fus,
Mais la confusion, dont mon ame est remplie,
Pour bien être exprimée est trop bien ressentie.

AMALANTE.

Ah! tu connois sans doute un trouble si puissant,
De voir ta perfidie avortée en naissant,
Et ton regret provient, si j'en croi cette Lettre,
Moins du crime commis, que du crime à commettre,
Parle, & me fais, ingrat, s'il se peut pressentir,
Que ta confusion vient de ton repentir.

THEODAT.

Je n'ai rien fait pour vous que mon cœur desavoué,
Rien, dont ma raison même en secret ne me loué,
Et votre Majesté ne me sauroit blâmer,
Que d'avoir trop aimé ce que je dois aimer,
Oui, bien que contre moi cet aveu vous anime,
Si je suis criminel, mon amour est mon crime,
Mais ce crime est si beau, qu'il faut vous avertir,
Que je mourrai plutôt que de m'en repentir.

AMALANTE.

Ah! méchant, plutôt au Ciel qu'Amour fut ton offense,

Ton forfait me plairoit plus que ton innocence,
Mon cœur d'un si beau crime avec joie éclairci,
Ne pourroit t'accuser sans s'accuser aussi,
Et tu ne fais que trop malgré ton injustice,
Qu'il seroit moins ton juge ici que ton complice,
Mes yeux, mes traîtres yeux, par tes regards surpris,
T'ont moins donné d'amour que mon cœur n'en a pris.

Où , malgré mon orgueil , par une ardeur trop prome-
pre ,

J'ai bien osé t'aimer , tu le sçai à ma honte ,
Mais ma raison sur moi , perdant tout son credit ,
J'ai fait plus que t'aimer , ingrat , jè te l'ai dit ,
Et dans les mouvemens qu'un noble orgueil inspire ;
Il est bien plus aisé d'aimer que de le dire ,
Cependant quand tu sçais qu'au mépris de vingt Rois ,
Mon ame avec plaisir te réserve son choix ,
Quand en t'offrant un Trône, où tu ne peux prétendre ;
Pour t'y mieux élever je tâche d'en descendre ;
Quand l'unique regret , qui me fasse souffrir ,
Est de n'avoir encor qu'un seul Trône à t'offrir ,
Et de ne te pas rendre en l'ardeur qui m'enflame ,
Maître de tout le monde ainsi que de mon ame ,
Quand il n'est point d'espoir qui ne te soit permis ,
Tu conspires ma perte avec mes ennemis ;
Je puis donc te déplaire avec une Couronne ,
Tu veux me l'arracher lors que jè te la donne :
Or tu peux donc perfide aimer mieux en ce jour
La devoir à ton crime enfin qu'à mon amour ,
Réponds , réponds , ingrat.

THEODAT.

Je n'ai rien à répondre ,
Cette accusation suffit pour me confondre ,
Plus d'un engagement me soumet à vos loix ,
Vous êtes ma partie & mon juge à la fois ,
Et votre Majesté n'a plus besoin d'excuse ,
Puis qu'elle me condamne alors qu'elle m'accuse ,
Le crime qu'on m'impute est digne du trépas ,
Tous mes jours sont à vous ne les épargnez pas ,
Mais en m'ôtant la vie au moins qu'il vous souviene ,
Qu'on ne m'ôttera rien qui ne vous appartienne ,
L'honneur que vous m'ôtez fait mes plus rudes coups ,
Mais si j'aime l'honneur ce n'est pas plus que vous ,
Par un effort d'amour qu'à peine on pourra croire ,
Je veux même immoler ma gloire à votre gloire.
Je puis confondre ici l'Écrit de l'Empereur.

Mais faire voir ma foi, c'est montrer votre erreur.
 Et je ne puis, Princesse, aimable autant qu'auguste,
 Me nommer innocent sans vous nommer injuste,
 Je consens à périr plutôt qu'à faire voir,
 Qu'une Ame si brillante a pu se décevoir,
 Et j'aime mieux souffrir un injuste supplice,
 Que de convaincre ici ma Reine d'injustice.

A M A L A S O N T E.

Non, non, fai tes efforts plutôt pour t'excuser,
 Je crains de te convaincre en voulant t'accuser,
 Mon désir le plus doux, est que je sois deçuë,
 J'aimerai mon erreur si j'en suis convaincuë,
 Tâche à vaincre un courroux, qui n'est pas trop
 puissant,
 Fai moi paroître injuste, & parois innocent,
 J'abhorre l'injustice, & d'une horreur extrême,
 Mais je l'aime encor mieux en moi, qu'en ce que
 j'aime,
 Ne te pas excuser, c'est vouloir me trahir,
 Parle.

T H E O D A T.

Vous l'ordonnez, & je vais obéir,
 Cette accusation, sans doute m'embarrasse,
 Je me défendrai mal, quelque effort, que je fasse,
 Troublé par des forfaits, qui me sont inconnus,
 Ce que je vous dirai sera foible, & confus;
 Mais vous n'ignorez pas qu'en un trouble semblable,
 Qui sçait bien s'excuser semble être un peu coupable,
 Et qu'étant accusé d'un crime si fatal,
 C'est paroître innocent que s'en défendre mal.
 Ceux, qu'à des trahisons un soin coupable anime,
 Préparent leur excuse en préparant leur crime,
 Leur constance est suspectée, & de tels attentats,
 Ne sont pas ignorez s'ils ne surprennent pas:
 Mais l'imposture étonne en pareille aventure,
 Ceux, qui n'ont jamais sçu ce que c'est qu'imposture,
 Et qui sur leur vertu s'osant trop confier,
 N'ont jamais appris l'art de se justifier,

Je crains peu, toutefois votre Amé a des lumieres,
 Qui pourroient découvrir des ruses moins grossieres,
 Et votre esprit brillant par un crime imposé,
 Peut bien être surpris, mais non pas abusé,
 L'écrit de l'Empereur, si l'on me rend justice,
 Vous doit être suspect de beaucoup d'artifice,
 J'ai pour accusateur ici votre ennemi,
 Contre qui j'ai vingt fois votre Ttone affermi,
 Un Prince intimidé, que ma valeur étoune,
 Dont mon bras a vingt fois fait trembler la Couronne,
 Et qui par vos bontez voyant avec ennui,
 Recompenser les soins, que j'ai pris contre lui,
 Impuissant à me nuire avec la force ouverte,
 Cherche en des trahisons sa vengeance & ma perte,
 Mais pour y réussir l'attentat imputé
 Est trop peu vrai semblable & trop mal inventé.
 Après de vos bontez la solide assurance,
 Le crime, qu'on m'impose, a-t-il quelque apparence,
 Puis-je avec quelque sens refuser en ces lieux,
 D'une main adorable un sceptre glorieux,
 Pour vouloir prendre ailleurs tout couvert d'infamie,
 Un Sceptre mal acquis d'une main ennemie,
 Et puis-je apparemment avoir considéré,
 Un espoir incertain plus qu'un bien assuré ?
 Mais dans un trouble égal à mon désordre extrême,
 Qui sçait comme on raisonne ignore comme on aime,
 Et pour être excusé de cette trahison,
 J'attends de mon amour plus que de ma raison,
 J'adore ma Princesse, & personne n'ignore,
 Que l'on peut rarement trahir ce qu'on adore,
 Et que quand d'un feu pur une Reine est l'objet,
 Ce qui fait un Amant fait un meilleur sujet,
 Je ne cherche donc plus de raison pour desfence,
 Qui sçaura mon Amour, sçaura mon innocence,
 Et le feu, qui me brûle est brillant à tel point,
 Qu'il doit ne plaire pas à qui ne le sçait point,
 Qui pour peu que ce feu puisse encore vous plaire,
 Au moment, qu'il me brûle, il faut qu'il vous éclaire.

Et malgré ce forfait justement dénié ,
Si je ne suis haï je suis justifié ;
Mais je pers tout espoir , si je pers votre estime ,
Je dois plus craindre ici votre haine qu'un crime ,
Je ne me deffens plus si vous me haïssez ,
Et ma mort...

AMALASONTE.

C'est assez , Theodat , c'est assez ,
Ma défiance expire , & ma colere est vaine ,
L'Amour sçait rendre une Ame incapable de haine ,
Et quoi qu'on ait d'un crime un indice puissant ,
Un criminel , qui plaît , est toujours innocent ,
Theodat n'a besoin ici , que de lui-même ,
Il m'en a dit assez en me disant qu'il m'aime ,
Il a peu de sujet de paroître allarmé ,
Puis qu'il est innocent il peut se croire aimé ,
Et peut même douter que je fusse capable
De ne le pas aimer quand il seroit coupable.

THEODAT.

Ah ! s'en est trop...

AMALASONTE.

Non , non c'est faire encor trop peu ,
Un effet éclatant doit suivre cet aveu.

Elle parle à Euric.

Hola , suivez ce Prince , & dites à son Pere ,
Qu'il rende son épée , & qu'il soit moins severe ,
Vous lui direz de plus qu'un dessein important ,
Veut qu'il fasse assembler mon Conseil à l'instant ,
Et que son Fils s'y trouve afin que je lui donne ,
Avecque plus d'éclat ma main & ma Couronne.

THEODAT.

O bonté trop charmante , ô bonheur sans pareil !

AMALASONTE.

Va faire promptement assembler mon Conseil ,
Ces momens , que ta haine en vains discours employe ,
Sont autant de larcins , que tu fais à ma joie ,

Pour marquer mon transport, mon trouble est trop
puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

S C E N E V.

CLODESILE, ARSAMON, AMALA-
SONTE, CELINDE.

CLODESILE à *Arsamon.*

L sort tout interdit, & tout semble nous rire
A M A L A S O N T E.

Ah ! Princes vous venez, comme je le desire,
Theodat nie un crime, & je m'assure bien,
Que votre sentiment pour lui suivra le mien.

C L O D E S I L E.

Notre Ame en votre gloire est trop interessée,
Et ce sujet ingrat vous a trop offensée,
Pour conserver pour lui sans crime & sans erreur,
Quelqu'autre sentiment, que de haine & d'horreur.

A R S A M O N.

Mon ardeur pour sa perte a tant de violence,
Que pour vous l'exprimer je manque de puissance.

C L O D E S I L E.

Et mon zele est si grand pour l'Etat & pour vous,
Que l'espoir de sa mort fait mon soin le plus doux.

A R S A M O N.

Quelque punition, que votre Ame medite,
Il n'aura pas encor tout le mal, qu'il merite.

CLODESILE.

Et fût-il le plus grand de tous les malheureux,
Il n'aura pas encor le mal, que je lui veux.

A MALASONTE.

Ce sont vos sentimens.

CLODESILE.

Nous n'en avons point d'autres.

A MALASONTE.

Apprenez donc les miens, comme j'ai sçu les vôtres,
Sçachez que Theodat m'est un objet si cher,
Que tout ce qui le touche a droit de me toucher,
Qu'un crime est dans son Ame une chose impossible,
Que qui lui nuit m'outrage, où je suis plus sensible,
Que votre sort dépend plus de lui, que de moi,
Et que mon choix le rend mon Maître & votre Roi.

CLODESILE.

Mais...

A MALASONTE.

Enfin, je ne puis, sans une peine extrême,
Voir ceux, qui lâchement haïssent ce que j'aime.

CLODESILE.

Ma sœur qui vient.

A MALASONTE.

Allez, son entretien m'est doux,
Et je lui veux parler, mais ce n'est pas de vous.

S C E N E VI.

A MALASONTE, AMALFREDE,
ULCIDE, CELINDE.

A MALASONTE.

TOi, qui me fus toujours si chere & si fidelle,
Aproche & viens aprendre une heureuse nouvelle
Aprends qu'il faut nommer le dernier attentat,
Un crime de l'envie, & non de Theodar,
Mais croi que de ma part je lui rendrai justice,
Et qu'il faut en ce jour que l'hymen nous unisse.

A MALFREDE.

Ah Ciel!

A MALASONTE.

Qui peut causer ce trouble, où je te voi;

A MALFREDE.

Un grand mal me surprend, Madame, excusez-moi,

A MALASONTE.

Il te faut retirer.

A MALFREDE.

Je fors, mais je vous jure,

Que je prens grande part dedans votre aventure.

ULCIDE à Amalfrede qui laisse tomber une lettre.
Une Lettre est tombée.

A MALFREDE.

Arrête & ne dis rien :

Qui trouve à se vanget, trouve encore un grand bien,

CELINDE amassant la lettre.

Amalfrede en sortant a laissé cette lettre,

AMA-

Donnez , entre ses mains il faudra la remettre ,
Elle n'a point d'adresse , & sans raffinement ,
Il est aisé de voir qu'elle vient d'un Amant.

A M A L F R E D E *retournant sur ses pas.*
Qu'ai-je fait , quel malheur !

A M A L A S O N T E.

Qu'avez-vous ?

A M A L F R E D E.

Ah Madame ?

Par tout ce qui jamais a pû toucher votre Ame ,
Si vous ne me voulez reduire au desespoir ,
Rendez moi promptement ma lettre sans la voir.

A M A L A S O N T E.

Ma curiosité , que ce discours excite ,
Est une ardeur , qui croit lors que plus on l'irrite.

A M A L F R E D E.

Si mon zele indiscret s'oppose à vos desirs ,
C'est pour vous épargner de mortels déplaisirs.

A M A L A S O N T E.

Je sçaurai ce que c'est , j'en meurs d'impatience.

A M A L F R E D E.

Vous aurez du regret de cette connoissance ,
Un mal n'est jamais mal , tant qu'il est inconnu ,
Et l'on s'est repenti souvent d'avoir trop vû.

A M A L A S O N T E.

N'importe , il faut tout voir , je serai satisfaite ,
En vain vous le craignez.

A M A L F R E D E *à part.*

C'est ce que je souhaite.

A M A L A S O N T E.

Theodat vous écrit , ces mots sont de sa main.

A M A L F R E D E.

Puis que vous le voyez , je le nierois en vain ,
La lettre est de lui-même.

A M A L A S O N T E.

Il vous l'a donc fait prendre.

AMALASONTE ,

AMALFREDE.

Puis que je l'ai fait choir , je ne m'en puis deffendre.

AMALASONTE.

Vous parle-t'il d'amour , me manque-t'il de foi ?

AMALFREDE.

C'est ce que cét écrit vous dira mieux que moi.

AMALASONTE *lit.*

Merveille , où brillent tant d'appas ,

Encor que la plus forte envie

Du Prince , à qui je doi la vie ,

Soit de m'exposer au trépas ,

Ce ne m'est qu'un leger supplice ,

Que la Nature me trahisse ,

Si l'Amour ne me trahit pas.

Bien que mon malheur soit pressant ,

Votre pitié que je reclame

Pour rendre la joie à mon Ame ,

Est un secours assez puissant ,

Il m'est fort peu considerable

Que chacun m'estime coupable

Si vous m'estimez innocent.

Quoi , ce traître pour vous , marque un amour si tendre ,

Helas ?

AMALFREDE.

Je l'ai bien dit , vous voulez trop apprendre.

AMALASONTE.

L'aimez-vous ?

AMALFREDE.

Moi , Madame , ah ! votre Majesté

Fait un tort bien sensible à ma fidelité ,

J'aurois un ingrat , qui trahit ma Princesse ,

Ah ! ne m'imputez pas cette horrible foiblesse ,

Et croyez que l'amour , qu'un cœur si lâche a pris ,

Ne peut produire en moi que haine & que mépris.

AMALASONTE.

Mais vous souffrez ses soins.

AMALFREDE.

Oui, mais j'y suis forcée,
De son credit sur vous, l'ingrat m'a menacée,
Et s'est fait voir tout prêt pour me combler d'effroi,
De m'imputer pour lui, l'amour qu'il a pour moi.

AMALASONTE.

D'un tel secret plutôt vous me deviez instruire.

AMALFREDE.

De tels secrets souvent sont dangereux à dire,
Theodat est à craindre, il s'est toujours vanté,
Qu'il peut tout sur l'esprit de votre Majesté,
Et sûr de vous tromper peut-être avec audace
Qu'il dira que je l'aime avant que le jour passe.

AMALASONTE.

O Ciel que j'ai d'horreur pour cette trahison,
Que je hai cet ingrat.

AMALFREDE.

C'est avecque raison.

Il vient, mon mal redouble, à son abord je tremble.

AMALASONTE.

Il vous regarde fort le traître.

AMALFREDE.

Il me le semble.

Mais si vous m'en croyez, gardez de l'écouter.

AMALASONTE.

Comme un monstre à présent, je le veux éviter.
Le perfide il l'aborde!



SCENE VII.

THEODAT, AMALFREDE,
AMALASONTE, CELINDE,
ULCIDE.

THEODAT à *Amalfrede.*

Avez-vous pris la peine
AMALFREDE *en se retirant.*
Oui j'ai parlé de vous fort long-temps à la Reine.
THEODAT à *Amalasonte.*
Le Conseil assemblé n'attend plus de formais.
AMALASONTE.
Qu'il se separe, & vous ne me voyez jamais.



SCENE VIII.

THEODAT.

Interdit du revers, qui vient de me surprendre,
Je ressens mon malheur sans le pouvoir comprendre,
Ne me voyez jamais, dit-elle avec transport,
Me faites vous mes sens un fidelle rapport ?
Oui, oui, tristes témoins de mes peines mortelles,
Ce n'est pas vous ici, qui m'êtes infidelles,

Ne me voyés jamais ! quoi l'amour inégal,
Ne promet un grand bien que pour faire un grand
mal ?

Quoi tout change , & par tout , où l'on ressent sa
flame ,

S'il est quelque constance , elle n'est qu'en mon Ame ;

Ne me voyez jamais ! quel crime ai-je commis ,

Reine , qui de vos yeux faites mes ennemis ,

Et tous mes ennemis qu'ils puissent être encore ,

Doi-je ne les voir plus , s'ils sont ce que j'adore ,

Ne me voyez jamais ? ah vous devez sçavoir ,

Qu'il faut cesser de vivre en cessant de vous voir ,

Où ; vous n'ignorez pas , qu'où vous m'êtes absente ,

L'image du trépas , m'est sans cesse présente ,

Et j'ai trop bien compris qu'en un si triste sort ,

Vous me condamnez moins à l'exil qu'à la mort ,

Hé bien sans murmurer il faut vous satisfaire ,

Ma vie est votre bien , mon but est de vous plaire ,

C'est mon soin le plus cher & le plus important ;

Et si ma mort vous plait , je dois mourir content.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE

CLODESILE, AMALFREDE.

CLODESILE.

Quoi vous sortez si tard étant indisposée,
 Votre douleur, ma Sœur, est bien-tôt apaisée.

AMALFREDE.

Mon mal n'a point cessé, mais venant de savoir
 Que la Reine chez moi devoit venir ce soir,
 Je ne l'ai pû souffrir avecque bien-seance,
 Et pour la prevenir je me fais violence.

CLODESILE.

La réponse est adroite, & j'avouë en effet,
 Que le plus déshant en seroit satisfait;
 Mais comme pour ma Sœur ma tendresse est parfaite,
 Sa sortie en ce temps me trouble & m'inquiete,
 Il n'est rien plus contraire aux grands maux que la
 nuit,

Si vous en exceptez le mal, qu'Amour produit.

AMALFREDE.

Arfamon, qui me sert, se trompe s'il se vante,
 Que l'Amour soit un mal, que pour lui je ressente.

Theodat pourroit mieux se vanter aujourd'hui,
Que l'Amour est un mal que vous sentez pour lui,
On dit que vous brûlez d'une ardeur, qui m'outrage.

A M A L F R E D E.

Où je brûle pour lui, Seigneur, mais c'est de rage,
Je jure que l'ardeur, qui m'anime en ce jour,
Est un feu tout contraire aux ardeurs de l'amour,
Et que loin de sa flâme à la rendresse invite,
Détruit toujours l'amour, & jamais ne l'excite,
Prête à voir Theodat au Trône au lieu de vous,
Mes transports sont pareils à vos transports jaloux,
Et je consentirois avec joie & sans peine,
A le voir plutôt mort, que mari de la Reine,
Lui, mari de la Reine, Ah; cessez de trembler,
Il tombera, dût-il en tombant m'accabler,
Par moi seule il peut voir sa fortune arrêtée,
Je suis femme, il est vrai, mais je suis irritée;
Et quand la rage anime un cœur comme le mien,
Il peut tout faire craindre à qui ne craint plus rien.

C L O D E S I L E.

Je reconnois ma Sœur à l'ardeur heroïque,
Qui dans cette colere en ma faveur s'explique,
Garde en l'exécutant de me faire rougir,
C'est à toi de parler, mais c'est à moi d'agir,
Il suffit pour ma Sœur d'un transport de colere,
Mais plus intéressé, je dois aussi plus faire,
Je dois perdre ce Prince, & d'un coup inhumain
Il faut absolument qu'il meure de ma main.

A M A L F R E D E.

Quoi vous voulez sa mort?

C L O D E S I L E.

Quoi ce dessein t'étonne?

A M A L F R E D E.

Il faut en le perdant gagner une Couronne,
Et vous ne devez plus osant l'assassiner,
Rien prétendre à la main, qui doit vous couronner.

CLODESILE.

Encor que son trépas doive affliger la Reine,
 Je crains peu sa douleur, si j'évite sa haine.
 Le secret de sa mort, dont tu prens trop d'effroi,
 Sera toujours secret pour tout autre que toi.

AMALFREDE.

Mais vous êtes perdu, s'il est sçu de tout autre,
 Et sa vie attaquée exposera la vôtre,
 C'est de son bonheur seul que vous craignez le cours
 Détruisez son bonheur, mais épargnez ses jours.
 Déjà par une fourbe heureusement conçue,
 La Reine à Theodat a deffendu sa vûe,
 Et pour peu qu'avec art mon dessein soit conduit,
 Votre bonheur naîtra de son bonheur détruit.

CLODESILE.

Tu me flates en vain; tous ces petits divorces,
 En irritant l'amour en font croître les forces,
 Ces differens, que forme un leger accident,
 Ont l'effet d'un peu d'eau sur un feu bien ardent,
 Dont la froideur est foible, & qui n'est pas à crain-

dre,

Redouble les ardeurs, qu'elle ne peut éteindre,
 Pour vaincre ce dépit, qui fonde ton espoir,
 Mon Rival seulement n'a qu'à se faire voir,
 N'esperons qu'en sa mort sans que rien me retienne,
 Tu me verras hâter ou sa perte ou la mienne,
 Tant qu'il sera vivant il sera fortuné,
 Son bonheur à sa vie est trop bien enchaîné,
 Et je ne puis malgré ton importune envie
 Détruire son bonheur sans détruire sa vie.

AMALFREDE.

Mais cet assassinat est un crime odieux.

CLODESILE.

S'il peut me couronner il sera glorieux,
 Tous les moiens sont beaux lors que la fin est belle,
 La Couronne rend pur ce qui s'approche d'elle,
 Et quand un crime noir mene au Trône où l'on
 tend,

Par l'éclat qu'il y trouve, il devient éclattant,
 C'est toujours un effet d'une ame peu commune,
 De détruire d'un coup ce qu'a fait la Fortune ;
 Je l'entreprends à tort, mais je m'assure aussi,
 Qu'on est justifié, quand on a réussi,
 Qu'une injustice heureuse est toujours légitime,
 Et qu'un Sceptre vaut peu, s'il ne vaut bien un crime,
 L'effroi ne peut toucher un cœur tel que le mien.

A M A L F R E D E.

Mais si.

C L O D E S I L E.

J'entends du bruit, demeure, & ne dis rien.

A M A L F R E D E.

Où voulez-vous aller ?

C L O D E S I L E.

Si tu me veux attendre,

Avant qu'il soit long-temps tu le pourras apprendre.

A M A L F R E D E.

Sans doute à Theodat il va donner la mort,

Mais avec Arsamon je l'aperçois qui sort.

SCENE II.

A M A L F R E D E, T H E O D A T,
 A R S A M O N.

A M A L F R E D E.

Q uel dessein à telle heure en ces lieux vous amène ?

T H E O D A T.

Suivant un ordre exprès je vai trouver la Reine.

P. J.

Je vous y conduirai . quoi qu'il puisse avenir.

ARSA MON.

La Reine sans témoins prétend l'entretenir,
Je voudrais qu'il vous pût devoir ce bon office,
Je dois seul le conduire, il faut que j'obéisse.

THEODAT.

Obligéante Princesse, épargnez-vous ce soin,
Il m'est avantageux de la voir sans témoin.

ARSA MON.

Allons, voici, Seigneur, le chemin qu'il faut prendre,
C'est dans son Cabinet qu'elle vous doit attendre.



SCENE III.

AMALFREDE, ULCIDE.

AMALFREDE.

IL va seul chez la Reine, ah ! je perds tout espoir,
Elle doit le haïr, mais elle doit le voir,
Et je ne sai que trop par mon expérience,
Que le voir & l'aimer ont peu de différence;
Quand je songe quel trouble, & quel ravissement,
Cet espoir a fait naître au cœur de cet Amant,
Et combien pour la Reine il a l'ame attendrie,
Tout ce que j'eus d'amour se transforme en furie,
Et je ressens déjà que mon cœur à son tour,
A bien plus de fureur qu'il n'eut jamais d'amour,
Qui j'abhorre l'ingrat, & j'en suis dégagée,
Je n'y songerai plus que pour m'en voir vengeance,
Sa perte est maintenant mon unique desir,
Je sens que je vertois sa mort avec plaisir,
Et si d'un coup mortel... mais j'aperçoi mon frere.

SCÈNE IV.

CLODESILE, AMALFREDE,
ULCIDE.

CLODESILE.

Enfin, grâce à mes coups, rien ne m'est plus contraire,
C'en est fait il est mort par un noble attentat.

AMALFREDE.

Il est mort, qui, Seigneur ?

CLODESILE.

Theodat.

AMALFREDE.

Theodat !

CLODESILE.

Oui, ce bras te réponds que sa mort est certaine.

AMALFREDE.

Et vous ne craignez pas la fureur de la Reine ?

Quoi ! ses beaux jours aux miens par l'amour enchaînez,

Par ta rage barbare ont été terminez ?

Quoi, tu viens d'égorger cette illustre victime,

A qui trop de mérite a tenu lieu de crime,

Ce Héros par tes coups lâchement abatu,

Qui n'eut pour ennemis que ceux de la vertu,

Et qui, par un malheur, qui n'est pas ordinaire,

Te déplût seulement pour avoir trop sçu plaire ?

Quoi, tu m'as pû ravir un objet si charmant,

Et tu crois échaper à mon ressentiment ?

Que fais-je !

bas.

P 6

AMALASONTE,
CLODESILE.

Indigne Sœur, quel Démon vous inspire,
Que pouvez-vous penser, & que m'osez-vous dire ?

AMALFREDE.

Qu'à peu près en ces mots la Reine contre vous,
Fera tantôt sans doute éclatter son courroux.

CLODESILE.

Quoi ce n'est qu'un avis ?

AMALFREDE.

En seriez-vous en doute.

Je parle en bonne sœur des maux, que je redoute,
Et croi de ces transports devoir vous avertir,
Pour vous y préparer & vous en garantir.

CLODESILE.

J'ai rendu cette mort si secrète & si prompt,
Que j'ai peu de sujet de craindre Amalafonte ;
Sur ce petit degré, qui mène au Cabinet,
Sans lumière & sans bruit cela vient d'être fait,
Arsamon prétextant un ordre de la Reine,
De mon rival trop vain s'est fait suivre sans peine,
Et l'ayant fait passer par l'endroit indiqué,
L'a mis entre mes mains, qui ne l'ont point manqué.

AMALFREDE.

Mais frappant Theodat de nuit & sans lumière,
Avez-vous de sa mort une assurance entière ?

CLODESILE.

Oui, oui, j'ai fait sans doute exprimer mon Rival,
La chute d'Arsamon étoit notre signal ;
Il est tombé d'abord, & cette feinte chute,
Laisant lors Theodat à tous mes coups en butte,
Courant à lui sans crainte un poignard à la main,
Meurs perfide, ai-je dit, en lui perçant le sein,
Il est mort sans répondre, & ma rage assouvie,
A fait cesser ensemble & sa voix, & sa vie.

AMALFREDE.

Hélas !

CLODESILE.

Par ce soupir, plaignez-vous mon Rival ?

A MALFREDE.

On peut se plaindre alors qu'on sent croître son mal,
Et je sens ma douleur à tel point redoublée,
Qu'on doit peu s'étonner si je paroïs troublée.

CLODESILE.

S'il est ainsi, ma Sœur, il faut vous retirer.

A MALFREDE.

La Reine qui paroît m'oblige à demeurer.

CLODESILE.

Ma présence en ce lieu ne me peut être utile.



SCÈNE V.

AMALASONTE, CLODESILE,

AMALFREDE, ULCIDE,

CELINDE, *Suite.*

AMALASONTE.

JE sortois pour te voir, vous, restez Clodesile?

CLODESILE.

Madame, je craignois.....

AMALASONTE.

Non, non, ne craignez rien,

Vous pouvez avoir part à tout notre entretien,

La raison dans mon ame est enfin revenuë,

Votre fidélité ne m'est plus inconnuë,

Restez pour condamner Theodat avec moi,

Je connois votre zele, & fais son peu de foi.

Vous avez vû pour lui malgré moi ma foiblesse,

Cependant ce perfide a trahi ma tendresse.

Et votre Sœur fait bien qu'il ne m'est plus permis

De douter qu'il conspire avec mes ennemis,
 Puis qu'on ne peut penser sans une erreur nouvelle,
 Qu'un infidèle amant soit un sujet fidèle,
 Mais j'ai conclu sa mort, & qui veut m'obliger,
 Doit accroître en mon cœur l'ardeur de me venger.

CLODESILE.

S'il suffit de sa mort pour vous rendre contente,
 Une main favorable a rempli votre attente,
 Theodat ne vit plus.

A MALASONTE.

Dieu! que me dites-vous?

CLODESILE.

Qu'il est tombé sans vie, & tout couvert de coups,
 Et que son meurtrier....

A MALASONTE.

Il en mourra le traître.

Hé bien, son meurtrier?

CLODESILE.

Ne s'est pas fait connoître.

A MALASONTE.

Ne m'apprendrez-vous point ce qu'il est devenu?

CLODESILE.

Non, Madame, & sans doute il craint d'être connu.

A MALASONTE.

Que l'on cherche par tout ce traître & ses complices,
 Je les ferai pètir au milieu des supplices.

CLODESILE.

Quoi, plaignez-vous l'ingrat, qui vous a sçu trahir?

A MALASONTE.

Hlas! je me flatois quand j'ai cru le hair,
 Quand j'ai dit que pour lui ma haine étoit extrême,
 Je vous trompois tous deux, & me trompois moi-même
 Je parlois de sa mort, mais sans y consentir,
 Mon cœur ne souhaitoit de lui qu'un repentir,
 Sa mort impunément ne l'eta pas soufferte,
 Et si je vis encor, c'est pour venger sa perte.



SCÈNE VI.

AMALASONTE, EURIC, CLODESILE,
 AMALFREDE, ULCIDE,
 CELINDE, *Suite.*

AMALASONTE.

HE bien du Prince mort, puis-je venger sa fin ?

EURIC.

Oui, Madame, on a sçu quel est son assassin,
 Il ne peut échaper.

CLODESILE *à part.*

O Ciel ! quelle est ma peine ?

EURIC.

Par l'ordre du Regent le voici qu'on l'amène,

SCENE VII.

THEODAT, AMALASONTE,
 CLODESILE, AMALFREDE,
 ULCIDE, CELINDE, EURIC,
 GARDES.

AMALASONTE.

C'Est Theodat vivant, Ciel ! que m'avez-vous dit ?
 CLODESILE.

J'étois trompé, Madame, & j'en reste interdit.

EURIC.

A regret contre lui je rends ce témoignage,
 Mais l'ordre de son Pere à cet effort m'engage,
 Atsamon, que le sang unissoit avec vous,
 Vient d'être indignement massacré par ses coups,
 Son Pere a de son crime une assurance entiere,
 Sortant du Cabinet avec de la lumiere,
 J'accompagnois ses pas quand il l'a rencontré,
 Interdit & sanglant près du corps massacré,
 Vous le savez, Seigneur, & que même à sa vue,
 Votre confusion tout-à-coup s'est accrue.

THEODAT.

Il est vrai, mais malgré cet indice puissant,
 Il est encor plus vrai que je suis innocent.

EURIC.

Son pere m'a d'abord commandé sans l'entendre,
 Et de vous l'amener, & de vous tout apprendre,
 Mais si comme témoin il faut tout déclarer,
 Comme pere il a cru devoir se retirer,
 Il ne peut être juge, il craint que la nature ;

Si son Fils l'abusoit n'aidât son imposture,
Et ne le fit juger en cette extrémité,
Plus suivant ses desirs que suivant l'équité.

A M A L A S O N T E.

Vous m'en avez appris assez pour le confondre,
A tout ce qu'il a dit, qu'avez-vous à répondre ?

T H E O D A T.

Que suivant Arsamon, qui m'avoit fait savoir,
Que votre Majesté m'ordonnoit de la voir,
Pour attaquer ma vie il m'avoit fait attendre,
Dans un passage obscur qu'il m'a d'abord fait prendre,
Sa chute étoit sans doute un signal concerté,
Mais tombant par hazard dans ce lieu sans clarté,
Un assassin trompé par son propre artifice,
Au lieu de me fraper a frapé son complice,
Un coup si surprenant étoit à peine fait,
Que mon Pere sortant de votre Cabinet,
Me trouvant seul auprès de ce corps déplorable,
Et même un peu sanglant m'a pris pour le coupable ;
Et d'un si grand malheur plus il m'a vû troublé,
Plus son soupçon injuste encore a redoublé.

A M A L A S O N T E.

Quoi, son mensonge est-il seulement vrai-semblable ?

C L O D E S I L E.

Je ne puis toutefois croire qu'il soit coupable.

T H E O D A T.

Ce Prince en peut répondre, & s'il le veut, je croi,
Qu'il vous peut de ce crime instruire mieux que moi ;
Ce discours le surprend.

C L O D E S I L E.

Oui, j'ai l'ame confuse

De me voir accusé par celui que j'excuse.

T H E O D A T.

Le crime vous regarde, & je voi qu'en effet,
Vous l'excusés trop bien pour ne l'avoir pas fait,
Quand le bras que j'évite a fait périr un autre,
J'ai ouï certaine voix fort semblable à la votre.

AMALASONTE,
CLODESILE

Ou vous voulez tromper, ou vous êtes trompé,
J'étois près de ma Sœur dans ce tems occupé.

THEODAT.

Et qui peut l'affurer ?

AMALASONTE.

Moi, qui l'ai vû près d'elle,
Et qui connois assez votre crime & son zele.

THEODAT.

Si....

AMALASONTE.

Ne répliquez point.

CLODESILE.

Graces au Ciel mon bras,

S'il vouloit l'attaquer, ne se cacheroit pas,
Lors que j'ai cru tantôt sa trahison certaine,
Je n'ai point contre lui dissimulé ma haine,
Mon zele a fait éclat & n'auroit pas moins fait,
S'il l'avoit soupçonné de ce dernier forfait :
Mais quoi la calomnie ici doit peu surprendre,
Sur le point de se perdre, il ne fait où se prendre,
Tel qu'un desespéré, qu'un naufrage a surpris,
Il veut que ce qu'il void le suive en son débris,
Et troublé du péril, qui devant lui se montre,
S'attache en se perdant à tout ce qu'il rencontre,
Mais c'est un crime encor qu'il lui faut épargner,
Ma presence le cause, & je vai m'éloigner.

AMALASONTE.

Allez, je connois bien quel parti je dois prendre,
S'il vous attaque absent, je saurai vous défendre.



SCÈNE VIII.

THEODAT, AMALASONTE, AMAL-
FREDE, ULCIDE, CELINDE,
EURIC, Gardes.

THEODAT à *Amalfrede.*

Je crains en lui parlant d'augmenter son courroux,
Je me tais par respect & n'espère qu'en vous.

AMALASONTE.

Le traître ! à ma Rivale il parle en ma présence.

AMALFREDE.

Pour ce Prince, Madame, aiez de l'indulgence,

Il est de votre sang, vous avez intérêt

À le sauver encor tout accusé qu'il est.

AMALASONTE.

Le Conseil assemblé saura demain résoudre,

Sil'on peut justement le punir ou l'absoudre.

THEODAT à part à *Amalfrede.*

De toutes ses rigueurs ne vous rebutez pas.

AMALASONTE.

Quoi, sans me regarder il lui parle encor bas ?

AMALFREDE.

Excusez.

AMALASONTE.

L'excuser, c'est partager la faute.

Qu'on l'ôte de mes yeux :

AMALFREDE.

Mais, Madame.

Qu'on l'ôte ;
Et qu'il soit dans la tour soigneusement gardé,
Jusqu'au tems où son sort doit être décidé.

THEODAT à part à Amalfrede
Ah ! dites-lui , Princesse , à mes desirs propice ,
Que je veux l'adorer malgré son injustice ,
Et qu'enfin sa rigueur , qui m'accable en ce jour ,
Ne peut ôter la vie , & non pas mon amour.

AMALASONTE.

Quoi , donc je vois encor cet objet de ma haine ,
S'il ne veut pas marcher, Gardes, que l'on l'entraîne,



S C E N E IX.

AMALASONTE, AMALFREDE,
CELINDE , ULCIDE.

AMALASONTE.

L'Étraître vous parloit d'un air fort interdit ,
Que pouvoit-il prétendre , & que vous a-t-il dit ?

AMALFREDE.

Que bien qu'à ses desirs je ne sois pas propice ,
Il me veut adorer malgré mon injustice ,
Et que votre rigueur qui l'accable en ce jour ,
Lui peut ôter la vie , & non pas son amour ,
Voilà ce qu'il m'a dit puis qu'il faut vous l'apprendre.

AMALASONTE.

Ces mots sont en effet ceux que je viens d'entendre ,
Avec confusion les aiant entendus ,
Je tâchois d'en douter , mais je n'en doute plus ,

Ce qui doit toutefois m'étonner davantage,
C'est de voir qu'Amalfrede en son salut s'engage:
Et qu'excusant l'ingrat, qu'elle vient d'accueillir,
A ma juste colere elle ose s'opposer.

AMALFREDE.

Vous vous étonnez trop d'une adresse grossiere,
Quoi pensez-vous que j'aie assez peu de lumiere,
Pour ne découvrir pas que Theodat vous plaît,
Et vous est toujours cher tout accusé qu'il est ?
Je voi bien quoi qu'il fasse, & quoi qu'il en arrive,
Que vous voulez encor qu'il vous aime & qu'il vive,
Et quand j'ai combattu votre juste courroux,
Je pense avoir parlé moins pour lui que pour vous.

AMALSONTE.

Hélas ! que tu vois clair dans le fond de mon Ame ;
Oui, ma colere encor cacheoit toute ma flâme,
Et le feu, dont l'Amour a mon cœur embrasé,
Lors qu'il sembloit éteint, n'étoit que déguisé,
J'estime encor l'ingrat de tout crime incapable,
Ma raison en effet m'apprend qu'il est coupable,
Mais mon cœur, qui l'excuse après sa trahison,
Sent quelque chose en moi plus fort que ma raison.

AMALFREDE.

Songez s'il est ainsi, que son sort vous regarde,
S'il demeure en prison son salut se hazarde,
Et vous ne serez plus maîtresse de son sort,
S'il est par le Conseil jugé digne de mort,
Son Pere à son salut ne sera pas contraire,
Il fait bien que son fils a l'honneur de vous plaire,
Et puis qu'il vous l'envoie, il ne peut mieux prouver,
Que bien-loin de le perdre, il cherche à le sauver.

AMALSONTE.

L'ingrat ne peut mourir sans m'empêcher de vivre,
Ce soir secretement je veux qu'on le délivre,
Je feindrai d'ignorer demain qu'il soit parti,
Tandis je veux qu'il sorte, & qu'il soit averti
Que c'est en sa faveur qu'il reçoit cette grace,
Et qu'il saura de toi ce que je veux qu'il fasse,

358 **A M A L A S O N T E ,**
Et le voiant d'abord , tu lui feras favoir ,
Que je suis réfoluë à ne le jamais voir ,
Et qu'il doit promptement pour fuivre mon envie ,
Sortir de mes Etats sur peine de la vie ,
Fai fi bien toutefois qu'il puiſſe confentir ,
A me voir malgré moi devant que de partir ,
Dis-lui que je le ſauve , & que le plus barbare ,
Doit un remerciement pour un bienfait fi rare ,
S'il t'aime , il t'eſt aiſé de le perſuader.

A M A L F R E D E .

Mais ſi je ne le puis ?

A M A L A S O N T E ,

Tu peux lui commander :

A M A L F R E D E .

Vous aimez trop à voir un traître qui vous laiſſe.

A M A L A S O N T E ,

Oui , mais c'eſt par vengeance , & non pas par foibleſſe ,
Pour exciter en moi la haine & la fierté ,
Je veux lui reprocher ſon crime & ma bonté ,
Je veux qu'il ait horreur de ſa propre injustice ,
Et qu'au moins un remords me venge & le puniſſe.

A M A L F R E D E .

Ah ! ſondez votre cœur , il cherche à vous trahir ,
On n'aime point à voir ce que l'on veut hair.
Et quoi qu'on ſe propoſe , & quoi qu'on veuille ſeindre ;
On cherche à ſ'apaiſer quand on cherche à ſe plaindre.
Craignez d'un impoſteur la vüë & les diſcours ,
Qui nous trompe une fois , peut nous tromper toujours ;
Cette entrevüë enfin vous peut être funeſte.

A M A L A S O N T E .

Fais ce que je t'ai dit , je prendrai ſoin du reſte.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMALFREDE, THEODAT.

AMALFREDE.

QUoi, malgré mes conseils, & contre mon espoir,
Vous allez chez la Reine, & prétendez la voir ?

THEODAT.

Quand vous me conseillez de ne voir plus la Reine,
Ma raison y consent, mais ma raison est vaine,
Et malgré vos conseils & vos soins superflus,
Je ne dois plus rien voir si je ne la voi plus,
Mon amour me retient, quand sa haine me chasse,
Sa bouche fait charmer, quand même elle menace,
Ses yeux dans leur fureur conservent leurs clartez,
Et sont toujours charmans, quoi qu'ils soient irrités,
La liberté par vous est un bien qui m'arrive,
Souffrez que je m'en serve, ou faites qu'on m'en prive.

AMALFREDE.

Ce que vous souhaitez ne vous est pas permis,
L'amant n'est plus amant quand il n'est plus soumis,
La Reine absolument vous défend sa présence,
Marquez-lui votre amour par votre obéissance.

Que vous connoissez mal l'amour & ses effets,
 Plus il nous éblouit, plus ses feux sont parfaits,
 Et l'ardeur d'un amant n'a rien que d'ordinaire,
 S'il ne fait rien de plus que ce qu'il devoit faire,
 Il est beau d'obéir contre son sentiment,
 Mais c'est comme sujet, & non pas comme amant,
 Quiconque fait aimer doit prendre pour un crime
 Tout ce qui fait obstacle à l'amour qui l'anime,
 Et dût-il voir périr son espoir tout-à-coup,
 S'il peut fuir ce qu'il aime, il n'aime pas beaucoup.
 Aussi quoi que la Reine avec soin me rebutte,
 Je veux savoir au moins tout ce qu'elle m'impute.

A MALFREDE.

En vain j'ai pour l'apprendre employé mon pouvoir,
 Si je ne l'ai pas sçu, le pourrés-vous savoir ?
 Ce soin est inutile, & choquant sa défense,
 Dans le plus innocent peut tenir lieu d'offense.

THEODAT.

Hé bien, que pour un crime on prenne tous mes soins,
 Quand j'aurai plus de tort la Reine en aura moins,
 Je dois aimer sa gloire, & quoi qu'il en avienne,
 Ici mon injustice amoindrira la sienne,
 Et comme ingrat sujet, quoi que fidelle amant,
 Elle pourra du moins me haïr justement.

A MALFREDE.

Les faveurs ont du charme, & si je ne m'abuse,
 D'autres vous offriroient ce qu'elle vous refuse ;
 Vous êtes né sans doute avec des qualités,
 A pouvoir mériter plus que des cruautés,
 Quoi, si perdant la Reine un Objet plus fidelle,
 Etoit autant aimable, & vous aimoit plus qu'elle,
 S'il s'en trouvoit quelqu'un, qui flatant vos languens,
 Peut-être eut ses beautés, & n'eut pas ses rigueurs,
 Qui n'eut rien épargné pour montrer qu'il vous aime,
 Et qui fut sur le point de le dire à vous-même,
 Répondant à ses vœux par de pareils desirs,
 Ne changeriez-vous pas vos peines en plaisirs ?

THEO.

THEODAT.

Ce bien s'il m'arrivoit me feroit peu d'envie,
 De la Reine dépend tout le bien de ma vie,
 Tout autre plaisir cede à celui d'être aimé,
 Mais quelqu'objet pour moi qui pût être enflammé,
 Ce plaisir ne peut être aussi doux que la peine,
 Que me fait endurer la rigueur de la Reine,
 Et n'eut-elle jamais des sentimens meilleurs,
 Prés d'elle un mal pour moi vaut mieux, qu'un bien
 ailleurs.

A MALFREDE.

Ah ! je rougis pour vous de la foiblesse horrible,
 Qui vous rend insensé presque autant qu'insensible.

THEODAT.

Vous auriez mes erreurs, si vous sentiez mes coups,
 Mais Celinde s'approche, & veut parler à vous.



SCÈNE II.

CELINDE, A MALFREDE,
 THEODAT.

CELINDE.

JE vous cherche, Madame, afin de vous apprendre,
 Que la Reine chez vous sans suite se va rendre.

A MALFREDE.

Pour sortir si matin son soin doit être grand.

CELINDE.

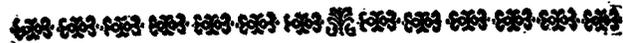
Le chagrin qu'elle montre, en effet me surprend,
 Sans cesse elle soupire, & de cette manière,
 Elle a sans reposer passé la nuit entière,
 Son mal par vos conseils se pourra divertir.

A MALFREDE.

Je m'en vai la trouver, allez l'en avertir.

Tome II.

Q



SCENE III.

AMALFREDE, THEODAT.

AMALFREDE.

JE vai parler pour vous, Prince.

THEODAT.

Ah ! quoi qu'il vous arrive
Vous allés chés la Reine, il faut que je vous suive.

AMALFREDE.

Me suivre, ah ! c'est vouloir détruire mes desseins.

THEODAT.

Pour qui n'a plus d'espoir, tous les conseils sont vains,
De l'Amour seul ici je suivrai les maximes,
Je veux d'Amalafonte apprendre tous mes crimes,
Et le dernier remede, où je veux recourir,
C'est d'aller à ses pieds m'excuser ou mourir.

AMALFREDE.

Gardés bien d'achever un dessein si bizarre,
Ou souffrés qu'à vous voir, au moins je la prepare,
J'entends du bruit, ah ! Ciel, c'est la Reine qui sort,
Laisés moi seule ici faire un dernier effort.

THEODAT.

Vous l'obligerés donc à souffrir ma presence.

AMALFREDE.

Je veux plus faire encor, sortés en diligence.



SCÈNE IV.

CELINDE , AMALASONTE , AMALFREDE , THEODAT.

CELINDE.

Avecque Theodat Amalfrede est ici.

AMALASONTE.

Qu'on ne me suive point.

AMALFREDE. *Celi de entre.*

Laissez-moi, la voici.

Theodat se retire.

AMALASONTE.

Theodat te parloit, quel sentiment peut être.

Celui, qui le fait fuir dès qu'il me voit paroître ?

AMALFREDE.

Vous le pouvez, Madame, aisément concevoir,

On ne chérit pas fort ce que l'on craint de voir,

Rarement on évite un objet agreable,

Et l'on ne fuit jamais ce que l'on trouve aimable.

AMALASONTE.

Quoi le traître m'évite, & me fuit par mépris ?

AMALFREDE.

C'est ce que ses discours ne m'ont que trop appris.

Mais...

AMALASONTE.

Mais quoi qu'a-t'il dit ?

AMALFREDE.

Ce que je vous dois taire.

AMALASONTE.

Non, parle.

Q₂

A M A L A S O N T E ,

A M A L F R E D E .

Voulés vous que j'ose vous dé plaire,

A M A L A S O N T E .

Oui , je le veux , acheve.

A M A L F R E D E .

Avec sincérité

Je vai donc obéir à votre Majesté.

Il m'a dit qu'à m'aimer il borne sa fortune ,

Qu'il ne veut plus souffrir votre amour importune ,

Qu'il trouve son exil une trop dure loi ,

Qu'il aime mieux mourir que s'éloigner de moi ,

Et qu'il veut demeurer , quelqu'ordre qui le presse ,

Pour ne vous voir jamais , & pour me voir sans cesse ,

J'ai de tout mon pouvoir combattu son dessein ,

J'ai fait tous mes efforts , & les ai faits en vain ,

Quoi qu'on die , il ne peut vous aimer ni vous craindre ,

Quand il voudra sa grace , il dit qu'il n'a qu'à feindre ,

Qu'il se tuira votre ame , & sçaura , malgré vous ,

Y faire succéder la tendresse au courroux ,

C'est ce qu'il me disoit , quand vous êtes venuë ,

Je n'ai pû l'arrêter si-tôt qu'il vous a vûë ,

Et par sa prompte fuite il vous témoigne assez ,

Qu'il ne vous verra point , si vous ne l'y forcez .

A M A L A S O N T E .

Le forcer à me voir ! non l'audace est trop grande ,

Je l'ai moins souhaité que je ne l'apprehende ,

Qu'il parte pour jamais , va le faire avertir ,

Que de Rome à l'instant il soit prêt à partir ,

Et que s'il t'ose voir sa mort fera certaine ,

Toi ne le souffre plus , sur peine de ma haine .

A M A L F R E D E .

S'il me cherche avec soin.

A M A L A S O N T E .

Fuis avec soin ses pas ,

A M A L F R E D E .

Mais....

A M A L A S O N T E .

Fais ce que j'ordonne , & ne replique pas :

SCÈNE V.

AMALASONTE *seule.*

ET toi cruelle ardeur , qui fais toute ma peine ,
 Amour , fors de mon Ame , & fai place à la haine ,
 L'objet , qui t'entretient , s'en va fuir de ces lieux ,
 Fuis , & m'ôte du cœur , ce que j'ôte à mes yeux ,
 Du cœur ! oui , du cœur ! hé bien qu'en veux-tu dire ?
 Esclave infortuné que j'entends qui soupire ,
 Cœur lâche , aveugle Auteur des maux que j'ai soufferts ,

N'es-tu point las encor d'avoir porté des fers ?
 Qui te fait murmurer , quand ma Raison s'applique
 A t'affranchir d'un joug honteux & tyrannique ,
 Dois-tu pas t'irriter quand tu te vois trahir ,
 Et si tu peux aimer , ne peux tu pas haïr ?
 Laisse donc succeder les fureurs aux tendresses ,
 Pers de ton lâche amour jusqu'aux moindres foiblesses ,
 Ou s'il t'en reste , au moins déguise les si bien ,
 Que ma raison s'y trompe , & n'en découvre rien.
 Mais quel charme en mes sens à mon trouble succede ,
 Ah ! je sens qu'au sommeil , le plus fort ennui cede ,
 Doux assoupissement , repos délicieux ,
 Passe dedans mon Ame ainsi que dans mes yeux .

Elle s'endort sur un Fauteuil

SCENE VI.

THEODAT, AMALFREDE,
AMALASONTE.

THEODAT.

Tout votre effort en vain à mes desirs s'oppose,
AMALFREDE.

Quoi voulez-vous troubler la Reine qui repose ?

THEODAT.

Un Amant qui perd tout, & n'espère plus rien,
Peut troubler le repos de qui trouble le sien,
Je consens toutefois que l'ingrate jouisse
Du repos, qu'elle m'ôte avec son injustice,
Mais dût finir ma vie avecque son sommeil,
Je veux ici sans bruit attendre son réveil,
Jusqu'à ce temps fatal malgré le sort contraire,
Je la verrai du moins sans la voir en colere.

AMALFREDE.

Vous vous perdrez.

THEODAT.

N'importe, il m'est trop glorieux,
S'il faut ainsi mourir que ce soit à vos yeux.

AMALFREDE *dit les deux premiers
vers à part.*

C'en est fait s'il la void, ma fourbe est reconnuë.
Il faut que je le perde, ou bien je suis perduë,
Voyez-la j'y consens, mais avant ce danger,
Ecoutez je veux ...

THEODAT.

Quoi ?

AMALFREDE.

*Ce fer pour me venger.**Elle tire l'épée de Theodat, s'avance vers la Reine comme pour la fraper.*

THEODAT l'arrêtant.

Quelle subite rage à votre Ame occupée.

AMALFREDE à part.

Ma Rivale s'éveille, il faut quitter l'épée,

Elle laisse l'épée à la main de Theodat.

AMALASONTE s'éveillant.

Que voi-je ?

AMALFREDE.

*Se mettant entre la Reine & Theodat.*Ah ! de ses coups veuillez vous détourner,
Madame, ce méchant vous veut assassiner.

AMALASONTE.

Hola, Gardes à moi, qu'on faisisse ce traître,
Voiez qu'il est confus.

AMALFREDE.

Il a bien lieu de l'être.

AMALASONTE.

Grace aux soins d'Amalfrede, ingrat tu n'auras pas
Le plaisir d'achever ton crime & mon trépas,
Qui t'inspire Barbare une si lâche envie,
Pour me donner la mort, quel mal t'a fait ma vie,
Et par quelle fureur prétends-tu sans effroi
Percer d'un coup mortel un cœur, qui fut à toi ?
Qui te fait devenir le bourreau de ta Reine,
Que peux-tu m'imputer digne de cette peine,
De quelqu'emportement, dont tu sois animé ?
Tu fais que tout mon crime est de t'avoir aimé,
Mais quel que soit ici ton dessein, que j'ignore,
Dois-tu m'oser punir d'un crime, qui t'honore,
Parle en m'assassinant, quel but étoit le tien ?

THEODAT.

Moi, vous assassiner, ah vous n'en croiez rien,
Plus ce crime est horrible, & moins il est croiable,
Etre homme me suffit pour n'être point coupable,

Q4

368 **AMALASONTE,**
Pour pouvoir outrager tant d'attraits précieux,
Il faudroit être un monstre, & sans cœur, & sans
yeux.

AMALASONTE.

L'audace me surprend, quoi l'ingrat, que j'accuse,
De l'horreur de son crime ici fait son excuse,
Et coupable qu'il est, soutient qu'il ne l'est point,
A causé seulement qu'il l'est au dernier point ?
Par quel orgueil perfide oses-tu bien prétendre,
De t'excuser d'un crime, où tu te vois surprendre ?
Et crois-tu tes efforts encore assez puissans,
Pour résister à ton gré ma Raison & mes sens ?
Quoi, lors que je me vois prête d'être frappée,
Eh ! de ta propre main, & de ta propre épée,
Prétends-tu me forcer d'un soin audacieux,
A croire ençor plus d'un Bourreau que mes yeux ?

THEODAT.

Non, non, de m'excuser je ne suis plus capable,
On nie un crime en vain, lors qu'on n'est plus croiable,
Et quand l'indice est fort par une dure loi,
Quiconque est accusé n'est plus digne de foi ;
Mais vous qu'un droit sacré rend mon juge suprême,
Vous ne pouvez qu'à tort vous croire aussi vous-mê-
me,

Un juste Juge doit, d'un esprit ingenu,
Croire ce qu'on lui prouve, & non ce qu'il a vû,
L'Equité ne peut être où la passion regne,
Plus un objet l'émeut, plus il faut qu'il le craigne ;
La justice est la regle en tous temps, en tous lieux,
Et comme elle est aveugle, il doit être sans yeux.

AMALASONTE.

Amalfrede est témoin d'une action si noire,
Ne la croirai-je pas ?

THEODAT.

Oui, vous la pouvez croire,

Mais faites-la par'ler avec sincérité,
Faites-lui dire. . .

AMALFREDE.

Et quoi, Prince ?

La vérité.

AMALFREDE.

La vérité, Seigneur, par un récit sincère,
Puis que vous le voulez, je vai vous satisfaire,
Si-tôt que par mon ordre on vous a fait savoir
Qu'il vous étoit enjoint de partir sans me voir,
N'êtes-vous pas venu me dire avec furie,
Qu'avant que me quitter vous quitteriez la vie,
Que la Reine vouloit porter trop loin pour vous
Son amour importun, & ses transports jaloux,
Et que puis qu'à me perdre, elle oloit vous contrain-

dre,

De votre desespoir elle devoit tout craindre ;
Ne vous fuïois-je pas enfin, quand dans ces lieux,
Sur la Reine endormie aiant tourné les yeux,
J'ai vû, non sans effroi, votre main préparée
A rendre son sommeil d'éternelle durée ?

THEODAT.

Pouvez-vous...

AMALFREDE.

Pouvez-vous nier ce que j'ai dit ?

Qu'il est fourbe, voiez comme il fait l'interdit.

AMALASONTE.

Un si lâche artifice aggrave son offense.

AMALFREDE.

Il fait de quelle ardeur j'ai pris votre défense ;
Et ne sauroit nier qu'il ne m'ait point juré,
Que votre mort rendroit mon bonheur assuré,
Que la plus forte envie étoit de me voir Reine,
Et que vous hors du Trône il m'y mettroit sans peine.

THEODAT.

Ah ! Ciel que dites-vous ?

AMALFREDE.

Je dis la vérité.

Ne vous en plaignez pas, vous l'avez souhaité,
Vous savez qu'on merite un mal, que l'on s'attire,
Et qu'enfin je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.

Q

Oui, oui, de mon malheur le sujet m'est connu,
Et je connois qu'enfin mon crime est d'avoir plû,
Dans ce succès fatal je découvre sans peine,
Que l'amour quelquefois agit comme la haine,
Qu'un péril suit souvent la conquête d'un cœur,
Et que l'heur d'être aimé n'est pas toujours bonheur.

AMALFREDE.

Il faut peu s'étonner de cette audace extrême,
Ne vous ai-je pas dit qu'il diroit que je l'aime ?

THEODAT.

Je voi que cet amour me coûtera bien cher,
Mais ce n'est pas à moi de vous le reprocher,
Je ne saurois qu'à tort, quoi que je me propose,
Me plaindre d'un effet, dont j'ai produit la cause,
L'Amour vous fait agir, je suis aussi sa Loi,
Et dois souffrir en tous, ce que je souffre en moi,
Votre Cœur, dont je dois excuser l'artifice,
S'il étoit sans Amour seroit sans injustice,
Mais de ce feu, qu'à tort vous voulez m'imputer,
Qui me convaincra....

AMALASONTE.

Moi, qui n'en saurois douter,
Moi, qui ne sçais que trop tes amours inconstantes,
Moi, qui par tout en vois des preuves convaincantes,
Et fin moi, qui t'ai vû prêt à m'assassiner,
Lors que tu me vois prête à te couronner,
Lors que je cherissois le jour moins que ma flâme,
Et lors qu'amour étoit si puissant dans mon Ame,
Qu'il n'auroit pas falu sans doute en cet état,
Pour l'y faire mourir moins qu'un assassinat.

THEODAT.

Ah ! Princesse....

AMALASONTE.

Ah Perfide ! apprens que tu t'abuses.
De vouloir t'obstiner à chercher des excuses,
Il n'en est plus pour toi traître, & pour le prouver,
Il suffit de savoir que je n'en puis trouver,

Mon cœur, qui te veut nuire après un coup si rude,
S'il en a le dessein, n'en a pas l'habitude,
Et comme il a sa pente à te favoriser,
Si tu n'étois coupable il sauroit t'excuser.

THEODAT.

Quelqu'injuste que soit l'Arrest que je dois craindre,
Je serois, je l'avouë, injuste de m'en plaindre,
Dans tout ce que j'entens, dans tout ce que je voi,
Les preuves en estent toutes contre moi,
Et votre Majesté jugeant sur cet indice,
Peut perdre un innocent sans faire une injustice,
Ce succez est cruel, mais il me semble doux,
En ce qu'il justifie au moins un crime en vous,
Et peut vous exempter, quand je serai sans vie,
Des remords dont toujours l'injustice est suivie,
Si vous voulez ma mort, je l'attens sans effroi,
Quand je perdrai le jour, vous perdrez plus que moi,
Je perdrai mes ennuis, & votre ame cruelle,
De vos adorateurs perdra le plus fidelle.

AMALASONTE.

Toi, fidelle ? ah, pourquoi veux-tu feindre toujours,
Est-ce encor pour vouloir attenter sur mes jours ?
Je ne puis plus souffrir un si lâche artifice,
Qu'on le mène en la Tour attendre son supplice.

THEODAT.

Quelque cruel qu'il soit il me fera plus doux,
Que celui que je souffre en m'éloignant de vous.

AMALASONTE.

C'est trop, ne souffrez pas, Gardes, qu'il continuë,
Qu'à l'instant pour jamais on l'ôte de ma vue.



SCENE VII.

AMALFREDE, AMALASONTE,
CELINDE

AMALFREDE.

Voulez-vous pour jamais le perdre. . .

AMALASONTE.

Oui, pour jamais,
Tu veux parler pour lui, fors, & me laisse en paix,
Tu m'as trop bien servie, & je croi beaucoup faire
De t'empêcher encor de me pouvoir déplaire,
Vous, cherchez Zenocrate, & de plus écoutez.

Elle parle bas à Celinde.



SCENE VIII.

CLODESILE, AMALFREDE,
AMALASONTE, CELINDE.

CLODESILE.

AH! ma Sœur, que j'ai sçu d'étranges nouveautez,
J'ai vû mon rival, pris, on l'accuse.

AMALFREDE.

On l'outrage,
S'il paroît criminel son crime est mon ouvrage,

Si je n'étois coupable, il seroit innocent.

CLODESILE.

Et la Reine ?

A MALFREDE.

Elle montre un dépit fort pressant,
Mais au fonds de son cœur je sçai ce qui se passe,
Pour bien faire sa Cour il faut parler de grace,
Si vous la voulez voir, profitez de l'avis.

AMALASONTE à *Celinde*.

Allez, & qu'à l'instant mes ordres soient suivis.



S C E N E IX.

AMALASONTE, CLODESILE.

A MALASONTE.

C'En est fait Monstre horrible, ame dénaturée,
Ma vengeance est certaine, & ta perte assurée,
De ton cœur inhumain il faut que dans ce jour,
La mort triomphe au moins au défaut de l'amour.
Et vous êtes honteux de la fatale flame,
Qu'un Tigre déguisé fit naître dans mon ame,
Feux mal éteints cessez de causer mon ennui,
Suivez qui vous fit naître, & mourez avec lui.
Fat-il jamais parlé d'un crime plus barbare ?

CLODESILE.

Plus un forfait est grand, plus un pardon est rare,
La vengeance est un bien que chacun trouve doux,
Mais un bien si commun n'est pas un bien pour vous,
La clemence est p'us noble, & convient davantage
A la Divinité, dont vous êtes l'image,
Pour mon intérêt propre & le bien de l'Etat,
Je devrois desirer la mort de Theodat,

Mais votre intérêt seul qu'avec ardeur j'embrasse,
Me force aveuglément à desirer la grace.

AMALASONTE.

Sa grace ?

CLODESILE.

Où, Madame.

AMALASONTE.

Il suffit, demeurez,

Je vai vous envoyer ce que vous desirez.



SCENE X.

CLODESILE.

○ Promesse funeste, ah ! rigneurs sans égales,
Quoi, je trouve ma perte en des faveurs fatales,
Et sauve, malgré moi par un soin mal rendu,
Celui que je veux perdre, & que je croi perdu !
Cruelle, de mes vœux tu devois mieux t'instruire,
Sa mort, & non sa grace est ce que je desire,
Et des transports en moi, tout contraires aux tiens,
Font mon arrest mortel du pardon que j'obtiens.
Moi, lui porter sa grace, ah ! rigoureux supplice,
Reine aveugle crois-tu qu'ici je t'obéisse,
Non, tu deviens injuste, & sans plus consulter,
Ne pouvant obéir, je te veux imiter,
Puis que par le pouvoir d'une ardeur condamnable,
Tu sauves un amant, que tu connois coupable,
Par l'effet d'un transport qui n'est pas moins puissant,
Je veux perdre un Rival, que je sçais innocent,
Je sçais que ton amour, par une aveugle audace,
M'oblige avec empire à lui porter sa grace,
Mais apprens que ma haine avecque plus d'effort,
M'oblige au lieu de grace à lui porter la mort,
Je vai... Mais quelqu'un vient, que mon malheur
amène.



S C E N E X I.

C E L I N D E , C L O D E S I L E .

*C E L I N D E donnant un billet à Clodesile.***V**oici pour Theodat ce qu'a promis la Reine.

C L O D E S I L E .

Elle lui fait donc grace.

C E L I N D E .

Oui , sans doute , Seigneur.

C L O D E S I L E .

Elle est trop indulgente , & me fait trop d'honneur ,
Veut-elle de la Tour souffrir qu'on le retire.

C E L I N D E .

Oui , dès qu'il aura lû ce qu'elle vient d'écrire ,
Mais vous , n'en lisez rien sur peine du trépas.

C L O D E S I L E .

Je sçai bien mon devoir , & n'y manquerai pas.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULCIDE, AMALFREDE.

ULCIDE.

Oui, que pour Theodat rien ne vous embar-
 rasse,
 Votre frere m'a dit qu'il lui porte sa grace,
 AMALFREDE.
 Sa grace, ah ! plût au Ciel.

ULCIDE.

Rien n'est plus assuré,
 Il l'avoit dans ses mains quand je l'ai rencontré,
 J'ai bien vû qu'il souffroit une extrême contrainte,
 Dans sa moindre action sa rage étoit dépeinte,
 Et ses pas incertains & ses yeux égarez,
 M'en ont paru d'abord des témoins assurez,
 Mais quelque étonnement que m'ait donné sa rage,
 Vos nouvelles bontez m'étonnent davantage,
 Et j'ignore d'où vient que vous vous disposez,
 A souhaiter la fin du mal que vous causez.

AMALFREDE.

Helas ! de Theodat je suis toujours amante,
 Plus ma flame est cachée, & plus elle est ardente,
 N'aurois-je à ses amours, si je ne l'aimois pas,

Et puis-je, si je l'aime, endurer son trépas ?
Non, de ma perte encor la mort sera suivie,
Je n'en veux qu'à son cœur, & non pas à sa vie,
Et ma jalouse rage a recherché toujours,
La fin de ses mépris, & non pas de ses jours,
Quand ces derniers discours s'offrent à ma mémoire,
Je sens des mouvemens qu'on auroit peine à croire,
Quand je me ressouviens qu'il a sans s'émouvoit
Gardé toute sa force en perdant tout espoir,
Et qu'il a reconnu sans plainte & sans murmure,
Ma passion funeste, & ma lâche imposture ;
Sa vertu convertit, tant ses charmes sont forts,
Ma furie en tendresse, & mon crime en remords,
Et comme le dépit, dont j'eus l'ame saisie,
Fit transformer en moi l'amour en jalousie,
Je sens que la pitié fait aussi qu'à son tour,
La jalousie en moi se transforme en amour,
Mais cette passion est d'autant plus puissante,
Que ce qui lui nuisoit, devient ce qui l'augmente,
Et que de ma fureur les transports surmontez
A mon amour encor sont des feux ajoutez ;
Juge si son salut me doit tirer de peine,
Et si je n'en suis pas obligé à la Reine.
Il lui faut applaudir, & je vai faire effort
Pour..

ULCIDE.

Vous n'irez pas loin, je l'aperçois qui sort.



SCENE II.

AMALASONTE, AMALFREDE,
CELINDE, ULCIDE.

AMALASONTE à *celinde*.

JE meurs d'impatience, oui, je ne puis attendre,
Et je cherche à savoir ce que je crains d'apprendre.

AMALFREDE.

Clodéfile à votre ordre, & votre Majesté
Doit croire qu'à présent il est exécuté.

AMALASONTE.

Helas!

AMALFREDE.

L'effort est grand, Madame, je l'avoue;
Mais ne vous plaignez pas, quand il faut qu'on vous
louë,

Une belle action donne un plaisir secret,
C'est ne l'achever pas que la faire à regret.

AMALASONTE.

Ah! que d'une vertu la joie est imparfaite,
Lors qu'elle fait agir contre ce qu'on souhaite,
Et qu'entre deux desirs un cœur se fait d'effort,
Quand suivant le plus juste, il combat le plus fort.

AMALFREDE.

Cet effort est louable.

AMALASONTE.

Helas! se peut-il faire,

Qu'il soit louable en moi, s'il n'est pas volontaire?

AMALFREDE.

Ce discours est confus, & me surprend un peu,

Theodat vous fut cher , si j'en croi votre aveu ,
Est-ce faire un effort à vos desirs contraire ,
Que mettre son pardon dans les mains de mon frere ?

A M A L A S O N T E.

Ton frere est abusé , mais ne t'abuse pas ,
Il croit porter sa grace , & porte son trépas ,
Tu sçais que Zenocrate excelle en Medecine ,
Et fait jusqu'aux secrets de la moindre racine ,
Mon écrit par ses soins étoit empoisonné ,
Avant qu'à Clodéfile il eut été donné ,
Mais d'un poison si fort que l'on s'en doit promettre
La mort de Theodat dès qu'il lira ma lettre.

A M A L F R E D E.

Ah ! Ciel qu'avez-vous dit !

A M A L A S O N T E.

Ce que tu dois savoir ,
J'ai dit ce que j'ai fait , & j'ai fait mon devoir ,
Mais que de ce devoir la regle est inhumaine ,
Qu'on a peine à haïr ce qu'on aime sans peine ,
Et que dans la tendresse un cœur accoutumé ,
Souffre quand il faut perdre un criminel aimé ,
Pour la mort d'un ingrat j'ai des fraieurs mortelles ,
Mais son Pere qui vient , m'en dira des nouvelles.



SCENE III.

AMALASONTE, THEUDION,
AMALFREDE, CELINDE,
ULCIDE, *Suite.*

AMALASONTE.

HE' bien ma Lettre, Prince, a-t-elle eu son ef-
fet,
Le coupable est-il mort ?

THEUDION.

Madame, c'en est fait.

AMALFREDE.

Quoi, Seigneur, il est mort ?

THEUDION.

Rien n'est plus veritable,

Je viens de voir moi-même expirer le coupable,
Il est mort à mes yeux, & presqu'entre mes bras.

AMALFREDE.

Il me suffit, je fors, & reviens sur mes pas.

S C E N E VI.

THEUDION , AMALASONTE ,
 CELINDE , *Suite.*

THEUDION.

Vous saurez qui la chasse en aprenant le reste ,
 Ecoutez un recit aussi vrai que funeste ,
 Et sachez que l'auteur d'un attentat si noir...

AMALASONTE.

Le coupable étant mort , je n'ai rien à savoir.

THEUDION.

En faveur de mon Fils j'ai quelque chose à dire.

AMALASONTE.

Fut-il même innocent , gardez dé m'en instruire ,
 Je ne puis rien trouver d'injuste en son trépas ,
 Et quand je le pourrois , je ne le voudrois pas ,
 Contre lui maintenant je veux que l'on m'anime ,
 Et crains son innocence encor plus que son crime.

THEUDION.

Mais....

AMALASONTE.

Mais n'en parlez plus.

THEUDION.

Cet ordre est rigoureux.

AMALASONTE.

A laissez-moi de grace

THEUDION.

O Fils trop malheureux !

SCENE V.

AMALASONTE, CELINDE.

Suite.

AMALASONTE.

SI tes yeux dans mon cœur voioient ce qui se passe ;
 Tu verrois un malheur plus grand que sa disgrâce,
 Et tu confesserois, toi, qui le plains si fort,
 Que l'amour fait souvent plus souffrir que la mort,
 Tu saurois que ton Fils à l'instant qu'il expire,
 Souffre moins que mon cœur au moment qu'il soupire,
 Et qu'amour fait pousser en de tels déplaisirs,
 Des soupirs plus cruels que les derniers soupirs,
 Toi, dont la juste mort fait mon inquiétude,
 Si tu meurs d'un poison, j'en sens un bien plus rude,
 J'aime, & le Ciel a mis beaucoup plus de rigueurs,
 Au poison que je sens, qu'à celui dont tu meurs,
 Et pour toi mon repos, Rivale trop fidelle,
 Pourquoi me saurois-tu de sa rage mortelle ?
 Ma mort m'eut épargné le déplaisir secret,
 De perdre ce perfide, & le perdre à regret,
 Mon amour ne sauroit finir avec ma vie,
 Son trépas me fait moins de pitié que d'envie,
 Son supplice a cessé, le mien est éternel,
 Et le juge est puni plus que le criminel,
 Son crime & ma vertu ne sont qu'un vain remède.

SCÈNE VI.

AMALASONTE, AMALFREDE,
CELINDE, ULCIDE.

AMALASONTE.

A Hi viens à mon secours trop soigneuse Amalfrede,
Je perds un criminel, mais en le punissant,
Je sens ce que l'on souffre à perdre un innocent,
Mon cœur est soulevé, ma passion l'emporte,
Contre un ingrat puni rends ma raison plus forte,
Parle de ses forfaits, tâche à m'en faire horreur,
Arrache pour jamais ce traître de mon cœur,
Ou s'il n'en peut sortir, quelque mal qui m'avienne,
Fais que ce soit la haine au moins qui l'y retienne.

AMALFREDE.

Non, Reine, il n'est plus tems de te rien déguiser,
Je viens aigrir ton mal au lieu de l'appaïser,
Il faut pour Theodat que ton tourment redouble,
On t'a dit qu'il est mort; & c'est ce qui te trouble,
Mais moi pour te causer un trouble plus puissant,
Je te viens dire encor qu'il est mort innocent.

AMALASONTE.

Innocent, d'où te vient cette rage effroïable,
Et s'il est innocent, qui donc est le coupable,
Qui donc, s'il meurt à tort, doit mourir justement?

AMALFREDE.

Je m'en vai t'en instruire, écoute seulement,
Il faut pour ton malheur que je te desabuse,
Le trépas d'Arfamon, dont son pere l'accuse,
Et sa ligue apparente avec tes ennemis,

Ne font que des forfaits que mon frere a commis.

AMALASONTE.

Que l'on cherche son Frere , & que l'on s'en assure,

AMALFREDE.

Ce que j'ai dit t'étonne , & blesse la nature ,
 Mais pour faire cesser ce grand étonnement ,
 Je n'ai qu'à t'avouer que j'aimois ton amant ,
 Je veux perdre après lui ce qui lui fut contraire ,
 Dedans son ennemi je méconnois mon frere ,
 Je devrois l'épargner , mais lors qu'on aime bien ,
 Et qu'on perd ce qu'on aime, on n'épargne plus rien ,
 Je te veux accabler de remords legitimes.

AMALASONTE.

Pour m'en pouvoir défendre il reste assez de crimes ,
 Ce traître qui t'aimoit est puni justement ,
 Comme mon assassin & comme ton amant.

AMALFREDE.

Cette erreur te plairoit ; mais je cherche à te nuire ,
 Et t'obligeroit trop de ne le pas détruire ,
 Apprens que Theodat n'eut jamais le dessein ,
 D'être ni mon amant , ni ton lâche assassin ,
 Ta défiance étoit injustement formée ,
 Il ne m'aima jamais , & t'a toujours aimée ,
 Et lors que je feignois de te donner secours ,
 Mon bras au lieu du sien attendoit sur tes jours.

AMALASONTE.

Quelle furie ! hola , Gardes , qu'on s'en saisisse ,
 Tu mourras.

AMALFREDE.

J'ai déjà pris soin de mon supplice ,
 Je suis empoisonnée , & par ce noble effort
 Je mourrai pour le moins maîtresse de mon sort.
 Pour cet ingrat amant insensible à ma flame ,
 Le dépit & l'amour ont partagé mon ame ,
 Le dépit comme ingrat me le fit outrager ,
 Et l'amour comme amant m'oblige à le venger.
 Mais crois tu qu'à mes jours ma vengeance fatale,
 En ne m'épargnant pas épargne ma Rivale ?

Et

Et n'ait pû t'immoler dans mon premier transport,
 S'il n'étoit rien pour toi plus cruel que la mort,
 Vis pour sentir long temps le mal, qui te possède,
 Ta mort comme le terme en seroit le remede,
 Je laisse à tes remords le soin de te punir,
 J'aime trop ton tourment pour le vouloir finir,
 Tu te viens d'outrager en vangeant mon outrage,
 J'ai sçû te rendre ici Ministre de ma rage,
 J'ai malgré ton amour, forcé ta cruauté,
 De te ravir l'amant, que tu m'avois ôté,
 Tu serois morte enfin, si j'en eusse eu l'envie,
 Mais pour dernier malheur je te laisse la vie,
 Dans l'horreur, que t'inspire un si funeste aveu,
 Si tu mourrois trop-tôt, tu souffrirois trop peu.

A M A L A S O N T E.

Monstre ou pluto: Demon sorti des noirs abîmes,
 C'est trop peu qu'une mort pour punir tous tes crimes,
 Qu'on tâche à la sauver, afin que par mon choix,
 Je puisse au moins la voir mourir plus d'une fois.

A M A L F R E D E.

Rien ne me peut sauver, & ma perte m'oblige,
 Puisque de mon trépas ma Rivale s'afflige,
 Et puisque mon poison lui servant de Boutreau,
 Fait de ma mort pour elle un supplice nouveau,
 Oui, c'en est fait, je meurs, & je meurs impunie,
 Mon crime est infini, mais ma peine est finie,
 Mon cœur suit ce qu'il aime, & jusqu'au monument,
 Va de plus près que toi suivre encor ton amant,
 L'instant funeste arrive, où mon ame abatuë.
 Doit....

C E L I N D E.

Madame, elle expire.

A M A L A S O N T E.

Otez-la de ma vue.



SCENE VII.

AMALASONTE, CELINDE.

AMALASONTE.

QUoi, je fais donc perir au fort de mon amour,
 Le plus illustre amant, qui vit jamais le jour,
 Quoi je perds un Heros, qui m'aime, & que j'adore,
 Theodat meurt fidelle, & je puis vivre encore?
 Ah! je croyois à tort, puis que je ne meurs pas,
 Qu'un excès de douleur pût causer le trépas,
 Dieu que j'outrage, Amour, punis une inhumaine.
 Tu dois hâter ma perte, & tu le peux sans peine,
 La mort de mon Amant, & l'effort de mon deüil,
 M'ont poussée à moitié déjà dans le cercueil.
 Esclave trop ingrat qui survis à ton Maître,
 Toi, mon cœur, que le Ciel pour Theodat fit naître,
 Quand tu sçais qu'il n'est plus, qui t'anime aujourd'hui,
 Ne dois-tu pas mourir, ne vivant plus pour lui!
 Par l'ordre de l'Amour & de la Destinée,
 Ta vie avec tes jours doit être terminée,
 Et chaqu' instant de vie après son triste sort
 Est un larcin honteux, que tu fais à la mort.
 Vous qui n'éclairez plus qu'à des objets funebres,
 Couvrez dans vous mon deüil d'éternelles tenebres
 Mes yeux, dans mes malheurs vous m'êtes superflus,
 Je n'ai plus rien à voir où mon amant n'est plus,
 Et toi, d'où vient l'Arrêt, dont il faut que j'expire,
 Tes regrets ne sont pas ce qu'ici je desire,
 Bouche, infidelle bouche, interromps tes discours,
 Tu n'as que trop parlé, ferme toi pour toujours,
 Enfin, grace à l'Amour, mon Ame se prepare,

A joindre la moitié, dont la mort la sépare,
CELINDE.

Ah ! Madame.

AMALASONTE.

Ah ! je meurs, cher & fidelle Amant,
 Nous allons être au moins unis au monument.

CELINDE.

Elle est évanouie, hélas ! quelle est ma peine ?

SCENE VIII.

**CELINDE, THEODAT,
 AMALASONTE,**

CELINDE.

MAis que vois-je ? ah ! Seigneur, prenez soin de
 la Reine,
 Pour vaincre le peril, qui menace ses jours,
 Je vai diligemment chercher quelque secours.

SCENE IX.

THEODAT, AMALASONTE.

THEODAT.

Vous mourez beau sujet des peines que j'endure,
 Hélas ! j'avois promis de mourir sans murmure,
 Mais la mort, que me va causer votre trépas,
 A trop de cruauté pour n'en murmurer pas,
 Ah ! Beaux yeux rallumez vos feux avec ma flamme.

AMALASONTE.

Quelle agreable voix appelle ici mon ame,
 Theodat....

THEODAT.

Ma Pincefle.

AMALASONTE.

Ah ! vois-je encor le jour ?

THEODAT.

Qui peut vous le ravir ?

AMALASONTE.

La douleur & l'amour.

THEODAT.

C'est à moi d'en mourir, vivez belle Inhumaine,
 Vivez, dût avec vous vivre encor votre haine,
 Vivez, votre trépas me donne assez d'effroi,
 Pour montrer que mon ame est plus en vous qu'en moi.

AMALASONTE.

Ne fois pas étonné, si tu me vois confuse,
 Je me trompe moi-même, ou ton Pere m'abuse,
 Si ton Pere a dit vrai, tu dois ne vivre plus,
 Et tu vis, si mes yeux & mon cœur en sont crûs.

Mon Pere vous a fait un recit veritable,
 Vous n'avez sçu de lui que la mort du coupable,
 Et puis que Clodesile a terminé son sort,
 Il a dit sans erreur que le coupable est mort;
 Sur le bruit de mon crime emporté de furie,
 Il alloit dans la Tour pour me priver de vie,
 Lors qu'il a rencontré ce Prince infortuné,
 Expirant du poison, qui m'étoit destiné,
 Il avoit lû déjà votre lettre mortelle,
 Et le remords pressant son ame criminelle,
 Il a connu mon Pere, & d'un ton languissant,
 A dit pour derniers mots que je suis innocent,
 Qu'il m'eût porté la mort sans votre lettre ouverte,
 Que le Ciel faisoit voir sa justice en sa perte,
 Et ne devoit punir que la sœur avec lui,
 De tous les attentats, qu'on m'impute aujourd'hui:
 C'étoit ce que mon Pere avoit à vous apprendre,
 Alors que vous avez refusé de l'entendre,
 Enfin pour me soustraire à votre emportement,
 Il veut que je m'absente, & le veut vainement,
 Il m'a fait délivrer, mais quoi qu'il puisse faire,
 Ma Reine peut sur moi beaucoup plus que mon Pere,
 Son pouvoir cede au votre, & n'est pas assez fort,
 Pour assurer mes jours, quand vous voulez ma mort,
 Je viens ici m'offrir à suivre votre envie,
 J'ai beaucoup plus d'amour pour vous que pour la vie,
 Mon cœur cherche à vous plaire, ou cherche le trépas,
 Il n'a plus qu'à mourir, puisqu'il ne vous plaît pas.

AMALASONTE.

Non, non, ma haine enfin meurt avec Amalfrede,
 Comme elle fit mon mal, elle a fait mon remede,
 Cette Amante ennemie en perdant la clarté,
 M'a fait sçavoir son crime & sa fidelité,
 Mon Arrêt fut injuste, & je sçai qu'en ta place,
 Ton Juge maintenant aura besoin de grace,
 Mais j'aperçois ton Pere.

SCENE DERNIERE.

THEUDION , AMALASONTE,
 CELINDE , THEODAT.
 EURIC , *Suite.*

THEUDION à *Celinde.*

Est-il possible ? ah ! Cieux ,
 La Reine évanouie , & mon fils en ces lieux.

CELINDE.

De foiblesse déjà la Reine est revenue.

AMALASONTE.

De votre Fils , Seigneur , l'innocence est connue ,
 Veuillez de notre hymen approuver le lien.

THEUDION.

Puis qu'il est innocent , son bonheur est le mien.

THEODAT.

A pouvoir m'exprimer mon soin en vain s'employe.

AMALASONTE.

Je sçai ta passion , & devine ta joye.
 N'ayons plus d'autre soin que d'aller en ce jour
 Prendre des mains d'hymen ce que nous doit l'Amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE
FANTOSME
AMOUREUX,
TRAGI-COMEDIE

DE
MR. QUINAULT.

Représentée en 1659.

R 4



ACTEURS.

CARLOS, *Amant d'Isabelle, & ami de Fabrice.*

CLARINE, *Suivante d'Isabelle.*

FABRICE, *Amant de Climene.*

CLIMENE, *Maîtresse de Fabrice & du Duc.*

IACINTHE, *Suivante de Climene.*

FERDINAND, *Duc de Ferrare.*

VALERE, *Capitaine des Gardes du Duc.*

ISABELLE, *Sœur de Fabrice.*

ALPHONCE, *Pere de Fabrice & d'Isabelle.*

LICASTE, *Domestique d'Alphonce.*

CELIN, *Domestique de Carlos.*

GARDES.

La Scene est à Ferrare.





LE
FANTOSME
AMOUREUX.
TRAGI-COMEDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

CARLOS, CLARINE *dans une rue.*

CARLOS.

LE fais tu bien Clarine ? ô Ciel ! est-il possible,
Qu'Isabelle pour moi, cesse d'être insensible ;
Et que cette beauté ressent en ma faveur
Le feu que ses beaux yeux ont fait naître en mon
cœur ?

CLARINE.

Je vous le dis encor ; oui votre amour la touche,
C'est une vérité que j'ai sçu de sa bouche.

R. 5

CARLOS.

Je suis fort étonné d'un succès si charmant.

CLARINE.

Moi, je m'étonne fort peu de votre étonnement,
 Seigneur à vos plaisirs ne mettez point d'obstacle,
 Voir changer une fille, est-ce un si grand miracle ?
 Nous avons une pente à changer tour à tour,
 Soit ou l'amour en haine, ou la haine en amour ;
 Et lors que notre haine, ou notre amour se change,
 Un effet si commun doit peu sembler étrange :
 Isabelle est d'un âge à ressentir l'effet
 Et du feu, quelle allume, & du mal qu'elle fait :
 La fin de ses froideurs ne vous doit pas surprendre,
 Qui donne de l'amour peut aisément en prendre,
 Et lors qu'un jeune cœur n'a jamais rien aimé,
 Au premier feu qui brille il s'en trouve enflammé,
 Ma Maîtresse est sensible autant comme elle est belle ;
 Et vous serez heureux si vous êtes fidele.

CARLOS.

Mais viens-tu par son ordre ?

CLARINE.

A m'expliquer sans fard,
 Elle m'a commandé de parler de ma part ;
 Mais votre honnêteté m'oblige à vous tout dire,
 C'est par son ordre exprès que je viens vous instruire
 Je vous ai découvert un important secret,
 Mais pour en profiter il faut être discret :
 Pour bien savoir aimer, il faut savoir se taire.

CARLOS.

Je pourrai dire au moins mon bonheur à son frere,
 Notre amitié l'oblige à me favoriser,
 Et je me ferois tort de lui rien déguiser.

CLARINE.

Ah ! c'est ce que sur tout ma Maîtresse redoute ;
 Loin de l'en avertir craignez qu'il ne s'en doute.
 Ignorez-vous encor que son Père inhumain
 Ne lui permettra pas de vous donner la main :
 Qu'il veut pour soutenir l'éclat de sa famille
 Favoriser son fils aux dépens de sa fille,

Et comme il se pratique aujourd'hui fort souvent
Destine à l'un ses biens, & pour l'autre un Convent.

CARLOS.

Je sai qu'à ce dessein son Pere se prépare,
Mais s'il est inhumain, son frere est moins barbare,
L'amitié nous unit par de si beaux liens,
Que dans mes interêts il confondra les siens,

CLARINE.

Sachez si j'ose ici parler avec franchise
Qu'il n'est point de liens, que l'intérêt ne brise,
Que l'on garde toujours son bien mieux que sa foi,
Et qu'il n'est point d'ami qu'on aime plus que soi:
Ne recevez personne en votre confiance,
Le peril suit toujours le trop de confiance:
Moins un bien est connu, plus il doit être doux,
Enfin que vos secrets ne soient sçus que de vous,
Ma Maitresse le veut.

CARLOS.

Ah! c'est assez Clarine,

Il n'est plus de raison, qu'à present j'examine,
Il faut que j'obéisse avec aveuglement,
Et que le nom d'Ami cede à celui d'Amant;
Mais verrai-je ce soir notre belle Maitresse?

CLARINE.

Monsieur il est bien tard.

CARLOS.

Je connois ton adresse,

Et tu fais. . .

CLARINE.

Oui je sai vos liberalitez,

Je m'en vai l'avertir comme vous souhaitez,
Et je viendrai bien tôt, si vous voulez m'attendre,
Ou vous faire monter, ou la faire descendre.

CARLOS seul.

Qu'il est doux d'attendrir un cœur fier & cruel,
Que l'Amour est charmant, quand il est mutuel,
Et qu'un captif ressent de charmes dans ses peines,
Quand la main qui le dompte aide à porter les chaînes:

R. 6

396 *Le Fantôme Amoureux,*
Un bien acquis sans peine est peu délicieux ;
Et plus il a coûté, plus il est précieux.
Malgré l'obscurité, dont l'horizon se couvre,
Je discerne aisément, que cette porte s'ouvre,
C'est sans doute Isabelle, il se faut avancer.



SCENE II.

CARLOS, FABRICE.

CARLOS.

MOn bonheur est plus grand, que je n'osois penser,
Je ne puis vous marquer, quelque effort que j'emploie,
Toute ma passion avec toute ma joie.

FABRICE.

De grace cher ami, laissons les complimens,
Je suis persuadé de tes bons sentimens.

CARLOS à part.

Dieu que je suis confus, c'est son frere Fabrice,

FABRICE.

Tu fais donc à quel point le destin m'est propice,
Mon hymen est conclu, l'on vient de l'arrêter,
Et sans doute tu viens pour m'en feliciter.

CARLOS.

Ami...

FABRICE.

Je suis certain, que c'est cela qui t'amène.

CARLOS à part.

Qu'il est ingénieux à me tirer de peine.

FABRICE.

Tu viens pour prendre part à mon ravissement.

CARLOS.

Tu me ferois ferois grand tort d'en juger autrement.

FABRICE.

Apprens que nos desirs étoient d'intelligence ,
 J'allois t'en apporter l'avis en diligence ,
 J'ai cru que mon bonheur ne t'étoit pas connu ,
 Et je n'attendois pas de me voir prévenu ;
 A ta rare amitié je suis trop redevable.

CARLOS.

Je ne fais rien pour toi , qui soit considérable :
 Mon intérêt m'amène en ce lieu seulement ,
 Et tu ne m'en dois faire aucun remerciement.

FABRICE.

Comment , quel intérêt en ce lieu t'a fait rendre ?

CARLOS.

Celui qu'en tes plaisirs l'amitié me fait prendre.
 Entre deux vrais amis tout doit être commun ,
 La joie en touche deux alors qu'elle en touche un :
 Sache, quand je prens part dans ton bonheur extrême ,
 Qu'au lieu de t'obliger , je m'oblige moi-même ,
 Et du soin que je prens , je suis si bien payé ,
 Que je n'ai pas besoin d'être remercié.

FABRICE.

Sache aussi quand le sort me fait quelque avantage ,
 Que Carlos le redouble , alors qu'il le partage ,
 Et qu'il diminueroit si tu n'y prenois part ;
 Mais de notre maison qui peut sortir si tard.



SCENE III.

CLARINE , FABRICE , CARLOS.

CLARINE *s'adressant à Fabrice ,
croiant parler à Carlos.*

ENTrez , entrez , Seigneur , ma Maitresse Isabelle
Vous attend en sa chambre , & veut....

FABRICE.

Quoi , que veut-elle ?

CLARINE *à part.*

Ô malheur ! c'est Fabrice , il faut dissimuler.

FABRICE.

Que veut-elle ? achevez.

CLARINE.

Elle veut vous parler ,

Et vous marquer la joie , où l'amitié l'engage
Sur la conclusion de votre mariage.

FABRICE.

Je connois sa tendresse , & je sçai mon devoir ,
Je vai avec Carlos lui donner le bon soir.



SCENE IV.

CLIMENE , IACINTE , CARLOS ,
FABRICE.

CLIMENE *sortant de son logis.*

Cette voix que j'entens est celle de Fabrice ,
Je ne pouvois sortir dans un tems plus propice.

CARLOS.

J'y consens de bon cœur ; allons-y de ce pas ,
Tes desirs sont les miens , tu dois n'en douter pas.

FABRICE.

Entrons...

CARLOS *à part.*

Que ce succès favorise ma flamme.

FABRICE *arrêté par Climene.*

Mais qui vient m'arrêter ? ô Ciel c'est une femme ,
C'est à moi qu'elle en veut , demeure.

CARLOS.

Je t'attends.

Voici pour mon amour un nouveau contre-tems :

FABRICE.

D'où vient qu'elle s'éloigne alors que je m'avance :

CARLOS.

Elle te veut parler sans doute en confidence.

FABRICE.

Dans l'espérance que c'est moi que vous venez chercher :

Ne vous offendez pas si j'ose m'approcher.

J'ai le cœur assez bon , & l'ame assez civile ,

Pour m'estimer heureux si je vous suis utile :

Pour m'engager , Madame , à l'offre que je fais

D'employer tous mes soins au gré de vos souhaits.

Il suffit que du Ciel vous aiez l'avantage,
 D'être de ce beau Sexe à qui tout doit hommage,
 Si je puis, toutefois sans importunité,
 Apprendre votre nom, & votre Qualité,
 Vous accrotrez mon zele, en me tirant de peine.

CLIMENE.

Sors d'erreur, cher Fabrice, & reconnois Climene.

FABRICE.

Climene, ma Maîtresse, est-il croiable, ô Cieux?
 Quel sort t'a pu conduire à telle heure en ces lieux,
 Tu redoubles ma crainte, & mon inquietude,
 Plus ta voix m'éclaircit, plus j'ai d'incertitude,
 Loin de sortir d'erreur, j'entre en de nouveaux soins,
 Et j'étois plus heureux lors que j'en savois moins;
 Quel dessein est le tien, je ne le puis comprendre?

CLIMENE.

Laisse-moi donc parler, je m'en vai te l'apprendre,
 Je ne te dirai point combien dans un moment
 L'on m'a donné de joie & de ravissement,
 Lors qu'on m'a fait savoir que dans cette journée
 Nos parens ont enfin conclu notre hymenée,
 Mon amour dont tu dois garder le souvenir,
 Doit m'exempter du soin de t'en entretenir,
 Et m'oblige à te faire un recit véritable,
 Beaucoup plus important, & bien moins agreable.

FABRICE.

Quoi, qui peut maintenant troubler notre heureux
 sort,

Lors qu'ainsi que nos cœurs, nos parens sont d'accord?

CLIMENE.

Cen'est pas d'aujourd'hui que l'amour s'accoutume,
 A mêler ses douceurs de beaucoup d'amertume,
 Ceux qu'il flate d'abord sont heureux rarement,
 Sa malice est égale à son aveuglement,
 Et comme la fortune il a pris l'habitude,
 De n'avoir de certain que son incertitude:
 C'est une vérité, qu'en cet événement,
 Tu ne vas concevoir que trop sensiblement:

Un jour le plus funeste entre ceux de ma vie,
 Où mon Pere accablé d'âge & de maladie,
 Reçut le triste honneur de se voir visité,
 Par le Duc de Ferrare en cette extrémité,
 Ce Prince me connut, & crut voir quelques charmes
 Sur mon visage pâle, & tout couvert de larmes,
 Mes yeux plurent aux siens, pour nos communs mal-
 heurs,

Et sa flame nâquit des sources de mes pleurs.

FABRICE.

Ah ! Climene, je crains....

CLIMENE.

Cette crainte m'offense,
 Mon ame toute entiere étoit en ta puissance,
 Je te l'avois donnée, & cette passion
 N'a jamais excité que mon aversion :
 Si j'ai caché ce feu, tu ne dois pas t'en plaindre,
 Avant qu'il fut connu, j'esperois de l'éteindre,
 Et j'aurois peine encor à te le reveler,
 Si ton propre intérêt ne me faisoit parler :
 Sur le bruit qui s'épand de notre mariage,
 La passion du Duc s'est convertie en rage.
 Il m'est venu trouver dans son premier transport,
 M'a juré que mon choix est l'arrest de ta mort,
 Que l'amour l'empêchant de me punir moi-même,
 Il croira faire plus en perdant ce que j'aime,
 Et que pour me punir avec plus de rigueur,
 Il ira me chercher jusqu'au fonds de ton cœur :
 Enfin connoissant bien que son unique envie
 Est d'attaquer mes jours en attaquant ta vie,
 Conduite par l'amour, & plus par la terreur,
 Je viens te conjurer d'éviter sa fureur ;
 Fais d'ici, quelque soin pour moi qui t'y retienne,
 Et pour sauver ma vie, enfin sauve la tienne.

FABRICE.

Ce discours est cruel, autant qu'il paroît doux,
 Quoi, vous me conseillez de m'éloigner de vous ?
 Je laurois mal aimer si je pouvois m'en taire :

Dites tout, avouez que votre amour s'altère,
 Que mon reste d'espoir se doit évanouir,
 Et que les feux du Duc ont sçu vous éblouir ;
 Je voi bien que ma flame ici vous importune,
 Que vous quittez l'amour pour suivre la fortune,
 Et qu'avec tous ses fers Fabrice infortuné,
 Plait moins à vos beaux yeux qu'un captif couronné :
 Je n'accuserai point cette rigueur insigne,
 Vous me privez d'un bien, dont je n'étois pas digne,
 Et recevant un Sceptre offert à vos beautés,
 Vous obtenez bien moins que vous ne méritez.
 Regnez, rien n'est honteux pour prendre un Dia
 dème ;

Et comme je vous aime encor plus que moi-même,
 Je tiendrai dans ma mort mon destin assez beau,
 Si je vous laisse au trône en entrant au tombeau.

C L I M E N E.

Peux-tu m'aimer Fabrice, & le pourrai-je croire,
 Quand tu ne me crois pas digne de cette gloire,
 Et quand, par des soupçons, que tu devrois bannir,
 De mon fidelle amour tu perds le souvenir ?
 Peux-tu bien ignorer avec quelque justice,
 Que j'aime beaucoup moins un Sceptre que Fabrice.
 Et trouve plus de joie en partageant tes fers,
 A regner sur ton cœur, qu'à regir l'Univers ?

F A B R I C E.

Ah ! Climene il suffit ; mon ame qui t'adore,
 Quand tu l'abuserois te voudroit croire encore.
 Et quoi que le mensonge ait de noir & de bas,
 En sortant de ta bouche il auroit des appas ;
 Mais d'où vient, quand pour moi tu fuis une couronne,
 Que tu veux que je parte, & que je t'abandonne ?
 Quoi, je te laisserois au pouvoir d'un Rival ?
 Non, ce cruel remede est pire que le mal :
 Souffre mon desespoir, ou souffre ma presence,
 Qu'importe qui me tuë, ou le Duc, ou l'absence.

C L I M E N E.

Il faut de deux périls songer au plus pressant,

Ici ta perte est feure , & tu peux vivre absent ,
 Songe qu'à quelque peine où notre amour te livre ,
 Tu ne saurois mourir fans m'empêcher de vivre ,
 Qu'avecque tes destins mes jours seront finis ,
 Qu'au cercueil par la mort nous seront réunis ;
 Q'ou je ne te voi pas , je ne voi point de charmes ,
 Et si tu ne m'en crois , du moins crois en mes larmes.

F A B R I C E.

N'accrois point mes ennuis avecque tes douleurs ,
 Tout mon sang ne vaut pas le moindre detes pleurs ,
 Et les maux dont je sens mon ame menacée ,
 Sont déjà trop paiez d'une larme versée.

C L I M E N E.

Quitte ces vains discours , & consens à partir.

F A B R I C E.

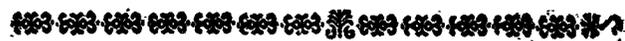
Hé bien ! hé bien , Climene , il y faut consentir.

C L I M E N E.

J'ai lieu d'être affligée autant que satisfaite ,
 J'crains plus ton départ , que je ne le souhaite ;
 Et je t'arrêteroïs , je t'en donne ma foi ,
 Si je le pouvois faire , & n'exposer que moi :
 Séparons-nous , mais quoi , cette image funeste
 Me dérobe déjà la force qui me reste.
 Epargne-moi de grace , en partant de ce lieu ,
 Le danger de mourir en te disant adieu.

F A B R I C E.

Climene ; elle me fuit , à destin déplorable ?



SCÈNE V.

CARLOS, FABRICE.

CARLOS.

AMy, console-toi.

FABRICE.

Je suis inconsolable,
Il faut mourir, Carlos, puis qu'il faut m'absenter.

CARLOS.

Tu seras plus heureux si tu veux m'écouter,
Tu ne partiras point, & tu verras Climene,
Tous les jours sans péril, sans témoins, & sans peine.

FABRICE.

Me vouloir abuser, c'est mal me secourir,
C'est irriter mon mal, & non pas le guérir,
On ne peut trouver l'art de me rendre invisible.

CARLOS.

Bien donc, croi que pour toi je ferai l'impossible,
Souffre que je te parle, & dedans un moment
Tu perdras ta douleur, & ton étonnement;
Tu sçais depuis quel tems l'Italie affligée,
Entre deux factions se trouve partagée,
Dont en chaque Cité les Partisans mutins,
Se nomment hautement Guelphes & Gibelins:
Souviens-toi que mon Pere, & celui de Climene
Prirent pour ce sujet une immortelle haine,
Et que par leur credit, & leur condition
Chacun d'eux se rendit Chef d'une faction:
Le Duc l'ayant appris, & redoutant l'issue
De cette inimitié si fortement conçue,
Il les fit arrêter avec quelque raison,
Laisant à chacun d'eux son logis pour prison.

Mon Pere qui voioit sa prétention vaine ,
 Sachant que sa maison de l'autre étoit prochaine ,
 Eut recours à l'adresse , & se crut tout permis
 Pour perdre le plus grand de tous les ennemis ;
 Et lors pour avancer en secret sa ruine ,
 Jusques sous son jardin fit creuser une Mine ;
 Déjà même elle étoit achevée à peu près ,
 Lors qu'il tomba malade , & mourut tôt après :
 Je fus , comme tu sais , par le droit de naissance ,
 Héritier de ses biens , & non de sa vengeance ;
 Et quand je haïssois Climene dans ce jour ,
 Je voudrois immoier ma haine à ton amour ,
 En ouvrant cette mine avec un peu d'adresse ,
 Tu peux , sans qu'on te voie , entrer chez ta Maîtresse ,
 Et pour l'exécuter en toute sûreté ,
 Nous ferons croire à tous que tu t'es absenté .

F A B R I C E .

Que ne te dois-je point ? quelle reconnoissance....

C A R L O S .

De tes remerciemens mon amitié s'offense ,
 Je m'en vai chez le Duc faire ma cour exprés ,
 Pour savoir ses desseins touchant tes intérêts :
 Entre dans mon logis .

F A B R I C E .

Ne te mets point en peine ,
 Je vai de cet avis faire part à Climene ;
 Mais qu'est-ce que j'entens ?



SCENE VI.

LE DUC, VALERE, FABRICE,
IACINTE, *Gardes.*

LE DUC,

FAites ce que j'ai dit. *

FABRICE,

C'est le Duc, la fureur me rend tout interdit.

LE DUC,

Quelqu'horreur que Climene ait montré pour ma femme,

Quelque reste d'espoir flate encore mon ame,
J'ai gagné la suivante, & je viens de savoir
Qu'elle veut m'introduire en sa chambre ce soir,
Ou ouvre, est-ce Iacinte ?

IACINTE *sortant de chez Climene.*

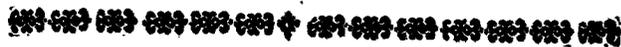
Oui, tout nous est propice,

Ma Maîtresse se trompe, & vous prend pour Fabrice,
Elle m'a commandé d'ouvrir sans differer,
Et son ordre m'excuse en vous laissant entrer,
Ne perdez point de tems, mais je l'entens descendre,
Ne parlez pas, sans doute, elle se va méprendre.

FABRICE,

Il faut nous éclaircir, aprochons doucement.

* *Valere frappe à la porte du logis de Climene.*



SCENE VII.

LE DUC , CLIMENE , FABRICE ,
IACINTE , VALERE ,
GARDES .

CLIMENE s'adressant au Duc , & croyant
parler à Fabrice.

Que peux-tu souhaiter , où viens-tu cher amant ?

FABRICE à part.

Amant , qu'entens-je , ô Ciel ?

CLIMENE.

J'ai sujet de me plaindre ,

A ma priere un soir ne peux-tu te contraindre ?

Je t'excuse pourtant , & je veux présumer ,

Que l'on se contraint mal , quand on fait bien aimer .

Et ne veux pas nier que mon ame charmée ,

Ne peut se plaindre ici que d'être trop aimée.

FABRICE à part.

Le puis-je croire , ô Ciel ? suis-je point enchanté ?

CLIMENE.

Tu ne saurois douter de cette vérité ,

Quand je veux m'irriter je sens que je m'abuse ,

Mon ame te défend quand ma bouche t'accuse.

LE DUC à part.

O trop heureux Fabrice !

FABRICE à part.

O trop heuteux Rival !

CLIMENE.

Tu connois mon amour.

FABRICE à part.

Je le connoissois mal.

CLIMENE.

Quoi, tu ne réponds rien, doutes-tu de ma flamme,
Crains-tu qu'un autre objet te chasse de mon ame,
Quoi qu'il puisse arriver, sois certain que toujours
Mon amour & ma vie auront un même cours,
Que de ne t'aimer plus je me trouve incapable.

LE DUC à part.

Que je suis malheureux !

FABRICE à part.

Que je suis misérable !

CLIMENE.

Qui t'oblige tout bas encor à murmurer,
Faut-il quelques sermens pour mieux t'en assurer,
Si toujours mon amour ne fait toute ma gloire,
Si tu n'occupes seul mon cœur, & ma memoite,
Que le....

FABRICE.

Ne jurez pas, ame ingrante & sans foi,
Il n'en est pas besoin, perfide je vous croi.

LE DUC.

Ton trépas de bien près suivra ton insolence.
A moi, Gardez.

FABRICE en s'ensuiant.

En vain je ferois résistance.

LE DUC. *

Qu'on le suive & qu'il meure.

IACINTE.

Helas ! je meurs d'effroi.

CLIMENE.

La force me défaut, Iacinte soutiens-moi.

LE

* Valere & les Gardes vont après Fabricc.

Qu'il perisse, sa mort n'est que trop legitime,
Un merite trop grand est souvent un grand crime :
En perdant ce Rival je puis tout acquerir,
Et s'il ne perit pas mon espoir doit perir,
Sçachons si le succès répond à mon envie.



SCENE VIII.

VALERE , LE DUC , JACINTE ,
GARDES.

VALERE.

AH Seigneur ! e'en est fait , il est tombé sans vie,
En vain pour se deffendre il a fait quelque effort ,
De mille coups mortels il a reçu la mort ,
Et de son corps sanglant , & couvert de blessures ,
Son ame a pour s'enfuir trouvé mille ouvertures ,

JACINTE *sortant du logis de Climene.*
Ah ! Seigneur arrêtez.

LE DUC.

Tes soins sont superflus ,
Je suis vangé , Jacinte , & Fabrice n'est plus.

JACINTE.

N'entrez point au logis , si vous aimez Climene ,
D'une grande foiblesse elle revient à peine.

LE DUC.

Le sang , que j'ai versé lui coûtera des pleurs ,
Entre , je n'irai point accroître ses douleurs ,
Je vai me retirer , vous cependant Valere ,
Du trépas de Fabrice avertissez son Pere ,
Et lui faites sçavoir que la temerité ,
N'a reçu que le prix , qu'elle avoit mérité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE , CLARINE *dans une chambre.*

ISABELLE.

Qui vient d'entrer ceans ?

CLARINE.

Madame, c'est Valere,

Qui de la part du Duc entretient votre Pere.

ISABELLE.

Quel sujet si pressant peut ici l'amener ?

CLARINE.

Pour vous le pouvoir dire, il faudroit deviner.

ISABELLE.

Un message à telle heure est chose assez nouvelle.

CLARINE.

C'est ce qui comme vous me tient fort en cervelle.

ISABELLE.

Attendons-en l'issuë, & changeons de propos.

CLARINE.

Vous voulez m'obliger à parler de Carlos,

Avoüez-le, Madame.

ISABELLE.

Il faut que je t'avouë

Que j'ai quelque plaisir, quand j'entens qu'on le loue.

CLARINE.

J'aurois perdu le sang, si j'en disois du mal,
C'est un fort honnête homme, il est fort liberal,
Il merite beaucoup.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere

A-t'il sçu que pour lui mon humeur est moins fiere,
Et que mon cœur enfin se d'pose à l'aimer.

CLARINE.

Avecque des transports, qu'on ne peut exprimer.

ISABELLE.

Sur tout as-tu bien sçu lui dire avec adresse,
Qu'afin de le servir tu trahis ta Maîtresse,
Et que tu l'avertis sans mon consentement.

CLARINE.

Oai, je l'ai dit; Madame, & fort adroitement ?
Mais votre amour bizarre a droit de me surprendre,
Vous craignez qu'il le sçache, & lui faites apprendre :
S'il en sçait un peu moins, en serez vous bien mieux ?
Les esprits des Amans sont bien capricieux.

ISABELLE.

Bien que j'aime Carlos, soit raison, ou caprice,
Je crois me faire tort, quand je lui fais justice,
La pudeur, que le Ciel dans notre Sexe a mis,
En matiere d'amour ne se croit rien permis ;
Et par certain pouvoir, que j'ignore moi-même,
Ne sçauroit, sans rougir, me laisser dire, j'aime :
Il semble que nos yeux faits pour dompter les cœurs,
Alors que nos captifs deviennent nos vainqueurs,
Quoi qu'ils trouvent d'aimable au trait, qui nous sur-
monte,

Ne peuvent regarder ce changement sans honte,
De mépriser l'amour mon cœur ne sçait plus l'art :
Mais que vois-je, Carlos dans ma chambre, & si tard ?
O Ciel !



SCENE II.

CARLOS, ISABELLE, CLARINE.

CARLOS.

DE ce logis, voyant la porte ouverte,
Je n'ai pû refuser l'occasion offerte,
Et suivant mon amour, j'ai cru pouvoir monter,
Sans perdre le respect, & sans vous irriter.

ISABELLE.

Quoi, vous vous figurez que sans que je m'irrite
Je puisse air si de vous souffrir une visite,
Non, votre espoir se trompe, & cette liberté
Marque en vous peu d'amour, ou trop de vanité.
Pouvez vous bien m'aimer, & prendre une licence,
Qui fera contre moi parler la médifance,
Ou sans être trop vain pouvés vous bien penser,
Qu'un dessein si hardi ne puisse m'offenser ?

CARLOS.

Quelque raison, que j'aie ici pour ma deffence,
Je me tiens criminel, puisque je vous offense,
Et profiterois peu d'être allés obstiné,
Pour me croire innocent, quand je suis condamné.

ISABELLE.

Oui, oui, je vous condamne, & pour votre supplice,
Il faut que vous sortiés, & que je vous bannisse.

CARLOS.

Je n'en appelle point, je vai me retirer,
J'obéis à regret, mais sans en murmurer.

ISABELLE.

Quoi, vous sortés si-tôt, quel motif vous y porte ?

CARLOS.

Puisque vous l'ordonnés, il faut bien que je sorte,
Je dois vous obéir.

ISABELLE.

Pour un parfait amant

C'est obeir Carlos, un peu bien promptement :
Croyant que vous m'aimés je paroitrais trop vaine,
On chérit sans aideur, ce qu'on quite sans peine;
L'amour par des respects se sçait mal exprimer,
Qui fait bien obéir, ne fait pas bien aimer.

CARLOS.

Ce discours surprenant rend mon ame interdite !
Pouvés vous bien vous plaindre alors que je vous quite;
Quand je vous obéis contre mon sentiment,
Quand mon amour éclate en mon aveuglement,
Et quand par une ardeur, qui n'est pas fort commune,
Mon bonheur me déplaît, lors qu'il vous importune;
Que n'auriés-vous point dit, si cherchant mes plaisirs
J'avois à vos souhaits préféré mes desirs,
Et de quelle façon pourrai je enfin vous plaire,
Si vous obéissant je vous mets en colere.

ISABELLE.

Pour un homme amoureux, vous raisonnés trop bien,
Où l'Amour est puissant, la Raison ne peut rien,
L'un ne peut s'établir, tant que l'autre subsiste,
Quelquefois une fille aime qu'on lui résiste,
Qu'on s'obstine à l'aimer sans son consentement ;
Et comme ses desirs s'expliquent rarement,
Elle parle souvent pour se voir contredire,
Et pour être forcée à ce qu'elle desire :
Suivant cette maxime, en cet événement,
Possible ai-je parlé contre mon sentiment,
Et peut être bien loin de me croire outragée,
Ne m'obéissant pas, vous m'auriés obligée.

CARLOS.

C'est agréablement que je reste confus,
Si cet aveu m'étonne, il me charme encor plus,
Et s'il faut demeurer pour ne vous pas déplaire,

414 *Le Fantôme Amoureux,*
Il n'est rien plus aisé que de vous satisfaire ;
Puisque l'obéissance a pour vous peu d'appas,
Je resterai , Madame , & n'obéirai pas.

ISABELLE.

Il n'est plus temps ; partez , j'ai changé de pensée,
L'occasion se perd si-tôt qu'elle est passée,
Vous auriez trop d'orgueil , & j'en aurois trop peu,
Si je vous retenois après un tel aveu.

CARLOS.

Cet ordre est rigoureux.

ISABELLE.

Il est sans injustice,

Je n'aime pas toujours qu'on me désobéisse,
Suivez Carine , allez , & gardez d'être vû.
O Ciel ! j'enteris mon Pere.

CLARINE.

Helas tout est perdu,

Possible il s'est douté de votre intelligence ,
Dedans ce cabinet entrez en diligence.

SCENE III.

ALPHONCE , CLARINE ,
ISABELLE.

ALPHONCE.

AH ma fille ! ah ma fille !

ISABELLE *à part*

Il paroît furieux,

Je lis trop clairement mon malheur dans ses yeux.

ALPHONCE.

Pourrois-je vivre après des disgrâces si grandes.

ISABELLE.

Qu'est-il donc arrivé?

ALPHONCE.

Quoi tu me le demandes,

Vois-tu pas dans l'excès de mes vives douleurs,
Que je suis accablé du plus grand des malheurs?

ISABELLE.

Quoi, quel malheur mon Pere?

ALPHONCE.

Isabelle, Isabelle,

Ce n'est plus de ce nom, qu'il faut que l'on m'appelle.

ISABELLE *à part.*

Je feindrois vainement, il faut tout confesser.

ALPHONCE.

Quel fatal changement? Ciel! qui l'eut pû penser.

ISABELLE.

De grace écoutez-moi,

ALPHONCE.

Que veux-tu que j'écoute,

Je ne sai que trop bien ce qu'aujourd'hui me coûte,
Cet amour, qui se plaît dans le sang & les pleurs,
Et cache des poisons, quand il montre des fleurs.

ISABELLE.

J'avouë....

ALPHONCE.

Ah que souvent nos attentes sont vaines,

Souhaitans des enfans, qu'on souhaite de peines.

ISABELLE.

Si son trépas....

ALPHONCE.

Oui, oui, son trépas est certain.

ISABELLE.

Souffrez que par mes pleurs.

ALPHONCE.

Tu les répands en vain.

ISABELLE.

Mon Pere, la vengeance est fort aisée à prendre.

Helas ! contre le Duc que pourrai-je entreprendre.

ISABELLE.

Le Duc ! que dites-vous ?

ALPHONSE.

Hé quoi , tu ne fais pas

Que mon fils par son ordre a reçu le trépas ?

ISABELLE.

C'est ce que j'ignorois , ô disgrâce cruelle !

ALPHONSE.

Valere de sa part m'ena dit la nouvelle ,

Et m'a voulu forcer de demeurer d'accord ,

Qu'il n'a rien fait d'injuste en lui donnant la mort.

ISABELLE.

Quoi donc , par une injuste & barbare contrainte ,

Ainsi que la vengeance on vous deffend la plainte.

ALPHONSE.

Oui , pour punir mon fils , même après son trépas ,

On veut que je l'apprenne , & n'en murmure pas ;

Il semble qu'on souhaite , en causant ma ruine ,

Que j'aie encor baiser la main , qui m'assassine.

Et qui d'un fils si cher aiant percé le flanc ,

Est encore fumante & teinte de mon sang.

ISABELLE.

Mais Seigneur , songez-vous dans cette conjoncture ,

Que le corps de mon frere attend la sepulture ?

ALPHONSE.

Oui , j'en ai pris le soin , par mon commandement

On le doit apporter dans cet appartement.



SCENE IV.

LICASTE, ALPHONCE, ISABELLE,
CLARINE.

LICASTE,

Signeur de votre fils la mort est trop certaine,
Nous l'avons apporté dans la chambre prochaine:
A quelques pas d'ici nous l'avons rencontré,
Sans habits & de coups si fort défiguré,
Que l'on pouvoit douter avec quelque justice,
Que ce funeste corps fut celui de Fabrice,
Si l'on n'avoit trouvé, cherchant avecque soin,
Sa casaque assez proche, & son chapeau plus loin;
Ce qui dans ce malheur m'a mis le plus en peine,
C'est que j'ai fait du reste une recherche vaine,
Ses autres vêtements ne se sont point trouvez,
Et j'ignore qui peut les avoir enlevez.

ALPHONCE.

O fils infortuné d'un Pere miserable!
Vous pouvez voir d'ici cet objet déplorable,
Avant qu'on se prépare à le mettre au tombeau,
S'il vous plaît d'ordonner qu'on tire ce rideau.

ALPHONCE.

Il est fort à propos, Licaste qu'on le tire.*
Que l'on nous laisse seuls, que chacun se retire:
Dans ce funeste objet mes regards interdits

S 5

* L'on tire le rideau & l'on void dessus un lit un Corps
massacré.

Ne trouvent presque plus aucun trait de mon fils,
 Et mon desordre à peine à me laisser connoître
 Dans ce corps massacré celui que j'ai fait naître :
 Est ce dans cet état que je te vois , mon Fils,
 Un nom encor si doux me peut être permis,
 A ce spectacle affreux , qui rend ma peine extrême,
 Je me sens plus atteint de tes coups que moi-même,
 Mon destin malheureux diffère peu du tien,
 Le sang , que tu répands est le plus pur du mien ;
 Le bras , dont la rigueur hâte tes funeraillles ,
 N'a pû percer ton flanc sans percer mes entrailles ,
 Et si nous differons dans un sort si confus ,
 C'est que je sens les maux , que tu ne souffres plus !
 Sources de mes ennuis , Blessures violentes ,
 Qui ne paroissez plus que des bouches sanglantes ,
 Dont les muets accents sollicitent mon bras
 A vanger cette mort par un autre trépas ,
 Le sort d'un Souverain n'est pas en ma puissance ,
 En vain contre un tel sang vous demandez vengeance ;
 Je ne puis vous offrir d'autre sang en ces lieux ,
 Que celui , que mon cœur fait couler par mes yeux.

ISABELLE.

La cruauté du Duc devrait être punie.

ALPHONSE.

Il est mon Prince encor malgré sa tyrannie ,
 Le destin des Sujets dépend des Souverains
 Un crime devient juste en partant de leurs mains ,
 Et malgré leurs rigueurs , si ces Dieux de la terre
 Doivent être punis , c'est d'un coup de Tonnerre :
 Je ferois aussi-bien des efforts superflus ,
 Mon fils revivra-t-il si le Duc ne vit plus ?
 Mais Clarine à la hâte ici s'est avancée.



SCENE V.

CLARINE, ALPHONCE,
ISABELLE.

CLARINE.

A H Seigneur ! ah Madame. . . .
ALPHONCE.
Etes-vous insensée ?

CLARINE.
J'ai vû. . . .
ALPHONCE.
Qu'avez-vous vû qui vous trouble si fort ?

CLARINE.
J'ai vû, j'ai vû. . . .
ALPHONCE.
Quoi donc. . . .
CLARINE.
J'ai vû marcher un mort.
ALPHONCE.

Vous perdez la raison.
CLARINE.
Rien n'est plus véritable,
Il marche sur mes pas ce Fantôme effroiable.
Je l'entends, je le voi ce spectre que je fuis,
ISABELLE.

C'est mon frere. . . .
ALPHONCE.
O merveille ! en effet c'est mon fils.



S C E N E V I.

ALPHONSE, FABICE,
ISABELLE.

ALPHONSE.

MOi fils, mon ame est-elle éclaircie ou trompée,
Est-ce une illusion, dont ma vûë est frappée,
Si c'est un vain objet, que forme ma terreur,
Fir-isse au moins ma vie avec mon erreur ?
Peux-tu bien des vivâns être encor du nombre,
Vois-je ton corps Fabrice, ou bien vois-je ton ombre,
Viens-tu pour me combler ou de joie, ou d'effroi,
Viens m'éclaircir, mon fils ! approche, embrasse-moi.

F A B R I C E.

Je vois le jour, Seigneur ; & j'y trouve des charmes,
Puis qu'à vos yeux ma vie épargne quelques larmes ;
Ce n'est pas qu'outragé du sort & de l'Amour,
L'on ne me fit faveur de me priver du jour,
Mais bien qu'on m'obligeât dans l'état où j'ai l'ame,
D'éteindre avec mon sang tout ce que j'ai de flâme,
Et que ce sang versé rendit mon sort plus doux,
J'aime à le conserver, parce qu'il vient de vous.

A L P H O N S E.

D'où te vient pour la vie une si forte haine,
Tu ne saurois douter de l'amour de Climene ;
La passion du Duc te rend trop allarmé,
Si tu chéris beaucoup, tu n'es pas moins aimé.

F A B R I C E.

C'est un témoin bien faux, qu'une belle apparence,
Je m'assurois trop bien de sa persévérance,

Et croirois même encor ses desirs innocens ,
 Si je pouvois douter du raport de mes sens ;
 J'ai de sa perfidie un trop sûr témoignage ,
 J'ai de sa propre bouche appris qu'elle est volage ,
 L'ingrate entretenoit mon Rival fortuné ,
 D'un air si peu commun & si passionné ,
 Que le respect du Duc , ni les soins de ma vie ,
 De marquer mon dépit n'ont pû m'ôter l'envie :
 Le Duc aux premiers mots plein de haine & d'amour ,
 A donné l'ordre exprés de me priver du jour ,
 Et connoissant alors ma défense inutile ,
 Sous un portail obscur j'ai cherché mou azile ,
 Tandis qu'un inconnu marchant de ce côté ,
 Que l'on a pris pour moi parmi l'obscurité ,
 S'est trouvé tout-à-coup environné de Gardes ,
 Et s'est senti percer de coups de Hallebardes ,
 Dès que ces assassins ont été retirez ,
 Pour tirer de péril mes jours mal assurez ,
 Et rendre cette erreur encor plus vrai-semblable ,
 J'ai pris l'habit sanglant de ce corps déplorable ;
 Et j'étois déjà prêt à lui laisser le mien ,
 Dans le courant du fleuve aiant jetté le sien ,
 Alors qu'un bruit de voix traversant mon envie ,
 M'a fait laisser ce corps sans habits & sans vie ,
 Pour me rendre en ces lieux près de vous promptement ,

Et vous donner avis de cet événement.

A L P H O N C E.

De cet heureux succès la suite m'épouvente ,
 Apprens que de ta mort déjà le Duc se vante ;
 Il croit ta perte juste , & m'oblige à juger
 Que tes jours conservez sont encor en danger ;
 Si tu veux m'obéir , par une prompte absence ,
 Soustrais sans differer ta vie à sa vengeance.

F A B R I C E.

Mais quoi ! quitter Climene.

ALPHONCE.

Elle t'a bien quitté ,

Son exemple te guide à l'infidélité ;
Si trahir qui nous aime, est un trait de bassesse,
Aimer qui nous trahit n'est pas moindre foiblesse.

FABRICE.

Je suis toujours amant, quoi qu'amant maltraité ,
Elle a moins d'injustice encor que de beauté :
Son crime dans ses yeux n'a rien moins d'effroiable ,
Et cesse d'aimer sans cesser d'être aimable :
Et moi cœur qu'elle charme, & qu'elle a sçu trahir,
S'est trompé s'il a cru qu'il la pouvoit hair.

ALPHONCE.

De cette erreur l'absence est l'unique remède ,
Il faut à mes desirs que ta passion cède ;
Fui par obéissance ou par respectement ,
Assure ton salut par ton éloignement ,
C'est ce que je desire

FABRICE.

Et ce que j'apprehende.

ALPHONCE.

N'importe....

FABRICE.

Mais, Seigneur....

ALPHONCE.

Mais je te le commande ,

De peur d'être aperçu, fors sans suite & sans bruit ,
Va passer chez Carlos le reste de la nuit ;
Et prends devant le jour le chemin de Florence ,
Où j'ai beaucoup d'amis qui prendront la défense ,
Je ferai chez Carlos par un fidelle Agent ,
Te conduire un cheval avecque de l'argent.

FABRICE.

Ma sœur....

ALPHONCE.

Par des regrets n'accrois point ma disgrâce ,
Sors, sors, sans differer ; adieu, que je t'embrasse ,

De mon plus cher appui je me laisse priver,
Mais quoi je ne te perds qu'afin de te sauver.



SCENE VII.

ALPHONCE, ISABELLE.

ISABELLE.

PAr quelle cruauté bannissez-vous mon frere ?

ALPHONCE.

Tu me parles en sœur, & moi j'agis en Pere ;
Il est beaucoup plus doux à mon esprit confus
D'avoir un fils absent que de n'en avoir plus :
Je veux tromper le Duc, & qu'il perde l'envie ;
En sachant son trépas de poursuivre sa vie :
Je veux que dès demain ma maison soit en deuil,
Que pour mon fils ce corps soit mis en un cercueil,
Afin qu'avec le Duc tout Ferrare se trompe,
Je le veux honorer d'une funebre pompe ;
Aussi-bien devons-nous quelque honneur pour le prix
D'un sang de qui la perte a conservé mon fils.
Enfin....



SCENE VIII.

FABRICE, ALPHONCE,
ISABELLE.

FABRICE.

Seigneur....

ALPHONCE.

Qui peut te troubler de la sorte ?

FABRICE.

J'ai rencontré le Duc auprès de notre porte,
Il suivoit un flambeau qui m'a pû faire voir,
J'oi du bruit, il me suit, allez le recevoir.

ALPHONCE.

O devoir trop injuste ! ô contrainte cruelle !
Dedans ce cabinet passe avec Isabelle.

ISABELLE.

Il va trouver Carlos, que dois-je devenir.

FABRICE.

Suivez-moi donc, ma Sœur, qui peut vous retenir ?

ISABELLE.

J'ai peur qu'on ne nous voie, & j'aurai moins de crainte,
Pourvu que la lumière en ce lieu soit éteinte.

FABRICE.

Je n'y contredis point, dépêchons-nous d'entrer.

S C E N E IX.

CARLOS *sortant du cabinet.*

ILs sont entrez tous deux, sortons sans differer.
 Le sort à mes desirs cesse d'être contraire,
 Je puis sortir ; mais quoi , j'entends la voix du Pere ,
 Que je suis malheureux.

S C E N E X.

LE DUC , VALERE , ALPHONCE ,
 CARLOS , *Gardes.*

LE DUC.

JE ne suis point déçû ,
 Votre fils est vivant , Alphonce je l'ai vû :
 Aiant sçu que Climene étoit évanouïe ,
 J'ai voulu prendre soin d'une si belle vie ;
 Et conduit par l'amour j'allois en son logis ,
 Alors que le hazard m'a fait voir votre fils ;
 Je sçai qu'elle l'adore , & j'oserai vous dire
 Que son mal cessera si Fabrice respire ;
 Enfin je le souhaite , & suis ici monté ,
 Afin de m'éclaircir de cette verité.

ALPHONSE montrant au Duc le corps
qui est sur le lit.

Seigneur, il est aisé de vous tirer de peine,
Voici mon fils, jugez si la perte est certaine,
Vous le craigniez vivant, ne le craignez plus mort,
Voiez son sang glacé qui fume à votre abord.

LE DUC.

C'est trop, j'ai de la perte une assurance entière,
Mais que faisoit Carlos en ce lieu sans lumière ?

CARLOS à part.

Pour sauver notre ami, feignons adroitement.

LE DUC.

Il paroît interdit.

CARLOS.

Seigneur, c'est justement,
Venant pour de Fabrice apprendre ici la perte,
Dès que je suis entré dans cette chambre ouverte,
Son spectre au même instant s'est offert devant
moi,

Mais dedans un état qui m'a transi d'effroi.
D'un Fantôme effroiable il avoit la figure,
Son sein étoit ouvert d'une large blessure,
Tout son teint étoit pâle, & tout son corps san-
giant,

Il n'avançoit vers moi que d'un pas chancelant ;
Il lançoit un regard languissant & farouche,
Un sang livide & noir lui sortoit de la bouche ;
Et sa vigueur mourante en ce dernier effort,
Promenoit dans ses yeux l'image de la mort.

LE DUC.

La même vision tantôt m'est survenue,
Mais Fabrice a paru moins horrible à ma vue,
J'ai cru le voir vivant.

CARLOS.

Je vous donne ma foi,
Que votre Altesse a vu son Ombre comme moi.

LE DUC.

C'est ce qui me confond , je tenois pour un conte
 Ce que des spectres vains le vulgaire raconte :
 Je ne pouvois penser qu'un esprit hors d'un corps ,
 Pour s'offrir aux vivans se sépara des morts ,
 Qu'il cessa d'être simple , & qu'il lui fut possible ,
 Quand il n'a plus de corps d'être encore visible ;
 Ce succès toutefois me doit épouventer ,
 Je ne le saurois croire , & je n'en puis douter ;
 Mais adieu , votre ennui s'accroit par ma pre-
 sence.

ALPHONSE.

Seigneur , je vous conduis.

LE DUC.

Non , je vous en dispense.
 Je sçai ce qu'est un Pere , & qu'il n'est pas permis
 De rendre des devoirs à qui vous ôte un fils.

ALPHONSE à Carlos.

Que ne vous dois-je point ?

CARLOS.

La grace n'est pas grande,
 Que Fabrice à l'instant en mon logis se rende ,
 D'ici sans qu'on le voie il se peut évader ,
 Je vai suivre le Duc pour le persuader.

S C E N E X I.

ALPHONCE, FABRICE,
ISABELLE.

ALPHONCE.

Sois & choisis demain Florence pour retraite.

FABRICE.

Seigneur.....

ALPHONCE.

Sans repliquer, fais ce que je souhaite,
Pour toi tous mes desirs doivent être des loix :
Adieu, viens m'embrasser pour la dernière fois.

ISABELLE.

Seigneur, malgré vos soins je crains bien que mon
frère,
Ne se puisse soumettre à cet ordre sévère :
Par ses derniers discours je n'ai que trop compris
Qu'il aime encor Climène après tous ses mépris,
Et que son ame aveugle est encor résoluë,
A tout perdre plutôt qu'à la perdre de vue.

ALPHONCE.

Je veux m'en éclaircir, & j'y saurai pourvoir,
Chez Climène demain rends-toi devers le soir.

Le mal qui l'a surpris à ce devoir r'invite,
Et tandis à Carlos j'irai rendrai visite ;
Si mon fils est resté, j'espère avec raison
De le trouver dans l'une ou dans l'autre maison ;
Mais il est tard, adieu la fortune inhumaine
T'accorde du repos autant que j'ai de peine,
Je souffre assez d'ennuis.

ISABELLE.

Les maux que je ressens,
Pour être plus cachez ne sont pas moins pressans.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, IACINTE, dans
le Jardin de Climene.

IACINTE.

C'Est ici le jardin , Seigneur , où ma Maîtresse,
Viendra dans un moment promener sa tristesse :

L'ennui que lui produit la mort de son amant ,
Ainsi que sa santé trouble son jugement ,
Encor que de son mal le danger soit extrême ,
Elle marche , & voudroit se fuir presque elle-même ;
Je puis vous assurer que bien-tôt ses douleurs
L'amé:ei ont ici pour p'eurer les malheurs ,
Et vous la pourrez voir sans témoins & sans peine ,
Pour peu que votre A.tesse en ce lieu se promene.

LE DUC.

Ton soin accroit ma peine , & non pas mon espoir ,
Je brûle également , & je crains de la voir :
Je brûle de la voir quand je me represente
De toutes les beautez une image charmante ,
Et quand ses déplaisirs me sont representez ,
Je crains de rencontrer ses beaux yeux irritez ,

Oui, oui, je crains de voir cette belle affligée,
 Me reprocher les maux, où mes feux l'ont plongée,
 Dire que de mes soins sa haine est le seul fruit ;
 Et qu'avec mon Rival mon esprit est détruit.

IACINTE.

Votre Altesse, Seigneur, doit être préparée
 Aux reproches sanglants d'une amante éplorée.
 A vous parler sans fard, j'ai peine à prétumer
 Que son cœur aisément se porte à vous aimer,
 Mais votre ame en ce point doit-elle être incertaine,
 Servez-vous de la force, où la douceur est vaine,
 Puisque tous vos desirs tendent à l'épouser :
 Ravissez un bonheur qu'on veut vous refuser.
 Enlevez cette amante aveugle & rigoureuse,
 Et malgré qu'elle en ait forcez-la d'être heureuse.

LE DUC.

Moi, l'enlever ! non, non, je n'y puis consentir,
 La force avec l'anour ne sauroit compâtrir :
 Je voudrois être aimé sans qu'elle fut contrainte,
 Et qu'elle eut de l'amour sans avoir de la crainte ;
 Mais loin que son dédain cessât par cet effort,
 En devenant plus juste il devie: doit plus fort.

IACINTE.

Vos raisons ne sont pas tout-à-fait legitimes,
 Notre Sexe, Seigneur, a d'éranges maximes ;
 Souvent ce qu'il témoigne est ce qu'il ne sent pas,
 Il aime rarement le débris du trépas :
 Dans l'esprit d'une amante, après cette disgrâce,
 L'amour devient douleur, & la douleur se passe ;
 Et malgré ses sermens, & ses cris superflus,
 La passion défaut lors que l'objet n'est plus.
 Climene dans son cœur dès ce moment peut-être
 Des cendres de l'amour sent l'ambition à naître,
 S'apprête à preferer, malgré son juste deuil,
 Le possesseur d'un Trône au dépôt d'un cercueil,
 Et possible déjà de ses ennuis lassée,
 A cette élection voudroit être forcée.

LE DUC.

La forcer à l'hymen & la faire enlever,
Sont les derniers moiens que je veux éprouver,
Avant que de tenter la moindre violence
Je veux la voir.

JACINTE.

Seigneur, la voici qui s'avance.

LE DUC.

Voi comment elle rêve, & comme ses pas lents,
Marquent de son esprit les troubles violens,
On void sur sa pâleur sa tristesse étalée.

JACINTE.

Laissez-moi l'aborder, passez dans cette allée.



SCENE II.

CLIMENE, JACINTE,

LE DUC.

JACINTE.

MAdame.....

CLIMENE.

Qu'on me laisse un moment seule ici ;
Que chacun se retire, & vous Jacinte aussi.

JACINTE.

Mais si le Duc.....

CLIMENE.

Sortez, sans achever le reste,
Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.

LE DUC.

Ah ! que j'ai de malheurs !

JACINTE

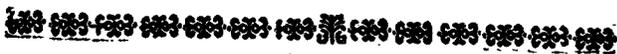
Je vous l'avois bien dit,
La douceur ne peut rien sur ce farouche esprit.

LE DUC.

Je suivrai ton conseil : sortons en diligence,
Sa fierté s'accroîtroit encor par ma présence.

JACINTE.

De peur qu'on ne vous voie, il faut la voir entrer
Avant que de ces lieux je vous puisse tirer :
Je vais y prendre garde, & tandis votre Altesse
Peut dans ces promenoirs divertir sa tristesse.



SCENE III.

CLIMENE *seule.*

STANCES.

TOi, qui fais l'impossible avec facilité,
Guide errant & sans yeux, enfant sans innocence,
Tiran des cœurs, Amour, qui t'es toujours vanté,
Que la mort cede à ta puissance,
Contre elle de tes droits vien donner connoissance,
Ou permets qu'à ces traits je puisse recourir,
Fais revivre Fabrice, ou laisse-moi mourir.

Les objets les plus doux, loin de me divertir,
Accroissent de mes maux la rigueur & le nombre,
Le Soleil, qui me luit ne sert qu'à m'avertir,
Que Fabrice n'est plus qu'une Ombre,
Les Lis me semblent noirs, & la verdure sombre,
Et la plus vive Rose, en ce fatal moment,
Paroit teinte à mes yeux du sang de mon Amant !

Tome II.

T

Ciel ! le bruit se redouble , & par des coups nouveaux .

Je sens que sous mes pieds on creuse des tombeaux ,
 Je voi tomber les fleurs , déraciner les plantes ,
 Des arbres les plus forts les fouches sont tremblantes ,
 Fuyons , mais je ne puis , la peur me le deffend ,
 Dieu ! le désordre augmente , & la terre se fend : †
 O Ciel ! Fabrice en sort , la force ici me laisse ,
 Je n'en puis plus , je meurs de crainte , & de foi-
 blisse.

SCENE IV.

FABRICE , CLIMENE.

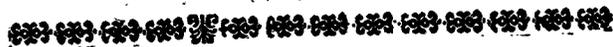
FABRICE *sortant de la Mine.*

GRace aux soins de Carlos , & malgré le Destin ,
 J'ose esperer de voir Climene en ce Jardin .
 Mais pour cacher à tous cette étrange aventure ,
 Couvrons de cette Mine avec soin l'ouverture :
 Ces caisses pourront rendre avec ces rameaux verts
 Cette Mine invisible ; & ces débris couverts ,
 Il ne me reste plus que de chercher l'ingrate ,
 Devant qui je prétens que mon dépit éclate ;
 Je lui veux reprocher mes services passés ,
 Son Amour inconstant , & ses sermens faussés ,
 De peur que mon trépas lui donne de la joie ,
 Afin de l'affliger , je veux qu'elle me voye ,
 Et que l'ingrate ici m'entende protester ,
 Que je veux vivre encor , mais pour la détester .
 Je la voi ; je la voi , cette belle inconstante .
 Mais hélas je la voi , pâle , froide & mourante ;

T 2.

† Elle tombe sur un Gazon évanouie.

436 *Le Fantôme Amoureux.*
 A ce funeste objet, qui me rend interdit,
 Une tendre pitié succede à mon dépit ;
 Et si cette pitié, que son malheur me cause,
 N'est pas encor amour, il s'en faut peu de chose :
 Climene ! beau sujet de mon feu renaissant,
 Jette encor sur Fabrice un regard languissant,
 Malgré tout mon dépit, malgré ton inconstance,
 Je n'ai point contre toi souhaité de vengeance,
 Reviens, & si tu veux que je ne vive pas,
 D'un regard tout au moins honore mon trépas :
 J'entens quelqu'un marcher, cachons-nous sans l'at-
 tendre.
 Si j'entrois dans la Mine, on pourroit me surprendre.



SCENE V.

LE DUC, CLIMENE.

LE DUC.

JE viens d'oïr des coups, qui m'ont inquieté,
 Le bruit, qui m'a surpris est fait de ce côté
 Avançons, j'apperçois Climene, qui sommeille ;
 Mais, hélas ! ô disgrâce à nulle autre pareille ;
 Elle a perdu le jour, & sous un voile épais
 Ses beaux yeux sont fermez pour ne s'ouvrir jas
 mais ?
 Par quelle Loix faut-il ! ô destin tyrannique,
 Qu'une beauté si rare ait un sort si tragique,
 Et que l'Astre naissant, dont mon feu s'est pro-
 duit,
 Trouve dès son matin une éternelle nuit ;
 Mais, quelle est mon erreur ! ô merveille adora-
 ble,

Le sort est innocent , & je suis seul coupable ,
C'est ce bras inhumain , qui par un coup fatal
M'a ravi ma Maitresse , en m'ôtant mon Rival.

CLIMENE.

Helas....

LE DUC.

Elle respire , Amour sois moi propice.
Climene ouvrez les yeux.

CLIMENE.

C'est donc toi , cher Fabrice ,
Fantôme , que j'adore , ombre de mon Amant ,
Que veux-tu....

LE DUC.

Sa douleur trouble son jugement.

CLIMENE.

Viens-tu me reprocher d'une voix imprévue ,
Que tu verrois le jour , si tu ne m'avois vuë ,
Et que de notre Amour , le feu jadis si beau
Brilla pour t'éclairer à descendre au tombeau.

LE DUC.

Non , non , détrompez-vous , adorable Climene.

CLIMENE.

Dis moi donc cher Amant , le sujet qui t'amène ,
Viens-tu solliciter , & mon cœur , & mon bras ,
De différer ma mort pour vanger ton trépas ;
Veux-tu que cette main , au sang du Duc plongée ;
Rende ma perte juste , & la tienne vangée ?
Parle , parle : hé bien par un illustre effort
Il sera hors d'état de rire de ta mort ;
Au milieu de sa Cour , aux yeux de tout Ferrate ,
J'irai percer le cœur de ce Prince Barbare.

LE DUC.

Ce n'est que de vos yeux que mon cœur craint les coups ?
Connoissez qui vous parle & revenez à vous ,
L'excès de vos ennuis vous fait un tort extrême.

CLIMENE.

Que vois-je....

LE DUC.

Vous voyez un Prince , qui vous aime ;

CLIMENE.

Quel accident funeste , & quel cruel destin ,
 Au lieu de mon Amant , m'offre son assassin ?
 Seigneur souffrez ce mot d'une Amante offensée ,
 Qui de vous respecter doit être dispensée .
 Quoi , vous n'êtes donc pas assouvi pleinement ,
 D'avoir su me priver d'un noble & cher Amant ,
 Et par des cruautés sans exemple & sans nombre ,
 Vous venez donc encor me priver de son Ombre ?

LE DUC.

L'ombre , dont vous parlez n'est qu'une illusion ,
 Que forme votre crainte , & votre affliction ,
 Et quand j'ai dissipé cette funeste image ,
 J'ai crû vous faire plus de faveur que d'outrage ,
 Quant à Fabrice mort , daignez vous souvenir
 Que c'est votre intérêt , qui me l'a fait punir ,
 Le discours , qu'il vous tint avec tant d'insolence ;
 M'a porté justement à cette violence :
 Je vous eusse offensée en lui laissant le jour ,
 Et j'aurois moins osé , si j'eusse eu moins d'amour ;

CLIMENE.

A ce conte il faudra que je vous rende grâces
 De m'avoir exposé aux dernières disgrâces ,
 D'avoir cruellement fait perir à mes yeux
 L'objet , sans qui pour moi le jour est odieux ;
 D'avoir ravi mon ame à la sienne assortie ,
 Et percé de mon cœur la plus chère partie :
 De vos prétentions vous êtes éloigné ,
 En perdant un Rival , vous n'avez rien gagné ;
 Et l'art , que vous mettez à le noircir de blâme ,
 Ne sçauroit l'empêcher de vivre dans mon ame ?
 Quand ce mort que je sens vivant dans mes esprits
 M'eût autant témoigné de haine & de mépris ,
 Que vous montrez d'amour & de respect encore :
 Je l'eusse autant aimé , comme je vous abhorre .

Je ne condamne point ce juste emportement ,
S'il étoit mon Rival , il étoit votre Amant ,
Et j'eus tort d'outrager d'une rage animée ,
Votre image charmante en son cœur imprimée.
Je sai que ce Rival , qui m'étoit odieux
Eut plus de droit que moi de plaire à vos beaux yeux :
Son mérite tout seul l'avoit rendu coupable ,
Et je le haïssois pour être trop aimable :
Mais en le haïsant je vous aimois assez ,
Pour voir sans murmurer ses soins récompensez ,
S'il eut pû comme moi joindre en votre personne ,
Au présent de son cœur le don d'une Couronne ;
Vous pouvez recevoir ces deux biens de ma main ,
Mais déjà vos regards marquent votre dédain :
Pour moins vous irriter , je vous laisse & j'espère
Qu'un jour à mes desirs vous serez moins contraire.

CLIMENE.

Le temps n'a point pour moi de remede assez fort ,
Mon mal n'aura jamais de terme que ma mort.



SCENE VI.

JACINTE, FABRICE,
CLIMENE.

FABRICE.

Approchons , j'aperçois le Duc , qui se retire ,
Ma peine est dissipée , & Climene respire ;
Mais ! Dieu qui vient encor ici me traverser.

JACINTE à *Climene*.

Le funebre appareil à l'instant va passer.

T 4.

CLIMENE.

Quoi celui de Fabrice ?

FABRICE.

Approchons, c'est Jacinte ;
 Pour elle il ne faut pas me faire de contrainte.

JACINTE.

Oui, de votre balcon dans ce même moment,
 L'on peut voir le cercueil, qui cache votre Amant :
 Son Pere, qui prétend rendre son deuil célèbre,
 Honore son trépas d'une pompe funebre ;
 Et tandis qu'on le porte au temple destiné,
 Vous pourrez voir passer ce corps infortuné.

CLIMENE.

C'est mon dernier souhait.

FABRICE *se découvrant.*

Il faut qu'il s'accomplisse.
 Contentez-vous, voyez le malheureux Fabrice.

JACINTE.

Ciel contre ce Fantôme, où dois-je avoir recours ?
 La fuite en ce peril sera mon seul secours !
 Où puis-je me sauver ?

CLIMENE

Quoi, Jacinte me laissez ?

JACINTE *en s'enfuyant.*

Je ne reconnois plus que la peur pour Maitresse.

FABRICE *retenant Climene.*

Vous me fuiez ingrate & perfide beauté,
 C'est faire aller trop loin votre legereté :
 Si sur votre ame encor quelque justice regne,
 Après m'avoir trahi, souffrez que je me plaigne.

CLIMENE.

Moi vous trahir ? qu'entens-je, en quel étonnement

Me met la nouveauté de cet événement ;
 S'il faut croire mes yeux dedans cette rencontre ;
 C'est Fabrice vivant, que ce hazard me montre ;
 Mais si j'en croi sa voix, ce n'est assurément
 Qu'un Fantôme trompeur d'un si fidelle Amant.

Je suis ce même Amant, qui contre votre envie,
En perdant tout espoir n'a pû perdre la vie,
Oui, oui, je vis encore, & malgré mon courroux,
Ingrate je crains bien de vivre encor pour vous:
Je ne sai qui s'oppose au dépit, qui m'inspire,
Qu'au lieu de murmurer, je sens que je soupire,
Et que toute l'ardeur, qui me reste en ce jour
Ressemble beaucoup moins au dépit qu'à l'amour.

CLIMENE.

A ce dernier aveu je reconnois Fabrice,
En secretez, malgré lui son cœur me rend justice;
Et quand sa bouche injuste ose me condamner,
A me croire fidelle il semble s'obstiner.

FABRICE.

Fidelle! ah c'est au Duc, que ce discours s'adresse,
Il doit seul esperer toute votre tendresse.

CLIMENE.

Peux-tu bien m'imputer ces lâches sentimens?

FABRICE.

Ce sont des veritez, si j'en croi vos sermens,
Je douterois encor de ce malheur extrême,
Si je l'avois appris d'autre que de vous-même.

CLIMENE.

D'un mal, que l'on connoît le remede est aisè,
Je connois ton erreur, cesse d'être abusé:
Si dans le dernier soir second en infortunes,
J'ai marqué pour le Duc des bontez peu communes,
J'ai crû l'entretenir, & dessus cette foi,
Ce que j'ai dit pour lui ne s'adressoit qu'à toi:
Ton image qui fait avecque tant de gloire
Occuper tous mes sens, mon cœur, & ma memoire,
Fût seule criminelle en ce fatal moment,
Si c'est crime en amour qu'un peu d'aveuglement.

FABRICE.

Pour un Amant, dont l'ame aux soupçons s'abandonne,
La plus mauvaise excuse est toujours assez bonne,
Un mensonge, qui plaît, trompe agreablement,

T 5

442 *Le Fontôme Amoureux.*
Et tout ce qu'on souhaite est crû fort aisément ;
Quand toutes tes raisons seroient des raisons feintes ,
Il est si doux pour moi de voir finir mes craintes ,
Et flatter les ennuis que tu m'as sçu causer ,
Que tu m'obligerois de vouloir m'abuser.

CLIMENE.

De ces lâches soupçons que ton cœur se délivre ,
Si tu veux t'éloigner , je suis prête à te suivre ;
Tu connoîtras par tout l'équité de ma foi ,
Soit qu'il me faille vivre ou mourir avec toi :
Que le Ciel favorise ou trompe notre attente ,
Je vivrai satisfaite , & je mourrai contente.

FABRICE.

Que dois-je....

CLIMENE,

Tu ne dois aucuns remerciemens ;
En suivant tes desirs je suis mes sentimens :
Mais qui t'a pû sauver.

FABRICE.

Le destin m'a fait gract ;
Un passant a peri dans la nuit en ma place ,
Et cette mine encor m'a donné le moien
Du logis de Carlos de passer dans le tien.

CLIMENE.

Tu peux entretenir ici tes rêveries ;
Cependant que j'irai prendre mes pierreries :
Passe sous ce berceau , je crois ouïr du bruit ,
Je te viendrai trouver si-tôt qu'il sera nuit.



SCENE VII.
FABRICE, JACINTE.

FABRICE.

Si je ne suis trompé, Jacinte ici s'avance,
De ma chere Climene elle a la confiance,
De tout point aujourd'hui le sort me fera doux,
Si je puis l'obliger à partir avec nous.

JACINTE.

De ma derniere peur remise encor à peine,
Je retourne en tremblant au logis de Climene;
J'ai fait perir Fabrice, & je dois bien juger
Qu'il vient de l'autre monde afin de se vanger:
Ma perte en ce moment seroit inevitable
Si j'allois rencontrer ce spectre épouventable.

FABRICE.

Arrête....

JACINTE.

C'est l'esprit, bon Dieu je meurs d'effroi?
Ah! Monsieur le Fantôme aiez pitié de moi,
Je reconnois ma faute, & je vous fais promesse,
De netrahir jamais ni vous, ni ma Maitresse.

FABRICE à part.

Qu'entens-je? il faut savoir les secrets jusqu'au bout,
Ne me déguisez rien, aussi bien je sai tout.

JACINTE.

Ne me touchez donc point, je m'en vai vous tout dire
Il est vrai que toujours j'ai tâché de vous nuire,
Que pour servir le Duc j'ai fait tout mon effort,
Et que même je suis cause de votre mort.

F A B R I C E.

Esprit pernicieux.....

J A C I N T E.

N'entrez point en furie

Ce n'est pas encor tout, écoutez, je vous prie ;
 J'oublois que le Duc a, par mon sentiment,
 De Climene aujourd'hui conclu l'enlèvement ;
 Et que ce même soir possible sans remise
 On doit executer cette injuste entreprise.

F A B R I C E.

Quelle infidélité.....

J A C I N T E.

J'ai tout dit mes forfaits ;

Trouvez bon maintenant que je vous laisse en paix
 Et sachez que pour moi la peine est sans seconde,
 D'entretenir long-temps des gens de l'autre monde :
 Si vous n'étiez point mort vous seriez assez bon
 Pour à mon repentir accorder mon pardon.

F A B R I C E.

Il me seroit honteux de punir une femme :
 Allez.....

J A C I N T E.

Monseigneur l'Esprit, Dieu veuille avoir votre amant,
 Le Duc doit enlever Climene cette nuit ;
 Ciel ! mon espoir encor doit-il être détruit ;
 Mais d'une vaine peur mon cœur se laisse atteindre,
 Puis que je suis aimé, je n'ai plus rien à craindre.
 Allons, souvenons nous qu'il n'est rien d'assez fort
 Pour des-unir deux Cœurs que l'amour met d'accord ;
 Et qu'augmentant sa force au milieu des obstacles,
 Ce Dieu fait toujours l'art de faire des miracles,

Fin du troisième Acte;



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE.

VOici l'heure propice, où j'espère de voir
 La beauté dont mon cœur adore le pouvoir ;
 Déjà l'astre du jour achevant sa carrière,
 Ne lance plus ici qu'une foible lumière ;

De ses derniers rayons il pare l'Occident,
 Il tombe avec éclat, il brille en se perdant ;
 Et le reste brillant de sa clarté mourante,
 Rend sa chute pompeuse, & sa perte éclatante.
 Pardonnez, ô Soleil ! dont la splendeur me nuit,
 Si mon espoir s'accroît quand votre éclat s'enfuit :
 L'amour ingénieux assemble pour ma peine
 Tout l'éclat qui me charme aux beaux yeux de Clé-
 mène ;

Et bien-tôt ses regards me rendront des clartez,
 Qui passent de beaucoup celles que vous m'ôtez ;
 Mais qu'elle tarde ! ô Ciel, qu'elle a de négligence,
 Elle ne paroît point, & la Lune s'avance ;
 Tout mon espoir déjà s'éteint avec le jour,
 Ce long retardement marque un défaut d'amour !
 On marche, & si mes yeux sont des témoins fideles,
 Je voi venir enfin ce miracle des Belles.



SCENE II.

CLIMENE, FABRICE.

CLIMENE.

F
Abrice ?

FABRICE.

Il n'est pas loin, beau sujet de mes feux,
Ce Fabrice fidèle autant qu'il est heureux.

CLIMENE.

Auprès de toi plutôt j'espérois de me rendre,
Je crains de t'avoir fait ennuyer de m'attendre.

FABRICE.

Pour Fabrice en effet croi que de tes beaux yeux
Le moindre éloignement est beaucoup ennuyeux ;
Je t'attendois plutôt, & pour ne te rien feindre,
J'avois dessus ce point résolu de me plaindre ;
Mais pour tout oublier, il suffit de te voir,
De me plaindre à tes yeux je n'ai pas le pouvoir,
Et le plaisir présent qui flate ma pensée,
M'ôte le souvenir de ma peine passée.

CLIMENE.

Puis que l'amour te force à ne pas m'accuser,
La même passion m'oblige à m'excuser.
Le soin des Diamants, dont je me suis chargée,
A ce retardement ne m'a pas engagée ;
Le soin de prendre un tems propre à notre départ ;
A pu seul m'obliger à te joindre si tard.

FABRICE.

Il faut de ces discours remettre ailleurs la suite,
Achevons nos desseins, & hâtons notre fuite ;
Du sort injurieux je crains encor les coups,

On s'y doit moins fier lors qu'il paroît plus doux.

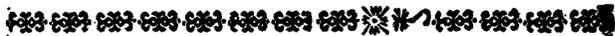
CLIMENE.

Hâtons-nous, j'y consens, mais que vois-je paroître,

Je crains que ce flambeau ne te fasse connoître ?
Cache-toi....

FABRICE.

Je mourrai plutôt que me cacher,
On peut te faire outrage, & jè dois l'empêcher ;
Je suis bien averti que le Duc se prépare
A te faire enlever par un ordre barbare.



SCENE III.

LE DUC, VALERE, CLIMENE,
FABRICE, Gardes.

VALERE.

ELLE doit être ici....

LE DUC.

Je me tire à l'écart ;
J'entendrai tout ; allez, & parlez de ma part.

FABRICE.

Quoi, souffrir qu'on t'enleve, & même en ma présence.

CLIMENE.

Non, si tu t'apperçois de quelque violence,
Avance à mon secours, cependant cache-toi,
Et ne me laisse encor à craindre que pour moi.
Que cherchez-vous, Valere, en ces lieux à telle
heure ;

V A L E R E.

Je ne souhai-tois pas de rencontre meilleure ;
 Un carosse à présent vous attend ici près ,
 Je vous y dois conduire , & j'en ai l'ordre exprés.

C L I M E N E.

De qui vous vient cet ordre ?

V A L E R E.

Il vient du Duc mon Maître ,

Q.'ici pour Souverain chacun doit reconnoître.

C L I M E N E.

Tout Souverain qu'il est , il doit pourtant savoir ,
 Que l'ame de Climene est hors de son pouvoir.
 Mon cœur dépend d'un autre , & quoi qu'il puisse
 dire ,

Ce n'est pas un sujet qui soit sous son empire.

V A L E R E.

Madame , je vous plains , mais il faut obéir.

C L I M E N E.

Croit-il se faire aimer , comme on se fait hair ?
 Perdant la liberté , pense-t-il que je prenne
 Pour des effets d'amour tant de marques de haine ;
 De son inimitié que peut-on re louter ,
 Si , quand il m'aime , il cherche à me persecuter ?

V A L E R E.

Je suis autant forcé que vous êtes contrainte ,
 Mais quoi , votre ame en vain s'abandonne à la plainte ,
 Suivez-moi promptement où je vai....

L E D U C.

Arrêtez.

Pour souffrir qu'on l'outrage elle a trop de beantez ,
 Ou plutôt que que peine , où la rigueur m'engage ,
 J'ai trop de passion pour souffrir qu'on l'outrage.
 Oui , de votre mépris , confus , désespéré ,
 A votre enlèvement je m'étois préparé ?
 J'en attendois l'issuë , & j'avoulerai , Madame ,
 Que l'amour surmontoit le respect dans mon ame :
 Mais à vos premiers mots par un soudain retour ,
 Le respect dans mon ame a surmonté l'amour !

Cessez, cessez de craindre, ô merveille charmante,
L'ardeur de cet amour un peu trop violente :
Vos cœur dût-il être aussi dur qu'un rocher,
J'emploierai le respect tout seul pour le toucher ;
J'ai plus de passion que vous n'avez de haine,
Par tout où je serai vous serez Souveraine ;
Et je tiendrai mon sort trop heureux & trop doux ;
Non de donner des loix, mais d'en prendre de vous.

CLIMENE.

Je rendrois grace au Dac d'un aveu si propice,
Si je pouvois flater l'ennemi de Fabrice.

LE DUC.

Encore que sa perte ait lieu de m'obliger,
Puis qu'elle vous afflige, elle doit m'affliger :
Mais il court sur ce point un bruit qui m'épouventé,
On dit que ce Fantôme à vos yeux se présente.

CLIMENE.

Ce bruit n'a rien de faux, il est vrai qu'en ces lieux
Fabrice après sa mort s'est offert à mes yeux.

LE DUC.

Afin de dissiper les craintes dangereuses,
Que vous pourroient causer des visions fâcheuses,
Quatre ou cinq de mes gens, & des mieux résolus
Auront ordre à l'instant de ne vous quitter plus.

CLIMENE.

Ah ! Seigneur, ce n'est pas ce que je vous demande.

LE DUC.

C'est le moindre devoir qu'il faut que je vous rende,
Souffrez que l'on vous garde

CLIMENE.

Il n'en est pas besoin.

LE DUC.

Votre repos me touche, & j'en dois prendre soin.

CLIMENE.

Au lieu de m'obliger votre dessein me blesse,
Mes desirs de ce soin dispensent votre Altesse.

LE DUC.

Ce seroit vous trahir que suivre vos desirs,

450 *Le Fantôme Amoureux* ,
La vision d'un mort accroît vos déplaîsirs.
Permettez,...

CLIMÈNE.

Non, Seigneur, défendez qu'on me suive,
La vision m'en plaît, & je crains qu'on m'en prive.

LE DUC.

Ce spectre troublera toujours votre raison,
Tant que vous resterez seule en cette maison.

CLIMÈNE.

S'il ne tient qu'à changer de logis pour vous plaire,
Dès ce même moment je veux vous satisfaire ;
Le logis de Carlos au mien se trouve joint.

LE DUC.

Si vous en faites choix, je n'y contredits point,
Sa Mere est fort prudente, & ses conseils solides
Seront un grand secours pour vos esprits timides ;
Souffrez que je vous mène en son appartement.

CLIMÈNE.

Seigneur, cette priere est un commandement ; *
De le suivre en ce lieu je ne puis me défendre,
Puis qu'aussi-bien Fabrice a dessein de s'y rendre.

FABRICE.

De quoi donc si long-tems peut-elle discourir ?
Mais Dieux le Duc l'emmene, allons la secourir.

LE DUC.

Ce fantôme est l'effet d'une triste pensée,
Tous les sens sont troublez lors que l'ame est blessée.

FABRICE.

Eteignons la lumière.

LE DUC.

Enfin je vous promets,
Qu'il n'est point de Fantôme, & qu'il n'en fut jamais ;
Mais que vois-je, ô prodige ? ah Ciel quelle est ma
peine.

FABRICE.

C'est Fabrice qui vient vous arracher Climene,

* *Climene parlant tout bas.*

CLIMENE à part.

Fabrice, à quel danger es-tu venu t'offrir ?

FABRICE.

Sauve-toi ma Climene, ou laisse-moi périr.

CLIMENE.

Mes jours sont en péril lors que tu te hazardes ;
Je m'éloigne, sui-moi.

LE DUC.

Que l'on s'avance, Gardes ;

Je veux être éclairci, ne m'abandonnez pas.

FABRICE.

Climene est éloignée, allons suivre ses pas.

VALERE.

N'en doutez point, Seigneur, c'est l'Ombre de Fabrice.

LE DUC.

N'importe, il faut encor que je m'en éclaircisse.



SCENE IV.

CARLOS, VALERE,
LE DUC.

CARLOS *sortant de la mine.*

Secourons notre ami, ce bruit me fait juger,
Que ses jours en ces lieux courent quelque dan-
ger.

VALERE.

D'un Fantôme trompeur la prise est impossible,
Il est pris toutefois, & c'est un corps sensible.

LE DUC.

Ah ! traître ! ah, le plus grand de tous mes en-
nemis.

CARLOS.

Ah, Seigneur ! quel forfait Carlos a-t-il commis ?
Vous n'avez jamais eu de sujet plus fidèle.

LE DUC.

Qu'entends-je ! c'est Carlos, la surprise est nouvelle,
Tous mes raisonnemens se trouvent ici vains,
Venez-vous d'enlever Climene de mes mains ?

CARLOS.

Moi, Seigneur ? nullement, le bruit qu'on vient d'en-
tendre,

Pour en savoir la cause en ce lieu m'a fait rendre,

LE DUC.

Qui donc en ce jardin est venu m'arrêter ?

VALERE.

C'est l'ombre de Fabrice, en pouvez-vous douter,
Nous en pouvons tous rendre un fort sûr témoignage,
Nous avons bien connu sa voix & son visage.

LE DUC.

Je les ai remarquez aussi distinctement.

CARLOS.

De Fabrice, Seigneur, c'est l'ombre assurément.

LE DUC.

Ce prodige me laisse en une étrange peine,
A quitter ce logis j'avois porté Climene,
Et jusqu'en la maison j'allois l'accompagner,
Quand ce spectre est venu, qui l'a fait éloigner.

CARLOS

Ainsi que vous, Seigneur, ce succès m'épouventé,

LE DUC

Carlos, il faut trouver cette Beauté charmante,
Et pour sa seureté la conduire chez toi.

Cherche de ce côté : vous autres suivez-moi.

CARLOS.

Ah Ciel ! tout est perdu la fourbe est averée,
Si Fabrice est trouvé, sa perte est assurée ;
Mais si malgré la nuit, je ne m'abuse pas,
J'apperçoi qu'une femme adresse ici ses pas.



SCENE V.

CARLOS, CLIMENE.

CLIMENE.

Fabrice, est-ce toi....

CARLOS.

Non...

CLIMENE.

Ah, ma peine est extrême.

CARLOS.

Si ce n'est lui, du moins, c'est un autre lui-même,
C'est Carlos....

CLIMENE.

Ah, Seigneur, quel malheur est le mien.

CARLOS.

J'ai sçu votre disgrâce, & n'en ignore rien,
J'ai tout appris du Duc, qui brûlant de colere,
Vous cherche avec un soin qui n'est pas ordinaire.

CLIMENE.

Fabrice est en ces lieux, s'il alloit le trouver,
Il seroit impossible après de le sauver;
Carlos, si vous l'aimez, détournez ses disgrâces,
Pour rejoindre le Duc, marchez dessus ses traces,
Afin de l'éloigner, il le faut avertir,
Que de ce lieu fatal je suis prête à sortir;
Et qu'enfin j'ai promis ici de vous attendre,
Pour en votre logis avecque vous me rendre.

CARLOS.

J'y cours; vous, essayez d'avertir votre amant;
Et sur tout, rendez-vous en ce lieu promptement.

CLIMENE.

La fortune pour moi n'est pas assez propice,

454 *Le Fantôme Amoureux.*
Pour souffrir qu'à présent je rencontre Fabrice,
Avecque trop d'ardeur son courroux me poursuit,
Pour m'accorder ce bien : toutesfois , j'ois du bruit :
Possible que l'amour favorable à mes flames ,
Guide ici mon amant ; Mais quoi, ce sont deux fem-

mes ;
Elles m'ont apperçu , ou je m'abuse fort ,
Allons chercher Fabrice , & fuions leur abord.



SCENE VI.

JACINTE, ISABELLE.

JACINTE.

C'est Climene , approchez avec toute assurance ;
Et souffrez qu'au logis je rentre en diligence ,
Ma conduite & mes soins ici sont superflus.

ISABELLE.

Demeure : elle s'éloigne , & je ne la voi plus ,
Marchons dessus ses pas , & prenons cette route.

JACINTE à part.

Dieu ! si j'allois trouver l'esprit que je redoute.

ISABELLE.

Tu fais tous ces détours , & tu m'y peux guider ,
Passe devant...

JACINTE.

Qui , moi ? Dieu m'en veuille garder ;
Je sai bien mon devoir , quoi que fille grossiere ;
Madame , c'est à vous de passer la premiere ;
Ah ! si l'Esprit venoit punir ma trahison.

ISABELLE.

Mais tu trembles...

JACINTE.

Helas ! ce n'est pas sans raison.

ISABELLE.

Demeure donc , sans toi je vai suivre Climene.

JACINTE.

Elle me laisse seule , ah , ma perte est certaine ,
Madame , où courez vous ?

ISABELLE.

N'arrête point mes pas.

JACINTE.

Vous deussiez-vous fâcher , vous ne la suivrez pas.

ISABELLE.

Ton importunité , sans mentir est extrême ,
Pourquoi m'arrêtes-tu ?

JACINTE.

Parce que je vous aime ,

Vous seriez en péril , si vous alliez plus loin ,
Votre salut m'est cher , & j'en veux prendre soin.

ISABELLE.

Laisse-moi,....

JACINTE.

Non , sachez une chose incroyable ,

Il revient en ces lieux un Esprit effroiable.

ISABELLE.

Est-ce un esprit folet....

JACINTE.

Non , il n'est point plaisant ,

C'est plutôt un esprit malin & mal-faisant.

ISABELLE.

Qui te l'a dit...

JACINTE.

Mes yeux , Madame , & je vous jure

Que je l'ai vu vingt fois sous diverse figure ,
Tantôt en forme d'homme , & puis en loup garou ,
Et chaque fois tout prêt à me tordre le cou.

ISABELLE.

Climene donc ici n'est pas en assurance.

JACINTE.

Je ne sai , mais je croi qu'ils ont fait connoissance ,
Ils s'accordent fort bien , mais je l'avois bien dit ,
En forme de Geant voici venir l'esprit.



S C E N E V I I.

F A B R I C E , J A C I N T E ,
I S A B E L L E .

F A B R I C E .

C'Est Jacinte , & Climene est sans doute avec elle.
J A C I N T E .

Elle approche , ah fuions , sa rencontre est mortelle.

I S A B E L L E .

C'est à moi qu'il s'arrête ; ô Ciel que j'ai d'effroi.

F A B R I C E .

Climene c'est Fabrice , arrête , écoute. moi.

I S A B E L L E .

Parlons bas , c'est mon frere , ah Dieu quelle sur-
prise ,

Faisons , pour découvrir quelle est son entreprise.

F A B R I C E .

Le Duc , à qui mes soins viennent de t'arracher ,
 Sans doute en ce moment s'emploie à te chercher ;
 Ne perdons point de tems pour fuir sa violence ,
 Au logis de Carlos passons en diligence :
 De plus, je crains ma sœur, car chez mon pere au soir ,
 Elle me témoigna qu'elle viendrait te voir ;
 S'il faut qu'elle me voie, au même instant mon pere,
 Qui me croit déjà loin, apprendra le contraire ,
 Ce n'est pas que ma sœur soit fine au dernier point ,
 Elle est fort innocente , & ne me nuira point ,
 Mais elle a le défaut de ne pouvoir rien taire.

I S A B E L L E .

Vous m'obligez beaucoup , continuëz mon frere.

F A B R I C E .

C'est ma sœur Isabelle : ah quel est mon malheur.

I S A B E L L E .

Poursuivés donc....

FABRICE.

Helas j'en ai trop dit , ma sœur ,
Excuse d'un Amant la foiblesse & les craintes ,
Si ton cœur ressentoit de pareilles atteintes ,
Tu ferois que le Dieu , qui preside aux amours ,
Est un enfant timide , & qui tremble tousjours.

ISABELLE

Des maximes d'Amour je suis fort ignorante ,
Et pour les bien l'avoir je suis fort innocente :
Quant à votre séjour , que j'apprens à regret ,
Ce secret sù de moi n'en est pas moins secret :
Je veux, en vous montrant que je fais bien me taire
Etre meilleure cœur , que vous n'êtes bon frere.

FABRICE.

Ah ! c'est avoir pour moi des sentimens trop doux.

ISABELLE.

J'entens quelqu'un marcher, mon frere éloignés-vous.

FABRICE.

Je suivrai ton avis, fors de cette demeure ,
Et t'en va chés Carlos, je te suis tout à l'heure.

SCENE VIII.

LE DUC , CARLOS, ISA-
BELLE , *Suite.*

CARLOS.

Vous voies en ce lieu Climene , qui m'attend.

LE DUC.

Conduis-là c'est assez , je sortirai content.

CARLOS à Isabelle.

Madame c'est Carlos , suivez mes pas sans crainte ,
Parlés bas....

Tome II.

V

Gardes , suivez Climene , il faudra pour ce soir
 Que mes yeux soient privez du bonheur de la voir.
 Mon amour à la suivre en vain me sollicite,
 Differons à demain de lui rendre viûte ,
 Le bien , que j'en attens seroit trop acheté ,
 S'il coûtoit à Climene une importunité.
 Sortons , & flâtons-nous encor de l'esperance ,
 Qu'on vient à bout de tout par la pericyerance ,
 Et qu'il n'est point de cœur , soit de bronze ou de fer ,
 Que des feux bien ardens ne puissent échauffer.



SCENE IX.

CLIMENE , FABRICE ,
 LE DUC.

CLIMENE.

Fabrice...

FABRICE.

Ma Climene...

LE DUC.

Ah Ciel qu'ai-je entendu ?

Mon Jugement ici se trouve confondu ,
 Climene suit Carlos , quel charme que j'ignore'
 Avec l'Ombre d'un mort la fait trouver encore,

CLIMENE.

Chacun est retiré , nous sommes seuls enfin ,
 Et le Duc à present n'est plus en ce Jardin :
 Je viens d'ouïr un bruit de gens , qui se retirent ,

Achevons le dessein, où nos souhaits aspirent ;
 Pressons notre retraite, & fuyons sans terreur,
 L'amour de ce Tyran, pour qui j'ai tant d'horreur.

LE DUC.

Dans un gouffre d'erreur ce prodige me plonge :
 Est-ce une vérité, seroit-ce point un songe ?

FABRICE.

Hâtons-nous, mais je crains que dans l'obscurité
 Tu n'entres dans la Mine avec difficulté.

CLIMENE.

Il faut de ce Jardin sortir d'autre manière,
 Il m'est aisé d'ouvrir la porte de derrière :
 J'en ai pris dessus moi la clef secrètement,
 Nous pouvons chés Carlos passer commodément,
 Et dès qu'il fera jour je serai préparée
 De suivre ta fortune en toute autre contrée.

FABRICE.

Par quels remerciemens...

CLIMENE.

Hâtons-nous de sortir,
 Ne perdons point de temps, suis-moi sans repartir.

LE DUC.

Il n'en faut point douter, la chose est très certaine,
 Fabrice, vif ou mort enleve encor-Climene,
 Ha je ne puis souffrir cet outrage à mes yeux,
 Allons, il faut nous perdre ou la sauver : ah Cieux !

LE DUC *courant pour secourir Climene*
tombe dans la Mine.

Fin du quatrième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CARLOS, ISABELLE, dans une
Salle du logis de Carlos.

CARLOS.

Que vois-je, qu'ai-je fait ! ah rencontre cruelle,
Ne n'ai-je point, est-ce vous Isabelle ?

ISABELLE.

Qu'entens-je ! quoy Carlos, vous me méconnoissez,
Mes traits en un instant se sont ils effacez ?
Non, ils me sont restez, & j'ai bien lieu de croire
Que s'ils sont effacez c'est de vostre memoire.

CARLOS.

Ce soupçon est injuste ; avec sincérité
Je vous veux sur ce point dire la vérité.

ISABELLE.

Quelle sincérité de vous peut-on attendre ?

CARLOS.

Ne me condamnez point avant que de m'entendre :
J'avois fait un dessein, qui n'a pas réussi,
Je prétendois conduire une autre femme ici ;
J'avouerais qu'à regret je vous vois en sa place,
Et que votre présence en effet m'embarasse :
Mais

ISABELLE.

Il suffit ingrat, ton crime est confessé,
Et plus sincèrement que je n'aurois pensé.

CARLOS.

Souffrez que je m'explique.

ISABELLE.

Il n'est pas nécessaire,

Quelle explication pourroit être plus claire ?

CARLOS.

Écoutez ce qui reste.

ISABELLE.

Ah ! je n'écoute plus.

Tous tes déguisemens sont ici superflus.

CARLOS.

Mais sçachez.....

ISABELLE.

Je n'ai rien à sçavoir davantage,

Ne m'as-tu pas appris que ton ame est volage ;

Tu prétendois conduire une autre femme ici,

Tu veux que je le croye, & je le crois aussi.

CARLOS.

Je n'ai.....

ISABELLE.

Tu n'as pour moi que froidéur & qu'audace,

Avec regret, dis-tu, tu me vois en sa place,

Et d'une injuste ardeur ton esprit emporté,

Passé de l'inconstance à l'incivilité.

CARLOS.

Souffrez que je vous parle.

ISABELLE.

Hé que me peux-tu dire ?

Que d'un plus digne objet tu reconnois l'empire,

Qu'à ses charmes ton cœur en vain a résisté

Et que pour t'acquérir j'ai trop peu de beauté.

CARLOS.

Ah ! prenez moins de soin à vous tromper vous même,

Et soyez moins injuste pour mon cœur, qui vous aime.

ISABELLE.

Je perdrai peu, perdant un cœur comme le tien,

Il est fourbe, il est lâche, & je n'y prétens rien :

Adieu.

CARLOS.

Quoi sans m'entendre ! ah demeurez de grace ;

Arrêtez.

ISABELLE.

Ma présence en ce lieu t'embarasse,

CARLOS.

C'est la vérité même.

ISABELLE.

Ingrat, la vérité ?

CARLOS.

Vous ne sortirez point sans m'avoir écouté.

Souffrez que sur ce point j'explique ma pensée.

ISABELLE.

De tes discours encor je serois offensée.

CARLOS.

Ce que je vous dirai se peut vérifier.

ISABELLE.

Non, non, je te défens de te justifier.

CARLOS.

Pour la dernière fois laissez moi dire encore,

Que ce n'est que vous seule aujourd'hui que j'adore,

Que je suis tout à vous.

ISABELLE.

Hé bien fais moi donc voir

S'il me reste en ton ame encor quelque pouvoir.

CARLOS.

Madame, commandez, vous serez satisfaite.

ISABELLE.

Ne dis rien, qui t'excuse & souffre ma retraite ;

Je l'ordonne, obéis.

CARLOS.

Pour un parfait Amant,

C'est crime d'obéir un peu trop promptement.

ISABELLE.

Non, non, sur ton esprit si j'ai quelque puissance.

Montre encor ton respect par ton obéissance.

CARLOS.

L'amour par des respects se fait mal exprimer.

Qui fait bien obéir ne fait pas bien aimer :
Ce conseil favorable , ô beauté trop cruelle ;
Fut donné pour Carlos.

ISABELLE.

Oui pour Carlos fidelle ,
Mais ce conseil fatal , dont tu presumes tant ,
Ne fut jamais donné pour Carlos inconstant.

CARLOS.

Quel est mon crime ?

ISABELLE.

Ingrat je veux bien te l'apprendre ,
J'ai toujours eu pour toi je ne sai quoi de rendre ,
Et ce que sai quoi commençoit en ce jour
D'être peu different de ce qu'on nomme Amour ?
J'étois Amante , enfin , alors que pour ma peine ,
J'ai sçu que mon amour n'a produit que ta haine ;
Oui , tu n'es plus atteint quand je me sens toucher ,
Je deviens importune à qui me devient cher ;
Lors que mon feu paroît , ta flame est consommée ,
Et commençant d'aimer , je cesse d'être aimée.
Aimée ? a qu'ai-je dit , j'apprens par les effets ,
Que tu feignis toujours ; & ne m'aimas jamais :
Ingrat pour t'excuser que pourrois-tu répondre ?
Un reproche si doux a droit de te confondre ,
Pour te justifier tu ne t'empresses plus ,
Tu reconnois ton crime , & tu restes confus.

CARLOS.

Cette confusion qui dans mes yeux s'exprime ,
Vient de votre injustice , & non pas de mon crime.

ISABELLE.

Deffends-toi , qu'ai-je dit que tu puisses nier ?

CARLOS.

Vous m'avez deffendu de me justifier ;
De mes discours encor vous seriez offensée.

ISABELLE.

Non , non , parlez Carlos ma colere est passée ;
Fussiez-vous inconstant , m'eussiez-vous pu trahir ,
Je pourrai bien me plaindre , & non pas vous haïr ,

464 *Le Fantôme Amoureux*,
Et quelque changement, que vous fassiez paroître,
Vous serez excusé, si vous le voulez être.

CARLOS. *

Dessus vos belles mains pour cet aveu charmant,
Que j'exprime ma joie & mon ressentiment.

* *Il lui baise la main.*

SCENE II.

ALPHONCE, ISABELLE,
CARLOS.

ALPHONCE.

Que voi-je ?

CARLOS.

Vos soupçons me font un tort extrême,

ISABELLE.

Mes soupçons à Carlos font savoir que je l'aime.

ALPHONCE.

Vous l'aimez.

ISABELLE.

Di-moi, qu'entens-je ?

CARLOS.

O sort trop inhumain.

ISABELLE.

Il faut me disposer à mourir de sa main :

Mon Pere.

ALPHONCE.

In ligne objet de ma juste colere,

Je suis ton ennemi, je ne suis plus ton Pere.

Quoi perdant à la fois l'honneur & la raison,

Tu viens chercher Carlos de nuit en sa Maison ;
Et méprisant le Cloître, où je t'ai destinée,
A delâches Amours tu t'es abandonnée.

ISABELLE.

De grace écoutez-moi, faites-vous cet effort,
Me refuserez-vous ?

ALPHONSE.

Oui, tout hormis la mort.

CARLOS.

Souffrez que l'équité par ma bouche s'exprime,
Je suis seul criminel si la flâme est un crime.
Où ! si c'est un forfait, daignez vous souvenir
C'est moi, qui le cause & qu'on doit seul punir :
Sans être plus humain, soyez plus équitable ;
Conservez l'innocente, & perdez le coupable.

ISABELLE.

Non, soyez contre moi seulement animé,
Si c'est crime qu'aimer, c'est vertu qu'être aimé :
Tout ce que pour Carlos je ressens de tendresse,
Témoigne son mérite, & fait voir ma faiblesse ;
Et si ma passion est digne du triépas.
Je suis seule coupable & Carlos ne l'est pas.

ALPHONSE.

Tu mourras donc perfide.

CARLOS.

Ah ! perdés cette envie.

ALPHONSE.

Carlos avec l'honneur ôtés-moi donc la vie :
Pour assurer son crime il le faut achever.
Et si l'on ne me perd, on ne la peut sauver :
Mais la mort peut seulement empêcher son supplice,
Et s'il faut que je vive, il faut qu'elle perisse.

CARLOS.

Ne craignés rien de moi, j'ai du respect pour vous ;
Et puis que je n'ai pu calmer votre courroux,
Loin de combattre avec cette fureur cruelle,
Je ne vous presse plus que de perdre Isabelle.

T S

I S A B E L L E.

Quoi vous pressez ma perte ! ah c'est dans ce moment
 Que je puis du destin me plaindre justement :
 Je me plains de vous voir avec tant d'injustice,
 Être plutôt mon juge ici que mon complice.
 J'allois mourir, Carlos, & mon sort m'étoit doux,
 Quand je songeois qu'au moins j'allois mourir pour
 vous ;

Mais je ne croiois pas que dans cette aventure,
 L'Amour dût me trahir ainsi que la Nature ;
 Et qu'enfin je ne dût entrer au monument,
 Que par le coup d'un Pere, & l'arrêt d'un Amant,

C A R L O S.

Madame, je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
 Oui, Seigneur, puis qu'il faut que votre fille expire,
 Et qu'en vain je voudrois empêcher son trépas :
 Contentez-vous, frappez, mais ne vous trompez pas,
 Portez ici vos coups, c'est là qu'est Isabelle ;
 C'est là qu'elle est amante, & qu'elle est criminelle.
 C'est-là pour la punir, qu'il la faut attaquer,
 En me perçant le cœur on ne la peut manquer.

I S A B E L L E.

Ah ne le croiez pas ! tournez ici vos armes.

A L P H O N S E à part.

Prêt à verser mon sang, je sens couler mes larmes ;
 Ma colere s'éteint, & par un prompt effet
 Je reste seul vaincu du combat, qu'ils ont fait.
 Feignons encor pourtant. Carlos, votre artifice,
 Pour bien peu de momens retarde son supplice ;
 Mais sur ce qui m'amène ôtez-moi de l'ouï,
 Dites-moi si mon fils n'est point encore ici :
 S'il se trouve en ces lieux sa mort n'est que trop sûre.

C A R L O S.

Il n'est point en ces lieux, & je vous en assure.

A L P H O N S E.

Je n'en veux point douter, puis que vous l'assurez.



SCENE III.

FABRICE, ALPHONSE,
CLIMENE, CARLOS,
ISABELLE.

FABRICE.

ENfin des mains du Duc nous sommes délivrez.

ALPHONSE.

O Ciel ! est-il possible ?

FABRICE.

Ah ! funeste cette rencontre.

ALPHONSE à Carlos

Quoi Fabrice à mes yeux encor ici se montre ?

J'avois à vos discours donné trop de crédit.

CARLOS.

Il n'étoit point ici lors que j' vous l'ai dit.

ALPHONSE.

O toi fils aveuglé , par quelle ingratitude ,

Fondes-tu tes plaisirs sur mon inquiétude ;

Qui te fait mépriser les volontez d'un Père ,

A qui tu fais , ingrat , que ta vie est si chere ;

Et pourquoi violant toute sorte de droits ,

Fais-tu si peu d'état du jour , que tu me dois ?

FABRICE.

Le soin de mon salut vous donne trop de peine ,

J'aime le jour , Seigneur ; mais bien moins que Cli-

mene.

ALPHONSE.

Jet'avois commandé de quitter ce séjour.

FABRICE.

J'en avois un autre ordre,

ALPHONSE.

Et de qui ?

FABRICE.

De l'Amour.

ALPHONSE.

L'Amour ne fait les loix, que pour qui veut en prendre,

Et la raison alors te le devoit deffendre,

FABRICE.

Ah Seigneur, la raison m'avoit abandonné,
Et pour pouvoir partir j'étois trop enchaîné.

ALPHONSE.

Peux-tu rester sans honte auprès d'une infidelle ?

FABRICE.

Ma Climene est constante autant comme elle est belle:
D'un injuste soupçon j'avois l'esprit frappé,
Elle est prête à me suivre, ie suis détrompé.

ALPHONSE.

A te suivre ?

CLIMENE.

Oui, Seigneur, je m'y suis engagée:
Si son sort est changé, je ne suis point changée.

ALPHONSE.

J'avois toujours douté jusques à ce moment,
Qu'une femme jamais pût aimer constamment ;
Mais si dans votre amour quelque raison vous reste,
Hâtes-vous de sortir de ce pais funeste.

FABRICE.

Il n'est rien, qui demain puisse arrêter nos pas,
Seigneur, je vous le jure.

CARLOS.

Ami, n'en jurez pas.

FABRICE.

Si vous ne le croiez, votre erreur est extrême.
Qui peut nous arrêter ?

CARLOS.

C'est peut-être moi-même.

Vous ?

CARLOS.

Oui, soiez instruit d'un triste événement
Qui doit être à tous deux funeste également.
Sachez qu'une infortune à nulle autre seconde,
M^r Climene en ma garde, & veut que j'en répondez
J'en ai l'ordre du Duc ; & pour dernier malheur,
J'ai cru prendre Climene, & j'ai pris votre Sœur.

ISABELLE.

Quoi ; c'est donc le sujet, qui tantôt a fait naître
Le trouble que d'abord vous avez fait paroître.

CARLOS.

Avec peu de raison vous en avez douté ;
Mais connoissez ma peine en cette extrémité ;
Si Climene s'en fuit, il faudra qu'au lieu d'elle,
Aux passions du Duc j'abandonne Isabelle.
Je l'aime, il n'est plus tems de vous rien déguiser,
Jugez en ce péril si je dois l'exposer ?

FABRICE.

Notre malheur est grand.

ALPHONSE.

Bien moins qu'il ne nous semble ;
Pour ne craindre plus rien, partez tous quatre en-
semble.
Le Duc à s'appaiser après sera réduit.

CARLOS.

Ce moien est fort sûr ; mais d'où provient ce bruit ?



S C E N E I V.

CELIN, ALPHONSE, CARLOS,
FABRICE, CLIMENE,
ISABELLE.

CELIN à Carlos.

Plusieurs hommes, Seigneur, armez de hallebar-
des,
Desirent vous parler.

CARLOS.

C'est le Duc & ses Gardes;

Leur dessein me surprend.

ALPHONSE.

Tout mon espoir se perd,

Carlos, assurément mon fils est découvert.

CARLOS.

Nous serons sur ce point éclaircis tout à l'heure.

Que sans clarté Fabrice en cet endroit demeure;

Et s'il se peut douter qu'on le vienne chercher,

Derrière ce faux mur il pourra se cacher. †

Vous voyez comme il tourne : avant sa mort mon

pere,

Craignant ses ennemis en secret le fit faire,

Et je sai qu'il n'est point d'esprit assez adroit

Pour pouvoir découvrir Fabrice en cet endroit.

ALPHONSE.

Fais-toi ce peu d'effort pour assurer ta vie,

Ton pere t'en conjure.

† Il leur montre un mur qu'on tourne sur un fer pointu.

CLIMENE.

Et Climene t'en prie.

FABRICE.

J'obéis comme fils ; j'obéis comme amant.

CARLOS.

Cessons de discourir & sortons promptement.

FABRICE *seul.*

Ciel ! faut-il que toujours & je craigne & j'espere ;
Et qu'un amour si juste ait le sort si contraire ?
Le Duc aime, on l'abhorre ; & je reconnois bien
Que je dois craindre tout de qui n'espere rien ;
Et que sur toute chose il est dangereux d'être
Concurrent de son Prince, & rival de son Maître,
Mais quoi ! n'entens-je pas ici quelqu'un marcher ?
Qui témoigne de moi se vouloir approcher.



SCENE V.

LE DUC, FABRICE.

LE DUC *seul.*

Après avoir passé par une étroite route,
J'entre en un lieu plus grand, & ne sors point
de doute,

Mon espoir se confond & n'a point de clartez
Qui puissent m'éclaircir dans les obscuritez !
Suis-je entre les mortels ! Suis-je au creux de quel-
que antre !

Suis-je encor sur la terre, ou suis-je dans son cen-
tre ;

Fabrice massacré s'offre à mon souvenir,
Le Ciel de son trépas me voudroit-il punir ?
Pois du bruit, qui va là ?

FABRICE.

C'est Fabrice.

LE DUC.

Fabrice f
Quoi, son Fantôme ici paroît pour mon supplice,
Et pour être puni des maux qu'il a soufferts,
Je suis donc descendu tout vivant aux enfers ?

FABRICE.

J'entends la voix du Duc qui m'est assez connue,
Je n'en douterai plus pour peu qu'il continue ;
Seigneur Duc, c'est donc vous ?

LE DUC.

Tu ne t'abuses pas ,
 Oui, Fabrice, je suis l'auteur de ton trépas :
 Je ne te dirai rien pour me sauver la vie,
 Tu peux l'ôter sans crime à qui te l'a ravie,
 Tout l'effroi qui me reste en un si triste sort ,
 Ne vient que de mon crime & non pas de ma
 mort ;
 Et si dans ce moment quelque douleur m'accable ,
 Ce n'est pas de mourir , mais de mourir coupable.

FABRICE à part.

Il me croit toujours mort , profitons de l'erreur.
 Duc , vous avez sujet de craindre ma fureur ,
 Votre sort maintenant se trouve en ma puissance ,
 Rien ne vous peut soustraire au cours de ma ven-
 geance ,
 Je puis sacrifier tout votre sang au mien ,
 Mais vous êtes mon Prince , & je n'en ferai rien ;
 J'abhorre l'injustice , & malgré ma colere ,
 Seigneur, j'aime encor mieux la souffrir que la faire.

LE DUC.

Plus ton respect pour moi se fait encore voir ,
 Plus ta perte est injuste , & plus mon crime est noir ;
 Mon forfait en devient doublement condamnable ;
 Et moins tu me punis plus je suis punissable.
 Mais si ton ombre encor prétend me respecter ,
 Qui t'oblige en tous lieux à me persécuter ?
 D'où vient que tu me fais des faveurs imparfaites ?
 Pourquoi me poursuis-tu ? qu'est-ce que tu sou-
 haites ?

FABRICE.

Puisque vous l'ordonnez, Seigneur, je vai parler.
 Sachez, s'il m'est permis de ne vous rien celer ,
 Que vous ne sauriez voir la fin de cette peine ,

474 *Le Fantôme Amoureux,*
Que vous n'avez devant cessé d'aimer Climene.

LE DUC.

Cessé d'aimer Climene ? ah ! c'est trop presumer ,
Je puis cesser de vivre , & non pas de l'aimer :
Pour rendre de tes vœux le succès infallible ,
Tu devois souhaiter une chose possible ;
Mais je t'abuserois si je t'avois flâté
De l'espoir de cesser d'aimer cette beauté.

FABRICE.

C'est aimer en Tyran , que d'aimer de la sorte.

LE DUC.

Oui , oui , j'aime en tyran , je le sai , mais n'im-
porte ,
Sache aussi que l'amour , qui me donne la loi ,
Est encore un tyran plus aveugle que moi :
Pour me forcer d'aimer cette ingrata Maîtresse ,
Il n'a que trop de force , & moi trop de foiblesse ;
Et je puis seulement te donner quelque espoir ,
Non de ne l'aimer plus ; mais de ne la plus voir.

FABRICE.

Qui peut perdre l'objet peut perdre aussi la flame ,
Ce que l'on ôte aux yeux s'ôte aisément de l'ame ,
De notre volonté l'amour tient son pouvoir ,
Et pour cesser d'aimer on n'a qu'à le vouloir :
Pour perdre tous vos feux , perdez toute esperance ,
Et cedez pour jamais Climene à ma constance.

LE DUC.

Mais toi que prétends-tu si je fais cet effort ?

FABRICE.

L'épouser.

LE DUC.

L'épouser ? quoi ? tu n'es donc pas mort ?

FABRICE à part.

Qu'ai-je dit ?

LE DUC.

Des vivans tu dois être du nombre,
Qui peut cherir un corps ne sauroit être une ombre,
Parle, & croi que ta mort m'a coûté des regrets.

FABRICE à part.

Il feint pour me connoître, & pour me perdre après.

LE DUC.

Je ne dis mot ? cherchons ; mais de peur qu'il ne sorte,
Il est plus à propos de garder cette porte,
Pour savoir où je suis il faut faire du bruit,
Holla quelqu'un à moi.

FABRICE.

Ciel ! où suis-je réduit ?
Avant que l'on nous apporte la lumière,
Avançons vers ce mur, & nous cachons derrière.

LE DUC.

Nous sortirons d'erreur, voici de la clarté,
Qui pourra m'éclaircir de ce dont j'ai douté ?

SCENE VI.

LE DUC, CARLOS, ALPHONCE,
VALERE, CLIMENE,
ISABELLE, *Gardes.*

CLIMENE.

Voyons-nous pas le Duc ?

LE DUC.

Voi-je encor ma Maitresse ?

VALERE.

Ah, Seigneur ! en tous lieux nous cherchons votre
Aïeufe.

LE DUC.

Est-ce un enchantement, où suis-je ?

CARLOS.

En mon logis.

LE DUC.

Mais qu'est-il devenu ?

ALPHONCE.

Qui, Seigneur ?

LE DUC.

Votre fils.

ALPHONCE.

Mon fils n'est plus, Seigneur, votre Aïeufe s'abusé.

LE DUC.

Je viens de lui parler, ne cherchez point de ruse.

ALPHONCE.

Ce sont des visions,

LE DUC.

Ce sont des veritez,
Mais il n'a pû sortir, cherchons de tous côtez.

ALPHONCE *parlant à Carlos.*

Ah! Carlos, que je crains.

CARLOS *s'adressant à Alphonce.*

Ne craignez rien, vous dis-je.

VALERE.

Seigneur, je n'ai rien vû.

LE DUC.

Ciel, quel nouveau prodige;

Jugez si j'ai raison de me croire enchanté:
Je sortois du jardin, où j'étois seul resté,
Croiant voir devant moi le spectre de Fabrice,
Lors que je suis tombé dedans un précipice;
Et passant par des lieux que je ne connois pas,
J'ai porté julqu'ici mon erreur & mes pas;
Où pour combler d'effroi mon ame épouvantée,
Son Ombre devant moi s'est encor présentée,
Qui m'a parlé long-tems pour me persuader
De n'aimer plus Climene, & de la lui ceder.
Ce discours qui m'a mis en quelque inquietude,
M'a donné de son sort beaucoup d'incertitude:
J'ai touté qu'il fut mort, mais surpris & confus,
J'apprends de ce succès qu'il faut n'en douter plus.
Plût au Ciel que sa mort ne fut point veritable,
Je serois délivré du remords qui m'accable;
Je lui ferois justice, & perdant tous mes feux,
Je me rendrois content en le rendant heureux.

ALPHONCE.

La generosité n'est pas grande de plaindre,
L'ennemi qu'on opprime, & qui n'est plus à crain-
dre:

Vous croiez mon fils mort, & le plaignez en vain,
Mais s'il étoit vivant vous seriez moins humain.

LE DUC.

Je tiendrois ma parole, Alphonce je vous jure,
Par le Ciel, par Climene, & toute la nature.

Que si par un miracle à l'instant en ces lieux,
 Fabrice encor vivant paroïssoit à mes yeux,
 A ses justes desirs bier loin d'être contraire,
 Il obtiendrait de moi cette beauté si chere.



SCENE DERNIERE.

FABRICE, LE DUC, ALPHONSE,
 CARLOS, CLIMENE, ISABEL-
 LE, VALERE, Gardes.

FABRICE *sortant de derriere le faux mur.*

Vous me voiez vivant, Prince, trop genereux,
 Tenez votre parole, & me rendez heureux.

LE DUC.

Est-ce un Fantôme ! ô Ciel.

ALPHONSE.

Disipez votre crainte,
 C'est Fabrice vivant, & sa mort n'est que feinte.

FABRICE.

J'attends de vos sermens l'effet à vos genoux.

LE DUC.

Oui, je tiens ma parole, & Climene est à vous.

ALPHONSE.

Favorisez, Seigneur, de tout point ma famille,
 Et souffrez que Carlos épouse aussi ma fille,
 Approuvez avec moi leurs desirs innocens.

CARLOS.

Veuillez y consentir, Seigneur.

LE DUC.

Oui, j'y consens.

Je suis trompé Carlos, & par votre artifice ;
Mais perdant mon amour, je perds mon injustice ;
Vous trahissiez ma gloire à ne me pas trahir,
A qui commande mal on doit mal obéir ;
Aux injustes desseins, on peut justement nuire ;
Suivez-moi cependant, & me venez instruire,
Par quel art mon Rival aussi constant qu'heureux,
A passé dans ce jour pour Fantôme Amoureux.

Fin du second Tome.

